This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

ALVMNVS BOOK FVND

SIGILLVM · VNIVERSITATIS · CALIFORNIENSIS

LVX FIAT

MDCCCLXVIII

EX LIBRIS

CALENDRIERS

D'UN

BOURGEOIS DU QUARTIER LATIN

DU 1er JANVIER 1888 AU 31 DÉCEMBRE 1900

PAR HENRI DABOT

DE LA SOCIÉTÉ DE L'HISTOIRE DE PARIS

DEUXIÈME SÉRIE

PÉRONNE

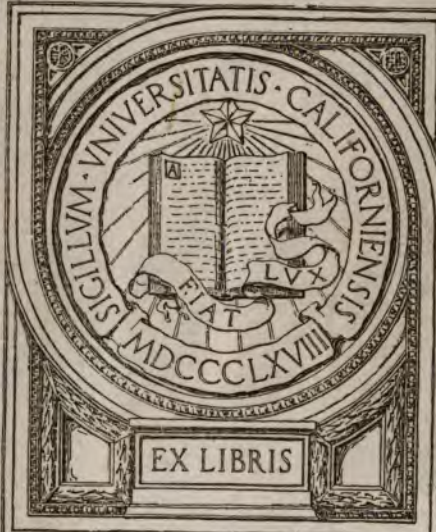
IMPRIMERIE A. DOAL

SUCCESSEUR D'EUGÈNE QUENTIN

Grande Place, 33

1905

ALVMNVS BOOK FVND



EX LIBRIS

CALENDRIERS

D'UN

BOURGEOIS DU QUARTIER LATIN

DU 1er JANVIER 1888 AU 31 DÉCEMBRE 1900

PAR HENRI DABOT

DE LA SOCIÉTÉ DE L'HISTOIRE DE PARIS

DEUXIÈME SÉRIE

PÉRONNE

IMPRIMERIE A. DOAL

SUCCESSEUR D'EUGÈNE QUENTIN

Grande Place, 33

—

1905

DC733
D2
v.2

PRÉCÉDENTS OUVRAGES DE L'AUTEUR

SUR L'HISTOIRE DE PARIS

LETTRES D'UN LYCÉEN ET D'UN ETUDIANT D'OCTOBRE 1847 A MAI 1854 *(Révolution de 1848 et commencement du second Empire au quartier latin).*

SOUVENIRS ET IMPRESSIONS D'UN BOURGEOIS DU QUARTIER LATIN DE MAI 1854 A MAI 1869 *(second Empire).*

GRIFFONNAGES D'UN BOURGEOIS DU QUARTIER LATIN DE MAI 1869 A DÉCEMBRE 1871 *(fin de l'Empire et les deux sièges de Paris).*

CALENDRIERS D'UN BOURGEOIS DU QUARTIER LATIN DU 1er JANVIER 1872 AU 1er JANVIER 1888 *(Première série).*

Non mis dans le commerce.

---

ac

AVANT-PROPOS

Je crois devoir répéter ici ce que j'ai déjà dit plusieurs fois : mes notes journalières sont réservées à mes enfants, à mes amis et aux plus chers collègues de mes diverses Sociétés historiques, notamment celles de l'Histoire de Paris et de la Montagne Sainte-Geneviève. Ces notes contiennent, en effet, sur certaines personnes, quelques détails d'ordre privé auxquels la publicité doit être évitée.

Je prie mes lecteurs de vouloir bien se reporter à un ensemble de *Remarques rectificatives et explicatives* qui se trouvent à la suite de l'Index alphabétique. Elles corrigent

473877

plusieurs inexactitudes échappées à l'improvisation quotidienne de mes écritures. Elles en complètent et en éclairent certains passages.

Paris, le 1er Janvier 1905.

HENRI DABOT

Au quartier latin, en face le Luxembourg.

UNIV. OF CALIFORNIA

1888

1er *Janvier*. — Après la chute du Président on enleva bien vite les cadres dans lesquels étaient exposés ses portraits. On les repend aujourd'hui avec ceux de M. Carnot.

Il n'y a pas de petites économies. A Rome, on opérait dans le même genre; quand un empereur disparaissait, on coupait la tête de sa statue et on la remplaçait par celle du nouveau venu.

2. — On m'apprend quelque chose à la louange de M. Grévy. La police interdit un jour la vente de la chanson : *Les lamentations du beau-père*, que les camelots clamaient dans toutes les rues; M. Grévy fit lever l'interdiction. Nous pûmes donc entendre tout à notre aise cette ineffable poésie :

> **Dans ma caisse, à force d'en prendre,**
> **Avec un sou s'il me laissait,**
> **J' vous d'mande c' que *mon sou vaudrait* !** [1]
> **Ah ! quel malheur d'avoir un gendre.**

5. — Un détraqué qui, le 4 juillet 1886, tira sur deux polytchniciens, et qu'on eut le tort de remettre

[1] **Allusion à Mont-sous-Vaudrey, pays de M. Grévy.**

en liberté, vient encore de tirer, hier, trois coups de revolver sur M. Raynaud, répétiteur à l'Ecole polytechnique et directeur des télégraphes au ministère des Postes et Télégraphes, rue de Grenelle. Une balle dans chaque bras, une autre dans les reins, voilà le lot du pauvre monsieur. On le reconduisit presque mourant à son domicile, boulevard Saint-Germain, n° 50, près de Saint-Nicolas-du-Chardonnet.

6. — Nous ne nous ennuyons pas au Palais; aujourd'hui revenait l'instance introduite contre le général Caffarel et la Limouzin, inculpés pour vente de décorations. Le substitut a déclaré être, à propos de ces ventes, sur la trace de certains agissements de Wilson; en conséquence il a, pour le faire assigner, réclamé un sursis qui lui fut accordé. Naturellement les accusés détenus furent remis en liberté provisoire.

7. — Depuis la déclaration du substitut, c'est une agitation dont on n'a pas d'idée et au Palais et à la Ville.

9. — M. Raynaud, le directeur des télégraphes, répétiteur à l'Ecole polytechnique, est au plus mal; il souffre horriblement de ses trois blessures. Beaucoup de personnes vont s'inscrire chez le concierge. Un polytechnicien vient chaque jour demander des nouvelles de son état, et ce, au nom de tous ses camarades. Mimault, l'assassin, est un inventeur qui perdit la tête parce que ses inventions scientifiques furent méconnues [1].

[1] En juillet 1888 on se décida à faire passer Mimault en jugement. Il fut condamné par la Cour d'assises de la Seine à dix ans de travaux forcés.

10. — M. Raynaud est mort.

12. — Les obsèques du malheureux M. Raynaud ont eu lieu à Saint-Nicolas-du-Chardonnet. Le directeur de l'Ecole polytechnique tenait l'un des cordons du corbillard, qu'une délégation des élèves de l'Ecole suivit jusqu'au chemin de fer de Lyon. M. Raynaud sera enterré dans le cimetière d'une petite ville près de Lyon.

16. — Hier dimanche, dans une chasse à Rambouillet, le général Brugère, chef de la maison militaire du Président, reçut une charge de petits plombs dans le haut d'une fesse. Un garde, qui tenait par-derrière le Général un fusil de rechange, occasionna cet accident en laissant choir son fusil, qui partit en tombant; mais comme l'accident serait par trop banal, si les choses s'étaient passées ainsi, on aime mieux dire que le Président, maladroit, a causé l'accident. Le général Brugère occupe les fonctions que le général-poète Pittié exerçait pendant la présidence de M. Grévy. C'est un excellent général de l'avis de tous; faisons donc doubles vœux pour son rétablissement.

19. — Le général Brugère est bien malade; on a retiré de l'endroit atteint plusieurs grains de plomb dont l'extraction occasionna des hémorragies. Il en est beaucoup affaibli. Afin d'amortir le bruit des voitures, on a répandu, aujourd'hui, beaucoup de sable devant sa demeure, 99, quai d'Orsay.

20. — Les souscriptions faites pour l'église du Sacré-Cœur ont produit, jusqu'ici, dix-huit millions; tout est dépensé à trois cent mille francs près. Cette dépense énorme a été occasionnée par les expro-

priations et des travaux souterrains. La butte Montmartre est une ancienne carrière dont furent extraits de nombreux matériaux pour les constructions de Paris.

25. — Un fondeur bien connu à Paris, M. Georges Thiébault, vient de mourir. De ses ateliers sont sorties des œuvres qui ornent d'une façon admirable la rive gauche : *les portes du Palais de Justice*, côté de la place Dauphine, *tous les personnages* de la fontaine Saint-Michel et *le gigantesque Charlemagne* du parvis Notre-Dame, etc.

16 Février 1888. — Le pont d'Arcole s'est affaissé d'une façon très sensible, probablement par la brisure d'une des poutres de fer dont il est formé. C'est la faute au Pont-Neuf, qui a donné le mauvais exemple.

23. — Wilson ayant comparu devant la dixième chambre, présidée par M. de Villers, mon confrère Lenté l'a défendu, aujourd'hui, au point de vue légal, et ce, d'une façon irréfutable : « on le poursuit, a-t-il dit, en vertu de l'article 405 du code pénal, qui punit l'escroquerie de quiconque a employé des manœuvres frauduleuses pour faire croire *à un pouvoir imaginaire* ; mais peut-on soutenir vraiment que M. Wilson n'ait eu qu'un pouvoir imaginaire ? »

25. — Mort, dans le Quartier, d'un grand personnage, celle du père Lunette qui, dans l'horrible rue des Anglais, tenait un cabaret où vont tous les plus horribles voyoux de la place Maubert. Les étudiants s'y rendent parfois en bande, pour voir les dessins abracadabrants qui décorent les murs. Ils demandent des chopes de bière, des mélés-cassis,

approchent les lèvres et se retirent. Les habitants et habitantes du cabaret vident les verres à la santé des jeunes gens. Quand les clients sont ivres, on les jette dans des coins où ils cuvent leur vin. Le père *Lunette* procédait merveilleusement à ce manège, mais Madame père Lunette, que l'on voit souvent sur le pas de sa porte, l'aidait probablement dans cette besogne, car elle me semble avoir les poignets rudement solides. Elle est taillée de façon à continuer le commerce.

Une énorme paire de lunettes, en bois doré, orne le dessus de la porte. Somme toute, la police tolère pareil bouge, parce qu'à l'occasion il peut servir de souricière, comme le *Château rouge*, son voisin.

2 Mars 1888. — Au milieu de l'émotion générale est rendu un jugement qui condamne Wilson à deux ans de prison. Ce jugement trahit des préoccupations politiques, car il déclare que Wilson a failli compromettre l'honneur et la dignité nationale. Cette question ne regardait pas les juges, mais seulement les sénateurs et les députés qui s'en sont préoccupés et l'ont même résolue d'une façon implacable en chassant le beau-père, qui n'avait pas suffisamment surveillé son gendre.

4. — Wilson ne s'est pas suicidé, comme on en avait fait courir le bruit, afin probablement de lui en donner l'idée.

8. — Mort de l'empereur Guillaume. Il va rendre compte à Dieu du sang qu'il a fait répandre ou que, du moins, Bismarck lui a fait verser.

12. — Enfin, on vient de nous mettre une passerelle,

près du pont d'Arcole, afin de nous permettre de nous rendre à l'Hôtel de Ville.

14. — Un grand dîner devait être donné à l'Elysée, mais il a été décommandé car le père du Président est très malade.

16. — Le père du président est mort ; il fut ministre de l'Instruction publique en 1848. En cette qualité les lycéens l'ennuyèrent consciencieusement ; nous étions toujours chez lui pour un oui pour un non. D'abord nous lui avons arraché la suppression de nos habits à queue de morue et de nos chapeaux tromblons ; après avoir obtenu le képi et la tunique nous avons voulu avoir au réfectoire la lecture du *Moniteur*. Il nous l'accorda, le brave homme ! Ce n'est pas tout. Comme les proviseurs ne permettaient pas la lecture totale du *Moniteur*, nous avons obtenu de lui qu'il envoyât une circulaire à ces grincheux de proviseurs pour recommander une lecture entière.

— Boulanger vient d'être mis en disponibilité pour avoir quitté plusieurs fois son lieu de commandement, Clermont-Ferrand, afin de venir à Paris.

17. — Boulanger est revenu à Paris. Le retour a eu lieu sans désordre. Ses fidèles, qui l'attendaient à la gare de Lyon, n'ont poussé aucun cri. Mais sur les boulevards et dans les rues on chantait une nouvelle chanson intitulée : *Les Pioupious d'Auvergne.*

18. — Hier, un organe boulangiste a fait son apparition sous le titre de la *Cocarde* ; beaucoup de personnes l'ont achetée. Les vendeurs donnaient pardessus le marché une petite cocarde tricolore que

beaucoup d'ouvriers et quelques bourgeois mettaient à leurs chapeaux.

20. — La dixième chambre correctionnelle a condamné le général Caffarel à 3.000 fr. d'amende et Mme Limouzin à six mois de prison, pour leur trafic de décorations.

26. — La chambre des appels de police correctionnelle a rendu son arrêt sur l'appel de Wilson. Elle l'acquitte parce qu'elle ne voit dans ses agissements qu'une défaillance morale et non un délit prévu et puni par la loi. Lenté a de nouveau plaidé avec une verve étonnante. Ses yeux voyaient bien Wilson, assis devant lui sur la sellette, mais sa pensée franchissait l'espace pour s'arrêter, en plein Jura, sur un personnage plus sympathique, le vieux Président. Les juges l'y suivirent, entraînés par sa parole ardente.

Lenté fait honneur à son pays. If est né à Lucheux, près de Doullens, à l'ombre d'un des plus antiques et plus poétiques châteaux de la Picardie.

27. — Le *Journal officiel* enregistre aujourd'hui la mise à la réforme du général Boulanger, pour fautes contre la discipline. Cette peine si grave a été prononcée par un conseil d'enquête composée de cinq généraux. L'agitation en faveur de Boulanger ne fera qu'augmenter. Ne faisant plus partie de l'armée, le Général va pouvoir être éligible et créer de grands embarras au Gouvernement. *Qui vivra verra !*

15 Avril 1888. — Le général Faidherbe, grand chancelier de la Légion d'honneur, vient de faire rayer des cadres de la Légion d'honneur un individu qui avait obtenu la croix grâce à l'intervention de Wilson.

16. — Le général Boulanger a été élu à Lille avec une majorité de cent mille voix ; à mesure que les résultats étaient télégraphiés, le journal *la France*, rue Montmartre, les faisait connaître au moyen de transparents lumineux. La foule, qui s'étouffait devant ces transparents, prit le parti, pour se donner de l'air, d'aller devant l'hôtel du Louvre sous les fenêtres du Général. Elle se mit à hurler :

C'est Boulange Boulange Boulange
C'est Boulange qu'il nous faut
Oh ! oh ! oh ! oh !

Et ce sur l'air d'une chanson en vogue de Bourgès à son café-concert :

C'est ta poir' ta poir' ta poir'
C'est ta poir' qu'il nous faut
Oh ! oh ! oh ! oh !

Cette foule chanta ensuite les deux fameuses chansons boulangistes : *En rev'nant d' la r'vue* et *les Pioupious d'Auvergne*, la scie nouvelle d'Antonin Louis [1], inspirée de Clermont-Ferrand, le dernier séjour de Boulanger.

Quand les pioupious d'Auvergne iront en guerre
Le canon tonn'ra
Pour sûr on dans'ra
On tremp'ra la soupe dans la grand' soupière ;
Car faudra manger,
On s' passera pas de boulanger.

20. — Le *Général* est venu à la Chambre dans une élégante voiture où étaient assis *Laguerre* et *Déroulède*. Cette voiture traversa avec peine la foule immense qui remplissait la place de la Concorde et jetait des

[1] Antonin Louis est l'auteur des *Pompiers de Nanterre*, sous l'Empire, et du *Sire de Fisch-ton-Camp*, après le 4 Septembre.

NOUVELLE NOTE RECTIFICATIVE

DES

CALENDRIERS

D'UN BOURGEOIS DU QUARTIER LATIN

D'après les observations d'obligeants et affectueux amis.

Page 5, 6e ligne. Au lieu de *cholérique*, lire : colérique.

Page 42, 30e ligne. M. de Broglie n'était pas d'une famille parlementaire, mais militaire. C'était le descendant direct du premier maréchal de Broglie et l'arrière-petit-neveu du second.

Page 56, 17e ligne. Au lieu d'*Emile de Girardin*, lire : Saint-Marc-Girardin.

Page 60, 1re ligne. Au lieu d'*Ulrich*, lire : Ulric Géring.

Page 70, 28e ligne. Au lieu de *1878*, lire : 1870.

Page 84, 10e ligne. Au lieu de *archevêque*, lire : évêque.

Page 111, note du 19 décembre 1876. — M. Ferrari fut créé duc de Galliera par le pape Pie IX, et prince de Lucidio par le roi Victor-Emmanuel. J'ai dit que les grandes entreprises financières du duc de Galliera sur les chemins de fer français lui attirèrent de terribles ennuis ; non ; ces ennuis lui furent causés par sa présence comme administrateur dans les fameuses sociétés : l'*Immobilière* et le *Crédit mobilier* qui se trouvèrent au-dessous de leurs affaires. Comme co-administrateur il encourait de ce fait une grande responsabilité pécuniaire et même morale. Il sortit de ce mauvais pas en grand seigneur. Il alla remettre dix millions à M. de Germiny, nommé, par décret impérial, président desdites Sociétés ; c'était en 1866. Son exemple décida ses co-administrateurs à donner de leur côté vingt-six millions ; aussi dans une assemblée générale M. de Germiny remercia-t-il M. de Galliera des services rendus par lui aux deux Sociétés.

Page 137, 19e et 30e lignes. Au lieu de *Loudain*, lire : Landeau.

Page 161, dernière ligne. Au lieu de *Bozire*, lire : Bazire.

Page 173, 24e ligne. Au lieu de *éloignement*, lire : élargissement.

Page 244, 13e ligne. Au lieu de *Bellet, caporal des sapeurs-pompiers*, lire : Bellet, des sapeurs-pompiers.

Page 270, 23e ligne. Au lieu de *Paul Blanc*, lire : Joseph Blanc.

Page 316, 12e ligne. Au lieu de *31*, lire : 30.

Page 317, 9e ligne. Au lieu de *13*, lire : 9.

fleurs. A la Chambre le *brav' général* n'eût qu'un succès de curiosité, de lorgnons, mais quand il en revint, sa voiture, qui allait à l'hôtel du Louvre, eut encore extrêmement de peine à traverser des flots énormes de population. De la terrasse des Tuileries émergeaient des myriades de têtes dont les bouches criaient : « Vive Boulanger ! »

Toutes ces démonstrations eurent le don d'agacer es étudiants. De courts avis furent collés à tous les coins de rue du Quartier. Rendez-vous fut donné pour 8 h. 1/2, sur la place de l'Ecole de Médecine, à tous les jeunes gens antiboulangistes. Il s'en trouva deux mille vociférant : *conspuez Boulanger !* Ils prirent la rue de *l'Ancienne Comédie*, le *Pont-Neuf*, et les voilà devant l'hôtel du Louvre, sous les fenêtres du Général, qu'ils conspuèrent dans les règles. Des boulangistes de la rive droite, alors en petit nombre, dressèrent les oreilles et suivirent sans rien dire nos jeunes gens. Ceux-ci arrivèrent devant le Cercle militaire où ils reconspuèrent l'élu de Lille. Les houlangistes, un peu plus nombreux, les regardèrent avec colère, mais ils n'osèrent rien dire parce qu'ils ne se trouvaient pas en nombre suffisant. La police craignit quelque bagarre à la vue d'une foule si nombreuse d'étudiants agités et déambulant hors de chez eux ; en conséquence elle s'insinua dans la colonne et trouva moyen de la couper en deux, mais ce ne fut pas sans de formidables torgnoles ! Les étudiants, beaucoup plus clairsemés, n'en allèrent pas moins reconspuer Boulanger devant le journal *la France*. Mais alors les boulangistes se voyant plus nombreux se jetèrent sur les jeunes *Rive-gauche* et les auraient éreintés si les sergents de ville ne fussent arrivés ; survint en même temps une pluie torrentielle qui fit fuir tout le monde. Nos étudiants rentrèrent au Quartier harassés et trempés...

comme s'ils avaient été jetés dans la grande soupière des pioupious d'Auvergne.

Samedi 21 Avril. — Mais ça se gâte. Aujourd'hui tout a recommencé. Après avoir brûlé, sur la place de l'Ecole de Médecine, les journaux boulangistes et avoir crié à pleins poumons :

Qu'il donne sa démission
Tonton, tontaine, tonton.

les étudiants, antiboulangistes, allèrent faire une manifestation dans le jardin du Luxembourg. Ils crièrent : *Vive la République !* et : *A bas Boulanger !* devant les fenêtres de la grande bibliothèque du Sénat. A ces fenêtres apparurent des sénateurs qui branlèrent leurs vénérables chefs en signe de grande satisfaction. Encouragés, les manifestants sortirent du Luxembourg et allèrent rejoindre le boulevard Saint-Germain afin de se rendre à la Chambre, car ils voulaient se plaindre au président du Conseil, ministre de l'Intérieur, M. Floquet, de ce que les sergents de ville avaient, la veille, cogné sur eux comme aux grands jours, et coupé leur manifestation de façon à les faire assassiner par les boulangistes acharnés à leurs trousses. En avançant vers la Chambre ils marchaient sur le trottoir de droite, c'est-à-dire du côté des numéros pairs Beaucoup de boulangistes, commis de magasins, ouvriers ou garçons bouchers, se tenaient sur le trottoir de gauche et on s'injuriait de trottoir à trottoir comme faisaient les héros d'Homère. On se battit enfin au coin de la rue du Bac et un étudiant blessé fut emporté par les sergents de ville chez un pharmacien.

Les étudiants n'en continuèrent pas moins leur marche vers la Chambre Ils furent présentés au président du Conseil des ministres, M. Floquet, à qui

ils se plaignirent des torgnoles policières. M. Floquet, très embarrassé, leur promit d'aviser et leur conseilla, en attendant, de *bien étudier*. Voyez-vous ce pince-sans-rire de Floquet[1].

21 Avril au soir. — Le soir, nouvelles manifestations, mais au Quartier seulement, sur le boulevard Saint-Michel. Des étudiants boulangistes, car il y en a, des employés de commerce, des bouchers de la Villette, en blouse courte, se massent devant l'épicerie Dondaine, au coin de la rue Racine et de la rue de l'Ecole de Médecine. Les étudiants antiboulangistes cantonnés du côté des grands cafés leur crient : « A bas Boulanger ! A bas le dictateur ! » Et les autres de répondre : « Vive Boulanger ! C'est Boulange qu'il nous faut ! » Ces cris différents se croisent avec fureur. Alors des municipaux viennent faire caracoler leurs chevaux pour empêcher le rapprochement violent des deux partis. Il faut absolument chasser l'un des deux. Les agents des brigades centrales choisissent le parti des étudiants antiboulangistes, comme moins terrible sans doute que celui des blouses courtes. Ils exercent alors, dans la rue des Ecoles, des charges énergiques et savantes, bousculant et cognant avec volupté. Messieurs de la Villette regardent avec grand intérêt l'artistique passage à tabac des beaux fils de la bourgeoisie. Tout ceci m'a été raconté par un étudiant,

[1] Ce détail me rappelle le souvenir d'une manifestation que les élèves de Louis-le-Grand organisèrent en 1848 pour aller à l'Hôtel de Ville faire adhésion à la République. Ils comptaient être présentés à Lamartine ; ils furent simplement reçus par le bon Dupont de l'Eure, qui se contenta de donner une poignée de mains à chacun d'eux, en leur recommandant d'être bien obéissants envers leurs maîtres. (*Lettres d'un Lycéen et d'un Etudiant de 1847 à 1854*, par Henri Dabot).

antiboulangiste, il est vrai, mais très modéré, qui, peu désireux d'être cogné, s'enfuit du côté de la place Maubert.

Les boulangistes triomphent donc ; ils se retirent. On entend pendant un certain temps quelques bribes des *Pioupions d'Auvergne :*

... Et pour qu'on exauce
Les vœux d'un guerrier
Il faut dans la sauce
D' gros bouquets d' lauriers...
D' gros bouquets d' lauriers.

23. — Le bruit court au Quartier que Floquet est allé faire une scène aux sergents de ville du poste de la rue Soufflot pour leur reprocher leurs torgnoles trop accentuées sur les étudiants. Comme c'est probable !

— M. Carnot revient de son voyage de Limoges. Il y est allé pour voir mettre une plaque de marbre sur la maison où il fut élevé. Il rentra à Paris par la gare Montparnasse et on lui cria immédiatement : « Vive Boulanger ! » Malheureusement pour M. Carnot, tout le monde est à Boulanger en ce moment. La situation n'est vraiment pas agréable pour le président de la République. Il a beau être le petit-fils de Lazare Carnot, « c'est pas lui, dit-on, mais Boulanger qui seul permettra à la France de redresser sa taille et le pompon de son schako ».

6 Mai 1888. — Au Salon, je contemple, silencieux et pensif, le *Rêve* de Detaille. Tout un régiment, officiers et soldats, dort couché sur la terre. Dans la nue passent les vieux guerriers de la Monarchie avec leurs étendards blancs rayonnants de gloire, puis les soldats de la République et de l'Empire avec leurs drapeaux

tricolores triomphants, et ils rêvent, nos enfants, que le drapeau de la France se relève et se pare de couleurs fraîches et brillantes.

11. — Les archéologues de la rive gauche sont en liesse ; car après avoir abattu plusieurs vieilles masures, près de la Fourrière, et avoir creusé de grandes fondations pour la construction d'une maisen neuve sur le boulevard Saint-Germain, on vient de mettre à découvert de magnifiques niches ogivales et de sveltes colonnettes. Ce sont les restes de la grande chapelle construite en cet endroit par les *Bernardins*. Le soir, grâce aux lumières scintillantes des voitures qui passent rapidement sur le boulevard, l'aspect de ces ruines est fantastique. Remplissons nos yeux de ces vestiges merveilleux, car tout va disparaître bientôt derrière le massif d'une énorme maison de rapport, ajourée de fenêtres bien rectangulaires et couronnée de mansardes.

22. — Bon ! voilà les étudiants et les sergots raccommodés. A trois heures de l'après-midi, derrière un groupe de gardiens de la paix, marchent trois ou quatre cents étudiants dont plusieurs portent une énorme couronne. Ils remontent le boulevard Saint-Michel, la rue Soufflot, s'engouffrent dans le Panthéon et descendent dans le caveau où ils vont porter la couronne sur le tombeau de Victor Hugo. C'est en effet l'anniversaire de Victor Hugo, mort le 22 mai 1885.

La couronne était formée de violettes et on croyait d'abord à une manifestation bonapartiste, mais on changeait bien vite d'avis en lisant sur une grande banderolle ces mots significatifs :

Au poète des Châtiments,
La jeunesse des Ecoles.

30. — Au Salon, Detaille a obtenu la médaille d'honneur pour son tableau : *le Rêve*.

25 Juin 1888. — Le 14 juillet, place du Carrousel, on inaugurera le monument de Léon Gambetta. Sur le sommet, à travers les bannières de toile, on voit déjà apparaître un lion *(Leo, Léon)* signe symbolique de *Léon* Gambetta.

4 Juillet 1888. — Quand je passai, vers 1865, mes vacances à Clamart j'eus l'occasion de connaître M. Hunebelle, maire de la ville, le plus grand entrepreneur de travaux publics sous le second Empire. Il était très charitable, très généreux. Un 15 Août, en guise de pain bénit, il nous fit distribuer, à l'église, de succulentes brioches, ornées chacune d'un mignon drapeau tricolore. Un petit-fils de ce bon monsieur vient de mourir fort malheureusement. Officier de dragons, âgé de 27 ans, il habitait rue de Villersexel, petite rue qui donne sur le boulevard Saint-Germain. Tout à coup il se plaignit de souffrir, de ne pas être à son aise ; à peine eût-il le temps de se plaindre, en un clin d'œil il mourut. La mère, M^me^ Charles Hunebelle, prévenue, accourut bien vite ; elle se jeta sur le corps de son fils, l'étreignit de ses bras comme pour le rappeler à la vie. Elle colla les lèvres sur son visage et tout à coup elle s'affaissa sur le cher cadavre... Elle était morte à son tour.

12. — A la tribune, Floquet émit certaines allégations contre Boulanger, qui lui dit par trois fois : vous en avez menti.

13. — Tout au matin, Floquet s'est battu avec le Général et l'a blessé grièvement à la gorge. Il lui a,

pour ainsi dire, renfoncé dans le gosier son triple démenti. C'est un étonnement profond de voir un général mis à la raison par l'épée d'un civil, massif et âgé d'au moins 60 ans. Mais ce civil sut se contenir sur le terrain, tandis que le Général était hors de lui.

— Dans l'après-midi, le monument de Gambetta, place du Carrousel, a été inauguré par le président de la République. Floquet, qui paraissait plutôt excité qu'ému par son duel matinal, a prononcé un discours acclamé par la foule officielle des invités, mais hué par la foule populaire qui criait : *Vive Boulanger !* Dans la foule populaire se trouvaient néanmoins des gens qui, aux cris de : *Vive Boulanger*, répondaient par les cris de : *A bas Soulouque !*

— On ne trouve pas beau le monument de Gambetta; je trouve qu'il a grand air au contraire. Le lion (Leo Gambetta) se présente crânement. Oh ! sans doute des deux côtés du monument se trouvent deux grosses dondons trop bien portantes ; dame, elles représentent les vertus de Gambetta ! Mais peut-on voir des gamins plus gracieux que les quatre génies (du maître sculpteur Aubé) montant la garde aux quatre coins du monument.

15. — Un affreux malheur est arrivé, hier, rue de la Montagne Sainte-Geneviève ; un brave ouvrier, accompagné de trois enfants, traversait cette rue. Tout à coup il tomba sur la chaussée, au grand effroi des trois bébés. Une balle l'avait traversé de part en part. Un jeune homme, installé dans un couloir, tirait à travers la rue des coups de revolver. N'est-ce pas déplorable ! Tout semble permis le 14 juillet. Aussi, la veille, des masses de bourgeois s'enfuient par toutes les gares de chemins de fer, au grand détriment du commerce parisien.

29. — Aujourd'hui, à l'église du Sacré-Cœur, cérémonie de bénédiction d'une grande statue de Sainte-Geneviève. Lorsque l'église Sainte-Geneviève fut désaffectée et consacrée, comme l'avait fait la Convention, à la sépulture des Grands Hommes, un comité religieux prit l'initiative d'une souscription pour, en guise de réparation, élever dans l'église du Sacré-Cœur une statue à sainte Geneviève. Une très légère offrande, cinq centimes, était seule permise. Deux cent mille personnes participèrent à la souscription, et la statue triomphante fut bénie aujourd'hui.

Voilà qui montre évidemment que beaucoup de Parisiens regrettent la laïcisation du Panthéon.

30. — M. et Mme Carnot quittent Paris pour loger, pendant six semaines, au palais de Fontainebleau, dans le pavillon à gauche de la cour du Cheval blanc. Souvent Mme Carnot venait passer ses étés à Fontainebleau, qu'elle aime beaucoup.

9 Août 1888. — Aux obsèques d'Eudes, l'ancien Général de l'insurrection, la Commune s'est retrouvée réorganisée derrière le cercueil. Les membres de cette *Commune* et ceux du *comité central* suivaient. Une bagarre terrible eût lieu devant le cimetière, où voulaient entrer des porteurs d'étendards rouges. Notre commissaire aux délégations judiciaires, Clément, les en a empêchés grâce à son énergie et celle de ses agents. On se battit ; résultat : trente blessés par terre. Le cercueil fut vite mis dans un caveau provisoire, au Grand rond-point, sous l'œil étonné de Casimir Périer.

12. — Le Président accomplit aujourd'hui sa cinquante et unième année. Je lui souhaite tout le

bonheur possible. Il n'est point populaire et fait cependant ce qu'il peut pour le devenir. Il ne thésaurise pas, ce qui lui permet d'être très généreux. Il sait donner la poignée de main, mais la barbe blonde de Boulanger nuit à sa barbe noire. C'est incompréhensible.

17. — Je viens d'être fort attristé de voir affichée dans tout Paris, la vente du château de Chenonceaux, saisi sur Mme Pelouze, la sœur de Wilson. La vente doit se faire le 15 septembre prochain à l'audience des criées du Tribunal civil de Tours et ce sur la mise à prix de 200.000 fr.

Mme Pelouze, qui faisait le commerce des vins de Champagne mousseux, a été mise en faillite à Paris et à Tours. C'est *elle-même* qui l'a demandé en déposant son bilan afin d'échapper aux poursuites des hommes d'affaires qui l'accablaient de papier timbré. Il est à croire que l'actif ne sera nullement absorbé par le passif.

31. — M. Chevreul, né le 31 août 1786, est entré aujourd'hui dans sa cent troisième année. Tous les jours il se promène un assez long temps en voiture pour respirer le bon air du bois de Boulogne ou du bois de Vincennes, quoique dans son pavillon du Jardin des Plantes, il ne doive guère étouffer. Il s'administre quatre petits repas par jour, tous les quatre suivis de copieux sommeils. Des soins infinis l'entourent. Son fils, qui demeure en province, est venu exprès pour l'embrasser le jour de son anniversaire.

19 Septembre 1888. — Le grand rabbin Isidor, mort récemment, a été remplacé par un homme très éloquent, le grand rabbin de Paris, Zadoc Kahn. Il

s'appelait, paraît-il, Zadic. Il a changé, très prudemment, son i en o pour éviter les plaisanteries. Voltaire ne lui en voudra pas. Il a publié deux séries de sermons dont quelques-uns m'ont beaucoup plu.

30. — Mort de Berthelier, le joyeux chanteur. Sa réputation commença au quartier latin, car il fit, pendant assez longtemps, le bonheur d'un café-concert, rue Contrescarpe. Offenbach, qui l'y entendit avec grand plaisir, le chargea de créer le rôle de « Giraffier » des *Deux Aveugles*. Dès lors il devint une notabilité. Je vis poindre son aurore ; nous demeurâmes longtemps dans la même maison, rue Neuve Bréda, n° 22. Aucun chanteur ne m'amusa davantage. La dernière fois que je l'entendis fut au Cercle des *Francs-Bourgeois*, chez les Frères de la rue Saint-Antoine. Le Père Monsabré, qui était un peu de ses amis, riait à gorge déployée, et moi donc ! non pas seulement d'entendre Berthelier, mais de voir rire le Père Monsabré.

26 Octobre 1888. — Hier soir jeudi, au théâtre du Château-d'Eau, peignée générale ; on s'attrapait par les cheveux ; les chauves seuls s'en tiraient. On se disputait ainsi à cause de Boulanger qui avait paru dans une loge à côté de M^lle^ Marcelle Boulanger, sa fille, et du capitaine Driant, son futur gendre. M^lle^ Marcelle, très jolie blonde, ressemble à son père ; comme lui elle a une tête charmante avec un regard velouté.

Les adversaires, qui ne peuvent nier cette beauté du Général, bien inutile, du reste, dans un homme, disent avec le fabuliste :

Belle tête,
Mais de cervelle point.

30. — Mariage religieux de Mlle Marcelle Boulanger avec le capitaine Driant à Saint-Pierre-de-Chaillot. La mariée avait une robe de moire à longue traîne garnie de plumes d'autruche. (Dame, une fille de général !) Les cochers avaient à la boutonnière des œillets rouges. L'œillet rouge est, en effet, la fleur préférée du Général.

— Le capitaine Driant est resté pendant cinq ans aide de camp du général Boulanger. Il tomba amoureux de Mlle Marcelle.

2 *Novembre 1888.* — Ce jour des morts m'attriste toujours ; mais cette année je suis encore plus triste qu'à l'ordinaire à cause de la mort de l'abbé Crozes, décédé il y a quelques jours, le 25 octobre dernier. Je le connaissais depuis vingt-neuf ans. La connaissance se fit à propos d'un mien client condamné à mort. L'abbé Crozes était aumônier de la grande Roquette et j'allai le voir pour recommander l'infortuné qu'on avait mis dans une chambre matelassée et qu'on avait ligotté, comme un cervelas, afin de l'empêcher de se suicider.

Je ne puis me rappeler sans émotion cet excellent prêtre qui, pendant de longues années, accompagna sur l'échafaud les condamnés à mort, et, dans les silences salutaires de la sombre prison, réconcilia avec Dieu tant de coupables frappés par la Justice. Au moment de partir pour l'Eternité, ou tout au moins pour le bagne, ils s'accrochaient, pour ainsi dire à lui, comme à une planche de salut. Lui seul, la plupart du temps, leur portait de l'intérêt ; c'est sur l'affection de lui seul qu'ils comptaient.

Je l'attendis un jour assez longtemps dans son salon. Quand il arriva il voulut me faire passer dans son cabinet : « oh ! non, lui dis-je, je suis trop bien ici. Je

me plais dans ce salon qui, certes, n'est pas celui de tout le monde. Vous voyagez donc beaucoup, Monsieur l'aumônier, car je vois ici quantité de malles de toutes grandeurs, de toutes formes, en bois, en cuir, des valises, des sacs de voyage. Que de boîtes bizarres, que de cartons, que de coffres ? » — « Ah ! me dit-il, ce sont les malles de mes condamnés. Ne sachant à qui les remettre en dépôt, ils me les font toutes apporter et me prient de les rendre à leurs parents, s'ils doivent faire le suprême voyage ou de les leur conserver jusqu'à leur retour de la campagne où les envoie parfois le Gouvernement et voilà pourquoi, Monsieur le curieux, mon salon ressemble à une « consigne » de chemin de fer. »

10. — Les camelots commencent à chanter et à vendre dans les rues, sur les places, notamment au rond-point de l'Observatoire, une nouvelle chanson : *Le Père la Victoire* (c'est-à-dire : Lazare Carnot).

. . . . . .

Comme autrefois,
Soldats, je revois
Carnot décrétant la victoire
Marchez à la gloire,
Mes chers enfants,
Revenez triomphants.

C'est pour enfoncer *En r'venant de la r'vue* que Delorme, le parolier, et Ganne, le musicien, ont composé cette « chanson-marche. » Elle a certainnement du succès ; si elle n'en avait pas, les camelots n'en feraient pas commerce ; mais elle n'aura pas le triomphal succès de : *En r'venant de la r'vue* ou même *des Pioupious d'Auvergne*. Elle est trop distinguée. Il n'y a rien qui frappe le gros esprit du populaire : *pas de tête de veau*, *pas de belle-mère* comme dans la *r'vue* ; pas de *grande soupière* comme dans *les Pioupious d'Auvergne*.

Quelle trouvaille, en effet, que cette tête de veau cuite en l'honneur de l'armée française ; que cette grande soupière dans laquelle trempe son pain la France, toute entière sous les armes.

28 — Lundi dernier, Wilson est revenu à la Chambre ; il fut d'abord seul à son banc ; tout le monde s'enfuyait d'à côté de lui. Combien de députés, autrefois, lui avaient cependant fait une cour assidue ! Mais la séance fut suspendue et la suspension finie, Wilson était toujours à son banc. En revenant à leurs places, quelques députés, notamment Andrieux, allèrent lui serrer la main, ce qui fut approuvé par le public des tribunes, pris de pitié. Andrieux dit tout haut : « Je n'aime pas les lâchetés » et Wilson de lui servir cette réflexion : « Ceux qui font le plus le vide autour de moi sont précisément ceux qui venaient le plus souvent se pendre à ma sonnette. ».

6 Décembre 1888. — Ce matin, rue Saint-Jacques, les sœurs de Saint-Vincent de Paul quittèrent l'*Institution des sourds-muets*, établissement de l'Etat. Le soin des enfants vient de leur être enlevé. Les habitants de la rue étaient aux fenêtres. Ils craignent que les enfants ne soient pas aussi bien soignés. Espérons que ces regrets sont mal fondés. L'un des habitants descendit de chez lui et offrit à la supérieure, au moment de son départ, une superbe gerbe de lilas blanc et de roses thé.

Une fois parties, les sœurs furent immédiatement remplacées par des employées laïques

9. — Une grande troupe de manifestants monta aujourd'hui le boulevard Saint-Michel, se dirigeant vers le cimetière Montparnasse. Ils allaient déposer

des couronnes sur la tombe d'un républicain, tué en décembre 1851, pour la République : *Denys Dussoubs*. Dussoubs fut tué le 4 décembre 1851 à la barricade de la rue du Petit-Carreau, à l'âge de 31 ans.

Victor Hugo *(Histoire d'un Crime)* raconte la fin tragique de Dussoubs, mort ceint de l'écharpe de Représentant du peuple qu'il avait empruntée à son frère malade.

Un député marchait à la tête de ces manifestants qui chantaient :

Ça ira, ça ira,
Les Boulangistes à la lanterne.
Ça ira, ça ira,
Les Boulangistes, on les pendra.

Dussoubs est né à Limoges ; aussi vingt Limousins en blouse faisaient partie du cortège.

12. -- Une demoiselle Schultz, polonaise, fort jolie quoique très brune de peau, vient de passer sa thèse de doctorat en médecine. Elle avait pour président de thèse le professeur Charcot, qui se fait un suprême plaisir de disséquer les candidates. Pour cette délicate opération, aucun bistouri ne vaut le sien. Les étudiants, pour mieux voir la dissection, sont accourus en foule. La future doctoresse a répondu, a louvoyé comme elle a pu et somme toute ne s'est pas mal tiré de la difficulté ! Après M. Charcot, les autres professeurs de thèse ont été plus aimables. Ils ont félicité la candidate sur les rares qualités de diagnostic dont elle avait maintes fois fait preuve dans leurs services. On a souvent observé les relations de douce amitié qui s'établissent dans les hôpitaux entre les professeurs et les élèves. Quand ces élèves sont femmes, cela s'explique encore mieux. Ce sont alors liens respectueux entre pères affables et filles affectueuses.

Enfin, elle est proclamée victorieuse M^lle^ Caroline !

Elle change sa toque en un joli et gracieux chapeau, et entre dans la cour sous les regards bienveillants des étudiants. Les amies se jettent dans ses bras et la fleurissent comme un éventaire de fleuriste.

M^lle^ Caroline Schultz, tous nos compliments.

13. — La duchesse de Galliera est morte, dimanche soir 9, en son hôtel de la rue de l'Université. Elle souffrait depuis fort longtemps d'oppressions et de suffocations asthmatiques. Elle était veuve du fameux banquier Philippe Ferrari, que le pape Pie IX nomma duc de Galliera et Victor-Emmanuel, prince de Lucidio. Elle ne prit jamais, à l'exemple de son mari, que le titre de duchesse de Galliera. Son fils, M. Ferrari, Philippe de son prénom, comme filleul du roi Louis-Pilippe, a soigné admirablement sa mère dans sa dernière maladie ; mais, comme il est d'une santé très faible, il est tombé malade.

C'est surtout de la duchesse de Galliera que l'on peut dire suivant la formule consacrée : *Transiit bene faciendo*. Elle a construit à Clamart deux superbes hospices de vieillards et au Val Fleury, près de Clamart, une maison de retraite pour les vieux Frères et un orphelinat. En allant à Versailles par le chemin de fer on voit, à main gauche, l'élégante flèche de la chapelle de tous ces établissements.

Non seulement la duchesse construisit ces maisons hospitalières, mais elle les dota richement. On pense que sur ce sol béni elle a dû dépenser près de quarante millions.

20. — Le cercueil de la duchesse avait été placé dans les caveaux de l'église Saint-François-Xavier. Il fut, aujourd'hui à midi et demi, extrait de ces caveaux et amené à la gare de Lyon, pour être transporté à

Voltri, près de Gênes, où se trouve déjà la sépulture du duc. Des parents de la duchesse accompagnent le cercueil, que M. Philippe Ferrari, fort malade, n'a pu accompagner.

Mme de Galliera fit un noble emploi de sa fortune à l'exemple de son mari. Si, comme Génois et descendant de banquiers génois, il aimait les affaires, comme Italien il chérissait les arts; aussi avait-il rempli d'œuvres d'art de premier ordre ses grands hôtels de Paris et de Gênes.

Il offrit à cette ville de Gênes, sa ville natale, vingt millions pour améliorer son port et deux millions pour construire des maisons aux ouvriers de ce port. Il donna un jour dix millions d'une façon singulière. Il était administrateur dans les deux Sociétés des frères Péreire: l'*Immobilière* et le *Crédit mobilier* qui se trouvèrent au-dessous de leurs affaires. Comme administrateur il encourait de ce fait une grande responsabilité pécuniaire et même morale. Il sortit de ce mauvais pas en grand seigneur. Il alla remettre dix millions à M. de Germiny, nommé président desdites Sociétés par décret impérial; c'était en 1866. Son exemple décida ses co-administrateurs à donner de leur côté vingt-six millions [1].

21. — M. Philippe Ferrari est un véritable démocrate Il s'en tient à son nom de famille. Il ne porte

[1] Ce sont ces affaires de l'*Immobilière* et du *Crédit mobilier* qui lui donnèrent de terribles ennuis et non pas les opérations financières sur les chemins de fer français, comme je l'ai dit par erreur dans la première série de mes *Calendriers*, page 111. Les chemins de fer français semblent lui avoir donné, au contraire, et profits et considération; car il fut choisi comme administrateur dans au moins quatre compagnies de chemins de fer français. Il passe pour avoir été le promoteur des lignes construites entre Paris, Lyon et l'Italie.

pas le titre de duc de Galliera ni celui de prince de Lucidio. Si nous devons avoir de la reconnaissance pour la mère à cause de ses œuvres admirables de bienfaisance, il faut aussi en avoir pour le fils, car la duchesse n'aurait pu dépenser quarante millions pour les œuvres parisiennes de Clamart et du Val Fleury, si M. Ferrari ne lui avait pas permis de disposer de la grande fortune de son père.

— Avant-hier, 19 décembre, l'hôtel de Mme Pelouze, 17, rue de l'Université, a été vendu, à l'audience des criées, moyennant 562.500 fr., outre les frais. On ne pouvait pas entrer à la chambre des criées tant il y avait de monde.

24. — Mme Carnot est allée visiter l'Hospice des enfants assistés, ce grand et bel établissement situé près de l'Observatoire. Ils ont eu tous un joujou de Noël. Les internes, ayant été bien sages, bien gentils, bien soigneux pour les enfants, ont eu aussi leur petit Noël : un jeu de tonneau.

27 — Ma femme et moi sommes allés entendre, à l'Odéon, *Germinie Lacerteux*, pièce d'Edmond de Goncourt. J'avoue qu'elle nous a vivement impressionnés, malgré tout ce que nous en avions entendu dire de mal depuis la première représentation du 19 de ce mois. Il y avait évidemment, lors de cette première, un parti-pris contre l'auteur, car l'acteur qui est venu pour dire son nom n'a pu parvenir à le prononcer.

Germinie, domestique chez Mlle de Varandeuil, meurt à l'hôpital après avoir été indignement exploitée et mise à mal par son amant Jupillon. Ce drôle de bas étage, comme il y en a malheureusement tant à Paris, et de la pire espèce, l'a domptée à ce point qu'il lui a fait voler sa maîtresse pour laquelle cependant elle a

montré dans beaucoup de circonstances le plus grand dévouement. Mlle de Varandeuil, vieille noble, indulgente, pour avoir eu de rudes traversées dans la vie, veut quand même aller prier sur la tombe de Germinie, enterrée dans la fosse commune. Ne la trouvant pas elle se met à genoux, au petit bonheur, sur le sol glacé, pendant que la neige tombe, neige artificielle, rendue à merveille.

On ne doit pas blâmer Porel, le directeur de l'Odéon, d'avoir reçu cette pièce, qui peut ne pas convenir à tout le monde, mais qui n'en a pas néanmoins une grande valeur littéraire. Le rôle de Germinie est joué merveilleusement par une excellente actrice, Mlle Réjane, pas belle, sans doute, mais néanmoins d'une physionomie empoignante. Les tempêtes soulevées à la première représentation ne lui faisaient nullement peur. Oh ! pas du tout. Mlle de Varandeuil c'est notre bonne duègue de l'Odéon, Mme Crosnier, qui, paraît-il, ne veut pas aller autre part qu'à l'Odéon. Voilà qui est aimable ! Nous avons bien ri en voyant jouer, avec beaucoup de brio, une locataire de mon beau-père, Mlle Raucourt, dans le rôle de Mme Jupillon, digne mère du vilain drôle.

Oh ! sans doute dans cette pièce il y a des passages blâmables, irreligieux même qui m'ont froissé, mais il en est d'autres très moraux qui m'ont frappé fortement.

Et surtout, surtout, je sais gré à Edmond de Goncourt d'avoir fait de Mlle de Varandeuil une bonne et indulgente maîtresse, attachée à sa domestique. Ce n'est pas banal, par le temps qui court, car tous les maîtres et patrons sont aujourd'hui représentés comme des êtres durs et sans cœur [1].

[1] Cette pièce a été reprise plusieurs fois, notamment en 1903, au Vaudeville, avec la même actrice Réjane, devenue Mme Porel.

1889

2 Janvier. — Hier, 1er janvier, on a banqueté, rue Notre-Dame-des-Champs. Mme Carnot avait envoyé mille francs aux Petites Sœurs des Pauvres pour régaler leurs vieillards.

7. — L'*Officiel* a consacré neuf pages, à trois colonnes, aux nominations dans les deux sexes des officiers de l'Instruction publique et des officiers d'Académie Les nouveaux palmés se promènent pour arborer leurs couleurs. Le ruban violet est surtout aimable sur la poitrine des dames. Il vit, il s'anime et nous associe intelligemment à toutes leurs impressions.

Mais si le ruban n'est pas vilain sur la poitrine d'une jeune et jolie femme, il est surtout bien émotionnant à voir sur celle d'une vieille éducatrice à cheveux blancs. J'en rencontre une dans mon quartier ; il me faut me retenir pour ne pas la saluer.

18. — Un mendiant, quelque peu ivrogne, qui, souvent, au carrefour de l'Observatoire, montrait des rats apprivoisés et qui, en dernier lieu, vendait aux enfants des images d'Epinal: *Le Petit Chaperon rouge*, *le Chat botté, etc.*, vient de mourir à l'hôpital Beaujon,

à l'âge de près de cent ans. Se disant aussi vieux que M. Chevreul, il allait le complimenter, mais ironiquement, à chacun de ses anniversaires. « Ah ! lui disait-il, que je vous plains ! Pour devenir centenaire, vous n'avez jamais bu que de l'eau ; moi, je n'ai jamais bu que du vin. »

24. — Aujourd'hui, à l'Ecole de Médecine, grand brouhaha. La salle, où une demoiselle Blanche Edwards devait soutenir sa thèse de docteur en médecine, fut remplie en un clin d'œil, aussitôt les portes ouvertes. Le président de la thèse était M. le professeur Charcot. Il fit à M^lle^ Edwards de très grands éloges et rappela ses brillants examens. Mais il ajouta : « Je ne vois pas très clairement le parti que vous pouvez tirer de toutes vos études si consciencieuses ; que vous proposez-vous de faire ? » Cette question était certes des plus indiscrètes. Il ne lui appartenait pas de la poser.

La pauvre enfant, toute tremblante, répondit : « Je me consacrerai particulièrement, sinon exclusivement, aux femmes et aux enfants et je me dévouerai à leur santé. »

Malgré cette réponse pleine de cœur, M. Charcot continua à parler dans le même sens et à verser beaucoup de vinaigre dans l'huile de ses premiers compliments. C'eut été très déplacé, si le grand docteur n'avait pas voulu décourager d'autres tentatives vers le bonnet doctoral ; car il faut dire, qu'outre les étudiants accourus en très grand nombre, il y avait pas mal de belles dames et demoiselles, gracieusement attifées, qui étaient venues contempler le triomphe du Sexe ; peut-être est-ce à leur intention que M. Charcot se montra si peu encourageant.

Bien entendu M^lle^ Edwards fut reçue.

25. — Nous sommes en pleine bataille électorale ; dimanche prochain on doit élire un député. Boulanger se présente contre un M. Jacques.

27. — Je ne l'aurais jamais cru, mais Boulanger a été nommé dans notre quartier de la Sorbonne. Il a eu 2.543 voix et M. Jacques seulement 1.754. C'est cependant un notable du quartier. Il y a des affiches Jacques et des affiches Boulanger partout. C'est une vraie débauche de couleurs. Les concierges s'efforçaient d'empêcher les afficheurs de coller des affiches sur leurs maisons, mais ils n'y parvenaient pas. Heureux quand on ne leur en collait pas dans le dos.

29. — Ce soir, mardi, feu *d'indignation* sur la place de la Sorbonne. Les étudiants, *indignés* du vote des épiciers et marchands de vin du Quartier, ont brûlé un grand mannequin qui représentait plus ou moins le Général aux cris de : « Conspuez Boulange ! conspuez ! »

31. — On a construit, au Père-Lachaise, un four crématoire à l'usage des personnes qui aiment mieux être incinérées qu'enterrées ; chacun son goût. Un docteur vient d'y faire brûler son petit garçon. C'est, je crois, la première incinération. Bientôt ce sera une grande mode d'avoir chez soi les cendres d'un époux adoré et d'en avaler tous les jours une pincée dans son café au lait, comme faisait la grande Artémise, reine d'Halicarnasse, des cendres de son époux Mausole. Quelle volupté pour la femme survivante, surtout quand l'époux aura été volage !

8 Février 1889. — Le député Naquet, très ami du

général Boulanger, est venu voir l'Ecole pratique nouvellement construite en face la vieille Ecole de Médecine. Comme ancien agrégé de la Faculté de médecine, il prenait grand plaisir à visiter les nouveaux bâtiments, en compagnie du chef des travaux anatomiques. Mais il fut reconnu. Voilà en un clin d'œil tous les étudiants prévenus. Ils sortent des pavillons et crient : « A bas Naquet ! A bas Boulanger ! Conspuez Naquet ! Conspuez Boulanger ! » Son compagnon, craignant quelques horions, entraîna Naquet dans des couloirs et, de concert avec le concierge, réussit à le faire évader.

9. — La tour du Champ de Mars (tour Eiffel) s'élève maintenant à 250 mètres.

14. — Après-demain, samedi 16 février, sera vendue aux enchères la grille qui séparait la cour des Tuileries de la place du Carrousel. Elle figure dans une foule de tableaux historiques ; que de graves événements se sont en effet passés des deux côtés de cette grille ! [1]

15. — Je l'ai échappé belle aujourd'hui, et je suis encore tout ému de ce qui m'est arrivé ou plutôt de ce qui aurait pu m'arriver. J'étais venu à Mazas voir un prisonnier qui avait assassiné un jeune ouvrier pâtissier. Je l'avais vu déjà plusieurs fois et je n'avais pu me rendre compte du motif qui l'avait poussé à

[1] Dans la vente n'étaient pas comprises les quatre pilastres à boules dorées et les quatre grandes figures assises de chaque côté des deux portes de la grille. Les quatre pilastres existent encore non loin de l'Arc-de-Triomphe du Carrousel. Sur les quatre statues deux seulement ont pu être conservées.

tuer cet enfant ; il me disait bien que continuellement il était insulté par lui et qu'un jour, il n'avait pu résister à la tentation de s'en débarrasser d'un coup de poignard. C'était un magnifique Toulousain, dont la tête était ombragée d'une forêt de cheveux noirs, et percée de deux grands yeux ; je dis percée et non animée, je m'aperçus en effet que ses yeux étaient atones. Comme il se passait continuellement la main sur l'occiput, je lui demandai s'il souffrait. Il me répondit qu'il avait toujours eu des maux de tête, provenant, croyait-il, de ce qu'il avait travaillé de son état de cordonnier dans une échoppe surchauffée perpétuellement par le soleil. Je pensais dès lors que l'assassin pouvait bien n'avoir pas la tête complètement saine.

J'en prévins le juge d'instruction qui le fit mettre en surveillance, je venais le voir assez souvent à Mazas; il me paraissait singulier quoique excessivement calme.

Le 15 février, je vins encore ; mon bulletin de permission fut visé et j'allais entrer au parloir des avocats où N... m'était amené d'ordinaire, quand tout à coup un gardien, accourut au triple galop, et me dit : « Monsieur l'avocat je vous préviens que N... a eu tout à l'heure une crise terrible de folie ; vous feriez peut-être mieux de ne pas le voir. *Cependant si ça peut vous faire plaisir?* » — « Non, non, ça ne me fait pas du tout plaisir ; je m'en vais, puisque je ne puis vous être d'aucun secours. » Sans ce brave gardien on me faisait voir mon client ; on m'enfermait avec lui ; une nouvelle crise pouvait le reprendre et j'aurais certainement passé un mauvais quart d'heure.

18. — La grille des Tuileries a été, moyennant 8.500 fr., vendue au prince Stirbey qui va la faire

poser en face de son beau château de Bécon, près Courbevoie. C'est une consolation de la voir si bien placée. Le prince Stirbey, fils de l'ancien hospodar de Valachie, est un grand amateur et connaisseur d'art. Dans ses bras mourut, précisément à Bécon, le grand artiste Carpeaux.

20. — Le juge d'instruction rend une ordonnance de non-lieu en faveur de N..., mon client, qui va être transporté à l'asile Sainte-Anne.

5 Mars 1889. — Mardi-Gras. — Dans le *Petit Moniteur*, M. Gustave Claudin publie une note très fantaisiste contre les affreux bérets dont s'affublent les étudiants. *Ce béret plat, écrit-il, enlève aux jeunes gens, qui n'ont que celle-là, la beauté du diable et enlaidit ceux si nombreux qui sont de jolis garçons. Il leur suffirait de se regarder dans une glace pour leur inspirer la résolution de renoncer pour toujours à cette coiffure qui n'est pas française, mais basque un peu et tout à fait espagnole.*

9. — *Officiel* de ce matin : « Le décret en date du 13 juillet 1886, interdisant le territoire de la République française à M. Henri d'Orléans, duc d'Aumale, est rapporté. Signé : Carnot. » Le duc d'Aumale avait été banni de France pour avoir écrit une lettre fort irrévérencieuse à M. Grévy, lors du vote des lois d'exil. Mais le superbe cadeau de Chantilly qu'il vient de faire à l'Institut, fournit à M. Carnot un bon prétexte pour le rappeler.

C'est une joie générale ; pas cependant dans le clan des républicains avancés.

11. — La tour du Champ de Mars atteint sa troisième

plate-forme. Pour les remercier de leur travail, M. Eiffel a donné à chacun de ses ouvriers un billet de cent francs.

12. — Le duc d'Aumale est allé donner une poignée de main à M. Carnot, pour le remercier. Il a dit qu'il était heureux de se trouver à l'Elysée. Peut-être serait-il plus heureux d'y habiter ! mais ne soyons pas méchants. Il est allé ensuite à la séance de l'Académie française au milieu d'une foule qui remplissait la place et les cours de l'Institut. Jules Simon présidait ; il a remercié chaleureusement le duc pour le cadeau de Chantilly.

13. — L'abbé Méric vient de gagner un gros lot à un tirage du Crédit Foncier. Il a envoyé immédiatement dix mille francs à la petite Conférence de Saint-Vincent de Paul, dirigée par les étudiants du Cercle du Luxembourg. L'abbé Méric est cet ancien professeur de la Faculté de théologie qui succéda au Père Gratry dans la chaire de la morale évangélique et ne lui fut pas inférieur.

14. — Mort de Lenté, l'avocat de Wilson ; l'avocat le plus habile, le plus disert du Palais. Toujours sur la brèche, il se tua au travail. Pendant bien longtemps, quoique fort occupé, il n'osa prendre un secrétaire dans la crainte de paraître faire son important. En qualité de compatriote (il était de Lucheux, près de Doullens) je me permis de lui faire des reproches. Enfin il s'y décida.

Il marcha dès ses débuts à pas de géant ; les plus grosses affaires lui furent confiées ; quand il les expliquait, les juges, ceux même de l'esprit le moins ouvert, le comprenaient parfaitement, aussi lui en

étaient-ils très reconnaissants. La maladie le guettait. Il en eut raison une première fois, non sans avoir eu de dures souffrances. Il me les décrivit un jour d'une façon imagée; je me rappellerai, jusqu'à la fin de ma vie, ce récit d'une nuit sans sommeil passée à sa fenêtre ; mais la seconde fois il fut vaincu. Un jour que je passais avec lui devant le collège Louis-le-Grand, il me dit: « J'ai été maître d'études ici. Je n'ai pas mal fait de quitter l'Université ; qu'en dis-tu ? » Je lui répondis : « *J' te crois*, mais si tu continues à t'épuiser en plaidant partout, comme tu le fais, tu auras, malgré ta robuste constitution, lieu bientôt de regretter d'avoir quitté notre vieux bahut de Louis-le-Grand. » Je fus, hélas ! trop bon prophète.

C'est bien grâce à lui que Wilson eut la chance de ne pas être condamné, malgré les assauts furieux de l'opinion publique.

29. — Le jeune fils de M. Chevreul, âgé de 70 ans seulement, est venu voir son papa et... il a profité de ce voyage pour mourir. On fit ses obsèques à Saint-Médard. Notre centenaire n'y était pas, bien entendu.

30. — L'ingénieur Eiffel a fini sa tour en fer de 300 mètres. Du quai je viens d'en apercevoir le faîte.

Ce n'est sans doute pas artistique. Les plus grands artistes se sont même élevés contre l'idée de faire cette énorme cheminée et ont dit que c'était *un outrage à l'art ;* mais il faut épater les Américains par quelque chose de bizarrement grandiose ; on a quelqu'espoir qu'ils le seront. Cependant cette tour ne manque pas d'être belle, même poétique à ses heures: c'est quand, derrière ses mailles de fer et ses découpures, passent majestueusement de gros nuages ou noirs, ou blancs, ou colorés pas les feux du soleil couchant.

31. — Le procureur général, M. Bouchez, ne veut absolument pas requérir contre Boulanger, dont le Gouvernement voudrait se débarrasser en tant que conspirateur. « Je ne vois pas, dit-il, dans les agissements du général matière à poursuite ».

1er *Avril 1889*. — L'avocat général Quesnay de Beaurepaire remplace Bouchez, révoqué. Débordement d'injures contre lui.

M. Jules Quesnay de Beaurepaire a publié divers romans, pas trop mauvais, sous le nom de Jules de Glouvet.

3. — M. Bouchez s'est fait réinscrire au tableau des avocats.

5. — Le Général a disparu au moment où il allait être arrêté, car il est renvoyé avec Rochefort et le comte Dillon devant le Sénat, pris comme Haute-Cour de justice.

6. — De la terrasse du Luxembourg, côté du boulevard Saint-Michel, j'aperçois le drapeau tricolore sur la lanterne de la tour du Champ de Mars, la tour de M. Eiffel. Ce drapeau a 7m50 de long sur 4m50 de large.

Quant à la tour, elle a 300 mètres, y compris la lanterne.

M. Eiffel a terminé son œuvre un mois avant l'ouverture de l'Exposition.

10. — Dans la nuit du 8 au 9 avril, mort de M. Chevreul. Au Muséum les cours ont été suspendus et les galeries fermées C'est une chose bizarre que d'honorer les morts en cessant tout travail. Est-ce à

cause de l'émotion qui empêche de travailler? Mais on avouera que pour ce bon M. Chevreul, on s'attendait à sa mort depuis assez longtemps.

Comme presque tous les jours, il était allé en voiture, le matin du 3 avril, voir les travaux de la tour Eiffel qui excitait son admiration. On n'a jamais dit qu'il fût artiste, c'est déjà beaucoup d'être un grand savant. Le soir, il ne se trouva pas très bien et s'assoupit, mais d'un mauvais assoupissement; à une heure du matin (nuit du 8 au 9) il entr'ouvrit les yeux comme pour dire adieu à la vie ; il les referma immédiatement et pour toujours.

Il était né à Angers le 31 août 1786. Encore quelques mois et il allait atteindre sa cent troisième année.

Dans la journée, pour régler ses petits comptes, il avait fait venir son ami, un jeune prêtre de 70 ans, l'abbé Lelièvre, attaché à l'hospice de la Pitié.

13. — Les obsèques de M. Chevreul, faites aux frais de l'Etat, ont eu lieu à Notre-Dame. Le deuil était conduit par le petit-fils, Eugène Chevreul. M. Méline, président du Conseil des ministres, avait tenu à y assister. Le convoi passa devant le n° 41 de la rue des Ecoles, où se trouve l'Association des étudiants. Beaucoup d'entre eux s'étaient massés à cet endroit pour honorer le doyen des étudiants, comme M. Chevreul aimait à s'appeler. Du reste le président de l'Association tenait un cordon du poêle. Au moment où le cortège débouchait sur le boulevard Saint-Michel, le 43e de ligne joua la *Marche funèbre* de Chopin. Les couronnes étaient fort belles. Le centenaire était du reste conduit à sa dernière demeure au milieu des fleurs les plus rares, car les garçons du Muséum en avaient dévalisé les serres. Après la cérémonie, le convoi se dirigea vers le cimetière de

l'Hay où M. Chevreul fut enterré auprès de sa femme. Il avait à l'Hay une maison de campagne ; pendant la belle saison il retournait presque toujours à pied du Muséum à l'Hay. Il attribuait sa bonne santé à cette promenade quotidienne.

15. — Le général Boulanger, le comte Dillon et Rochefort sont donc renvoyés devant le Sénat. Mais les citations n'ont trouvé personne, car ces trois Messieurs sont en ce moment à Bruxelles... en villégiature ; p. p. c.

3 Mai 1889 — Tout le Quartier est en ébullition ; on caquette sur le pas des portes ; on se montre aux fenêtres ; les gardiens de la paix prennent un air solennel. Carnot va venir rendre visite à l'Association des étudiants de la rue des Ecoles. Carnot va arriver ; Carnot arrive. Carnot arrivé est fort aimable ; il salue très gracieusement à droite, à gauche, sans être gêné par son faux-col. Les mauvais sujets prétendaient qu'il n'osait pas se remuer, pour ne pas abîmer son faux-col. Ce n'est pas vrai. Le Président a la désinvolture très dégagée. Il a offert aux étudiants sa photographie signée, avec ces mots : *A mes jeunes amis !* Il connaît bien le Quartier, l'excellent homme, puisqu'il est ingénieur, sorti de l'Ecole Polytechnique. Le charme de cette très aimable visite aux étudiants fut un peu gâté par la présence de tous les vieux et gros bonnets de l'Université qui se crurent obligés de venir faire leurs salamalecs au Président et de montrer leurs faces, ornées de poils poivre et sel. Ce n'était plus la fête de la Jeunesse.

5. — Ce soir, grandes illuminations du Panthéon, de la Sorbonne, de la Mairie, en un mot de tous nos

édifices, parce qu'il y a cent ans, à pareille date, les Etats-Généraux ont tenu leur première séance Quant aux bons bourgeois ils ne se mettent pas en grands frais de chandelles. Cette date n'a pas le don de les émouvoir, pas plus, du reste, que les ouvriers. Les quatre-vingt-dix-neuf centièmes ne s'en doutaient pas avant que les journaux de cette semaine n'en parlassent. Du reste, en fait de date du 5 mai, le public bonapartiste ou non ne connaît que celle de la mort de l'Empereur : *5 mai 1821*, et encore ça se perd.

6. — Ouverture de la Grande Exposition du centenaire de 1789 et inauguration des galeries par M. le président de la République.

19. — La place Maubert et le boulevard Saint-Germain sont, aujourd'hui, pleins d'athées, du moins de personnes se disant athées, qui viennent célébrer la fête de la *Libre-Pensée*. Ils inaugurent la statue d'*Etienne Dolet*, élevée à l'endroit où il a été brûlé à cause de ses doctrines d'athéisme. Il ne le fut qu'après décision de la Sorbonne et du Parlement de Paris.

De mon balcon du n° 70, boulevard Saint-Germain, où je suis venu en quittant le n° 4 de la rue de la Sorbonne, j'aperçois la statue de Dolet dont on vient d'enlever les enveloppes. Elle est plus grande que nature ; vers le soir elle m'apparaîtra comme un fantôme sinistre. Dolet a les mains liées et semble sur le point d'être supplicié. Je descends sur le boulevard et vais voir le piédestal. La Ville de Paris, la tête ceinte d'une couronne murale, délie les liens d'une jeune fille très décolletée : c'est la *libre-pensée*. Une espèce de gamin m'attrape et veut me convaincre de la canaillerie du clergé qui a fait brûler Dolet. J'ai l'imprudence de lui répondre : « C'est très

possible ; mais la question n'est pas bien élucidée. les libraires, très malmenés par lui, l'ont peut-être perdu plus que les prêtres. » J'ai cru qu'il allait me manger le nez. Dolet était imprimeur à Lyon.

La question de savoir si Dolet a été pendu ou brûlé est fort controversée. Pour mettre tout le monde d'accord, l'administration municipale, pas bête, a, sur un bas-relief, fait représenter Dolet pendu au-dessus d'un brasier ardent.

Au moment de sa mort le malheureux aurait dit, assure-t-on :

Non Dolet ipse dolet, sed pia turba dolet.

Ceci se passait en 1546.

21. — On a guillotiné, aujourd'hui, un caporal, nommé Géomay, qui avait assassiné une marchande de vins du boulevard Saint-Germain, au n° 234.

22. — Géomay, ayant demandé que son corps ne fût pas porté à l'amphithéâtre de l'Ecole de Médecine, sera bel et bien enterré comme un bon citoyen. Cette déférence envers les coquins est déplorable. Pourquoi enlever aux études des corps sains et jeunes, pour la plupart, tandis que, dans les amphithéâtres, ne se trouvent le plus souvent que des corps d'individus morts à l'hôpital et affaiblis par la maladie. L'Ecole de Médecine ne réclame pas assez énergiquement.

27. — On s'est rué, hier, sur les ascenseurs de la tour Eiffel qui manœuvraient pour la première fois.

— Malgré la grande exposition rétrospective, il y a néanmoins le Salon ordinaire ; j'y ai admiré un grand tableau de Lhermitte, destiné à la nouvelle Sorbonne : *Claude Bernard faisant une leçon de physiologie.*

18 Juin 1889. — Comme on avait absolument besoin d'eux, pour aller à l'Exposition, les cochers naturellement se sont mis en grève, depuis quelques jours, afin de faire augmenter leurs salaires ; mais ils se sont bien vite aperçus que tout le monde les blâmait et que le public allait néanmois à l'Exposition en employant toutes sortes de véhicules ; alors ils ont abandonné leurs prétentions et les revoilà fouets en mains ; que de bons pourboires ils ont perdus !

Dimanche 26. — Inauguration de la statue de Leverrier dans un petit jardin qui fait vis-à-vis à la façade de l'Observatoire. On ne put, m'a-t-on dit en 1872, lors de la mort de Leverrier, obtenir du Conseil municipal un emplacement sur une place publique, parce que Leverrier fut nommé sénateur de l'Empire pas bien longtemps après le Coup d'Etat ; M. Thiers n'eut pas cette rancune. Leverrier avait été obligé de donner sa démission de directeur de l'Observatoire parce que sa cruelle maladie d'estomac le rendait grincheux et insupportable pour tous, grands ou petits personnages de l'Observatoire. Son successeur, Delaunay, mourut noyé aux bains de mer. M Thiers renomma Leverrier [1] en disant : « Sans Leverrier, les étrangers n'admettent pas d'Observatoire ».

2 Juillet 1889. — Les étudiants sont allés en masse à l'Exposition au Café Egyptien de la rue du Caire, afin de protester contre les contorsions de la danse du ventre. Je ne sais pas trop ce qui s'est passé, mais toujours est-il que les agresseurs n'ont pas été punis

[1] La vraie place de la statue de Leverrier était au carrefour de l'Observatoire à l'endroit où depuis a été élevé le monument de Francis Garnier.

et qu'il n'en a pas été de même pour les almées. Le café a été fermé pendant trois jours. C'est bien vilain évidemment de voir s'agiter et évoluer les nombrils féminins ; mais ce n'est nullement immoral, car c'est trop laid ; et dans ces almées, je ne crois pas qu'il y ait de vraies prostituées. Elles viennent tout simplement montrer à l'Occident les pratiques et les petits talents de l'Orient. Je fus bien étonné la première fois que j'allai à ce Café Egyptien. C'était un dimanche. Le matin, j'avais assisté, dans la chapelle de Saint-Julien-le-Pauvre [1], à la splendide grand'messe orientale des Grecs catholiques. Il y avait là un Grec que je ne quittais ni des yeux ni des oreilles, car c'était lui qui chantait presque seul la grand'messe. Sa voix me transportait au troisième ciel Dans l'après-midi, j'entrai au Café Egyptien, et qu'est-ce que je vois? mon Grec catholique qui allait et venait au milieu des sultanes, offrant du café dans de minuscules tasses. Il arriva devant moi et sembla me reconnaître. Je lui dis à l'oreille : « Je vous fais mes compliments de votre voix. A dimanche à Saint-Julien » Il me baragouina quelque chose qui voulait vraisemblablement dire ceci : « On gagne comme on peut sa pauvre vie. »

5. — Le vieil Hôtel-Dieu a été démoli, mais pas son annexe, qui étale toujours sa laideur repoussante, près du Petit-Pont. Sur la façade latérale de cette annexe, place du Petit-Pont, on vient d'apposer une plaque de marbre où se trouve l'inscription suivante :

[1] La chapelle roumaine de Saint-Julien-le-Pauvre avait longtemps servi de chapelle à l'Hôtel-Dieu, mais elle était abandonnée depuis la reconstruction de l'hôpital de l'autre côté du parvis Notre-Dame. Elle fut, en 1888, accordée aux Grecs catholiques en communauté avec l'église romaine.

« *A la tête du Petit-Pont s'élevait la tour de bois, que défendirent contre les Normands, pendant le siège de 886, douze héros Parisiens : Ermenfroi, Hervé, Herlaud, Ouacre, Hervi, Arnaud, Seuil, Jobert, Hardre, Guy, Aimard, Gossouin* ».

14. — Les vingt-quatre bataillons scolaires ont manœuvré triomphalement sur la place de l'Hôtel de Ville, abusant outrageusement de leurs peaux d'âne et de leurs fifres. Le général Jeanningros, qui est à leur tête, leur a distribué des récompenses ; je n'ai pu savoir quoi : *des sucres d'orge à l'absinthe*, probablement.

24. — Les ouvriers viennent d'entourer de planches la lanterne du Panthéon. La foule s'assemble, s'émeut et dit : « la croix va être enlevée. »

25. — Non ; le toit de la lanterne a des fissures comme un vulgaire toit. On les lui bouche ; voilà tout.

Mais si rien ne se passe en haut du Panthéon, il n'en sera pas de même en bas, car dans quelques jours on amènera du monde aux caveaux, et du beau monde même.

4 *Août 1889*. — On transporte au Panthéon les restes de : *Carnot*, de *Marceau*, de *La Tour d'Auvergne* et de *Baudin* Rien de triste dans cette cérémonie funèbre ; les musiques militaires jouent de petits airs guillerets. Les quatre cercueils sont placés, sur un même catafalque, devant la porte du Panthéon, dans l'immense péristyle à colonnes. Le Président, petit-fils de l'un des quatre grands morts, leur rend les honneurs en prononçant quelques phrases. Les

troupes défilent devant le catafalque et font le tour du Panthéon.

— On a inauguré, avant-hier, la nouvelle Sorbonne, que j'ai vu édifier petit à petit, du haut de mes fenêtres, rue de la Sorbonne, n° 2, quand j'y demeurais. Les rues étaient envahies par une foule d'étudiants étrangers invités à l'inauguration. Les étudiants bohèmes y faisaient traîner leurs sabres. Les Anglais de l'Université d'Oxford et de Cambridge arboraient leurs coiffures polonaises, leurs écharpes et leurs culottes collantes, etc., etc.; on acclamait surtout les Russes et les Américains. Après la cérémonie, les étudiants étrangers ont parcouru le Quartier avec leurs oriflammes.

5. — Assisté au service que MM. du Pontavice de Heussey, petits-neveux de La Tour d'Auvergne, ont fait dire, dans l'église de Saint-Etienne-du-Mont, à la mémoire du *premier grenadier de France*. Ils n'ont pas voulu que la translation des ossements de leur grand-oncle fût une cérémonie exclusivement civile.

A l'entrée de la nef se trouvait une table, avec un registre, sur lequel certaines personnes s'inscrivaient, et un plat d'argent dans lequel d'autres mettaient leurs cartes

Les chants funèbres furent magnifiques et la cérémonie me produisit beaucoup d'impression. Ces Messieurs n'ont nullement voulu protester contre la cérémonie laïque ; ils ont tenu simplement à faire prier pour leur glorieux grand-oncle.

16. — Disparition de M. Gouflé, huissier très connu à Paris, demeurant rue Montmartre.

18. — La Ville de Paris a invité tous les maires de

France à banqueter au Palais de l'Industrie ; elle a même eu la gracieuseté de leur faire prendre l'apéritif dans les salons de l'Hôtel de Ville ; ainsi préparés, M. Chautemps les a conduits, triomphalement, au Palais de l'Industrie à travers la rue de Rivoli, la place de la Concorde et l'avenue des Champs-Elysées. C'était d'un haut comique de voir tous ces maires, la plupart dans des costumes impossibles, se suivre à la queue leu-leu.

Que de trompettes ! que de clairons ! Vraiment c'était trop abuser du bruit ; il est vrai que, dans la circonstance, nos braves maires n'en souffraient pas trop, grâce aux apéritifs municipaux, car :

Ventres affamés n'ont pas d'oreilles.

Enfin les 12.000 maires s'engouffrèrent par ordre alphabétique de départements sous les vastes arceaux du Palais de l'Industrie. M. Carnot leur faisait risette.

Je vous laisse à penser la vie
Que firent tous ces amis.

19. — A chaque instant les cris de : *Vive Monsieur le Maire !* se font entendre. Ces gredins d'étudiants ne ratent pas leur coup quand ils voient sur le boulevard quelque bonne tête rougeaude et rasée.

Ah ! Messieurs les maires ne vous aventurez pas trop sur la rive gauche ! les étudiantes sont encore bien plus dangereuses que les étudiants.

20. — Il fait un vent terrible ; on dit qu'il y a des désastres à l'Exposition.

21. — Oui, il y a de notables dégâts à l'Exposition. Le vent faisait irruption dans les grandes galeries et

y apportait la perturbation. Une statue charmante est presque perdue. Parmi les œuvres des sculpteurs étrangers se trouvait le *Petit siffleur*, (du Norvégien Hertsberg), ce petit bonhomme qui sifflait si drôlement, les mains dans les poches. Un cercle d'admirateurs l'entourait sans cesse. Un vent jaloux le jeta en bas de son piédestal. Très heureusement la tête ne s'est pas brisée ; on récollera assez facilement les morceaux du corps, mais parviendra-t-on à rétablir complètement l'allure dégagée et narquoise du gamin ?

25. — Hier, la Haute-Cour a condamné à la déportation Boulanger, Rochefort et le comte Dillon.

23 Septembre 1889. — Elections législatives générales. Le président de la République n'est pas venu à Paris pour voter. Les ministres ont mieux aimé qu'il continuât sa villégiature à Fontainebleau, car ils craignaient des troubles à Paris.

24. — Le général Boulanger a été élu dans le quartier de Clignancourt.

26. — Les voix du général Boulanger sont déclarées nulles par la commission de recensement, comme données à un inéligible.

27. — Les annales universitaires viennent d'enregistrer un succès inouï. Un jeune homme du nom de Borel s'est présenté aux écoles Saint-Cyr, Polytechnique, Normale ; il a eu le n° 1 dans ces trois écoles. Il a opté pour l'école Normale.

28. — *Fausse nouvelle* pour se dilater la rate. —

M. Carnot n'a pas de chance, quand il va quelque part, soit pour se promener soit pour inaugurer n'importe quoi, il pleut; il est donc obligé d'avoir toujours un parapluie comme Louis-Philippe, car il y a toujours quelques petits trajets que, même un Président, ne peut faire en voiture. Un jour le parapluie disparaît. Désolation. Tout le monde quitte le Président pour s'informer du parapluie. On voit tout à coup un grand englishman arpenter au loin l'espace avec un long tuyau dissimulé sous sa houppelande. On court après lui. Le long tuyau était bien le parapluie présidentiel, si souvent providentiel à cause de l'inclémence des cieux. On saisit le pick-pocket, on l'interpelle: « Votre nom, misérable? » Le pick-poket donne sa carte à l'interpellant qui, à sa grande stupéfaction, lit l'un des noms les plus aristocratiques de l'*Angleterre*. « Moi avoir volé, dit l'interpellé, pour avoir un souvenir du Présidente ». M Carnot ravi l'a fait relâcher et lui laissa son parapluie.

19 Octobre 1889. — Le gardien de la tour Eiffel vient de chasser aux alouettes sur le haut de son donjon; il a même fait une chasse très fructueuse. Au commencement de l'hiver, les alouettes, comme d'habitude, se rassemblèrent en grand nombre pour parcourir le pays. Une des plus vieilles aperçut le phare de la tour, tout rutilant de clarté. « Qu'est-ce donc, dit-elle à ses compagnes, quoique bien âgée je n'ai jamais vu chose aussi admirable; allons voir ». L'imprudente alla voir, suivie de toutes ses sœurs qui, pour voir de plus près, allaient se cogner, tête baissée, contre les vitres de la lanterne. Elles tombèrent, les pauvrettes, toutes étourdies à l'entour de ce phare. Le gardien n'eut qu'à les ramasser.

25. — Je reçois la lettre de faire part suivante:

M

Vous êtes prié d'assister aux Convoi, Service et Enterrement du

Docteur Philippe RICORD,

Chirurgien honoraire des hôpitaux de Paris,
Ancien président de l'Académie de Médecine,
Membre de la Société de Chirurgie,
Président d'honneur de la Société Française de Dermatologie et Syphiligraphie,
Vice-président de l'Association des Médecins de France,...

Ancien chirurgien en chef et président du Comité des ambulances de la Presse pendant le Siège de Paris, ancien chirurgien consultant de Sa Majesté Napoléon III et de Son Altesse le prince Jérôme-Napoléon...

Grand officier de la Légion d'honneur, grand officier, commandeur, officier et chevalier de plusieurs ordres étrangers,

Décédé le 22 octobre 1889, muni des Sacrements de l'Eglise, en son domicile, rue de Tournon, nº 6, dans sa quatre-vingt-neuvième année ;

Qui se feront le *Samedi 26 courant, à midi très précis*, en l'église Saint-Sulpice, sa paroisse.

De Profundis.

On se réunira à la maison mortuaire.

De la part de Monsieur et Madame Charles Ricord, de Mme Jenny Saléta-Ricord, etc., ses fils, belle-fille, fille....

M. Ricord n'était, comme on le voit d'après la lettre de faire part, ni professeur à la Faculté de Médecine, ni membre de l'Institut ; combien de fois ne l'a-t-on pas regretté, non pour lui, bien entendu, mais pour la Faculté et pour l'Institut. L'Institut n'a

pas sans doute aimé son genre de spécialité, n'en ayant pas vraisemblablement besoin. M. Ricord avait une autre spécialité : celle des maladies des femmes. Combien de soins intelligents n'a-t-il pas donnés à de bonnes mères de familles ! Mais, après tout, rien ne vaut ce beau titre : *Chirurgien honoraire des hôpitaux de Paris*. Pendant 30 ans M. Ricord fut médecin en chef de l'hôpital du Midi où il rendit les plus grands services à Paris, à la France et même à toutes les nations de l'Europe et de l'Amérique. Aussi toutes les cours étrangères lui avaient-elles envoyé leurs ordres et leurs rubans. Si les héritiers avaient voulu les indiquer tous sur la lettre de faire part, il eut fallu retourner la page et empiéter sur le verso.

26. — Le vieil hôtel de la rue de Tournon, nº 6, où est mort Ricord, est un des plus beaux de Paris Il n'y en a guère de plus remarquable pour le style. Cet hôtel n'a pas été, comme on le croit généralement, construit pour Concini ; non, l'hôtel de Concini se trouve à côté, occupé par la garde municipale. Donc, au nº 6, sur la partie supérieure de la porte cochère, qui conduit à une vaste cour d'honneur, sont couchées deux belles figures de femmes. Elles émergent de grandes draperies de pierre savamment fouillée. En face de cette porte, aujourd'hui ouverte, une chapelle ardente avait été établie dans la cour. C'est là où reposait Ricord, plein d'années et d'œuvres. Une grande assemblée vint le chercher et le conduire comme en triomphe à Saint-Sulpice La place de l'église était noire de monde. Après la cérémonie le corps fut transporté au Père-Lachaise.

7 Novembre 1889. — L'Exposition a été fermée hier à minuit.

16. — M. Mounet-Sully, de la Comédie-Française, vient d'être nommé chevalier de la Légion d'honneur; c'est le premier comédien décoré *comme tel*. Déjà plusieurs comédiens l'avaient été, mais en tant que professeurs au Conservatoire Je trouve la décoration fort naturelle sur la poitrine d'un grand acteur, interprête des chefs-d'œuvre de notre littérature ; mais qu'il est loin le temps où Napoléon Ier, redoutant les préjugés, disait à Talma : « Talma, que ne puis-je te décorer ! »

A la promotion de janvier dernier, le ruban de chevalier de l'Instruction publique fut donné à Mlles Broisat, Céline Montaland et Mme Samary-Lagarde, actrices des Français.

6 Décembre 1889. — Je vais visiter le musée des Religions, que M. Guimet, un très riche explorateur, a donné à la ville de Paris. C'est une magnifique collection des Dieux de l'Orient. Brahma et Boudha sont merveilleusement représentés. Dans la vitrine consacrée au Cambodje je trouve des Boudhas, debout, presque semblables à celui qui se trouve dans mon cabinet et que mon cousin Duremer-Dabot, capitaine d'infanterie de marine a rapporté de Cochinchine vers 1865[1]. Les Dieux de la Grèce et de Rome se trouvent également dans le musée.

Le Conseil municipal, en faisant construire un musée pour contenir les collections Guimet, a peut-être pensé affaiblir l'idée religieuse ; mais la vue de ces Dieux venus de tous les pays fait l'effet contraire et produit un sentiment religieux très profond.

[1] En souvenir de mon cousin, fils de Péronnais, qui, plusieurs fois est venu remettre sa santé à Péronne, j'ai donné ce Boudha au musée de Péronne.

20. — Mort, à 61 ans, de mon ancien confrère Andral, fils du fameux docteur Andral et petit-fils de Royer-Collard. Quelqu'un lui demandait un jour, à la Parlotte, pourquoi avec son nom il n'avait pas songé à se faire médecin. Il répondit : « C'est précisément la grande réputation de mon père qui m'a détourné de la médecine ; je n'aurais jamais pu arriver qu'à une situation secondaire ; j'aurais eu beau faire ; j'aurais toujours entendu le compliment suivant : « quoique bon médecin, il est bien loin de valoir son père. »

Il avait une exquise délicatesse de sentiments. Un de ses amis ayant un jour abusé de son nom pour faire des dupes, il les désintéressa toutes, quoiqu'il n'y fut aucunement tenu, même en conscience.

Après de brillants succès au barreau, il le quitta pour acccepter une grande situation, celle de vice-président au Conseil d'Etat, pendant la présidence du Maréchal. Je fus désolé de sa détermination, car il était toujours pour moi d'une grande amabilité.

Il eut l'honneur d'être l'exécuteur testamentaire de Berryer et le dépositaire des *Mémoires de Talleyrand*, Mémoires qui ne devaient paraître que cinquante ans après la mort du fameux diplomate. Le moment de les publier était arrivé [1].

22 — Je tombe malade d'une grippe épidémique que j'ai gagnée de mon fils, qui l'a gagnée de mon gendre, qui l'a gagnée de sa femme, qui l'a gagnée probablement aux Magasins du Petit Saint-Thomas ou du Bon Marché au milieu des fourrures, qui, *elles*,

[1] Après la mort d'Andral les *Mémoires de Talleyrand* furent remis au duc de Broglie et publiés par lui.

l'ont gagnée, paraît-il, en Russie. On appelle cette grippe : *dengue ;* elle sévit souvent à Saint-Pétersbourg.

— La 4e chambre n'a pu siéger avant-hier, trois juges ayant été atteints d'une fièvre moins terrible que la dengue, mais très dangereuse néanmoins : *l'influenza ;* comme c'est la chambre des divorces, les belles plaideuses s'inquiètent fortement, dans la salle des Pas Perdus, de la santé des magistrats. « Hélas ! que de retards ! Vont-ils seulement être guéris à huitaine ? »

23. - Aujourd'hui, la Conférence des avocats n'a pu tenir sa séance : sur quatre jeunes stagiaires, inscrits pour parler, trois étaient *influenzés*. Notre concierge, employé de la poste, m'a dit que pour remplacer les employés malades on avait été obligé de requérir des soldats.

— L'Ecole Polytechnique a été licenciée pour cause d'influenza.

30 - Nous apprenons avec stupeur que notre confrère Arrighi, un petit Corse intelligent, aimable, à peine âgé de 50 ans, est mort la veille de l'influenza.

31. — La *dengue* a envahi les magasins du Louvre et ceux du grand fourreur, M. Révillon ; près de trois cents malades ; pas de morts par suite d'une consommation furibonde de sulfate de quinine.

1890

1er Janvier. — Peu de dîners de famille à cause de l'influenza

On a enterré, hier, le jeune confrère Dumont, secrétaire d'Albert Martin, et mon bon ami Arrighi. Dumont est mort de l'influenza, comme Arrighi.

2. — Mort de mon confrère Collet-Corbinières, ancien secrétaire de Lenté ; Mlle Desirol, sa costumière, pleure comme une Madeleine. Il est de fait qu'il était difficile de voir un garçon plus affable que Corbinières. Autre mort, celle d'Ameline de Briselaine, mon vieux camarade, l'homme qui savait le mieux se retrouver dans le budget de l'Etat, où tant de gens n'y voient goutte.

La deuxième chambre de la Cour est obligée de lever la séance. Dans toutes les affaires, indiquées pour être plaidées, les avocats sont malades et au lit [1].

[1] Nicolas de Baye, greffier au parlement de Paris, écrivait, dans son journal, au 5e jour de mai 1414 : « ce dit jour n'a point été plaidoié, ne n'avait aucun avocat, ne procureur, ne partie par le palais, pour une moulte griefve maladie qui généralement courait par Paris, par laquelle la teste et tous les membres dolaient et souffraient. Et entre les autres moy mesme ne dormi de toute cette nuit et ne puis soustenir de la doleur de la teste, des reins, des costes, des bras, espaules et gambes. » Comme on voit, l'influenza n'est pas une nouveauté. *Nil novi sub sole.*

Tout d'abord on a ri de l'influenza, comme d'une grippe insignifiante, on en pleure maintenant.

6 — Mort de mon ancien camarade Nadault de Buffon, arrière-petit-neveu du naturaliste, filleul de la reine Hortense, ancien avocat général à Rennes. Il était devenu aveugle. Je l'ai beaucoup connu pendant mes études ; j'allais souvent chez lui pour préparer mes examens de droit. Il avait un grand appartement de garçon, magnifiquement décoré des souvenirs de sa famille. Depuis qu'il était devenu aveugle il s'occupait de la *Société des Sauveteurs bretons*. Il revint à Paris et se fit inscrire au barreau. Il se présenta un jour à la première chambre du tribunal pour y plaider en faveur d'un malheureux. Je me trouvais, par hasard, à cette chambre ; je m'approchai de lui et lui dis un seul mot. Immédiatement il me reconnut à la voix et me serra affectueusement les mains. Chacun : magistrats et avocats étaient stupéfaits de voir ce grand bel homme distingué, décoré de la Légion d'honneur et... aveugle. On s'empressa autour de moi et je fis connaître aux avocats, au greffier et, par transmission, à Messieurs du tribunal que c'était M. Nadault de Buffon, ancien avocat général à Rennes. Après cette affaire il ne reparut guère au Palais. C'était matériellement impossible pour un aveugle de se diriger dans ce dédale de chambres que, *voyant*, il n'avait pas fréquentées.

9. — Enterrement de Me Ricard, notaire boulevard Saint-Michel, mort de l'influenza.

7 *Février 1890*. — Le duc d'Orléans, fils aîné du comte de Paris, est tombé ici comme une bombe. Ayant ce jour-là ses vingt et un ans, il est allé au

bureau de recrutement pour demander à être incorporé dans l'armée française ; aplatissement de stupéfaction parmi les employés ; enfin il a été empoigné et conduit à la grande tour, occupée autrefois par mon ami Coré, le directeur de la Conciergerie Le lendemain, en vertu de la loi sur les flagrants délits, il était conduit devant la huitième chambre de la police correctionnelle, pour avoir contrevenu à la loi de 1886 sur l'expulsion des Princes. Il allait être condamné quand, le jeune Buffet, le fils du sénateur et le gendre de M. Gosset, ancien conseiller à la Cour des comptes, s'approcha de lui et lui fit observer que, d'après la loi des flagrants délits, il pouvait demander trois jours afin de faire présenter un avocat. Le Prince, quoiqu'il eut l'air de désirer en finir tout de suite, accepta le conseil; les trois jours de droit furent accordés

Le bâtonnier Cresson demande alors, au procureur général Quesnay de Beaurepaire, une permission pour voir le prince Refus. Cresson s'emballe et lui dit: « Monsieur le procureur général, Raoul Rigault, délégué à la justice pendant la Commune, n'a pas refusé aux membres du barreau des permis de communication avec les otages. » Sur ce M. Quesnay, se ravisant, accorde le permis réclamé.

10. — A l'ouverture de la conférence des avocats, les stagiaires font une ovation à Cresson qui est allé voir le duc d'Orléans et s'est préoccupé de sa défense. Le prince voulait le prendre comme avocat, mais Cresson a refusé en disant que Mes Rousse et Limbourg étaient les avocats ordinaires de la famille d'Orléans ; il lui a promis seulement de se mettre à côté de ses deux confrères.

11. — Le Palais est en émoi parce que Cresson a

promis son concours, ou du moins sa présence au Prince. Des discussions ont lieu au Conseil de l'Ordre à ce sujet. On prétend que Cresson s'est trop avancé, qu'il compromet l'Ordre. Ce brave Cresson n'y tient pas autrement et dit qu'il n'ira pas.

12. — Mes Rousse et Limbourg assistent seuls le Prince à l'audience de la huitième chambre ; mais celui-ci déclare qu'il ne veut pas être défendu. Philippe d'Orléans est condamné à deux ans de prison, le *minimum*. Un avocat stagiaire m'a raconté que, dans les couloirs du Palais, on avait crié avec rage : « Vive le Roi ! » Un journaliste *très républicain* disait qu'il y avait dans la conduite du prince un petit parfum béarnais, lui seyant fort bien ; qu'il y avait deux manières de passer la frontière, que celle du Duc valait mieux que celle du Général.

13. — Une de mes anciennes connaissances, le docteur Charles Ozanam, frère de Frédéric Ozanam, l'illustre professeur catholique de la Sorbonne, est mort aujourd'hui. C'est lui qui faillit me faire assommer lors de l'ouverture tumultueuse du cours de M. Renan [1].

— En passant sur le pont du Châtelet, j'aperçois des badauds en train de considérer béatement la fenêtre de la grosse tour, dans laquelle le Duc est enfermé. Le quai de l'Horloge (appelé dans le langage courant : quai des Morfondus parce que les gens qui y viennent sont glacés par le froid) est plein de promeneurs qui passent et repassent aux pieds de la tour.

[1] *Souvenirs d'un Bourgeois du quartier latin*, p, 98.

Rousse a écrit à Cresson pour le remercier de la façon si résolue avec laquelle il a assuré la défense du duc d'Orléans.

Furieux de l'indépendance du barreau, un député dépose à la Chambre une proposition tendant à supprimer le privilège de l'Ordre des avocats. Chaque prévenu pourra choisir n'importe qui pour le défendre. Les agents d'affaires sont en liesse.

19. — Débat très curieux à la Cour d'assises Lissagaray, l'ancien membre de la Commune, attaquait Me Las Cases qui, dans un précédent procès, l'aurait diffamé. « Oh! dit Me Rau, avocat général, il faut accorder à la défense de très larges franchises. La lumière doit jaillir des débats et elle ne peut souvent en sortir qu'en brûlant au passage ; ce n'est pas du reste à l'avocat que la loi accorde pareil privilège, mais au plaideur représenté par lui. » Las-Cases prouva facilement du reste qu'il n'avait pas excédé les droits de la défense et fut acquitté.

20. — On est encore tout en émoi dans la salle des Pas Perdus de l'affaire Las Cases. Les journalistes ont pris parti pour Lissagaray. Après l'audience d'hier deux journalistes, en descendant le grand escalier de la place Dauphine, nous crièrent : « Maintenant, Messieurs les avocats, il n'y a plus que le revolver qui puisse vous répondre » Hier, au cours de sa plaidoirie pour Las Cases, Me Oscar Falateuf fut applaudi par beaucoup d'assistants et même par un municipal de service. Cet oubli de la discipline chez ce brave homme, entraîné malgré lui, a beaucoup frappé Falateuf. « Certes, nous dit-il, c'est dans toute ma vie, l'applaudissement auquel j'ai été le plus sensible. »

25. — Le duc d'Orléans fut prévenu à minuit qu'on allait l'emmener à Clairvaux. On le fit monter en chemin de fer à Pantin pour éviter toute manifestation. M. Carnot n'a pas usé de son droit de grâce, tout simplement parce que la Chambre s'est opposée à l'élargissement du Duc. Chacun va répétant :

Vous ne voulez pas l'élargir
Sans doute afin de le grandir.

13 Mars 1890. — Mi-Carême ; admirable beau temps ; foule immense sur les boulevards ; pas mal de jolis costumes. Un individu, de mine ignoble, se promène sur les boulevards avec un costume de dominicain. Lors de la Révolutionde 1848, au moment où Lacordaire avait tant d'influence sur les étudiants, cet individu n'aurait pas pu se promener cinq minutes avec son costume ; les étudiants l'eussent mis tout nu et rudement fouetté. Une voiture, pleine de prétendus capucins en goguette, excite la réprobation des gens comme il faut et l'hilarité des autres.

25. — Nous possédons un compositeur du plus grand mérite : Camille Saint-Saëns, qui a été élevé au quartier latin, rue de l'Eperon, par une mère très affectueuse, miniaturiste des plus distinguées. Une fois marié il a continué à habiter le même quartier, rue Monsieur-le-Prince Ce compositeur vient de donner *Ascanio* à l'Opéra et comme on ne sait pas où il est, on joue sa pièce hors sa présence ; il s'est enfui et tout le monde de dire en plaisantant : « En fait de fugue, il s'y connaît, puisqu'à quinze ans il a remporté le prix de fugue au Conservatoire. »

« Qu'est-il devenu ? *Oh ! Polymnie, muse de l'harmonie lyrique, veille sur ses jours !* » Je plaisante, et

cependant je suis triste, car il lui est peut-être arrivé quelque chose : je l'aime beaucoup quoique je ne l'aie jamais vu ; mais j'ai entendu souvent parlé de lui par un de ses bons élèves qui le chérit d'une véritable amitié de frère.

Quand j'étais maître clerc d'avoué chez Me Cottreau, vers 1854, j'avais comme clerc un jeune homme qui rendait tout à la fois hommage à la procédure et à la musique, c'est-à-diré à Thémis et à Polymnie. Il prenait des leçons musicales avec le jeune Saint-Saëns, qui n'en donnait pas ordinairement, mais qui avait consenti cependant à accepter M... comme élève à cause de ses dispositions musicales. Quand, après avoir pris une leçon, M... revenait à l'étude, il était enthousiasmé et annonçait en son jeune maître un véritable génie. Il ne se trompait guère.

J'espère bien qu'on le retrouvera ce malheureux Saint-Saëns. On a absolument besoin de lui ; et pour certains renseignements nécessités par les représentations d'*Ascanio* et pour ceci et pour cela, enfin pour bien des choses.

Mais à propos, j'y songe ; c'est peut-être pour échapper à l'ennui de toutes les occupations et préoccupations scéniques que se cache l'avisé Saint-Saëns.

M'y voilà ; j'y suis. Oh ! le farceur !

30. — *Rameaux*. — Le Père Monsabré, qui prêche depuis dix-neuf ans à Notre-Dame, déclare que sa mission est terminée. C'est un puissant orateur, d'une doctrine sûre, un guide que l'on peut suivre en toute sécurité. Quant à moi, gâté par les souvenirs du Père Lacordaire et du Père de Ravignan, je n'ai pu jamais l'apprécier autant qu'il le méritait. Pendant ses dix-neuf ans de prédications à Notre-Dame, il parcourait tout l'enseignement catholique, tout le *Credo* et cette

année il avait consacré ses conférences à l'*Amen* du *Credo*. Avec ce titre original il attira la foule encore plus que de coutume. Il a terminé ainsi : « Je suis heureux d'entendre sortir de tous les lieux, de tous les temps, de toutes les générations, de tous les peuples, de tous les événements de l'histoire humaine ce cri de solennel acquiescement ; *cela doit être, qu'il en soit ainsi.* C'est bien ! *Amen.* Voilà mon dernier mot, Messieurs. Il ne sort de ma bouche qu'après avoir déchiré mon cœur. Je voudrais vous parler encore, mais la vieillesse, que je sens venir, et le déclin de mes forces m'avertissent que je ne puis commencer une nouvelle carrière et qu'il est temps de me taire. »

12 Avril 1890. — Saint-Saëns est retrouvé. Il s'est enfui en effet pour qu'on ne le tourmentât point à propos de son opéra d'*Ascanio*. Il est aux îles Canaries. Il se plaît plus dans la compagnie des serins que dans la nôtre.

14. — Hier, grande manifestation à Montparnasse, comme tous les ans du reste, sur la tombe de Pierre Leroux. Ses disciples et ses amis viennent manifester pour ne pas laisser tomber dans l'oubli la mémoire du fameux philosophe socialiste. C'est la force du parti socialiste de ne pas oublier.

16. — Le Musée de Cluny vient de s'enrichir d'une épée, remarquable par l'art, et précieuse par les souvenirs. Il y a quelque temps un grand collectionneur avait légué au Musée de Cluny sa collection d'épées tout en réservant la plus précieuse à son ami Alexandre Dumas fils : celle du marquis d'Avalos de Pescaire. Pescaire, commandant en Italie les troupes

de Charles-le-Quint, vainquit à Pavie François Ier et le fit prisonnier. A sa mort Alexandre Dumas devait rendre cette épée au Musée, mais croyant remarquer que le conservateur, M. Darcel, semblait regretter d'attendre, il lui écrivit à peu près ceci en la lui envoyant : « Mon cher ami, tenez la voilà ; je ne peux supporter que quelqu'un désire ma mort ; or vous la désirez. Ne niez pas. » M. Darcel, naturellement, n'en convint pas, mais il accepta néanmoins avec grand plaisir l'épée qu'il vient de faire mettre dans une belle vitrine. Elle est vraiment superbe. Sur un des côtés de la lame est gravée une figure de Mars et sous cette figure se lit ce vers latin :

Peschario Martis debetur martius ensis.

L'épée martiale de Mars appartient de droit à Pescaire.

19. — Le bruit se répand au Palais qu'un jeune avocat, Me Paquy, a été assassiné chez lui. L'amant de sa bonne, pour se venger d'avoir été quitté, était venu la tuer. Paquy, accouru au bruit des détonations, reçut une balle dans le ventre parce que l'assassin pensait bien qu'il venait au secours de la malheureuse fille. Celle-ci, au moment où elle reçut le coup mortel, tenait dans ses bras le petit enfant de Paquy. En tombant elle le laissa échapper ; heureusement sa chute sur le parquet n'occasionna aucun mal au bébé. Les jeunes ne tarissent pas d'éloges sur le talent et la bonté de leur infortuné confrère.

21. — Paquy est mort ; sa fin fut très chrétienne. Il fut transporté à la Morgue pour être autopsié. Mais quelle utilité ? grand Dieu !

23. — Commis pour assister en robe aux funérailles de Paquy, je suis allé à Saint-Vincent de Paul avec la délégation. Le père, la mère, la femme y étaient présents. Je n'ai jamais vu de douleur plus poignante, quoique sans pleurs ni cris. Beaucoup de vieux officiers embrassaient le père, ancien militaire.

24. — Tout le monde répète ce que je me suis déjà dit, pourquoi l'autopsie ? En quoi était-elle nécessaire ? Il s'agit d'un crime patent, avoué. C'est, paraît-il, par une tendre sollicitude pour l'intéressant assassin, que le corps de notre cher confrère a été ouvert, fouillé disséqué. On voulait savoir si la mort était bien le résultat direct du coup de revolver. Paquy en effet *aurait pu être* dans un état maladif tel que, sans cet état, la balle n'aurait pas occasionné la mort mais une simple blessure. Dors tranquille, aimable assassin, tu seras très probablement grâcié puisque tu as commis un crime passionnel et si tu ne l'es pas, n'aie pas peur, après ta comparution sur l'échafaud on se fera un scrupule de t'ouvrir le ventre, comme à ta victime.

2 Mai 1890. — Hier, dans toutes les capitales de l'Europe, grande manifestation d'ouvriers demandant 8, 8, 8 ; c'est-à-dire 8 heures de sommeil, 8 heures de travail, 8 heures de repos Quelques-unes seulement de ces manifestations ont été tumultueuses A Paris rien que des poussées formidables sur certains points. Le ministre de l'Intérieur, M. Constans, avait inondé Paris de soldats et réquisitionné jusqu'aux gendarmes qui, d'habitude, accompagnent les prévenus à la police correctionnelle. Grâce à ces mesures extraordinaires, aucun désordre n'eut lieu. Dans divers quartiers, néanmoins, il y eût un peu de bruit et des mouvements de panique. On m'a parlé d'un jeune marié qui

8 Juin 1890. — Oh ! véritablement Constans, le ministre de l'Intérieur, se conduit en malappris vis-à-vis de Louise Michel. Il l'a fait mettre en liberté, comme *irresponsable ! !* Elle en a été furieuse et la première chose qu'elle fit une fois expulsée de sa prison, fut de faire paraître dans les journaux une protestation virulente. Elle y déclare n'avoir pas mérité l'infamie d'une grâce accordée par Constans. La note finit par ce cri : *Vive l'Anarchie !* A tous les cœurs bien nés, que l'Anarchie est chère !

— Boulanger avait conservé toutes les lettres ou cartes qu'on lui avait envoyées et les avait mises dans sa cantine, c'est-à-dire sa petite malle d'officier ; or on vient de saisir cette cantine et voilà bien des gens compromis. Un employé du Mont-de-Piété lui avait fait passer sa carte ; il est dégommé.

11. — Alexandre Dumas fils ne fit pas baptiser ses enfants, voulant leur laisser, à l'âge de raison, la liberté de se choisir une religion. Sa seconde fille *Jeannine* a choisi la religion catholique. La princesse Mathilde, probablement encore vigoureuse malgré son grand âge, *l'a tenue*, en qualité de marraine, *sur* les fonts baptismaux.

23. – Je passais, aujourd'hui, au coin de la rue de Vaugirard et de la rue de Bagneux, quand, au travers des interstices d'une palissade en bois, je vis quantité d'ossements qu'on retirait de la terre en crensant les fondations d'une maison. Ce sont les ossements des paroissiens de Saint-Sulpice enterrés dans un cimetière qui se trouvait à cet endroit. Il ne fut fermé que vers 1790.

26. — Je suis allé, avec mon gendre, à la réception ouverte du Président de la République, après son grand dîner aux artistes français. M. Carnot est d'une exquise et affectueuse politesse. Il nous a donné deux chaudes poignées de main ; Mme Carnot était charmante dans une toilette du meilleur goût. Elle m'a rappelé étonnamment la physionomie de feu ma chère maman. Je sortis très ému. Cette note est prise à l'adresse de mes enfants.

4 Juillet 1890. — Aujourd'hui, se sont ouverts au Palais les débats du procès des *Nihilistes*, arrêtés le 30 mai dernier et prévenus de confection de bombes explosibles. Ils ont été arrêtés d'une singulière façon ; un individu, d'habits assez délabrés, se présenta dans le courant de mai chez un fabricant de verreries du Quartier et lui commanda pour le lendemain un tube de verre d'une certaine forme. Le fabricant s'étonna que cet homme, d'aspect si chétif, lui fît cette commande. Il prévint le commissaire de police ; quand le loqueteux revint chercher son tube, un agent le fila jusqu'à son domicile. On sut ainsi qui était ce loqueteux : c'était ni plus ni moins que le prince russe Nakatchiz. La police vint envahir son domicile, fouilla ses papiers et se convainquit bien vite qu'elle avait heureusement mis la main sur toute une colonie de Russes occupés à faire des bombes explosibles à .. à l'adresse de qui ? On s'en doute bien ; mais on ne poursuit pas aujourd'hui les étudiants russes pour complot ; ce qui serait trop difficile à établir, mais pour fabrication illégale de bombes explosibles. Le prince Nakatchiz, se disant étudiant, est accompagné sur le banc de la correctionnelle de deux aimables étudiantes et de cinq co-étudiants. Il a l'air fort intelligent. De dessous ses sourcils olympiens sortent des

yeux d'une vivacité extrême ; l'affaire, assez longue, est renvoyée au lendemain.

5. — L'affaire dure encore toute la journée et le jugement n'est rendu que le soir. Les deux étudiantes sont acquittées ; les six nihilistes mâles sont condamnés à plus ou moins de prison : le chef, le prince, en attrape, lui, pour trois ans ; le Tsar va un peu respirer. Est-ce bizarre de voir ce prince, ce vrai prince auquel, dans la correspondance saisie, tout le monde donnait de l'Excellence, conspirer contre le Tsar, comme un simple pauvre étudiant, fils de pope ou de paysan. On voudrait bien attraper le grand maître des nihilistes, Kropotkine, mais lui ne demeure pas au quartier latin. Londres lui paraît un séjour plus sûr.

6. — Pluie, pluie encore ; depuis près de deux mois il pleut continuellement ; on est glacé. Dans la Brie les moissons sont complètement couchées

On se console par des chansons et des bouts rimés extravagants :

S'il eût moins plu
Ça m'aurait plus plu. Etc.

7 et 8. — Froid humide ; obligé d'allumer le feu, en juillet !

Fréquentes perturbations de la température.

17. — Chaleur épouvantable. Pendant que je plaidais une affaire de séparation de corps, à la quatrième chambre du tribunal, un orage effrayant éclata au moment où je reprochais au mari de ma cliente d'avoir appelé sa belle-mère : *rat mort;* un éclair d'une lueur livide éclaira la chambre d'audience ; le ciel semblait

prendre en horreur un pareil attentat. Le tribunal se mit du côté du ciel. Je gagnai mon procès.

18. — Fiançailles de M^lle^ Marie de Mohrenheim, fille aînée de l'ambassadeur de Russie, avec le vicomte de Sèze, lieutenant au 95^e^ régiment de ligne; c'est l'arrière-petit-fils du défenseur de Louis XVI. La rue de Grenelle, où se trouve l'ambassade de Russie, est toute en joie.

19. — L'orage du jeudi 17 a été terrifiant et la foudre est tombée en divers endroits de Paris. Du reste il s'est étendu sur tout le Nord de le France. A Amiens beaucoup d'arbres de la promenade de la Hotoie et des boulevards ont été renversés; près Saint-Quentin, trois personnes ont été foudroyées dans un champ.

28. — Une demoiselle Chauvin vient de passer avec éloge, c'est-à-dire avec toutes boules blanches son dernier examen de licence en droit. Le père Rataud lui a fait des félicitations émues. Son vieux cœur de célibataire se trouverait-il pris?

9 Août 1890. — Bousquet, qui assassina sa maîtresse et mon confrère Paquy, a été condamné à mort. Forni, en plaidant pour Bousquet, a rendu hommage aux mœurs irréprochables de Paquy.

11. — Mariage de M^lle^ Canrobert avec M. Fabre de Navacelles, lieutenant de vaisseau.

30. — Il fait si froid que les hirondelles s'expatrient dans les pays du Midi. J'ai endossé, aujourd'hui 30 août, mon pantalon et mon paletot d'hiver.

30 Septembre 1890. — Retour de mon voyage dans les Vosges. Mon cœur de Français a eu fort à souffrir. Le voyage n'a pas fait de bien à ma chère femme, très fatiguée depuis quelque temps.

6 Octobre 1890. — Bousquet, condamné à mort, a été grâcié. Cette grâce a été fort mal accueillie par le public qui s'est demandé si M. Carnot n'allait pas vouloir reprendre les errements du père Grévy. Bousquet est allé entendre la lecture des lettres de grâce et leur entérinement. En se retirant il a fait un très profond salut. Messieurs de la Cour ne le lui ont pas rendu.

Même jour. — Inauguration du monument d'Eugène Delacroix au jardin du Luxembourg, dont le palais fut splendidement décoré par lui. Au-dessus d'un piédestal allongé se dresse le buste grêle d'Eugène Delacroix avec un cache-nez. (Il est de fait qu'il y a bien des courants d'air au Luxembourg). Une superbe femme, d'un âge déjà mûr, soutenue par les bras puissants du Temps, présente au buste une couronne et une palme. Comme pendant, un gros homme qui applaudit. Il a près de lui par terre une lyre et un carquois. Tout cela veut dire que, grâce au Temps, l'hommage, mérité, mais trop attendu, a enfin été rendu à Eugène Delacroix, aux applaudissements d'Apollon, dieu des Arts.

Le monument se trouve au milieu d'une grande fontaine carrée en marbre dont jaillissent des ruisselets. Elle est d'une suprême élégance.

9. — La fille d'Alexandre Dumas, Jeannine, que récemment la princesse Mathilde tint sur les fonts baptismaux, a épousé le vicomte d'Hauterive, sous-lieutenant au 4e chasseurs.

16. — On a calculé qu'en un certain jour l'influenza, grâce aux ouvertures de succession, avait fait entrer trente millions dans les caisses de l'Etat.

A propos d'un certain mois Horace a dit :

Adducit febres, testamenta resignat.

27. — La rive gauche était toute en fête. Le vicomte Edouard de Sèze, lieutenant au 95e régiment d'infanterie de ligne, épousait à la mairie du VIIe, rue de Grenelle Saint-Germain, Mlle Marie de Mohrenheim, fille de l'ambassadeur de Russie. Le matin, les plus notables habitants du quartier étaient allés à l'ambassade, porter une magnifique gerbe de fleurs à la nouvelle Française, Française depuis longtemps par le cœur. Heureusement nous sommes en hiver ; aussi, pour ce mariage moscovite, les dames ont-elles pu exhiber des fourrures merveilleuses ! La mariée avait autour du cou un adorable boa en martre zibeline du Kamtchatka. Son chapeau était également orné d'une admirable petite bête de Sibérie.

29. — Le mariage franço-russe eut lieu à l'église de Sainte-Clotilde ; M. Bontemps, curé de la paroisse, y procéda et le cardinal y assista. Mme Carnot était sur un prie-Dieu auprès du cardinal. M. Carnot, sans y être matériellement, c'est-à-dire en chair et en os, fut grandement, néanmoins, de la cérémonie, car le matin même, sur sa demande, le ministre de la Guerre avait fait paraître dans l'*Officiel* la nomination de M. de Sèze comme capitaine ; gentil cadeau dans la corbeille de la mariée et aussi dans la cantine du lieutenant : brin de myosotis envoyé par la France à la Russie.

11 Novembre 1890. — Grâce aux démarches inces-

santes de notre bâtonnier Cresson, nous avons une nouvelle bibliothèque que l'on a installée dans les locaux, autrefois occupés par le *casier judiciaire*. De superbes bustes de bâtonniers l'ornent magnifiquement, notamment celui de Paillet, par Pradier, et celui de Jules Favre, par Barrias.

13. — Hier, 12 novembre, sur notre rive gauche, en son hôtel de la rue de l'Université, la maréchale Pélissier est morte des suites d'une pneumonie infectieuse. C'était l'amie de pension de l'ex-impératrice Eugénie, la fille du marquis de la Panéga, mariée grâce à l'entremise de la souveraine, au maréchal Pélissier, alors ambassadeur à Londres. Les obsèques eurent lieu au Père-la-Chaise; le cortège suivit tout le boulevard Saint-Germain. Son frère, le marquis de la Panéga, conduisait le deuil.

30. — Le vingt-deux novembre dernier, à sept heures et demie du soir, mort de ma femme d'une péritonite, due à l'inflammation des intestins. Cette inflammation provenait de la gastralgie que lui avait causée une mastication incomplète. La malheureuse femme en tombant, il y a deux ans, d'une terrasse, peu élevée cependant, s'était cassé deux dents et ébranlé toutes les autres.

Elle est morte dans les sentiments de la plus grande piété.

19 Décembre 1890. — Je reprends mes écritures, moins pour me distraire, comme par le passé, que pour endormir mon grand chagrin.

Il y a quelques jours le père de Gambetta est mort. Le voilà réuni à ce fils dont il a voulu, avec tant d'énergie, se réserver le corps à lui tout seul. Les

amis, par patriotisme, voulaient le conserver à Paris. Mais lui, le père, tenait à le posséder à Nice afin d'aller prier à côté de lui et plus tard se réunir à lui. Oh ! combien maintenant je comprends son âpre jouissance et sa jalousie paternelle que je prenais autrefois pour de l'égoïsme.

— Adolphe Belot est mort avant-hier. Il fit, en 1859, la fortune de l'Odéon avec le *Testament de César Girodot* qui fut représenté plus de deux cent fois et que finalement la Comédie Française mit à son répertoire. Cette pièce est une véridique étude de mœurs successorales et testamentaires. Il y a des caractères admirablement tracés, notamment celui du grincheux Isidore, jaloux de tout le monde, de son chef de bureau, de son frère surtout, qui l'a toujours comblé de bienfaits et qu'il accuse de lui avoir volé sa place au soleil.

M. Adolphe Belot a fait cette pièce en collaboration avec M. Villetard de Prunières, mort en 1889. Deux philosophes, deux bons observateurs n'étaient pas de trop pour dépeindre l'amusant spectacle de la convoitise humaine autour du cercueil d'un parent, un parent bien aimé, surtout depuis son décès.

M. de la Rounat était alors directeur de l'Odéon. C'est grâce à son goût et à son flair que la pièce fut représentée à l'Odéon, car les deux auteurs étaient complètement inconnus.

21. — Condamnation à la peine de mort d'Eyraud, l'assassin de Gouffé. Sa complice, la fille Bompart, a attrapé vingt ans de travaux forcés.

1891

Jeudi 1^er^ Janvier. — Sur Octave Feuillet, qui vient de mourir, les anecdotes pleuvent abondamment. Le *Gaulois* en rapporte de charmantes. Ne sachant laquelle choisir, je recueille seulement ces quelques détails de sa vie, détails intéressants pour l'histoire du Quartier. Quoique né à Saint-Lô, il vint faire ses études à notre Louis-le-Grand où il eut, comme camarade, Paul Bocage, fils d'un épicier de la rue Saint-Jacques et neveu de Pierre Bocage, le fameux directeur de l'Odéon. Quand il eut fini ses études, il alla résider près de son vieux collège, dans l'horrible petite rue des Cordiers et en cet hôtel de Saint-Quentin où, par deux fois, Rousseau vint loger et rencontra Thérèse ; quelque temps après, il alla habiter 282, rue Saint-Jacques, dans la maison de son ami Paul. Bocage et Octave Feuillet, rapprochés l'un de l'autre, collaborèrent immédiatement à une multitude de pièces dont quelques-unes furent jouées à l'Odéon, chez l'oncle, notamment : *Echec et mat.* Plus tard, familier de la famille impériale il composa pour l'Impératrice l'*Histoire de Sybille*, qui eut une grande vogue. Nommé bibliothécaire des résidences impériales, il se démit de ses fonctions au 4 Septembre, malgré les instances très bienveillantes du nouveau gouvernement.

— Hier, l'enterrement. Au nom de la Société des auteurs dramatiques, M. de Bornier, fit un éloquent discours sur le bord de la tombe. Il dit, en parlant de la mort du fils aîné d'Octave Feuillet : « Le père n'a pas voulu être consolé ici-bas ; Dieu le console aujourd'hui. »

15. — Au temple de la Rédemption, rue Chauchat, obsèques du vieux baron Haussmann, ancien préfet de la Seine, mort à 80 ans. Encore très actif, il occupait sa vieillesse à écrire ses mémoires. Dans la conduite au Père-la-Chaise son cercueil parcourut plusieurs des rues ou boulevards, ouverts pendant sa féconde administration.

C'est bien à M. Haussmann, à ses plans du moins, que la Rive gauche doit l'ouverture du boulevard Saint-Germain. Cette immense avenue, grâce à l'addition du petit boulevard Henri IV, continua les grandes artères de la Rive droite et termina heureusement la première ceinture dont est entouré le cœur de la Ville.

16. — Qu'il fait froid ! mon Dieu, qu'il fait froid !

21. — La Seine est prise et deux vélocipèdes l'ont traversée ; on voit, ce qui est fort joli et fort poétique, se réfléter sur la glace les becs de gaz entourés de vitres rouges.

22. — Beaucoup d'animaux du Jardin des Plantes meurent littéralement de froid, malgré les monceaux de paille dont on les couvre et le charbon qu'on brûle, en énorme quantité, dans plusieurs de leurs pavillons. Mais on ne pense pas seulement aux animaux précieux. On se préoccupe aussi des gens Quinze cents couchettes ont été apportées dans une partie du palais

des Arts libéraux, au Champ-de-Mars. Les quinze cents pauvres diables remisés sur ces couchettes ont de la soupe bien chaude. M. Carnot est allé leur dire bonjour.

26. — Les magasins du Petit-Saint-Thomas, rue du Bac, ont donné à de malheureuses femmes cent jupons de tricot, cent paires de chaussures, des pélerines et des châles. L'hiver de 1890-91 pourra compter parmi les grands hivers.

27. — Samedi dernier, 24 janvier, M. Sardou a fait représenter au Théâtre-Français sa pièce de *Thermidor*, où se trouvent de vigoureuses sorties contre les horreurs de la Révolution, *contre les horreurs seules*, car les bons et fécondants principes de cette Révolution n'y sont pas méconnus. Certains hommes politiques ont été néanmoins furieux et hier lundi, à la seconde représentation, ils sont arrivés une quarantaine environ, ayant à leur tête Lissagaray, l'ancien membre de la Commune; ils ont fait un bruit abominable et ont sifflé rageusement. La représentation, malgré quelques échanges de horions, put néanmoins continuer jusqu'au bout, car la salle presqu'entièrement applaudissait à outrance.

28. — Enfin le dégel arrive et la débâcle est générale sur la Seine.

28. — La représentatien de *Thermidor* n'a pas eu lieu, hier mardi; le ministre de l'Intérieur, M. Constans, l'a défendue sous prétexte qu'elle pouvait amener des troubles.

Comme les étudiants étaient accusés d'avoir pris part à la manifestation contre *Thermidor*, leur associa-

tion s'est empressée de protester. Elle a envoyé un petit mot à M. Claretie pour assurer la Comédie-Française qu'elle n'était pour rien dans le tumulte de lundi.

29. — Naturellement les étudiants ont été attrapés de la belle façon par les journaux avancés, notamment par le *Radical* qui, dans son dernier numéro, les a appelés *gommeux rétrogrades*, *muscadins scrofuleux*, etc. Dès le matin, le boulevard Saint-Michel fut bien vite encombré de jeunes gens qui exprimèrent violemment leur courroux. Ils allèrent rue du Croissant, pour manifester sous les fenêtres du *Radical* en criant : *Conspuez Maret ! Conspuez Maret !* (le directeur du journal). Ils firent un feu de joie avec des numéros du *Radical* et allèrent déposer une protestation dans le bureau du journal ; comme cela menaçait de tourner mal, les sergents de ville dissipèrent l'attroupement des jeunes gens.

30. — Les étudiants se sont raccommodés avec le *Radical* qui leur a donné satisfaction. Un article sur la *vaillante* jeunesse des Ecoles leur fait oublier qu'ils ont été appelés *jeunes muscadins, pourris de chic.*

4 Février 1891. — On a coupé le cou à Eyraud, l'assassin de l'huissier de Paris, Gouffé, dont le cadavre fut trouvé dans une malle, aux environs de Lyon.

13. — Mariage civil de Jeanne Hugo avec Léon Daudet. On disait que le mariage, exclusivement civil, ne plaisait pas beaucoup à Alphonse Daudet, mais que le grand nom de Victor Hugo avait eu raison de ses hésitations.

20. — Tout est en ébullition à Paris par suite de l'arrivée de la mère de l'empereur Guillaume. Elle vient afin de prier les artistes français d'exposer à Berlin. Beaucoup d'artistes français se trouvent honorés de cette visite, quoique l'idée de l'Impératrice n'ait pas grande chance d'être acceptée.

24. — Comme l'impératrice Frédéric devait visiter les Beaux-Arts, l'administration de l'Ecole a fait enlever une couronne déposée au pied du monument de Henri Regnault par la *Ligue des patriotes*. C'est fort maladroit, sans doute ; mais cela ne vaut pas la peine de tant s'émouvoir, car certains ligueurs ne pensent à rien moins qu'à siffler l'Impératrice. Est-ce la faute de cette dernière si, aux Beaux-Arts, on a été assez simple pour croire qu'elle s'offusquerait d'une couronne déposée en souvenir d'anciens élèves morts pour la patrie.

28. — Hier, l'Impératrice est partie sans encombre. Il était temps ; personne n'était à son aise ; chacun craignait que certains jeunes gens ne commissent quelqu'incartade.

11 Mars 1891. — On a brûlé, au four crématoire du Père-la-Chaise, M^me^ Millière, veuve du journaliste Millière, fusillé sur les marches du Panthéon en 1871.

15. — Mort, rue de l'Eperon, où il demeurait depuis dix-huit ans, du charmant poète Théodore de Banville. Il ne dissimulait pas ses sentiments religieux. Richepin l'ayant prévenu qu'il ferait sa biographie, il lui dit : « Surtout n'oubliez pas de dire que j'ai toujours été catholique » et certes il ne le cachait pas. A Saint-Séverin, sa paroisse, il venait toujours à la

messe de une heure; il arrivait invariablement à une heure dix et allait se placer au premier rang des chaises, suivi de sa chère femme, mûre, mais encore très belle, d'une toilette assez originale, mais sentant cependant la femme comme il faut; c'est la mère du peintre Rochegrosse. Détail précieux pour la postérité (oh! combien précieux), nous avions, M. de Banville et moi, le même papetier; j'appris de lui que, pour ménager sa vue, Théodore de Banville n'écrivait jamais que sur du papier bleu; naturellement j'achetai du papier bleu.

22. — Le statuaire Chapu vient de mourir, avenue de l'Observatoire, nº 22, des suites de l'influenza. Il était de 1833. Que de chefs-d'œuvres il aurait pu encore créer!

27. — Au palais du Luxembourg, à gauche de la cour d'honneur, en entrant, se trouve la minuscule chapelle de l'ancien palais de Marie de Médicis. Elle ne sert guère qu'à marier certaines filles de sénateurs: j'y suis allé une fois, elle est peu ornée mais revêtue de belles boiseries. Le gouvernement vient d'en accorder la jouissance à la petite colonie parisienne des Maronites, nos amis du Liban, nos clients catholiques, pour lesquels la France, en 1860, fit l'expédition de Syrie.

3 Mai 1891. — C'était convenu; par tout le globe, *per orbem terrarum*, les ouvriers avaient l'intention de se mettre en grève avant-hier, 1er mai. Les promenades de Paris devaient être envahies par une foule immense de travailleurs, ne travaillant pas. Or il n'y a eu que quelques manifestants, tranquilles, sur lesquels les braves sergots n'ont pu essayer leurs muscles.

Malheureusement, il n'en a pas été de même à Fourmies (Nord) : douze ouvriers ont été tués. Il y aurait eu même plus de victimes si le curé Margerin ne s'était jeté entre les soldats et les ouvriers.

Aucune chambre correctionnelle au Palais n'a jugé d'affaires de détenus, car toutes les voitures cellulaires avaient été retenues par la Préfecture de police en cas de besoin.

J'achetai, pour rien, à l'hôtel des ventes, deux dessins forts beaux, de maîtres connus. La manifestation avait éloigné les acheteurs. La vente fut arrêtée bientôt par le commissaire-priseur.

10. — Au Salon, un tableau produit une sensation bien réelle. Il est de Rochegrosse ; c'est la *Destruction de Babylone* ou plutôt la *Fête de Sardanapale*, au moment où s'écroule son trône. Il y a là une vraie splendeur décorative, mais en même temps une truculente exhibition de femmes nues. Oh ! quand je dis que les femmes sont nues, j'ai tort ; non, elles ne le sont pas. Elles ont en effet des maillots, mais avec des mailles énormes, ce qui donne un attrait de plus à la chair. Le diable n'y perd rien, au contraire. L'imagination de chacun supplée amplement au peu, au très peu qui ne se voit pas.

Les élèves des Beaux-Arts contemplent *bouche-bée* ces étranges maillots que Rochegrosse a déterrés on ne sait où. Ils déclarent que rien n'est plus artistique. « C'est épatant ! » disent-ils dans le langage consacré, « c'est épatant ! »

23. — Zola doit être furieux. A l'Académie Française on lui a préféré Loti ; et lui, quand le sera-t-il... *loti ?*

24. — Suivant leur habitude, les anciens fédérés

sont allés célébrer, au Père-la-Chaise, l'anniversaire du 24 mai 1871. Ils ont déployé leurs drapeaux rouges à l'entrée du cimetière ; jusque-là ils les avaient portés dans des gaines. La Préfecture de police juge que les morts sont indifférents à la couleur des drapeaux ; elle les laisse donc déployer dans le cimetière. Arrivés au fameux mur, *les arrivants* aperçurent avec horreur une grande couronne que le journal l'*Intransigeant* y avait fait déposer. Ne pouvant sentir Rochefort, ils enlevèrent délicatement les deux premières lettres de l'inscription qui, par suite, se changea en cette autre : *Transigeant* ; puis, gracieusement, ils la portèrent sur le tombeau de M. Thiers.

25. — Depuis quelque temps la Compagnie des omnibus était plus qu'en froid avec ses cochers et ses conducteurs qui lui réclamaient une diminution des heures de travail. On considérait généralement leur réclamation comme fort légitime. La Compagnie, résistant, la grève fut déclarée, hier, au Tivoli-Vaux-Hall. Aujourd'hui, aucun omnibus ne roule. Sans ses omnibus et ses tramways, le boulevard Saint-Michel est effrayant de silence. Les étudiants, étonnés, associent leur silence à celui des omnibus et des tramways. Les cochers de fiacre font des affaires d'or. Les tramways qui voulaient sortir quand même n'ont pu aller bien loin à cause des violences des grévistes. Il sont partout restés en panne. Il y en avait notamment cinq, à la suite l'un de l'autre, dans la rue des Ecoles.

26. — Seconde journée sans omnibus, Seigneur ayez pitié de nous ! Nous avons le spleen.

27. — Hier, les grévistes arrêtaient partout les

omnibus, mais il ne l'ont pas fait toujours impunément. Le cocher d'un omnibus Odéon-Courcelles enleva vigoureusement ses chevaux. Deux grévistes, qui voulaient l'empêcher de partir, tombèrent et se firent de très graves blessures ; l'un d'eux est en partie écrasé.

— Enfin aujourd'hui la Compagnie et ses employés se sont arrangés. Les pauvres garçons ne travailleront plus que 12 heures par jour au lieu de 15. Si la Compagnie a cédé c'est qu'elle voyait bien que les ouvriers, puis les bourgeois, petits et grands, étaient favorables aux grévistes. 15 heures de travail par jour et d'un pareil travail ! c'était cruel.

28. — Les omnibus et les tramways sortent enrubannés.

1er Juin 1891. — Très gros orage aujourd'hui avec un coup de tonnerre formidable.

2. — Lors du gros coup d'hier, le tonnerre est tombé dans le jardin du Luxembourg. Attention, Messieurs les sénateurs, le bon Dieu n'est pas content de vous ! Il vous avertit comme il avertit toujours les vieux pécheurs.

6. — Hier matin, l'Archevêque de Paris a béni l'église du Sacré-Cœur dont le gros œuvre est terminé; il en fit le tour, et descendit dans la grande crypte. Puis il rentra dans l'église et se rendit à toutes les chapelles, toujours en bénissant. Ensuite la première messe fut dite. Berthelier, le violoncelliste de l'Opéra, a joue d'une façon *toute divine.* C'est le mot. Après la messe boustifailles monstres sur la butte, car sur toute la butte le soleil s'était mis gentiment de la partie.

15. — A propos de l'inauguration de l'église du Sacré-Cœur, le *Petit Journal* raconte, dans son Supplément, une bonne histoire. Un jour l'architecte, consterné, vint prévenir Mgr Guilbert que la butte Montmartre était vide, minée, parce qu'on en avait extrait de nombreux matériaux pour les constructions de Paris. « Il est indispensable, lui dit-il, de faire des consolidations colossales pour asseoir en toute sécurité la basilique, c'est, malheureusement, une considérable augmentation de dépenses. » Monseigneur fut tout d'abord attérré ; mais comme un Méridional ne perd pas facilement la carte, ou tout au moins la langue, dans les cas les plus difficiles, il se mit à dire d'un ton dolent, de son accent cadencé et musical : « Oh ! ce coquin de Paris ! tout y est donc falsifié, truqué ? En voyant devant vous une montagne, vous croyez avoir affaire à une véritable montagne, comme dans les autres pays ; eh bien, pas du tout, la montagne n'est qu'un GIGANTESQUE VOL-AU-VENT. »

Le moment de découragement fut court. Il fallut se remettre à quêter et les bons fidèles se saignèrent pour apporter des godiveaux d'or afin de remplir le vol-au-vent gigantesque du bon Dieu.

Quêter est souvent une chose pénible, bien aléatoire, et pour cette église du Sacré-Cœur, le cardinal aurait bien pu se passer de faire quêter. Il trouva en effet des ressources en dehors des quêtes, mais il n'en voulut point profiter parce que l'église, étant une église votive, devait être élevée par les deniers de tout le monde, de toute la France ; tel était le vœu des catholiques qui avaient songé à élever une église au Sacré-Cœur à la suite de nos désastres. Un jour la duchesse de Galliera fut priée par Mgr Guilbert de vouloir bien, comme tout le monde, participer à l'érection de l'église. C'était précisément à un moment

où, voulant faire de sa fortune un emploi charitable, Mme de Galliera se trouvait encore indécise sur les moyens : « Monseigneur, lui dit-elle, à combien s'élèveront à peu près les dépenses de l'église ? » — « A trente millions, je suppose. » — Eh bien, je serais très honorée, très heureuse d'ériger cette église à mes frais. » — « Ma fille, répondit l'archevêque, Dieu vous tiendra compte de cette admirable intention, mais je ne puis l'accepter, l'église est une église votive et tout le monde, riche ou pauvre, doit y contribuer. » Et la duchesse dut se contenter de faire une simple offrande. Mais je suppose qu'elle ne se contenta pas de donner cinq francs, comme tant d'autres souscripteurs.

16. — Mort, le 9 juin dernier, de ma chère marraine Zoé-Aglaé Duriez, à Moret, dans sa quatre-vingtième année. Après la mort de son mari, qui avait pour moi une très vive affection, elle m'avait, avec l'agrément de sa fille, donné deux tableaux d'un célèbre peintre parisien, Jeaurat, l'un représentant *le Carnaval dans les rues de Paris*, signé et daté ainsi : *Stéphanus Jeaurat pinxit 1757*, l'autre, non signé, et représentant *la Conduite des filles de joie dans une charrette à la Salpétrière ;* ces deux tableaux, faisant pendant, exposés en 1757 [1].

Quand j'étais jeune homme et que j'allais à Moret voir ma marraine, j'examinais continuellement ces

[1] J'ai donné ces tableaux à ma fille, Mme Perrault-Dabot, filleule elle-même de Mme Duriez ; ces tableaux venaient d'Edimbourg. Ils avaient été recueillis par M. Duriez dans la succession de son frère, très distingué professeur de langues à Edimbourg. Beaucoup de chefs-d'œuvre de la peinture française ont dû être transportés en Angleterre lors des tourmentes révolutionnaires.

tableaux ; c'est moi qui ai fini, avec mes yeux de 25 ans, par trouver la signature sur le tableau du *Carnaval*, la signature est peut-être aussi sur l'autre, derrière la feuillure du cadre. Du reste elle n'est pas nécessaire, la *Conduite des filles de joie* n'étant que le pendant du *Carnaval* et traitée tout à fait de la même manière.

17. — Aujourd'hui, un ballon, passant avec rapidité au-dessus du Luxembourg, semblait entraîné violemment vers Montrouge.

18. — Le ballon d'hier est tombé près de Sceaux. M. Delachambre, l'aéronaute, qui devait le monter, l'a vu s'enlever sans qu'il s'en doutât. Les ouvriers de l'usine de la Villette, qui le maintenaient, ont tout lâché avant qu'on ne leur criât le fameux signal : « Lâchez tout. » Un mauvais plaisant l'a peut-être crié. Delachambre, en ce moment, tenait un des filins qui retenaient l'aérostat ; il fut enlevé tout-à-coup. Avec beaucoup de sang-froid, il lâcha ce filin et tomba d'une hauteur de douze mètres. Il se cassa, il est vrai, la cuisse, mais une seconde plus tard il tombait de plus haut et s'écrasait sur le sol.

20. — L'impératrice Eugénie a profité d'un voyage à Paris pour visiter le Jardin des Tuileries, qu'elle n'avait pas voulu revoir depuis 1870. Elle s'est promenée dans le jardin privé où jouait autrefois le prince impérial, enfant. Mais la nouvelle rue des Tuileries lui a enlevé beaucoup de ses souvenirs.

14 Juillet 1891. — Quatorze Juillet ! Je ne mets pas de drapeaux à mes fenêtres et c'est la première fois depuis l'établissement de la République, troisième du nom. Ce n'est pas que cette date du 14 juillet

m'agrée beaucoup, oh ! non ; loin de là ; mais il faut bien une fête annuelle pour le peuple ; or la prise de la Bastille est un événement qu'il comprend mieux que tout autre. C'est une prise de gros château féodal, flanqué de tours ; cela satisfait son imagination plus que, par exemple, la proclamation de la République, le 21 septembre 1792. Cette proclamation ne dit pas grand'chose à son esprit.

Donc, si je ne mets pas de drapeaux aujourd'hui, comme plusieurs de mes voisins, c'est qu'eux et moi nous ne voulons pas avoir l'air d'approuver l'hommage rendu aujourd'hui à Danton. La Ville a inauguré, en son honneur, un monument, sur le boulevard Saint-Germain, juste en face le passage du Commerce, où il demeurait [1]. Or nous craignons que Danton n'ait pas fait tout ce qu'il aurait pu pour empêcher les massacres de Septembre ; dans le doute nous restons cois.

15. — J'ai remarqué sur le socle de la statue de Danton, une couronne, ornée de rubans tricolores, sur laquelle se trouve l'inscription suivante : *A Danton, sa petite-fille.* Danton avait deux fils qui ont toujours habité Arcis-sur-Aube. Il leur avait laissé une fort belle propriété de famille dans un des faubourgs de cette jolie petite ville. L'un d'eux eut une fille qui fut mariée à M M..., banquier. M^me^ M... vint à l'inauguration de la statue et y déposa la couronne dont je viens de parler.

Sur le devant du socle sont gravés ces mots que prononça Danton :

[1] Quand la maison de Danton fut démolie, il y a environ une quarantaine d'années, M. Victorien Sardou en acheta la porte.

Pour vaincre les ennemis de la Patrie, il nous faut de l'audace, encore de l'audace, toujours de l'audace.

Je suppose que Danton, en prononçant ces paroles, songeait aux Prussiens qui avaient envahi la Champagne, et non aux prétendus ennemis de l'intérieur. Lors de l'inauguration d'hier, faite par M. Floquet, le président de la Chambre (et non par le président de la République), le jeune acteur Lambert est venu réciter des vers pour protester contre le nom de *septembriseur* donné à Danton.

16. — Je passe et repasse devant la statue de Danton. L'artiste l'a représenté débraillé. Il l'était, en effet, autant que Robespierre était soigné et sanglé dans sa redingote bleue à boutons d'or.

J'entends un passant dire : « Tourne la tête à gauche, Danton, d'ici tu peux voir la grosse tour de Saint-Germain-des-Prés, non loin de laquelle se trouvait la prison de l'Abbaye, où en septembre 1792, grâce à ton inertie, fut versé tant de sang. »

Grâce à ton inertie, mais voilà justement la question. Je ne la juge pas ; je n'étais pas dans la fournaise. Je me contente de ne pas faire flotter au vent mon drapeau.

18. — Naissance de mon petit-fils Marcel, fils de ma fille Henriette et de M. A. P. . Me voilà donc grand-père. C'est une consolation dans mon veuvage.

30. — Hier, 29 juillet, le tribunal correctionnel gratifia de quelques jours de prison, deux vilains voyous qui avaient insulté Deibler, *Monsieur de Paris*, autrement dit le bourreau. Il se dirigeait vers *les bois de justice*, que ses aides avaient élevés devant la Grande Roquette pour raccourcir deux jeunes gredins,

quand les deux chenapans l'interpellèrent en criant : « Le voilà, le voilà l'assassin qui tue nos frères. » Deibler, qui ne tenait pas à ce qu'on les arrêtât, s'était contenté de dire à l'un d'eux : « Toi, oh ! j'en suis sûr, je te pigerai un jour ou l'autre. »

11 Août 1891. — Le fils d'un bien excellent homme, M. Millet, conseiller honoraire à la Cour d'appel, eut la tête écrasée par une voiture, après être tombé de bicyclette sur le boulevard des Italiens. Le matin même, il venait d'être reçu licencié en droit.

20 — On apprend la mort, en Algérie, de Mme Agar, la fameuse actrice de l'Odéon. Entièrement inconnue, elle fit ses débuts à l'Odéon dans le rôle de Phèdre. Elle avait la voix grave, superbe, le masque tout à la fois tragique, gracieux et adorable, ce qui ne se présente pas souvent. Les étudiants furent enthousiasmés et l'acclamèrent. Ils l'acclamèrent une seconde fois quand, dans le *Passant*, de Coppée, elle parut, représentant Sylvia la courtisane, à côté de Sarah Bernhardt, jouant Zanetto.

Dans ces deux triomphes, je l'ai applaudie fortement, mais je crois que je l'acclamai encore plus fort, lorsque je la revis vieillie, cependant encore belle, dans la pièce de la *Glu*, de Richepin. J'étais allé voir cette pièce pour encourager le talent naissant du fils de mon confrère et ami Decori.

La pauvre femme eut bien des déboires dans la vie. Sa dernière épreuve fut l'accusation d'avoir pactisé avec les fédérés, parce qu'elle avait récité des vers dans un concert donné en faveur des blessés de la Commune. Avec ça que c'était commode de refuser ! Elle avait trouvé quelque répit, quelque joie, dans son mariage avec un aimable homme, M. Marye, conservateur du musée arabe d'Alger.

Suivant son désir, elle sera enterrée au cimetière Montparnasse, le cimetière de son vieux quartier latin. C'est là où vraiment elle fut heureuse, car dès qu'elle passa l'eau pour aller jouer aux Français, ses tribulations commencèrent [1].

25. — Notre Ecole de Médecine vient de recevoir un legs fort appréciable.

Un malheureux garçon, fatigué de la vie, se pendit dans une des énormes pattes de la tour Eiffel. Voulant par sa mort se rendre utile à l'humanité, il mit dans sa poche un petit testament aux termes duquel il léguait son corps aux amphithéâtres de l'Ecole de médecine ; *brave garçon, va !*

9 Septembre 1891. — Mort, à Mont-sous-Vaudrey, de l'ancien Président, M. Grévy.

12. — Marais, de la Comédie-Française, dont les débuts furent si brillants à l'Odéon, notamment dans *les Danicheff* et dans le *Mauprat*, de George Sand, vient d'être pris d'une fièvre chaude qui a motivé son transfert dans une maison de santé. Il était, du reste, très souffrant et très énervé depuis assez longtemps ; c'est même à cause de cet état nerveux que Richepin monta sur les planches pour jouer à sa place le rôle de Nana Sahib, qu'il avait précisément composé pour Marais. Celui-ci avait un rôle important dans le *Thermidor*, de M. Sardou, mais la représentation en ayant été interrompue à la suite des désordres qui eurent lieu au Théâtre-Français, ce pauvre Marais en

[1] ***Souvenirs et Impressions d'un Bourgeois du quartier latin*, pages 99 et 124.**

fut très attristé, très frappé et ses nerfs n'en devinrent que plus malades.

16. - Ce soir, beaucoup d'étudiants quittent le quartier latin en criant : *A bas Wagner* ! et en chantant la *Marseillaise*. Ils prennent le boulevard Saint-Germain et enfilent la rue Solférino pour arriver au pont Solférino et se diriger ensuite vers l'Opéra. C'est, en effet, à l'Opéra que se donne aujourd'hui la première représentation de *Lohengrin*. Mais le pont étant défendu par la police contre l'invasion *française* des écoles, les étudiants ne peuvent le traverser et reviennent très vexés au Quartier. Du reste, la rive droite fournira probablement assez de protestataires pour conspuer Wagner.

17. — En effet, hier soir, autour de l'Opéra, il y avait au moins 20.000 personnes, les unes criant : *A bas Wagner !* les autres chantant la *Marseillaise*. Elles se seraient certainement désintéressées de la musique de Wagner, si celui-ci ne s'était pas mal comporté envers Paris. Au moment du siège par les Prussiens, il composa une pièce intitulée : *la Capitulation* afin de se moquer des souffrances des Parisiens qui, en 1861, avaient eu l'inoubliable tort de siffler son *Tannhaüser*. C'est ce que ne peuvent pardonner beaucoup de Parisiens, quoique Wagner soit mort déjà depuis six ans.

La représentation du premier acte marcha fort bien malgré de nombreuses boulettes d'assa fœtida, lancées sur les spectateurs et spectatrices. Ça changeait l'odeur habituelle des parfums de l'Opéra. Au premier entr'acte, les manifestants du terre-plein de l'Opéra, profitant de ce que les portes étaient ouvertes, se ruèrent sur le grand escalier et sifflèrent à qui

mieux mieux. Les pauvres municipaux eurent bien de la peine à les chasser. La représentation finit aussi bien que possible, grâce à de nombreuses arrestations, qui ne seront probablement pas maintenues, car il n'y a eu, en général, que de légers outrages aux agents.

18. — Marais a succombé aux accès de sa cruelle maladie

1er Octobre 1891. — On télégraphie de Bruxelles que le général Boulanger s'est suicidé hier 30 septembre, dans un des cimetières de cette ville, sur la tombe de sa maîtresse, Mme Bonnemain. Il s'est tiré un coup de pistolet dans l'oreille ; la balle a traversé le crâne, et le conservateur du cimetière, immédiatement prévenu, a retiré le pistolet de la main crispée du suicidé. Quelle douloureuse offense à la femme légitime !

15. — A la séance de rentrée de la Cour d'appel, M. X., avocat général, parla avec grande émotion du décès de M. Charles Bagneris, conseiller à la Cour d'appel de Paris, mort récemment d'un refroidissement au sortir d'une audience. Il était difficile de distinguer Charles de son frère Henry, également conseiller à la Cour d'appel de Paris, en vertu d'une dispense. C'étaient de vrais menechmes, jumeaux du reste, et s'aimant plus qu'on ne le peut dire.

Que va devenir Henry qui, depuis fort peu de temps, a sa retraite [1] ?

[1] Il fut nommé conseiller honoraire et alla se retirer à Douai, son pays d'origine.

4 *Novembre 1891.* — Dans la rue du Fouarre, la vieille rue universitaire du moyen âge, au numéro 6, se trouve un petit hôtel, qu'y a fait élever la *Societé pour l'Instruction élémentaire.* Cette Société a été fondée par Lazare Carnot, le fameux Lazare Carnot. Après Lazare, Hippolyte, son fils, s'en est beaucoup occupé ; il en a même été plusieurs fois le directeur. En mémoire de son grand-père, notre Président, Sadi Carnot, a envoyé à la Société un superbe buste de bronze de Lazare. Ce buste a été placé aujourd'hui avec beaucoup de solennité sur un socle au-dessus de la grande porte d'entrée de l'hôtel. Il y fait très bien.

A l'étage au-dessus se trouvent quatre médaillons de faïence reproduisant les traits de quatre savants, et tout en haut une grande bande d'ornements en faïence coloriée.

6. — Thiron, l'hilarant Thiron, le désopilant acteur de l'Odéon, puis des Français, vient tout récemment de mourir. Je l'ai connu fort longtemps à l'Odéon où il débuta vers 1853, au moment où je passais mes derniers examens de droit. Il jouait merveilleusement. En souvenir, je le vois encore s'escrimer avec sa mine si drôlette et son petit bedon si bizarre, dans le rôle de M. Boursoufflé de la comédie de Voltaire. Les étudiants en étaient engoués et à l'occasion de chacun de ses nouveaux rôles lui faisaient des ovations enthousiastes.

En dehors du théâtre, il plaisait aussi beaucoup. Etudiants et bourgeois le fréquentaient ; mon beau-père, qui demeurait près de l'Odéon, faisait tous les jours avec lui sa partie de dominos. Il me vantait sa constante bonne humeur et sa conversation pleine de spirituelles saillies. Voilà notamment ce qui m'a été raconté à propos des saillies si renommées de son

esprit : Un soir (je ne sais si c'était à l'Odéon ou aux Français), il se trouva mal en scène. Il eut une quasi congestion qui lui enleva tout sentiment pendant quelques minutes. Revenu à lui, il articula faiblement, mais gaiement, ces mots du *Malade imaginaire : purgare, seignare, clysterium donare.*

Pour faire complètement revenir à lui l'ami Thiron, on suivit, dit-on, le troisième conseil ; ce qui fut facile ; car, aussi bien à l'Odéon qu'à la Comédie-Française, se trouvent toujours préparés, dans la salle des accessoires, les fameux instruments nécessaires au lustre de la réception du docteur Argan, *savantissimi doctoris Argan.*

13. Les séminaristes soldats ayant terminé leur année de service militaire sont rentrés *tous* au séminaire de Saint-Sulpice. Il n'y a pas eu la moindre défection. Beaucoup de personnes ont cru que la loi militaire appliquée aux élèves des séminaires découragerait les vocations. Il n'y paraît guère. Cette loi du *sac au dos pour tout le monde* est, suivant mon humble avis, surtout bonne pour les séminaristes. Dorénavant, on ne pourra plus les soupçonner de s'être faits prêtres dans le but de se soustraire au service militaire. Leur influence ne pourra que s'accroître, surtout dans les campagnes. Les souvenirs communs rapprocheront le prêtre et le paysan.

14. — Un religieux de Saint-Jean-de-Dieu, que j'ai l'occasion de voir en allant visiter un malade, et que j'interroge au sujet de ses jeunes confrères revenus du régiment, me dit : « Tous nos jeunes frères sont rentrés dans de bonnes dispositions. Certes, il y a bien quelques rugosités à raboter chez ces enfants de Mars ; mais on les aplanira sans trop grande difficulté ».

15. — Hier, beau jour pour le sexe ! M^lle^ Leclerc, jeune fille de 21 ans, passa son examen de pharmacienne à l'Ecole de Pharmacie, sous les yeux de la belle Hélène. La belle Hélène, en effet, est représentée dans le curieux tableau de la grande salle d'examen en train d'offrir au jeune Télémaque un produit pharmaceutique: le *nepenthès*, afin de lui rendre ses forces très affaiblies en courant, sur toutes les mers, après son papa Ulysse.

17. — Deux grands ducs de Russie, accompagnés de M. Goron, chef de la Sûreté, ont visité, rue des Anglais, le cabaret du *père Lunette*.

28. — La neuvième chambre vient de condamner une masse de camelots qui vendaient sur les boulevards des cartes transparentes. Je me promenais un jour, boulevard Saint-Michel, avec mon ancien camarade de collège N., alors proviseur au lycée X. ; nous longions les ruines des Thermes-de-Julien ; personne n'était près de nous. A ce moment, un camelot s'approche de N. mystérieusement et lui montre une carte transparente des plus corsées. N. . le repousse énergiquement et me dit d'une voix désolée : « Voilà pourtant ce que l'on offre à mes lycéens jusque devant la porte de mon lycée ; c'est profondément regrettable ; Oh ! je vais me plaindre de nouveau » — « Mais, à propos, ajouta-t-il, en continuant, comment se fait-il que l'on m'ait proposé les cartes plutôt qu'à toi? » — « Mais, parce qu'avec ta belle barbe blanche en éventail, tu parais bien plus vénérable que moi avec mes maigriottes côtelettes d'avocat ; or, les clients des camelots sont de préférence des messieurs à l'air très respectable ». Je suffoquais tant je riais et lui se mit également à rire, mais ses yeux semblaient cependant me dire : « Ah ! si nous étions encore à

Louis-le-Grand, quelle belle paire de calottes tu recevrais. »

9 Décembre 1891. — Sur le boulevard Saint-Germain, passage des obsèques de don Pédro, empereur du Brésil. Au-dessus du char figure une immense couronne impériale. C'est vraiment bizarre (quoique, néanmoins, de très bon ton) de voir notre République présider aux obsèques d'un Empereur, chassé par une autre République. Le char a servi aux funérailles de M. Thiers.

— En revenant de voir ces obsèques, je rencontre Hickel, mon vieux copain à l'Ecole de Droit, ami intime de Gambetta, caissier, pendant longtemps, mais caissier sans appointements, qu'il n'a jamais voulu recevoir, du journal la *République Française*. Il m'a parlé du monument que l'Alsace vient d'élever à Gambetta sur une place de Ville-d'Avray. A la cérémonie, c'est lui qui, en sa qualité d'Alsacien, tenait le bocal plein d'esprit de vin où baignait le cœur de Gambetta. Ce cœur fut mis dans une retraite pratiquée en plein soubassement du monument. Voici ce que Hickel m'apprit : « Ce cœur, préparé par Paul Bert, fut respectueusement conservé par lui d'abord, puis par M^me^ Paul Bert après la mort de son mari. Il était si bien conservé qu'il était aussi frais qu'un cœur de bœuf à l'étal d'un boucher. Il était très gros. » Rentré chez moi, rue de Seine, je transcris *exactement* les paroles de Hickel.

Quel original que cet Hickel, que j'appelle toujours Nickel par plaisanterie. Jamais il n'a consenti à ce que Gambetta le fît décorer à cause des services qu'il avait rendus non pas seulement à la République-journal, mais encore à la République-Gouvernement et aussi au vieux pays de France. C'est un ancien

notaire de Mulhouse, fort patriote, qui n'a pas voulu rester notaire sous la domination des Prussiens. Il a épousé une demoiselle Dollfus, de la grande famille des Dollfus, une femme des plus distinguées à qui j'eus plusieurs fois l'honneur de présenter mes hommages respectueux [1].

10. — Comme je parlais du cœur de Gambetta à un docteur en médecine, celui-ci m'apprend que le cerveau de Gambetta est dans une vitrine au Musée d'anthropologie (à l'Ecole de Médecine). Ce n'est guère convenable ! Pourquoi ne pas l'avoir mis auprès du cœur ! Il y a un très noble précédent. Le cerveau de Jacques II, le dernier roi catholique anglais, se trouve dans l'ancienne chapelle du Collège des Escossois [2] en un très gracieux monument funéraire.

Corporis ipsius pars, quâ maxime animus viget, dit l'épitaphe.

24. — Mort de Mgr Freppel, député de Brest, évêque d'Angers. C'est un prêtre qui a grandement marqué au quartier latin. Quand l'empereur Napoléon III installa des chapelains au Panthéon, rendu au culte, l'abbé Freppel concourut pour une place qu'il emporta de haute lutte. Pendant plus de trois ans il fit, à l'église de Sainte-Geneviève, des conférence très suivies par les jeunes gens ; bientôt il fut nommé

[1] Hickel est mort depuis quelques années à mon bien grand chagrin. Son fils est aujourd'hui avocat à la Cour d'appel de Paris.

[2] Elle sert aujourd'hui de bibliothèque à l'Institution Chevallier, rue du Cardinal-Lemoine. Le monument funéraire a été conservé avec beaucoup de soin. Il est surmonté d'une urne dorée dans laquelle est conservé le cerveau du roi.

professeur d'éloquence sacrée à la Sorbonne. La jeunesse accourut encore à ses leçons.

30. — Il y a quelque temps le docteur Bertillon, chef de la statistique de la ville de Paris, épousait une charmante doctoresse. Cette dame vient d'être nommée médecin du lycée des filles de la rue des Rochers.

1892

10 Janvier. — Le Conseil de l'Ordre des avocats a prononcé la radiation de Me Laguerre, député, et, le motif de cette grave mesure ? M. Laguerre a fait acte de commerçant en administrant le journal la *Presse*. C'est donc, pour MM. les avocats, déshonorant de faire du commerce ? me dit-on ; non, sans doute ; mais le Conseil de l'Ordre défend aux avocats de faire du commerce dans l'appréhension d'actions judiciaires trop nombreuses devant les tribunaux même où ils exercent, et surtout dans la crainte d'une mise en faillite. On ne peut nier qu'une multitude d'actions judiciaires, qu'une mise en faillite, en déconsidérant un avocat pourrait déconsidérer l'Ordre en même temps. La mesure est dure, sans doute, mais prudente.

27. — Cette semaine deux suicides grâce aux poêles mobiles de l'inventeur russe Choubersky. Les malheureux suicidés ont eu plus confiance, en ces poêles, que l'inventeur lui-même, qu'on a, il y a quinze jours, trouvé dans son usine, la tempe percée par une balle de revolver.

Le malheureux eut probablement un moment d'aberration ; tous ces inventeurs n'ont pas la tête très forte. Il avait une forte somme dans sa poche, ce qui éloigne toute idée de mauvaises affaires.

31. — Un décret installe au Collège de France la nouvelle chaire *d'histoire générale des sciences* au profit de *M. Pierre Laffitte*, M. Pierre Laffitte le chef du « Positivisme » en France, le disciple bien aimé d'Auguste Comte. Celui-ci fonda le « Positivisme, » nouvelle religion, dont le sanctuaire a été pieusement conservé, rue Monsieur-le-Prince, dans l'appartement où est mort le philosophe.

De temps en temps M Laffitte y réunissait ses adhérents et y faisait des conférences, des homélies positivistes. Cette nouvelle religion tend à régénérer le monde, ni plus ni moins. La rue Monsieur-le-Prince commençait à devenir sacro-sainte. Mais, pour M. Laffitte, la chapelle positiviste de la rue Monsieur-le-Prince était trop petite, aussi avait-il déjà obtenu de faire des conférences dans une grande salle du Collège de France [1].

[1] M. Lucien Roure, dans son ouvrage intitulé : *Doctrines et Problèmes* (Retaux, éditeur, Paris), parle ainsi du nouveau cours de M. Laffitte :

« Les libres-penseurs se pressèrent au nouveau cours. Ils furent parfois bien étonnés, car Pierre Laffitte avait dans l'esprit une grande indépendance qui lui permettait de s'arrêter avec admiration devant certaines idées, tombées en discrédit ou rabaissées avec intention, quand lui-même les trouvait belles. Ainsi il ne se gênait pas pour prétendre, suivant du reste, l'opinion de son maître, Auguste Comte, que la meilleure compréhension de l'esprit et du cœur humain se trouve dans *l'Imitation de Jésus-Christ* ; pour lui il n'y avait pas de génie au-dessus de celui de saint Paul. Les protestations, il est vrai, ne manquèrent pas. Elles partirent surtout du Brésil, où le Positivisme avait conquis beaucoup d'adhérents. Le Chili vint à la rescousse et bientôt autel fut élevé contre autel. M. Georges Lagarrigue, originaire de Valparaiso, installa un nouveau temple positiviste au n° 13 de la rue de Poissy ».

M. Littré était aussi un positiviste, mais avec un esprit porté, comme celui d'Auguste Comte, vers tout ce qui lui semblait beau. Les dissidents avaient horreur aussi bien du Littréisme que du Laffittisme.

12 Février 1892. — Beaucoup de bijoux disparaissaient de vitrines du Musée de Cluny. On les a retrouvés dans les ruines des Thermes-de-Julien où, la nuit venue, les cachait un gardien. Il n'avait pas peur, lui, de l'ombre effrayante projetée par les murs romains, ombre qui, bien souvent, glaça d'effroi les soldats mis la nuit en faction au milieu de ces ruines.

16. — Sainte-Julienne.

Le jour de la Sainte-Julienne,
Point n'est rare que neige vienne

dit le proverbe.

Et en effet la neige est venue pour la première fois de la saison ; splendide aspect de Paris à 7 heures du matin ; mais à 10 heures ! mais à midi ! grâce au sel, répandu à foison sur la neige, quel gâchis noir ! Oh ! *sainte Julienne !* quel potage vous nous servez !

27. — En remplacement de M. de Freycinet qui a donné sa démission, M. le président Carnot a choisi M. Loubet comme président du Conseil des ministres.

7 Mars 1892. — Récemment est mort, en tombant de cheval, mon confrère Genets qui, comme avocat, était destiné à un fort bel avenir. Il aimait à causer avec moi sur les bancs de la salle des Pas-Perdus. Là donc, un jour il me raconta qu'il était uni par les liens de la plus affectueuse amitié avec Godefroid Cavaignac qui, justement, vient d'être nommé ministre. M^me^ Cavaignac l'avait, pour ainsi dire, choisi comme ami de son fils parce qu'elle lui reconnaissait beaucoup de sérieux dans l'esprit. Ils étaient ensemble à Charlemagne. En 1868 il organisa, au Concours général, la protestation (certains ont dit cabale) contre

le Prince Impérial qui devait couronner Cavaignac, lauréat en version grecque. Mais je laisse parler Michel Kanne qui vient, au sujet de cette protestation, de publier quelques curieux souvenirs dans le *Figaro* :

« Lié à Cavaignac par les liens d'une amitié déjà ancienne, fort de l'appui de son camarade, qui était décidé à rester à sa place, malgré l'appel de son nom, Genets organisa la résistance ou, pour mieux dire, la protestation ; je le vois encore, le jour de la distribution, à la porte de la Sorbonne, réchauffant le zèle des tièdes et groupant autour de lui la petite troupe qui devait faire au lauréat, non pas un cortège, mais un rempart de ses applaudissements. Ce fut lui qui donna le signal à l'appel du nom de Cavaignac ; et, en quelques instants, les bravos, comme une traînée de poudre, roulèrent sur les bancs des autres lycées, complices improvisés de cette petite démonstration républicaine.

« A la suite de cette aventure, Godefroid Cavaignac quitta Charlemagne avec Genets, pour Louis-le-Grand, où ils achevèrent leurs études. »

11. — A neuf heures moins un quart du soir un formidable coup de canon se fait entendre. Il semble être tiré à deux pas de mon domicile.

12. — Tout au matin, ma cuisinière en revenant de chercher son lait, vient me dire que le prétendu coup de canon d'hier était le bruit causé par une explosion de dynamite. On a voulu faire sauter le n° 136 du boulevard Saint-Germain, parce que dans cette maison demeure M. Benoît, conseiller à la Cour d'appel, qui a présidé les débats d'un procès contre les anarchistes. La maison est dans un triste état, dit-elle ; toutes les portes ont été arrachées de leurs gonds et tous les carreaux cassés.

Je dégringole en bas de mon escalier pour aller voir immédiatement cette maison située à deux pas de chez moi ; mais un sergent de ville ne me permet pas de m'arrêter devant. Je vais sur le trottoir, de l'autre côté du boulevard ; heureusement il n'y a que des dégâts matériels ; c'est précisément l'appartement de M. Benoît qui a le moins souffert.

23. — M. le juge d'instruction Athalin a reçu une lettre anonyme le prévenant que l'attentat a été commis par un nommé Ravachol.

27. — A huit heures et demie du matin, autre explosion plus épouvantable au n° 2 de la rue de Berlin, où demeure M. Bulot, substitut du procureur général. Ce magistrat a conclu dans l'affaire dont M. Benoît a connu comme président. L'escalier s'est effondré et cinq personnes ont été blessées. M. Fournier, pharmacien, neveu de ma vieille amie, M^lle^ Fournier, de Péronne, a été obligé d'emporter sa femme qui venait d'accoucher une heure auparavant. Tous les meubles de la maison ont été réduits en miettes.

28. — Je n'ai jamais vu une pareille terreur à Paris. Ces explosions des 12 et 27 mars ne sont pas cependant les premières ; déjà une explosion de dynamite eut lieu dans l'urinoir, placé à côté de la caserne Lobeau et une autre dans une maison appartenant à M. le comte de N. .

M. Loubet, président du Conseil, demeure au n° 93 de la rue de Seine, avec les sénateurs Hugot et Marcou. Leurs co-locataires ont exigé qu'il y eût toujours deux sergents de ville à la porte pour empêcher de jeter dans le corridor des matières

UNIV. OF CALIFORNIA

explosibles Je les vois de mes fenêtres. Que ces pauvres agents ont l'air de s'amuser !

31. — Arrestation, boulevard Magenta, n° 22, au restaurant Véry, sur l'indication du garçon serveur, de l'anarchiste Ravachol, déjà désigné dans une lettre anonyme, comme le dynamiteur du boulevard Saint-Germain.

5 Avril 1892. — Ravachol avoue.

16. — Le Conseil municipal de Paris a offert une médaille d'or à Jules Lhérot, le garçon de café du restaurant Véry, qui a fait arrêter Ravachol.

26. — Réponse des amis de Ravachol : hier soir, à 9 h. 1/2 du soir, explosion au restaurant Véry.

Lhérot, le beau-frère de Véry, ne fut pas du tout atteint. Il dînait dans l'arrière-boutique. Son beau-frère Véry (38 ans), fut, au contraire, cruellement blessé. Il était au comptoir. M^me^ Véry et sa fille, âgée de 13 ans, ont été également blessées, mais pas gravement. Lhérot avait reçu une lettre de menaces.

— Ce n'est plus deux, mais quatre sergents de ville qu'on a postés à la porte de M Loubet.

M^me^ Loubet est partie pour Montélimar. Elle paraît enceinte. Je comprends qu'elle ne tienne pas à accoucher à la dynamite, comme la pauvre pharmacienne de la rue de Berlin.

27. — Hier, Ravachol passait en Cour d'assises pour avoir tenté de faire sauter la maison du boulevard Saint-Germain et celle de la rue de Berlin. Il ne niait nullement. De son vrai nom il s'appelle Kœnigstein

(*pierre du roi*, en allemand) ; il est étranger ; sa mère s'appelait Ravachol. Il s'en est tiré avec une condamnation à une peine de travaux forcés à perpétuité. L'impression produite par ce quasi-acquittement est déplorable. Mais ce n'est pas raisonnable de penser ainsi. Aucune mort d'homme n'est à regretter. Les moëllons et les bocaux du pharmacien Fournier ont eu seuls à souffrir. Du reste Ravachol va être renvoyé devant la Cour d'assises de Montbrison pour répondre à une prévention d'assassinat. Il aurait, dans les environs de Saint-Etienne, assassiné un ermite de 80 ans, après l'avoir volé. Le roman se mêle au drame.

31. — M. Carnot est allé voir M. Véry à l'hôpital Saint-Louis Il lui a donné 1.000 fr. et 600 fr. à d'autres blessés, notamment à un pauvre ouvrier typographe qui prenait un verre au débit Véry au moment de l'explosion. Les habitants du quartier de l'hôpital Saint-Louis ont fait une ovation à M. Carnot quand il est sorti de l'hôpital.

1er Mai 1892. — Je vais à l'Exposition de peinture. C'est un drôle de jour d'ouverture. Les salons sont pleins d'officiers de cuirassiers. Le palais de l'Industrie est en effet gardé par plusieurs escadrons appelés à Paris pour empêcher la manifestation que veulent faire certains révolutionnaires. Les officiers se promènent avec de minuscules matelas autour du buste. C'est sur ces matelas que se fixent les cuirasses. Ils ont, de plus, des bottes molles et de gracieux bonnets de police. On les regarde plus que les tableaux.

9. — Je retournai à l'Exposition pour y admirer le tableau de mon compatriote, François Tattegrain, qui a fait, pour l'Hôtel de Ville, l'entrée à Paris de

Louis XI, tout jeune roi. La reconstitution de l'ancien Paris est fort réussie.

10. — L'ouvrier typographe, blessé lors de l'explosion du restaurant Véry, est décédé.

13. — M. Véry, lui aussi, a succombé à ses blessures. Il fut enterré au Père-la-Chaise A la tête du cortège marchait le ministre de l'Intérieur, M. Loubet, qui a prononcé sur la tombe entr'ouverte des paroles fort émues. Il a dit que M. Véry était tombé comme un soldat sur un champ de bataille. Il s'est, en effet, sacrifié à la société. Combien de gens auraient laissé partir Ravachol sans rien dire, dans la crainte d'attirer sur eux la vengeance des dynamiteurs.

24 Juin 1892. — La Cour d'assises de Montbrison a condamné Ravachol à la peine de mort pour vols, incendies et assassinat d'un ermite. Il avouait.

25. — Malgré les dynamitards, la rente monte.

Aujourd'hui 25 juin 1892, date fameuse ! le 3 °/₀ est monté au-delà du pair, à 100 fr. 30. Les uns disent : « Quel triomphe pour la République ! » Les autres : « Quelle honte pour la République ! l'avenir est si peu sûr que l'argent n'ose se mettre dans le commerce et va se nicher dans la rente. » Voilà qui est d'un esprit inventif !

2 Juillet 1892. — Le boulevard Saint-Michel est en ébullition. Une jeune fille, M^lle^ Chauvin, devait soutenir sa thèse de doctorat en droit ; les professeurs voulurent la lui faire passer dans une petite salle presque déjà remplie par toutes les amies et connaissances de la candidate ; fureur des étudiants qui ne

purent entrer. La porte, qu'on avait fermée, fut brisée; le président de thèse, M. Beudant, tout affolé, leva la séance. Le bruit se continua au dehors de l'Ecole.

A un autre jour la thèse, dans une grande salle et au milieu des camarades de tout sexe, le beau et le laid.

6. — Aujourd'hui, soutenance de la thèse de M^lle^ Chauvin, cette fois dans une grande salle. Les étudiants l'eurent bien vite remplie. Ils ont été très calmes, mais ils n'ont pas cependant encore été suffisamment aimables. La thèse contenait certaines théories en faveur de l'émancipation des femmes, ce qui ahurissait les professeurs, vieux légistes partisans de la dépendance féminine ; naturellement ils faisaient des objections à la candidate et les objections étaient chaque fois accueillies par les vigoureux applaudissements des étudiants mal appris.

Il faudra pourtant vous y habituer, les gars ! On va changer le fameux article : *la femme doit obéissance à son mari*. Les femmes, après tout, ont été assez longtemps dépendantes. Il y a de graves projets en l'air. Une fois nés, les bébés devront être portés, nettoyés et pomponnés par les maris ; à chacun son tour. Tenez vous ça pour assuré, beaux fils. Quand la loi sera changée, il ne s'agira pas de faire des manières, et si vous en faites, maris récalcitrants, on ira chercher les agents qui vous diront : « Ah ! ça, pas de rouspétance ; nettoyez l' marmot ! ou au poste. »

M^lle^ Chauvin a été reçue docteur en droit ; sa thèse était du reste remarquable.

11. — Ravachol a été exécuté sur la place publique de Montbrison ; pourvu que les dynamiteurs ne veuillent pas venger sa mort comme ils ont vengé son arrestation.

30. — Vient d'être nommé à l'Institut (Académie des Beaux-Arts) M. Frémiet, qui a fait la statue de Jeanne d'Arc, sur la place des Pyramides, c'est-à-dire cette insignifiante paysanne[1] campée sur un énorme percheron ; mais il a exécuté d'autres œuvres, magnifiques celles-là, qui se trouvent au Jardin des Plantes : *l'Homme de l'âge de pierre* et *le Gorille emportant une femme*. C'est lui aussi qui a créé les beaux chevaux de la fontaine de l'Observatoire ; ces chevaux se cabrent en recevant dans les naseaux l'eau que leur jettent d'affreuses tortues, pour les empêcher de trop contempler les *quatre belles parties du monde* de Carpeaux.

Dans sa jeunesse Frémiet travailla longtemps à la clinique de l'Ecole de Médecine et lui fournit de superbes pièces anatomiques en cire.

31. — M^me^ Véry, guérie, mais complètement ruinée par l'explosion qui a détruit son restaurant et tué son mari, ayant de plus une petite fille de treize ans à sa charge, vient d'obtenir de M. Poubelle, préfet de la Seine, la concession d'un kiosque (de choix probablement) pour vendre des journaux. M. Carnot a déjà donné mille francs à son mari ; tout ceci est bien peu.

Le bruit court que Lhérot, le frère de M^me^ Véry, l'auteur de l'arrestation de Ravachol est parti à l'étranger pour éviter des vengeances.

5 Août 1892. — Hier, 4 août, un incident des plus comiques eut lieu à la Madeleine, ou plutôt sur le trottoir, bordé par la grille de la Madeleine. Un officier

[1] Il m'a été dit que cette statue était tout à fait réaliste et représentait le type de beaucoup de paysannes lorraines.

de dragons, M. de N..., venait de se marier La jeune épousée, accompagné de son époux, descendait le grand escalier ; derrière elle un appariteur à chaîne lui tenait sa traîne de robe. Tout le monde admirait la mâle beauté de l'époux, la grâce de l'épouse, la splendeur de la traîne et les opulents mollets de l'appariteur ; tout allait bien et chacun de s'écrier : « quel beau mariage ! » Mais, au moment précis où la traîne de la robe dépassait la grille de l'église, deux vigoureux commissionnaires se ruèrent sur l'appariteur et cherchèrent à la lui arracher des mains. Lui ne voulut pas la lâcher, eux s'y efforcèrent ; la queue cria, gémit, s'effilocha et se déchira lamentablement. M. de N... fut obligé de donner une rude correction aux commissionnaires. C'était un tumulte affreux sur le trottoir que la foule des invités avait envahi. « Mais qu'est-ce que ça veut dire ? » disait tout le monde. « Ça veut dire, criaient les commissionnaires, que l'appariteur n'a pas le droit de porter la queue de la mariée une fois qu'elle arrive sur le trottoir ; c'est plus l'église ; le trottoir, c'est la rue ; or la rue nous appartient. » D'un moment à l'autre attendons-nous qu'à Saint-Séverin et à Saint-Sulpice, les commissionnaires émettent de pareilles prétentions. Ces deux églises sont séparées également de la rue par une grille. Si pareille chose se présente, que le marié suive l'exemple de M. de N...

11. — M. Gidel, proviseur de Louis-le-Grand, est définitivement déchargé de son travail de galérien. Il va à Condorcet se reposer, Condorcet étant un simple collège d'externes, dont l'administration est facile. Il n'a pas volé son demi-repos, ce pauvre monsieur, car cette situation de proviseur à Louis-le-Grand équivaut à une situation de garde-chiourme.

Il lui fallait une énergie peu commune pour contenir une population considérable de jeunes gens plus ou moins disciplinés. Enfin nous n'allons plus entendre ces cris qui nous assourdissaient à chaque instant sur le boulevard Saint-Michel : « Conspuez Gidel ! Conspuez ! »

— Aux magasins des Domaines, rue des Ecoles, 22, on a procédé à l'adjudication d'une foule d'objets inutilisés par suite de la clôture d'instructions criminelle, tels, notamment, que la malle où fut enfermé l'huissier Gouffé. La famille la racheta, même assez cher, pour en empêcher l'achat dans un but de spéculation.

15. — Peu de petites voitures aujourd'hui, les cochers se disputent encore avec M. Bixio, le directeur de la Compagnie générale.

16. — Encore moins de voitures qu'hier.

17. — Une horrible panique s'est emparée, hier, de tout le quartier de la Sorbonne ; des explosions successives éclataient dans cette fameuse maison de la place de la Sorbonne, n° 2, où, en 1869, eut lieu un épouvantable accident, dû au picrate de potasse. Le même marchand de produits chimiques, ou du moins son successeur, est toujours là. Donc, hier matin, vers onze heures, différentes explosions faisaient fuir les habitants de la rue. Les braves étudiants, au contraire, accouraient et l'un d'eux emporta, de la maison menacée, une vieille femme, à qui les jambes affaiblies, ne permettaient pas de s'enfuir. Le feu jaillissait, en une colonne immense, le long d'une cour très étroite. Tout à coup, un homme s'échappa de la cave, les vêtements en feu. Les employés de la maison, avec

beaucoup de courage, se jetèrent sur lui et lui arrachèrent ses vêtements brûlants. Le feu s'arrêta enfin grâce aux pompiers de la rue de Poissy et le quartier en fut quitte pour la peur.

18. — M. Bixio a tenu bon et voilà les cochers qui baissent pavillon et se remettent à marcher, mais ils ne sont pas de bonne humeur. Comme, somme toute, ils ne roulent pas précisément sur l'or, c'est à nous, bourgeois, de les consoler, de les calmer en leur donnant de larges pourboires.

20. — La rente, qui était revenue au-dessous du pair, est remontée au-dessus et cela *cum plauditu magno*.

21. — On connaît maintenant l'auteur de l'explosion du restaurant Véry. Ce restaurant était en même temps un débit de vins. Après avoir allumé la mèche de sa bombe, placée dans un panier, le nommé Meunier entra, déposa par terre son panier près du comptoir, but rapidement le verre de boisson, par lui demandé, et s'esquiva au plus vite sans reprendre son panier. L'explosion eut lieu immédiatement après son départ.

26. — Des nouvelles effroyables nous arrivent de Hambourg, décimé par le choléra ; nous nous effraons facilement, car depuis quelque temps nous avons à Paris de très nombreuses cholérines. De plus, nous sommes gratifiés de continuelles arrivées de juifs Russes fort sales, qui arrivent de Russie en emportant, croit-on, des germes de choléra. Ils campent pendant quelques jours à Paris, les pauvres diables, avant de partir pour l'Amérique. Hier il y en eut une cinquan-

taine qui se couchèrent par terre le long de la prison de Mazas, pour passer la nuit. Tout le monde s'enfuyait en les croyant atteints du choléra. Mais, enfin, des gens charitables en eurent pitié et les conduisirent dans de petits hôtels, après les avoir fait désinfecter. Quand ils seront partis, les hôtels seront désinfectés à leur tour.

27 Août 1892. — On se chuchotte à l'oreille : *le choléra est à Paris*, ce qui n'empêche pas les glaciers de faire de bonnes affaires. La sainte canicule, leur patronne, pousse à leurs terrasses de vraies foules.

5 Septembre 1892. — Mers. -- Ma fille et moi passons nos vacances à Mers ; de ma fenêtre j'ai vu un vaisseau qu'on empêchait d'entrer au Tréport parce qu'il venait du Nord, du côté de Hambourg, où le choléra fait des ravages effrayants.

9. — *Mers.* — C'est, aujourd'hui, un bateau anglais qu'on ne veut pas laisser arriver au Tréport.

12. — *Mers.* — Nouvelles de Paris, du quartier des écoles : il y a eu deux décès par le choléra.

21. — *Mers.* — Nouvelles de Paris : hier, 39 cas. Les Parisiens ont vraiment pris trop de glaces.

22. — La Chambre, avant de se séparer, a voté un crédit de 320.000 fr à distribuer aux victimes des explosions de dynamite. On a sans doute déjà songé plus sérieusement à M^me^ Véry et à sa fille.

M. de Montesquiou, mon voisin, propriétaire de la maison dynamitée sise boulevard Saint-Germain, aura une indemnité de 20.000 fr. d'après les décisions d'une

commission parlementaire. Un locataire, M. Besson, ancien juge au Tribunal de commerce, touchera même somme.

6 Octobre 1892. — De mes fenêtres, j'ai vu défiler pompeusement les obsèques de M. Renan, mort dimanche. C'étaient des obsèques officielles, aux frais de l'Etat. J'en fus attristé. Car enfin M. Renan en retirant la foi du cœur de beaucoup d'hommes leur a enlevé par cela même toute consolation dans les épreuves de la vie.

Le corbillard était magnifique ; c'est celui qui a servi à M. Thiers ; il y avait au sommet un superbe pompon.

Au-dessus du corbillard se trouvait autrefois une petite statue. On l'a fait enlever dans la crainte probablement qu'on ne la prit pour un ange. Le soi-disant ange fut donc remplacé par le superbe pompon que nous avons admiré. Mais quand le corbillard arriva au cimetière Montmartre, il ne put, à cause du pompon, passer sous le pont Caulaincourt, ce pont ignominieusement jeté au-dessus du champ des morts ; grand embarras. On grimpa sur le corbillard pour enlever le pompon, mais celui-ci ne voulut pas se laisser faire ; on l'avait, en effet, soigneusement rivé au-dessus du catafalque ; il y resta. Le cercueil fut alors descendu et porté à bras jusqu'au caveau de la chapelle où il devait être placé.

22. — L'Etat a, pour l'agrandissement de l'Ecole des Beaux-Arts, acheté l'hôtel de Chimay, situé quai Malaquais.

2 Novembre 1892. — En passant dans la rue de Tournon, un ami me fait remarquer une devise

grecque peinte sur la devanture d'une boutique de coiffeur, boutique placée juste en face de la caserne des Municipaux :

Keirô takista kai siôpô.
(*Je rase très vite et je me tais*).

Cette vieille devise grecque a été indiquée au coiffeur par M. Renan, qui vient de mourir. Voilà du moins ce que l'on raconte :

Avant d'être administrateur au Collège de France, M. Renan demeurait rue de Tournon, près de la caserne et se faisait raser par le *figaro* d'en face, qui, sans doute, parlait en rasant. Comme celui-ci lui demanda une devise grecque pour mettre sur sa boutique, M. Renan la lui donna telle qu'elle se trouve encore aujourd'hui en bonne évidence.

Le perruquier mit la devise à contre-cœur, mais voulut avoir sa revanche ; pas bête, il se dit : « peu de personnes comprennent le grec, servons aux passants une autre devise, mais en latin, cette fois » ; et il s'adressa à un grand latiniste qui, plein d'aménité, lui fournit cette autre :

Sta viator
Crede caput
Aures que mihi.

Arrête-toi, passant, et confie-moi ta tête et tes oreilles. Grâce à ces deux devises l'une en grec, l'autre en latin, les municipaux d'en face ont acquis quelque teinture des belles lettres.

3. — Dernièrement est mort, à 83 ans, un vieil académicien, M. Xavier Marmier, administrateur honoraire de la Bibliothèque Sainte-Geneviève, dont

il fut le directeur pendant quarante ans. Grand voyageur devant le Seigneur, il a publié de charmants récits de ses voyages. On prétend qu'il a promis à ses bons amis, les bouquinistes des quais, de leur léguer 1500 francs, afin qu'ils se réunissent en un banquet pour boire à son souvenir. S'il a beaucoup voyagé en Europe il a encore plus voyagé à Paris... sur les quais. Il a trouvé des merveilles dans les boîtes.

Dans les derniers temps de sa vie, il ne pouvait plus se tenir debout, mais ça ne l'empêchait pas d'aller rendre visite aux boîtes des bouquins. Il se faisait conduire en voiture le long des quais et les bouquinistes venaient lui présenter ce qu'ils croyaient avoir de mieux.

Le pauvre cher homme a voulu être enterré en terre natale, à Pontarlier, au pied des montagnes de son Jura, au milieu des douces senteurs de l'absinthe.

Il est à présumer que les bouquinistes, le jour du dîner promis, n'oublieront pas l'apéritif avec l'absinthe de Pontarlier.

8. — Au n° 11 de l'avenue de l'Opéra, il a été déposé un engin bizarre, devant la porte des locaux occupés par la *Société des Mines de Carmaux*. Les sergents de ville, appelés, ont pris cet engin et l'ont emporté à leur poste de police, rue des Bons-Enfants. Là, il a fait explosion en broyant ces braves agents.

14 — La maîtresse de piano de ma fille Céline, en venant lui donner sa leçon, nous raconte que son oncle, l'abbé Millault, curé de Saint-Roch, fut immédiatement prévenu de l'explosion de la rue des Bons-Enfants. A ce moment un grand mariage venait d'être célébré au maître-autel de son église, que beaucoup de personnes n'avaient pas encore quittée. Tout ému, il

monta en chaire et apprit l'événement à ces personnes en leur demandant des prières pour les malheureux sergents de ville, victimes de leur courage. Aussitôt toutes s'arrêtèrent et reprirent leurs chaises ; les chantres, qui avaient chanté à la cérémonie nuptiale, vinrent, revêtus de vêtements noirs, réciter l'office des morts,

27. — Inauguration, dans le jardin du Luxembourg, du buste de Théodore de Banville, près de l'Odéon, là où se jouèrent si souvent ses charmantes piécettes. Le buste est fort ressemblant ; l'artiste a très bien attrapé le port de la tête, toujours relevée, mais sans morgue.

François Coppée a prononcé une très gracieuse allocution. « ... Quant à moi, dit-il en s'adressant à Théodore de Banville, quant à moi, dont tu savais le sentiment filial, j'éprouve une émotion très douce et très profonde en saluant, le premier, ton image dans ce beau parc où tu as promené si souvent tes rêveries, où tous les lilas te connaissent ; c'est le jardin des Amoureux. Près de ton monument, au mois de mai, ils s'y donneront leurs rendez-vous et trouveront que la place est bien choisie pour leur poète, devant les fleurs ses amies, entouré de ses frères les oiseaux... »

17 Décembre 1892. — Georges Hachette, le second fils du fondateur de la Maison Hachette, est mort, à 54 ans, d'une congestion cérébrale. Il avait maintenu très haut le renom de la vieille maison. Il s'occupa spécialement d'ouvrages qui augmentèrent considérablement les connaissances littéraires, artistiques et scientifiques des gens du monde, notamment du dictionnaire de la langue française, de Littré. Il fut associé à ses beaux-frères, Louis Bréton et Emile

Templier, et après leur mort à ses neveux, Fouret, Armand Templier, Guillaume Bréton et Joret-Desclosières.

Louis, le fondateur de la maison, était élève de l'Ecole Normale quand elle fut licenciée en 1822. Sa carrière étant brisée, il eut l'heureuse idée de fonder une librairie classique à laquelle il donna pour devise : *sic quoque docebo*. Comme son père, Georges Hachette a pu dire : *ego quoque docui*.

24. — Mon ancien co-locataire de la rue de la Sorbonne, n° 2, M. Hermite, vient d'être honoré à la Sorbonne d'une façon tout à fait charmante. Il a 70 ans d'âge et 50 ans d'exercice comme professeur d'algèbre transcendante supérieure. Tout d'abord les plus grands savants de Paris lui ont offert une médaille d'or. Puis M. Darboux, doyen de la Faculté des sciences, a célébré dignement ses louanges ; enfin le *Ministre de l'Instruction publique* lui a annoncé son élévation à la dignité de grand-officier de la Légion d'honneur. Etant dans une situation supérieure à la sienne, puisque rue de la Sorbonne, n° 2, je demeurais au deuxième, tandis que lui demeurait au premier, j'assistais, pour ainsi dire, à l'éclosion de ses grands problèmes algébriques ou géométriques. Tout à coup, au milieu d'un grand silence, montait un air délirant de piano. C'était M. Hermite qui exhalait sa joie en musique. Ma femme me disait : « Oh ! M. Hermite a trouvé quelque chose de bien, quelque beau problème. »

M^me^ Hermite est la sœur du grand savant M. Bertrand, dont la physionomie est connue dans tout Paris. Il a eu en effet le nez brisé dans la fameuse catastrophe arrivée le 8 mai 1842 sur le chemin de fer de Versailles, rive gauche. M. Hermite était avec lui

dans le même compartiment ; il n'en est sorti qu'avec une jambe broyée, ce qui le fait boîter douloureusement.

Souvent, quand je demeurais rue de la Sorbonne, je le regardais sans qu'il s'en doutât et je le voyais s'arrêter parfois, tant ses souffrances étaient grandes ; néanmoins sa figure respirait la résignation, résignation qu'il puisait dans une foi chrétienne très vive.

28. — Glorieux pendant du triomphe de M. Hermite. Hier matin, les 70 ans de M. Pasteur ont été également célébrés à la Sorbonne. Ses confrères de l'Académie des sciences lui ont, dans le grand amphithéâtre, offert une médaille où était gravé son portrait. Il est entré dans cet amphithéâtre au bras du président de la République. Ce faisant M. Carnot honorait Pasteur, mais s'honorait en même temps. Les étudiants, accourus en foule, ont fait à l'illustre septuagénaire une ovation admirable. Jamais un savant français n'eût de pareils honneurs. On l'assit à une petite table et les délégués des corps scientifiques de l'Europe vinrent lui apporter des adresses comme à un souverain. Ses compatriotes eurent la touchante idée de lui apporter la photographie de sa ville natale et celle de son acte de naissance. M. Pasteur eut une indicible émotion quand il vit la signature de son père.

1893

1er Janvier. — Les 1er janvier et 31 décembre 1893, tombant également tous deux un dimanche, l'année aura cinquante-trois dimanches.

21. — Centenaire de la mort de Louis XVI. On vend dans les rues le fac-simile de la *Gazette de France* du 22 janvier 1793, c'est-à-dire le texte et la gravure représentant le Roi sur l'échafaud.

— A Saint-François-Xavier, grand service du centenaire, commandé par le comte de Paris, arrière-petit-fils de Philippe-Egalité. C'est très bien ; mais c'est bien le moins.

4 Février 1893. — Obsèques de Mme Bonjean, la veuve du regretté président, massacré à la Roquette. Superbe assistance dans laquelle on remarquait le Père Didon et beaucoup d'hommes de grand talent et de haute situation.

Voici la lettre de faire part que je reçois :

M. Vous êtes prié d'assister au service qui sera célébré le samedi 4 février 1893, à 10 heures très précises, en l'église Sainte-Clotilde, pour le repos de l'âme de Madame Adélaïde-Victoire-Marie-Flore de

Malherbe, veuve de Monsieur le Président Bonjean, décédée à Paris, le 27 janvier 1893, dans sa soixante-douzième année, munie des sacrements de l'Eglise.

De Profundis !

De la part de Monsieur Georges Bonjean, Juge suppléant au Tribunal de la Seine ; de Monsieur Maurice Bonjean, Avocat à la Cour de Paris, et de Monsieur Jules Bonjean, Docteur en droit, ses fils.

L'inhumation aura lieu dans la chapelle de la famille, à Orgeville (Eure).

Le curé de la paroisse, M. Gardey, a prononcé une touchante allocution ; il a fait remarquer que Mgr Darboy et le président Bonjean, tombant sous les balles des mêmes assassins, avaient scellé l'union de la Religion et de la Magistrature.

12. — La première chambre de la Cour vient de condamner M. Ferdinand de Lesseps et son fils Charles à cinq ans de prison, M. Eiffel et divers à deux ans, pour malversations dans l'affaire de l'isthme de Panama, affaire complètement tombée en déconfiture. L'instance correctionnelle venait devant la première chambre de la Cour parce que M. Ferdinand de Lesseps est grand'croix de la Légion d'honneur. Ferdinand de Lesseps n'a point paru, il est en enfance. Me Barboux s'est présenté pour Charles de Lesseps et Me Waldeck-Rousseau pour Eiffel. Mes Martini et Du Buit pour deux autres prévenus. Le ban et l'arrière-ban du jeune barreau est accouru pour entendre Barboux, mais surtout Waldeck dont tous les jeunes veulent imiter la manière de plaider. De plus le bruit, plus ou moins fondé, avait couru au palais que M. Eiffel lui avait donné cinquante mille francs d'honoraires. C'était assez pour faire accourir tous les

avocats stagiaires, afin de contempler un avocat, dont le travail fort grand, il est vrai, était coté à un si haut prix.

Tout le monde trouve excessive la sévérité de la Cour, surtout en ce qui concerne les de Lesseps. Ceux-ci n'ont pas, au dire de tous, mis un sou dans leurs poches. S'ils ont donné de grosses sommes à beaucoup d'hommes politiques influents, c'était comme contraints et forcés et pour les empêcher de mettre des bâtons dans les roues de leurs wagons inter-océaniques.

22 Mars 1893. — Obsèques de Jules Ferry, mort le 17 mars. Il était président du Sénat depuis quelques jours. Mon appartement, en un clin d'œil, est vite envahi par une foule d'amis, afin de voir défiler le cortège qui vient de quitter le palais du Sénat. Grande pompe officielle, mais en même temps grande cohue de sénateurs et députés, puis d'individus sans aucune tenue, d'un débraillé inouï.

M. Jules Ferry est mort d'une maladie de cœur. Au moment de mourir il se jeta, *dit-on*, dans les bras de son frère en criant : « Charles, sauve-moi ! » Quelle mort pleine de désolation, que celle des hommes qui n'ont aucune espérance ! Il avait consenti à l'avoir pour lui cette mort, mais pas pour son père qu'il aimait tendrement. Quand ce père vénéré fut sur le point de mourir, Ferry courut à toute haleine chercher un prêtre et put l'amener à temps. Dieu lui saura gré de cette piété filiale.

Ferry était de 1832 et moi je suis de 1831. Nous étions donc tous les deux de la même génération comme avocats. N'ayant guère de clientèle et n'y tenant peut-être pas beaucoup du reste, il se lança dans le journalisme. Il était notamment rédacteur du

Droit, pour lequel il était excessivement dévoué. J'avais un jour plaidé contre Fernand Desportes une jolie affaire. Il s'agissait de la destruction, par un propriétaire barbare, d'un gros arbre qui abritait et cachait le fameux acteur Fechter, mon client, pendant qu'il apprenait ses rôles dans son jardin de la rue de Navarin. Ferry fut très contrarié parce que nous n'avions pas songé à le prévenir et que le compte rendu avait paru, en dehors de nous, il est vrai, dans la *Gazette des tribunaux*. Desportes et moi fûmes vivement ennuyés de lui avoir causé cette contrariété.

Il ne plaidait pas mal, mais somme toute, il avait un talent ordinaire. Ce talent s'affirma plus tard d'une façon surprenante, au milieu des batailles de la politique. A la tribune il fut tout autre qu'à la barre, même beaucoup mieux. Je revis un jour à Paris un de mes anciens amis, qui, après avoir quitté Paris pour remplir de hautes fonctions en province, y revenait comme député, très conservateur et très catholique. Il avait fréquenté le palais comme avocat stagiaire et avait très bien connu Ferry. Il me dit : « J'ai déjà entendu plusieurs fois Ferry à la Chambre; j'ai été tout surpris de le retrouver avec tant de puissance dans la parole. Jamais, si je ne l'avais entendu, je n'aurais cru à une telle transformation. »

C'est d'ordinaire tout le contraire. Les meilleurs avocats deviennent à la tribune de déplorables orateurs.

23. — Samedi matin, 18 mars, chez les Dominicains du faubourg Saint-Honoré, prenait fin une retraite qu'avait prêchée le Père Le Vigoureux à un grand nombre de personnes de haut parage. Il dit à peu près ceci :

« Le 6 novembre 1880, nos religieux furent expulsés de leurs

couvents, par les ordres d'un homme qui a paru hier devant Dieu, emporté subitement...

« Je vous ai parlé, au cours de cette retraite, de la charité fraternelle, du pardon des injures ; c'est le moment de mettre en pratique ces vertus si chrétiennes...

« Mes frères, nous allons dire un *De profundis* ensemble pour que Dieu fasse miséricorde à cette âme. »

Le Père Le Vigoureux a bien fait de parler ainsi ; d'autant plus que Ferry, au sentiment de beaucoup de personnes, agit à contre-cœur contre les Dominicains. (Voir *Calendriers*, 1re série, page 185 *in fine*).

9 Avril 1893. — Aujourd'hui dimanche, M. Hyacinthe Loyson a quitté la cure gallicane de la rue d'Arras ; il a mis un prêtre néo-catholique à sa place. Quant à lui, il va se livrer exclusivement à la prédication. Les mille et un détails de la gestion d'une cure, même petite, l'absorbaient et l'empêchaient de s'occuper d'éloquence.

Le matin du départ, M. et Mme Loyson ont communié des mains du nouveau prêtre néo-gallican, consacré par l'archevêque janséniste d'Utrecht.

La chapelle de la rue d'Arras est une ancienne salle de concerts assez grande, et je doute qu'une fois le Père Hyacinthe parti elle puisse facilement se remplir et faire ses frais.

30. — Les élèves de l'Ecole Normale sont allés, rue *Dutot*, rendre visite à M. Pasteur, dans son nouveau laboratoire. Ils lui ont apporté un vase artistique, en souvenir de son ancien laboratoire, installé si longtemps chez eux rue d'Ulm, à l'Ecole Normale ; c'est là que Pasteur fit ses admirables découvertes.

1er Mai 1893. — La maison attenant à l'Ecole de Droit, maison qui faisait le coin de la rue Cujas et de

la rue Saint-Jacques, vient d'être démolie pour l'agrandissement de cette école. Les archéologues, *inter quos ego*, sont en liesse, car on a fait de curieuses trouvailles dans le *sol*, le *sous-sol* et l'*archi-sous-sol*. Que l'émotion ne fasse point trop fortement trembler ma plume ! On a tout d'abord découvert une *pierre assise* d'un pilier de l'église Saint-Etienne-des-Grés, et les nombreuses sépultures de gens enterrés dans cette église ; puis au-dessous quelques cercueils mérovingiens, et encore plus au-dessous de beaux tronçons de murs romains.

Parmi les cercueils mérovingiens il s'en trouve un très curieux, celui d'un enfant ; il est creusé dans un fût de colonne antique.

Avant la destruction de cette maison, on voyait, encastrés dans son mur de façade sur la rue Cujas, plusieurs apparences de vieux contreforts et quelques semblants de fenêtres ogivales. Il ne reste plus rien aujourd'hui de cet antique sanctuaire de Saint-Etienne-des-Grés où saint François de Sales, étudiant, venait prier avec tant de ferveur.

4. — La ville de Paris a fondé un cours de Révolution française, à la Sorbonne. Il y a continuellement des troubles à ce cours parce que M. Aulard, le titulaire, émet des opinions fort avancées.

Aujourd'hui jeudi les auditeurs ont échangé des coups de poing.

10. — Nouvel échange de coups de poing au cours de M. Aulard ; l'un de ces coups de poing a été offert par le jeune de Luppé à un employé de la Sorbonne.

16. — Pour entrer au cours de M. Aulard il faut maintenant une permission.

18. — Bataille rangée à la sortie du cours de M. Aulard. Rue de la Sorbonne crépitation de cris fort divers : « A bas Aulard ! » « A bas la calotte ! » M. Aulard, sortant, est accueilli et par des sifflets et par des bravos. C'est peut-être l'effet du temps orageux ; car il a fait hier un orage épouvantable. Le Luxembourg est jonché de frondaisons et même d'arbres renversés par la violence de l'ouragan.

30. — Après avoir eu l'horreur de Wagner, Paris (le Paris de certaines couches) est tout à Wagner. Il faut que l'Opéra donne du Wagner quand même. Les compositeurs français peuvent bien attendre, ne sont-ils pas faits pour cela ! On a représenté *Lohengrin*; on joue la *Valkyrie* ; il paraît qu'on jouera bientôt le *Tannhaüser*. M^me^ Cosima Wagner, la femme du dieu défunt, et Siegfried, son fils, le veulent, l'exigent afin de venger leur époux et père des sifflets qui, en 1861, accueillirent le *Tannhaüser* sur la scène de l'Opéra. Il y aura probablement une cérémonie d'expiation devant le buste de Wagner ! ! !

31. — Nous sommes fin mai et nos arbres, qui devraient être encore en train de pousser, perdent déjà leurs feuilles, tant nous avons du beau temps, du trop beau temps, depuis deux mois et demi. L'astronome Camille Flammarion, si connu par ses études de vulgarisation sur l'astronomie, vient de faire connaître dans les journaux que d'après les observations météorologiques. il n'y avait pas eu depuis deux siècles un aussi long temps de sécheresse.

6 Juin 1893. — Mort du capitaine en retraite Soufflot, petit-neveu de Soufflot, l'architecte du Panthéon ; né le 13 décembre 1794, il est mort le

3 juin 1893, donc âgé de près de cent ans. Après Waterloo, il avait quitté l'armée et était entré dans la Compagnie des Messageries Nationales, dont il mourut administrateur *encore en exercice.*

13. — Mort récente, à Saint-Vaury, en Limousin, de M. Larombière, ancien premier président de la Cour d'appel de Paris, âgé de 80 ans. Lettré délicat, il traduisit tout *Lucrèce*, en vers français fort bons, parfois cependant un peu bizarres quand il s'agissait de traduire quelques passages scabreux du poète, tel notamment que celui concernant la création des êtres. Les gredins d'avocats stagiaires connaissaient par cœur ces vers tout spéciaux de M. le premier. Grand jurisconsulte, il a composé un traité remarquable sur les *Obligations ;* ce fut mon voisin pendant quelques années, car il demeurait boulevard Saint-Germain. J'eus l'occasion de le rencontrer un jour que je venais de plaider devant lui, à la première de la Cour, une affaire qui avait été renvoyée à huitaine pour arrêt. Je n'étais pas content de la façon dont j'avais plaidé, oh ! mais pas du tout. Je le lui dis et ajoutai : voilà deux nuits que je n'en dors pas. Il s'approcha de moi et me dit en riant à l'oreille : « dormez bien cette nuit. » C'était une manière charmante de me faire comprendre que la Cour avait déjà délibéré et que l'arrêt était rédigé, arrêt favorable à mon client.

Cette délicatesse de bonté m'a toujours conservé reconnaissant.

17. - Suite des bagarres du cours de M. Aulard : Gaston de Luppé, 21 ans, est, sur la plainte du doyen de la Faculté des lettres, poursuivi pour coups et blessures sur la personne de M. Maranger, employé à la Sorbonne. Pour sa défense il dit : « Etant venu

à la Sorbonne rejoindre des camarades, je me suis tout à coup trouvé en pleine bagarre. J'ai été indigné de voir un étudiant renversé et maltraité par une dizaine d'individus parmi lesquels se trouvait sans doute Maranger. » Dégustons le jugement :

« Attendu, dit le jugement, que Luppé est *convaincu d'avoir été à la Sorbonne où il n'avait que faire...* »

Il est de par justice défendu d'aller à la Sorbonne ! Pourquoi alors y installer un cours de Révolution si ce n'est pour le suivre. Que va dire M. Aulard ?

Mais il ne va pas du tout être content.

De quoi se mêle donc le jugement d'établir un cordon sanitaire autour de sa chaire. Le jeune de Luppé n'aura pas cependant le cou coupé ; il en attrape pour huit jours de prison avec application de la loi Bérenger !

— Mme Astiez de Valsayre, femme de lettres, ayant l'intention de poser sa candidature à l'Académie française n'a voulu le faire qu'après avoir pris l'avis des étudiants. Elle les a donc convoqués dans une grande salle publique. Ils ne furent pas du tout galants pour elle, Messieurs les étudiants ; ils la régalèrent même d'une chanson contre les femmes de lettres en général et contre elle en particulier. Le refrain était celui-ci :

C'est la plus chouette du troupeau.

Les étudiants, tous de l'école de Molière, ont l'horreur des femmes de lettres ; mais dans l'espèce ils devaient se contenter de ne pas se rendre à l'invitation.

18. — Un arrêt de la Cour de cassation du 15 juin annule celui de la première chambre de la Cour d'appel de Paris, qui condamna les administrateurs

de la Compagnie de Panama. Il se base sur ce que le délit était prescrit.

— Toujours de la sécheresse, toujours du beau temps. Nombreuses faillites de marchands de parapluie.

19. — De l'eau enfin !

20. — A deux heures, une pluie diluvienne s'abat sur le Palais de Justice et, patatras, la foudre, avec un bruit épouvantable, tombe sur la flèche de la Sainte-Chapelle, flèche armée d'un paratonnerre. Le tonnerre a détérioré la sempiternelle palissade de bois qui entoure la Sainte-Chapelle, sous prétexte de réparations. Que ne l'a-t-il broyée tout entière ! il aurait fait de la bonne besogne.

23. — Aujourd'hui on ne s'est pas ennuyé au Palais de Justice. Trois superbes modèles-femmes de l'Ecole des Beaux-Arts étaient cités devant la onzième chambre en compagnie de M. Guillaume, élève architecte, massier de l'atelier Lalou. Guillaume, que les souvenirs d'un certain bal d'étudiants empêchaient de dormir, avait organisé, le 8 février dernier, au Moulin-Rouge, un bal soi-disant artistique, avec le concours de la *Peinture*, de la *Sculpture*, de l'*Architecture* et de la *Gravure*, ce qui lui fit donner le nom de bal des *quat'z'arts* Le plus beau des trois modèles, Sarah Brown, en Cléopatre, avait parcouru les rangs des invités couchée dans un palanquin, avec le costume babylonien du fameux tableau de Rochegrosse, c'est-à-dire avec une résille de velours noir à mailles espacées.

Le second modèle, Suzanne, la chaste Suzanne,

était en Diane, sans doute beaucoup moins enjuponnée que la célèbre Diane de Gabies ; quant à Mlle X..., en Architecture, elle avait quelques nœuds de ruban, en guise de vêtements, afin d'indiquer que l'Architecture n'a pas besoin de tant d'ornements pour se faire valoir.

M. Bérenger, sénateur, signala au parquet cette malsaine exhibition ; de là poursuites. Des témoins vinrent dire que le bal n'était qu'une manifestation *un peu libre* de l'art. M. X..., commissaire de police, (qui se trouvait *parmi les invités*), a vu aux bals de l'Opéra des choses bien plus répréhensibles : « il n'a, dit-il, nullement été blessé dans sa pudeur... » Or l'on sait bien que la pudeur d'un commissaire de police est chatouilleuse.

A huitaine. Thémis a besoin de réfléchir. Voudrait-elle essayer l'un des costumes dans la chambre du conseil ?

30. — Guillaume, l'organisateur, et les modèles ses complices, ne sont condamnés qu'à cent francs d'amende avec application de la loi de sursis, c'est-à-dire la loi Bérenger ! ! O ironie du sort, M. Bérenger, désolé, en va attraper la jaunisse.

1er Juillet 1893. — Néanmoins, les élèves des Beaux-Arts et les étudiants ont fait un monôme de protestation devant le Sénat, puis devant la maison de M. Bérenger, qu'ils appellent irrespectueusement le *vieux Nénuphar*.

2. — Dimanche matin. — Malheureusement tous les étudiants n'étaient pas hier dans le monôme. Il en était resté bien de trop au quartier latin. Quelques-uns, très excités, se trouvaient au café d'Harcourt, au coin

de la place de la Sorbonne et du boul' Mich. Ils se disputèrent avec des agents que le préfet de police y avait envoyés pour mettre le holà. Mais, tout au contraire, la plus horrible bagarre suivit cette intervention. Un porte-allumettes en fonte vint frapper, à la tempe, un malheureux jeune homme, pas étudiant il est vrai, mais cousin d'un préparateur à la Faculté de médecine. On le fit porter à la Charité, où il mourut cette nuit.

3. — Les étudiants sont transportés de rage et crient : *Assassins ! Assassins !* aux agents qu'ils rencontrent ; mais il est possible que le porte-allumettes ait été lancé par un étudiant contre un agent et que cet engin soit allé en route frapper la victime, le jeune Nuger.

4. — Il va encore y avoir du grabuge aujourd'hui, car les étudiants sont grandement excités. Tout le monde est aux fenêtres, moi comme tout le monde ; de la fenêtre de ma vieille maison, rue de Seine, où je demeure depuis la mort de ma femme, je vois très bien ce qui se passe sur le boulevard. Des voyous surgissent tout à coup ; ils démolissent un kiosque et commettent toutes sortes de déprédations. Pour empêcher les municipaux de la caserne de Tournon de venir les déranger, ils élèvent une barricade en planches au coin de la rue de Seine et du boulevard et renversent un omnibus au coin de la rue Saint-Sulpice et de la rue de Tournon. Les municipaux arrivent quand même, mais avec quel mal ! Leurs chevaux se cabrent en marchant sur les planches branlantes de la barricade. La situation devient terrifiante.

C'est une véritable émeute !

Au bout d'un certain temps je vois passer sur le boulevard des bandes de gens sinistres ; de mon second j'entends crier dans la rue : « ce sont des étudiants qui se rendent à la Charité pour empêcher qu'on n'enlève le corps de Nuger. » Des étudiants ! non, ce ne sont pas des étudiants.

Sur cent individus, qui viennent de passer, il y a tout au plus vingt étudiants. Mais c'est déjà de trop. Toutes les boutiques se ferment. La petite fleuriste de ma maisen sort ses contrevents pour fermer, quand, du boulevard, elle voit arriver un jeune homme que poursuit une meute de fauves. C'est cernainement un policier déguisé. Il va être attrapé quand la fleuriste, avec un courage admirable, l'attire dans sa boutique et la ferme au nez des poursuivants. Ceux-ci s'arrêtent, interdits de tant de courage et s'en vont les bras ballants. Je descends pour avoir des nouvelles. Le policier a pu se sauver ; on l'a fait partir par une porte de derrière qui donne sur le marché Saint-Germain.

5. — Cette nuit je ne dormis pas longtemps, car sur les minuit je fus réveillé par un immense tapage ; je me précipitai à ma fenêtre et alors je vis des gamins qui fuyaient devant des agents ; ils venaient de mettre le feu au kiosque à moitié démoli dans la journée. Ce kiosque flambait d'une façon sinistre ; je le regardais ahuri ; pendant ce temps je percevais des bruits lointains ; on abattait, en effet, à coups de pioche, sur le boulevard, tous les kiosques des journaux et des petites voitures, les chalets de nécessité, les urinoirs, etc.

6. — Il s'est passé des faits regrettables à l'hospice de la Charité, où le cadavre de Nuger était gardé

dans l'attente des obsèques. L'hôpital était entouré d'une grande foule sur laquelle fondirent des agents de la brigade centrale afin de désencombrer les portes ; probablement qu'ils s'y prenaient trop brutalement, car des fenêtres de l'hôpital les infirmiers et infirmières jetèrent sur eux tout ce qui leur tombait sous la main : pots, assiettes, jusqu'à des cataplasmes enduits d'un liquide peu ragoûtant.

— Le corps de Nuger a été enlevé de la Charité à 3 heures 1/2 du matin et envoyé en province à ses malheureux parents.

7. — Le commerce de la rive gauche est désolé. Des voitures, pleines de malles, la quittent pour se rendre aux gares ; chacun avance son départ habituel pour la campagne.

10. — Tout est tranquille maintenant, grâce aux patrouilles des dragons. En voyant les dégradations des malandrins, qui se sont joints aux étudiants, ceux-ci, très honteux, se sont calmés tout à coup. Ils se seraient bien passés de pareils auxiliaires ; les étudiants ne les ont pas appelés, ils se sont imposés ; ils sortaient des pavés pour ainsi dire.

11. — M. Lozé, préfet de police, a été remplacé par M. Lépine. M. Dupuy, le président du Conseil des ministres, lui reproche sans doute de ne pas avoir su maintenir l'ordre sur la rive gauche. Mais ce n'était guère commode ! M. Lépine est renommé pour sa souplesse, sa fermeté et sa bonne franchise. Il est resté deux ans à Saint-Etienne, où il a réussi à empêcher bien des grèves. Pour le récompenser on le nomme préfet à Versailles il y a treize jours seulement ! et le voilà à Paris. J'espère qu'il s'entendra

bien avec les étudiants, car c'est un brave qui a conquis sa médaille militaire au siège de Belfort. Il fut blessé dans une sortie. Bonne chance !

12. — Quarante-deux agents et seize gardes municipaux ont été blessés dans les différentes bagarres. Pendant ces bagarres une fillette, abandonnée sur les marches de Saint-Jacques-du-Haut-Pas, et trouvée dès le petit jour fut portée à la mairie du V^e^. Le maire, M. Meurgé, l'a enregistrée sous le nom de Jacqueline Lucie *Bagarre*. Pas mal d'étudiants ont promis de s'intéresser à elle [1].

— Les troupes, qui remplissent le quartier, regagnent leurs casernements.

12 Août 1893. — Mort de la vieille sœur Adrien, infirmière à Louis-le-Grand depuis 1829. Les lycéens l'appelaient la sœur *Dragon*, parce qu'elle ne se laissait pas facilement attraper quand ils arrivaient à l'infirmerie, avec un bobo imaginaire, pour échapper à quelque devoir de vers latins ou de version grecque [2]. A l'occasion du cinquantième anniversaire de son entrée à Louis-le-Grand elle avait été nommée officier d'Académie. Elle devait être décorée de la Légion

[1] Les étudiants ont tenu leurs promesses ; tous les ans près de cinq cents francs sont recueillis pour Lucie Bagarre.

[2] La sœur Adrien s'était fait donner par le proviseur la liste des jours où, dans chaque classe, il y avait devoir de vers latins ou de version grecque. Quand, pour échapper à ces devoirs difficiles, un élève se présentait à l'infirmerie, la sœur le chassait à coups de serviette, après, néanmoins, s'être assuré qu'il n'était nullement malade. Ce n'était pas commode d'attraper la sœur Dragon, mais cependant on y arrivait parfois. Un de mes camarades y arrivait même souvent, mais en employant un moyen héroïque. Un jour de version grecque par trop difficile, il se présentait devant elle et lui disait traîtreusement : « Ma sœur, mon horrible

d'honneur lors de la prochaine inauguration des nouveaux bâtiments du lycée.

C'était une vieille janséniste, dernière survivante de l'ancienne congrégation des sœurs de Sainte-Marthe, fondée par la mère Angélique, la fille d'Antoine Arnault.

14. — Le *Figaro* d'aujourd'hui lui consacre un intéressant article, écrit de main de maître et de la main d'un ami, Georges Collet. En voici un extrait :

« ... La sœur Adrien était la digne continuatrice de ces religieuses qui mirent Bossuet en échec, tinrent tête aux papes et aux évêques, se virent excommuniées deux fois, et tout récemment encore, vers 1850, pour n'avoir, ainsi qu'il est écrit dans les statuts de leur ordre, voulu reconnaître d'autre autorité que la « règle » et qui firent dire d'elles par un archevêque de Paris, Hardouin de Péréfixe de Beaumont : « Les religieuses de Port-Royal sont pures comme des anges et orgueilleuses comme des démons. »

« — Orgueilleuse comme un démon, elle le fut, maîtresse chez elle jusqu'à la tyrannie, n'acceptant ni ordres ni observations, s'appliquant à n'en pas mériter d'ailleurs, et y réussissant.

mal de tête me reprend ; pour le faire cesser il me faut absolument un rafaîchissement. » — « Ah ! quel enfant raisonnable, disait la sœur ; Pierre préparez la s..... » C'était un vénérable instrument en étain, à bec recourbé, qui épouvantait tous les collégiens, sauf mon camarade. Il avait, en effet, confiance dans la dextérité du vieil infirmier (ancien artilleur probablement), qui manœuvrait très doucement et très habilement sa pièce. La sœur Adrien ne pouvait supposer que mon gredin de camarade employât un moyen aussi dolosif pour pénétrer à l'infirmerie et même s'y installer, une bonne journée, afin de compléter le rafraîchissement en avalant l'excellente chicorée au beurre de la bonne sœur et son ineffable gelée de grosseille.

« Les ordonnances qui chassèrent ses collègues des hôpitaux où un décret de Napoléon les avait fait entrer en 1810, la trouvèrent ferme à son poste. Ses assistantes, pour des raisons de convenances personnelles s'inclinèrent, acceptèrent la pension que leur offrit le gouvernement, déposèrent l'habit de religieuse, la quittèrent. Elle seule resta, gardant jusqu'au dernier souffle le champ de bataille conquis, mettant à la place d'honneur, sur les murs des bâtiments de l'ancien collège de Clermont, tenu par les jésuites, les portraits de leurs ennemis, les Arnault, les Pascal, les Saint-Cyran. »

D'autres passages de cet article m'ont été tout à fait au cœur, notamment celui où est décrit le jardin fleuri qui conduisait à l'infirmerie et que je longeais si heureux quand j'avais le bonheur d'être malade.

Adieu, adieu, chère sœur Adrien, qui n'avez jamais été pour moi *la sœur Dragon*, et qui, du reste, ne l'avez jamais été que pour les cancres.

18. — Mon confrère Waldeck-Rousseau, mon voisin chez le costumier Bosc, m'envoie la lettre de faire part du célèbre médecin Charcot, son beau-père, second mari, il me semble, de la mère de sa femme. La voici :

M

Vous êtes prié d'assister aux service, convoi et enterrement de

Monsieur le Docteur J.-M. CHARCOT,
Membre de l'Institut,
Professeur à la Faculté de Médecine de Paris,
Membre de l'Académie de Médecine,
Médecin de l'Hospice de la Salpêtrière,
Commandeur de la Légion d'honneur,

décédé subitement le 16 août 1893, au lac des Settons (Nièvre), dans sa 68e année ;

Qui se feront le samedi 19 courant à 10 heures très précises, en la Chapelle de la Salpêtrière.

De profundis.

On se réunira à l'Hospice de la Salpêtrière.

De la part de Madame Charcot, sa veuve ; de Mademoiselle Jeanne Charcot, sa fille ; de Monsieur Jean Charcot, interne des Hôpitaux, son fils ; de Monsieur Martin Charcot, de Monsieur le commandant Charcot, chevalier de la Légion d'honneur, ses frères ; de Monsieur Waldeck-Rousseau, ancien ministre de l'Intérieur, et Madame Waldeck-Rousseau, ses beau-fils et belle-fille, et de Monsieur Jacques Liouville, son petit-fils [1].

L'inhumation aura lieu au Cimetière Montmartre [2].

21. — Le premier coup de pioche a été donné dans les vieilles constructions de la Sorbonne. Vieilles ! pas si vieilles quoiqu'en dise M. Nénot, l'architecte de la nouvelle Sorbonne Adieu les constructions si simples, mais en même temps si élégantes de Lemercier, adieu leur gracieux style Louis XIII.

J'espère que M. Nénot ne nous les fera pas trop regretter. Il est habile architecte.

[1] Fils d'un premier mariage de Mme Waldeck avec le docteur Liouville.

[2] J'ai cru pouvoir me permettre de donner dans un opuscule (non mis dans le commerce) cette lettre de faire part, qui fait connaître la composition d'une famille de la haute bourgeoisie parisienne.

17 Octobre 1893. — Au moment où Paris saluait l'amiral russe Avellan, qui venait lui rendre visite avec ses officiers, le maréchal Mac-Mahon et le grand compositeur Gounod rendaient le dernier soupir.

20. — *Note sur la visite des ruines à la Sorbonne.* Les démolitions de la vénérable Sorbonne touchent à leur fin. Dans les fondations on a trouvé une plaque de cuivre de soixante centimètres, qu'on y avait placée, suivant l'usage, pour perpétuer le souvenir de sa réidification par Richelieu.

— Hier, l'amiral Avellan et ses officiers sont allés, rue de Grenelle, remercier l'archevêque de Paris d'avoir bien voulu rendre à la Russie deux images saintes. Elles faisaient partie du Trésor de Notre-Dame, après avoir été prises à Eupatoria, pendant la guerre de Crimée.

21. — Obsèques du maréchal Mac-Mahon aux Invalides.

26. — Obsèques de Gounod à la Madeleine. Simple messe en plain-chant suivant son désir. Il n'y a pas que les petites gens à trouver regrettable l'invasion des églises par les violoncelles, les harpes, les flûtes et les hautbois.

27. — L'afficheur colle devant moi les affiches des théâtres. L'Opéra joue *Rigoletto*, de Verdi ; c'est vraiment bien choisi pour le jour des funérailles de *Gounod*. Si l'Opéra ne peut se dispenser de jouer, qu'il donne au moins un autre spectacle. L'Opéra-Comique ne chôme pas non plus, mais tout au moins il donne *Mireille* avec *Philémon et Baucis*.

28. — Hier, à Cluny, millième représentation de *Trois femmes pour un mari.*

8 Novembre 1893. — M. Lozé, ancien préfet de police démissionnaire, reçoit une belle compensation pour sa préfecture de police perdue : on le nomme ambassadeur à Vienne.

24. — Dans leur grande association, qu'on appelle familièrement l'A., les étudiants ont admis des membres honoraires de tout âge, même le plus avancé. L'année dernière, comme d'habitude, l'A. donna un bal qui scandalisa les honorables membres honoraires. Les amies des étudiants et certaines actrices invitées s'étaient déguisées en *ribaudes* qui ne furent pas sages, oh ! pas du tout ; ce qui était du reste dans leur rôle. L'un des membres honoraires, M. Gabriel Monod, membre de la *Société contre la licence des rues*, se plaignit vivement. Un autre membre honoraire, M. Lavisse, se contenta de tirailler les oreilles de nos jeunes gens. Cette année-ci, *mais après bien des hésitations,* le comité de l'*Association* a voté quand même le bal.

26. — M. Monod a envoyé sa démission.

28. — M. Monod a été conspué à l'Ecole de Droit où il s'était aventuré, mais son exemple de démission n'en a pas moins été suivi par M. Georges Duruy, qui dit ceci dans une lettre : « Je déteste certaines choses que l'Association commence, hélas ! à aimer : les parades aux cérémonies officielles, l'agitation, le bruit, la réclame et le cabotinage... je suis réduit à me demander si elle ne fait pas plus de mal que de bien. La banqueroute des plus belles espérances, que nous

avions, quelques autres et moi, fondées sur vous, est complète. »

Ces idées paraissent être partagées par d'autres membres honoraires, car trois d'entr'eux tous trois professeurs de Facultés, ont envoyé également leur démission.

29. — M. Michel Bréal vient parelllement de donner sa démission de membre honoraire de l'A. A ce propos éreintement, dans beaucoup de journaux, des membres démissionnaires.

8 Décembre 1893. — L'A., batailleuse, a voulu avoir le dernier mot ; elle a donné quand même son bal à *Bullier*. Tout s'est bien passé. Les jeunes gens ne se sont livrés qu'à des *écarts chorégraphiques*. Ce bal avait été annoncé par des affiches collées sur tous les murs du Quartier. Elles ne portaient pas les couleurs ordinaires de l'Association : *bleu*, *rouge*, *violet*.

9. — Il y a quelques jours un monôme d'étudiants sortant de l'Ecole Pratique, envahit le boulevard Saint-Germain, puis le boulevard Saint-Michel en criant : « *conspuez* l' larbin, *conspuez* ! » Tout ceci parce que le garçon de la bibliothèque de l'Ecole de Médecine avait exigé de quatre *z'étudiantes* qu'elles montrassent leurs cartes d'inscription ; comme trois d'entr'elles ne l'avaient pas, elles avaient été expulsées.

Le garçon n'a fait qu'obéir *aux ordres donnés*. Les jeunes filles, renvoyées, étaient, il est vrai, de vraies *z'étudiantes*, mais d'autres jeunes filles non étudiantes pénètrent journellement dans la bibliothèque et empêchent Messieurs les étudiant de travailler. *Vade retro satanas !*

9. — Aujourd'hui, à la Chambre, un *anarchiste* jeta, du haut de la tribune publique, une bombe qui éclata avec fracas ; pas mal de députés ont été blessés. M. Dupuy, ne quittant pas le fauteuil présidentiel, put, grâce à ses coups de sonnettes, ramener les fuyards dans la salle des séances. Il dit même un mot qui restera : « Messieurs, la séance continue. »

10. — C'est un nommé Vaillant qui fit le vilain coup d'hier. Il se trouvait parmi les blessés. On le soupçonna parce que, quoique blessé assez gravement, il voulait s'enfuir sans donner son adresse.

30. — En remontant la rue Soufflot, à main gauche au bout de la rue Toullier, j'aperçois une assez jolie tour en briques que M. Nénot, architecte, a élevée dans une cour de la nouvelle Sorbonne, à l'endroit où se trouvaient autrefois les maisons de la rue Cujas. C'est, paraît-il, la tour de la *Physique*[1].

[1] **Depuis M. Nénot a élevé une autre tour plus importante, du côté de la rue Saint-Jacques, en face Louis-le-Grand. C'est la tour de l'*Astronomie*. Ces deux tours donnent un relief tout particulier aux constructions de la nouvelle Sorbonne.**

1894

5 Janvier. — 15 degrés au-dessous de zéro Mes carreaux sont admirables. De fantastiques dessins de glace les décorent.

6. — Hier, incident à la première de la Cour. Sur trois magistrats, qui prêtaient serment, un seul avait rendu visite au Premier Président; M. Périvier. Celui-ci, tout en faisant l'observation aux deux négligents qu'ils avaient manqué à l'usage, reçut néanmoins leur serment, mais il leva immédiatement l'audience de la Cour afin qu'elle pût se constituer en chambre de discipline et faire aux deux étourdis des admonestations bien senties.

9. — Monsieur le ministre de l'Instruction publique, vient d'envoyer une médailleà l'Association générale des étudiants, en disant que cet acte du Gouvernement était la consécration définitive de l'Association. Le Gouvernement agit avec beaucoup d'habileté et, à son point de vue, fait bien d'agir comme il le fait. Mais, au point de vue de l'indépendance des écoles, beaucoup de personnes trouvent que les étudiants de l'Association se laissent trop *domestiquer*; le mot n'est pas de moi, je l'ai recueilli de la bouche d'un étudiant rétif et indépendant.

10. — L'anarchiste Vaillant, qui lança une bombe sur la tête de nos honorables de la Chambre, a passé aujourd'hui en Cour d'assises et a été condamné à mort. En s'en allant il s'est tourné vers ses amis du fond de la salle et de la main il a fait semblant de se trancher le cou. Chacun a cru sentir sur son propre cou le froid du couperet

12. — Propos de la salle des Pas-Perdus : Il paraît que Labori, l'avocat de Vaillant, fut fort troublé quand il entendit prononcer la peine de mort contre son client. Vaillant aurait dit : « je fus obligé de lui remonter le moral. » Ça ne ferait, du reste qu'honneur à la sensibilité de Labori.

13. — La semaine dernière, grande séance de propagande socialiste à la salle de la rue d'Arras, la salle chère aux coreligionnaires de l'abbé Loyson, M. Jaurès présidait et M. Paul ou plutôt M. Pablo Lafargue, le gendre de Karl Marx, portait la parole. Il expliqua, devant un auditoire d'étudiants, les beautés du communisme et son horreur du principe de la propriété. « C'est du principe de la propriété que nous vient tout le mal, a-t-il dit. Ainsi, par exemple, la jalousie n'est pas le fruit de l'amour mais celui de l'instinct de la propriété. »

Un étudiant se leva pour protester contre cette théorie qui lui semblait attentatoire à l'existence de l'amour.

Il fut houspillé et poussé dehors. Mais Jaurès ne fut pas du tout content et trouva le procédé trop vif.

22. — Aujourd'hui, je suis allé payer les honoraires du docteur Barrault, qui a sauvé ma fille C... d'une fluxion de poitrine. M. Barrault est médecin de la

Santé. Je lui parlai de Vaillant qui se blessa assez gravement en jetant sa bombe dans la salle des séances des députés et qui fut soigné admirablement par lui à l'infirmerie de la prison : « puisque cela vous intéresse, me dit-il, tenez, voyez sur mon bureau, une lettre que Vaillant vient de m'envoyer » Cette lettre, très insignifiante du reste, était assez bien écrite sans trop d'incorrections. La bombe éclata aussi bien sur lui que sur les députés ; le docteur lui retira un clou qui lui était entré d'un côté de la cuisse et qui ressortait presque de l'autre côté. Son visage et toute sa peau, du reste, étaient tatoués de grains de poudre. Il avait l'intention de prononcer quelques paroles en lançant sa bombe, mais il en fut empêché par un flot de sang qui lui monta à la gorge.

31. — Mme Lebaudy, veuve du grand fabricant de sucre, avait réussi à faire donner un conseil judiciaire à son jeune fils Max, que tout le monde à Paris désigne sous le nom du Petit Sucrier. Il a formé appel, et grâce au grand talent de son avocat, Me Waldeck-Rousseau, il a réussi à faire réformer le jugement. La Cour, il me semble, ne s'est pas reconnu le droit de protéger, par une mesure coercitive contre Max, l'intégralité de son énorme fortune, nullement nécessaire à ses besoins. Du reste la Cour déclare qu'il ne lui est pas suffisamment prouvé que Max Lebaudy ait vraiment fait des actes de prodigalité eu égard à son patrimoine de trente millions. Seulement elle avertit le jeune sucrier qu'elle a les yeux et les lunettes sur lui, et que plus tard, s'il n'est pas raisonnable, elle prendra à son égard les mesures qu'on réclame aujourd'hui sans droit contre lui. « Il n'est pas possible, dit-elle, de donner à Max Lebaudy un conseil judiciaire *quant à présent du moins*. »

7 *Février 1894.* — Vaillant a été exécuté. Ne voulant pas faire mentir son nom, il est mort avec beaucoup de vaillance. A quelques mètres de la guillotine il cria : « Mort à la sainte bourgeoisie » et ce d'une voix qui fut entendue jusqu'aux extrémités de la place de la Roquette. Il fut enterré *au Champ de Navets*, dénomination populaire du cimetière d'Ivry. La famille n'a pas demandé son corps et par prudence, dit-on, M. Brouardel, le doyen de la Faculté de médecine ne l'a pas réclamé davantage. Il craint que les anarchistes ne fassent sauter les pavillons de dissection de l'Ecole de Médecine, si le cadavre était amené sur les tables de ces pavillons.

Le bruit en aurait couru.

13. — Me Waldeck-Rousseau n'a pas toujours été, dans sa plaidoirie, très doux pour Mme Lebaudy, qu'il a, d'après les données de son client, représentée comme une femme sévère à l'excès. M. de F..., le gendre de Mme Lebaudy, ayant rencontré l'avocat dans un couloir du Palais, près de la Sainte-Chapelle, lui a reproché ses paroles, avec la plus grande violence.

17. — Ce matin, duel entre M. Waldeck et M. de F.... M. Waldeck a été légèrement blessé à la main.

16. — Réponse à l'exécution de Vaillant : l'anarchiste Emile Henry, le fils de l'ancien membre de la Commune, Fortuné Henry, lança, avant-hier, une bombe au milieu du café Terminus, café de la gare de l'Ouest. Beaucoup de blessés et deux personnes tuées.

17. Hier vendredi, manifestation à la Sorbonne

contre M. Larroumet, chargé d'un cours de littérature française. Il a hérité, l'heureux homme, du béguin que les dames avaient pour M. Caro. Elles remplissent presque tout l'amphithéâtre. Les étudiants, furieux de n'avoir pas de place, sont venus chanter des chansons égrillardes, notamment le répertoire épicé de Bruant. Les mamans étaient scandalisées ; mais les petites demoiselles, moins farouches, ne pouvaient empêcher leurs rires qu'elles étouffaient à grand' peine. Que de refrains déplorables ne vont-elles pas retenir !

21. — Seconde réponse à l'exécution de Vaillant, autre réponse dans notre quartier même. Un hôtel de la rue Saint-Jacques, n° 69, a été bouleversé par l'explosion d'une bombe qu'un anarchiste avait placée sur une petite planchette au-dessus d'une porte de chambre garnie. En voulant entrer un peu vivement dans cette chambre la maîtresse d'hôtel, Mme Calabresi, a fait tomber la bombe qui éclata et la blessa au ventre d'une façon très grave.

23. - La pauvre hôtelière est morte.

25. — Vendredi, le cours de M. Larroumet, fut encore troublé quoique de nombreuses places eussent été réservées aux étudiants. Ils disent maintenant que le *chahut* de vendredi n'a pas été fait seulement pour les dames, mais encore pour M. Larroumet qu'ils trouvent trop poseur, trop grisé par ses succès politiques et mondains.

26. — M. Larroumet, agacé, vient d'écrire une lettre au ministre pour le supplier de ne laisser

admettre à son cours, même son cours public, que les étudiants ès-lettres.

Les professeurs et les chargés de cours à la Sorbonne font un cours public, au moins une fois par semaine. Ils font, de plus, des conférences privées où ne sont admis que les étudiants qui se préparent à la licence et au doctorat ; un ministre a-t-il le droit d'empêcher le public d'entendre un professeur en rendant privés tous ses cours ? Ça me semble fort.

Somme toute, M. Larroumet lâche son bataillon féminin. C'est très mal. Oh ! l'infidèle. Caro n'aurait pas agi ainsi.

7 Mars 1894. — C'est toujours à recommencer. Les étudiants n'ayant plus M. Larroumet à se mettre sous la dent, se tournent du côté de M. Brunetière. En revenant de faire une course du côté de l'église Saint-Etienne-du-Mont, je passe rue des Ecoles, devant la Sorbonne ; c'est à peine si je peux continuer ma marche. Le trottoir et la chaussée sont remplis de gens criant : « C'est Zola, Zola, Zola ; oui c'est Zola qu'il nous faut ! » Je demande ce qu'il y a, on me répond que les étudiants sont en ébullition contre M. Brunetière, professeur à la Sorbonne, sous prétexte qu'il fait son cours sur un sujet assommant : *l'histoire des variations de l'Eglise protestante*, mais en réalité parce que M. Brunetière a été choisi par l'Académie française au lieu de Zola. On a déjà fait du bruit à un cours de M. Brunetière et les zolistes voudraient recommencer, mais aujourd'hui les personnes munies de cartes peuvent seules entrer. Je file bien vite, de peur d'attraper de mauvais coups.

8. — Hier, j'ai bien fait de m'enfuir, car tout à coup, sans crier gare, les agents ont fait une rafle des gens

qui encombraient le trottoir de la rue des Ecoles. Ils les ont conduits chez le commissaire de la rue Crébillon, près de l'Odéon. J'aurais pu être attrapé comme vieil étudiant.

M. Brunetière fait des conférences à l'Ecole Normale; quand les élèves de cette école ont su que leur professeur avait été houspillé par certains étudiants, ils lui ont écrit une lettre charmante, où ils lui disaient à peu près ceci : « n'ayez cure de gens aussi grossiers qu'ignorants dont l'esprit n'est pas assez développé pour vous comprendre. »

Gare aux élèves de l'Ecole Normale !

9. — Mort de mon bien cher confrère de Jouy. Il a plaidé encore pendant dix ans, après avoir subi l'opération de la cataracte, à 69 ans. C'était un oncle de feu le célèbre peintre Edouard Manet, dont les peintures impressionnistes faisaient courir tout Paris aux salons annuels et qui, quand il le voulait, savait faire, suivant les procédés reçus, de vrais chefs-d'œuvre : notamment *le Bon bock*. Il exposa le portrait de de Jouy au salon de... Ce fut un succès de gaieté pour le Palais; on y vint en foule. Ce portrait, qu'on avait mis à une place de choix et qui vous empoignait pour ainsi dire au passage, était extraordinaire, bizarre, fantaisiste et cependant tellement ressemblant, qu'on le regardait avec stupéfaction [1].

Voici la lettre de faire part de mon ami regretté :

[1] Malgré les 70 ans de de Jouy, M. Wecker, le célèbre oculiste allemand l'avait opéré de la cataracte et cela de la façon la plus réussie. Au lieu de se calmer dans son travail notre septuagénaire se mit au contraire à piocher comme un jeune homme. Toujours sur la brèche, il plaidait chaque jour, avec une verve et une voix de solide stagiaire, dans les affaires les plus diverses.

Vous êtes prié d'assister aux convoi et service de :

Monsieur Anatole-Jules DE JOUY,

Avocat à la Cour d'appel de Paris,

décédé, muni des Sacrements de l'Eglise, le 9 Mars 1894, en son domicile, à Paris, rue du Marché-Saint-Honoré, n° 11, à l'âge de 79 ans ;

Qui se feront le Lundi 12 courant à onze heures très précises, en l'église de la Madeleine, sa paroisse.

On se réunira à la Maison mortuaire.

De profundis.

De la part de M. Alphonse Quatremère, de Madame veuve Edouard Quatremère, de Madame veuve Edouard Manet [1], de Madame veuve Eugène Manet, de Monsieur Paul Lacombe,..... de Mademoiselle Julie Manet, etc., ses beau-frère, belle-sœur, neveux, nièces, petits-neveux, petites-nièces, cousins et cousines.

11. — Aujourd'hui, centenaire de l'Ecole Polytechnique, fondée, sur les indications de Monge et de Lazare Carnot, par décret du XXI ventose an III.

12. — Une députation de l'Ecole Polytechnique s'est rendue à l'Elysée pour offrir à M. Sadi Carnot, ancien polytechnicien, une médaille commémorative de la fondation de l'Ecole. M. Sadi Carnot fut reçu le cinquième à l'Ecole Polytechnique à la promotion de 1857 et le premier à l'Ecole des Ponts et Chaussées, annexe de l'Ecole Polytechnique.

[1] La veuve du peintre.

15. — M. Brunetière n'a pas fait son cours hier. Il ne le reprendra qu'après les vacances de Pâques. Les étudiants seront sans doute plus calmes, car, pendant les vacances de Pâques, ils vont recevoir des savons de leurs papas. A une séance de l'Académie française tous les immortels sont venus serrer la main de M. Brunetière, en le félicitant de son énergie, car il n'a pas perdu la carte en présence des escholiers insurgés.

16. — Une bombe éclata à la Madeleine dans le le tambour d'entrée de l'église. Il fut en grande partie broyé. Au milieu des débris, et à côté des résidus de la bombe s'est trouvé le cadavre de l'anarchiste qui avait fait partir la bombe. Il avait le ventre arraché. C'était sur les 2 heures 1/2 ; au bruit tout Paris s'est précipité du côté de la Madeleine. La place en face l'église et les rues avoisinantes étaient remplies d'une foule agitée, nerveuse et inquiète. D'après des renseignements trouvés dans le portefeuille du mort on sait que c'est un anarchiste nommé Pauwels, belge d'origine.

26. — On est à peu près certain que Pauwels est ce même anarchiste qui a placé une bombe dans l'hôtel dé la rue Saint-Jacques. Dieu l'aura puni bien vite de la mort de la pauvre hôtelière.

30. — La tombe de Vaillant est toujours fleurie au cimetière d'Ivry.

31. — L'épouvante pousse la bourgeoisie parisienne vers les idées et les pratiques religieuses. Jamais on n'a vendu tant de poisson que dans la dernière semaine sainte.

4 Avril 1894. — Tout au soir j'apprends qu'on a voulu faire sauter l'Odéon.

5. — Je suis allé voir, avec la foule, les affreux dégâts causés au restaurant Foyot par une bombe anarchiste qui, dans la soirée d'hier, y éclata avec un bruit effroyable. Elle avait été placée sur le rebord d'une fenêtre, rue de Condé ; elle blessa trois personnes dans un cabinet particulier : Laurent Tailhade, un anarchiste-poète, homme de lettres, malheureusement très remarquable, une jeune femme qui l'accompagnait, M^lle^ Violette et le garçon Thomazot, qui les servait. Les vitres du marchand de vins d'en face ont été brisées.

6. — M^lle^ Violette n'a pas même été blessée, mais elle a eu tellement peur, et il y avait de quoi, qu'elle était étendue par terre sans mouvement comme si elle fut morte. Quant au poète il est dans un triste état. Il est couvert de plaies.

Un jour Tailhade avait fait, en public, l'éloge de Vaillant ; celui-ci l'a fait remercier par un confrère.

21. — Il n'y a pas plus de quinze jours que le restaurant Foyot a été brisé, broyé et le revoilà plus brillant qu'auparavant ! Comme il n'y a pas eu d'incendie, on ne peut dire que, semblable au Phénix, il renaît de ses cendres. Mais enfin, il renaît ; la devanture est flambante neuve ; les lambris sont repeints ; les tables sont propinettes comme toujours et les petites bougies avec abat-jour vert sont à leur poste, attendant les clients.

La rentrée se fait avec empressement. Chacun veut dîner là où il y a quinze jours le dîner, quoique bon, fut digéré avec tant de difficulté. Chacun aussi

voudrait dîner là où la bombe éclata, mais il n'y a pas de place pour tout le monde. Thomazot, le garçon, sorti de la Charité, vient servir les clients, majestueux, comme auréolé. Bon appétit, messieurs et dames ! Sautez bouchons de champagne ; faites explosion en souvenir d'une explosion qui ne valait certainement pas la vôtre. Quand Tailhade sera-t-il guéri pour venir reprendre son dîner interrompu ?

22. — Les conducteurs de la ligne d'omnibus Odéon-Batignolles-Clichy sont ordinairement de très aimables garçons, pas grincheux, très polis. Ils savent, pour les aider à descendre, présenter gracieusement la main aux belles dames qui fleurent bon et qui viennent souvent des Batignolles-Clichy à l'Odéon pour se rendre compte au Quartier du progrès des études de Messieurs les étudiants. Eh ! bien, ils ne sont pas seulement aimables et polis, nos conducteurs, mais encore probes. L'un deux, nommé Noël, vient de déposer à la préfecture de police un sac oublié qui contenait cinquante mille francs ! !

28. — Condamnation à mort de Henry pour son forfait de l'hôtel Terminus, forfait dont il assume bien haut la responsabilité ; il revendique également celle du commissariat de la rue des Bons-Enfants où ont été broyés cinq sergents de ville qui y avaient apporté une bombe déposée avenue de l'Opéra. Après sa condamnation, Henry s'est tourné vers le public et a crié : « Courage, compagnons ; vive l'Anarchie ! »

3 Mai 1894. — Henry n'a pas du tout voulu signer de pourvoi en cassation. Ce n'est point qu'il ne sache signer, car il est bachelier.

4. — Me Laguerre devait plaider aujourd'hui à la police correctionnelle. Notre bâtonnier, Me Cartier, fit prévenir le procureur général pour qu'il s'y opposât. Laguerre, en effet, fut, vers le commencement de 1892, rayé du tableau des avocats à la Cour de Paris pour avoir fait acte de commerce en signant, comme directeur de journal, des billets à ordre ; ce qui est formellement défendu par les prescriptions du barreau. On ne veut pas absolument qu'un membre du barreau parisien s'expose à être poursuivi devant les tribunaux où il exerce.

A peine Laguerre s'était-il présenté à la barre que le substitut de service requit le tribunal de ne pas le laisser plaider. Le tribunal s'est conformé à ces réquisitions.

Me Laguerre avait cru tourner la difficulté en se faisant inscrire au barreau de Figeac où il avait, du reste, été admis à l'unanimité des cinq voix qui composent le Conseil du barreau de cette ville. Il se présentait donc comme avocat du barreau de Figeac, mais on lui répondit : « Plaidez, si vous voulez, devant toutes les juridictions de France, comme vous l'avez déjà fait du reste, mais pas devant les tribunaux de Paris, puisque vous avez été exclu du barreau de cette ville. »

5. — Récemment on a fait un égout rue Jean-de-Beauvais et rue de Lanneau. Dans les fouilles on a découvert beaucoup de vestiges anciens, notamment la maçonnerie du fameux puits *Certain*, dont le souvenir a été perpétué jusqu'à nous par l'enseigne d'une vieille pâtisserie, fondée en 1669, rue du Mont-Saint-Hilaire, aujourd'hui rue de Lanneau. C'était un puits qu'on appelait *Certain* parce que tous les docteurs et savants en *us* venaient discuter auprès de

sa margelle les questions controversées dans toutes les sciences. Quand une question y avait été discutée et résolue, on disait : maintenant c'est une chose certaine. Le puits prit le nom de *Certain* [1].

C'est du moins une légende du quartier que m'apprit, vers 1846, un mien parent, Parisien de Paris, en me faisant déguster une tête de veau à la tortue, sortie de la cuisine du Puits Certain [2].

15. — La semaine dernière, une actrice et jolie femme, Liane de Pougy, fit vendre son mobilier à l'Hôtel. Une foule d'admirateurs s'y disputèrent les bibelots, parmi lesquels un certain vase nocturne en argent.

Ce détail de la vente me rappelle une petite anecdote de famille que me raconta feu mon cher beau-père, M. D... Son père avait un important et très fructueux moulin à Bergicourt, en Picardie, mais beaucoup, beaucoup d'enfants. Pour bien faire marcher ce moulin, afin de nourrir sa très nombreuse famille, il avait besoin d'être fortement secondé par l'aîné de ses garçons ; précisément, cet aîné était mon beau-père qui, parce que très jeune encore quoiqu'aîné, lambinait, lusonait et ne se préoccupait pas suffi-

[1] Je vois cette note dans un compte rendu de la Commission du vieux Paris, séance du 20 décembre 1903 : « C'était jadis un puits public. Il devait son nom à Robert Certain, curé de Saint-Hilaire-du-Mont, et premier principal du Collège Sainte-Barbe, en 1566, qui le fit construire à ses frais pour les besoins du quartier (Voir Félibien et Lobineau, *Histoire de la Ville de Paris*, t. II, p. 1048). Dans cette même séance je vois que l'on a, dans des fouilles en 1903, encore en creusant un égout, découvert d'un autre côté la maçonnerie du même puits *Certain*.

[2] Cette maison existe encore rue Saint-Jactes, 40 *bis*, sous la même enseigne.

samment de devoirs du reste un peu au-dessus de son âge. Très en colère, son père lui dit un jour, comme on dit en Picardie : « Ti, paresseux, tu n' t'einrichiros jamois, tu n' pisseros mi jamois dains un pout de chambre d'ergeint » [1]. Piqué au vif, l'enfant répondit d'un ton déterminé : « Nous verrons un peu si je p . pas un jour dans un pot de chambre d'argent. » Il travailla mieux à l'avenir et même si bien que, quoiqu'un second fils fut en âge de le remplacer, son père ne voulut pas le laisser partir à Paris afin d'y faire fortune. Il s'échappa grâce à de petites économies; arrivé à Paris il put entrer dans une épicerie de gros, s'y comporta bien, intelligemment, s'y maria et devint un commerçant notable.

Quand il était simple commis, il allait, le dimanche, voir sa bonne marraine, Mme Fasquelle, de Blangy, près Poix (Somme). Chez cette dame, se rendait également, le dimanche, une fort jolie parisienne, née à Paris en 1804, personne avec laquelle il jouait au volant. C'était Mlle Bourbier, actrice du Théâtre-Français [2], qui, au bout de quelque temps, vers 1830,

[1] En Bourgogne et dans une partie du midi, on dit : « Toi, tu ne t'enrichiras pas, tu n'auras jamais cinq maisons dans la même rue. » Le dicton est le même, mais combien moins expressif.

[2] Mlle Virginie Bourbier joua aussi à l'Odéon, en 1842, à son retour de Russie ; elle y remplit d'une façon remarquable le rôle d'Antigone, à côté de Bocage, dans l'*Œdipe à Colone*, de Sophocle (traduction de Vacquerie). Victor Hugo, Alfred de Vigny, les fils du roi Louis-Philippe applaudirent de tout cœur la grande tragédienne qui aurait laissé un très grand nom en France si des chaînes de fleurs et d'or ne l'avaient retenu longtemps en Russie. C'est avec amour que M. Monval, bibliothécaire du Théâtre-Français, montre les traits gracieux de Virginie Bourbier.

Virginie Bourbier, née à Paris le 25 novembre 1804, y mourut le 28 mai 1857. Elle avait débuté le 25 avril 1825 à la Comédie-Française dans le rôle de *Zaïre*, où elle fut trouvée bien et dans *le Jeu de l'amour et du hasard*, où elle fut trouvée très bien.

partit pour Saint-Pétersbourg où elle fit la conquête du Czar Nicolas Ier, le puissant empereur, notre futur adversaire dans la guerre de Crimée. Comblée de prévenances et de gracieusetés, elle resta longtemps à Saint-Pétersbourg, mais enfin elle voulut revoir son Paris, où elle mourut en 1857.

Une vente, après son décès, eut lieu à l'hôtel. Le petit commis de magasin, devenu le gros négociant, M. D..., accourt à cette vente et, comme souvenir de l'actrice, il achète un charmant dessin représentant un pompier qui, dans les coulisses du Théâtre-Français, voit jouer Mlle Bourbier et a, suivant la légende en vers, bien de la peine à éteindre en lui un cruel incendie. En possession de son dessin, M. D... s'en va, mais il rentre bien vite dans la salle des ventes où le rappelle l'éclat d'une hilarité délirante. Il voit le crieur qui brandit un superbe vase nocturne en argent. Il se rappelle alors la prédiction paternelle et, pour la faire mentir, il pousse hardiment les enchères. Il va l'avoir, ce précieux vase, car il est décidé à mettre une enchère, même extravagante. Mais, tout à coup ses yeux se remplissent de larmes et il se dit à lui-même : « C'est mal, ce que je fais, je veux avoir raison contre mon cher père Oh ! non, cher papa, je ne veux pas manquer ainsi de respect à ta mémoire », et il ne continue pas les enchères. Quelque dix ans après, M. D... mourait, plein de jours, de jours heureux, mais... sans avoir p .. dans un vase d'argent.

18. — Hier, l'église Saint-Etienne-du-Mont était pleine d'anciens élèves de l'Ecole Polytechnique qui, à propos de son centenaire, venaient assister à un office célébré en souvenir des élèves décédés.

Un Père Lazariste, assisté d'un Dominicain et d'un Jésuite disait la messe. Un chanoine de Paris donna

l'absoute, tous quatre anciens polytechniciens. Une quête très abondante eut lieu. Les pauvres du quartier vont avoir, au moins pour un jour, une bonne pitance.

19. — Pendant la cérémonie de Saint-Etienne-du-Mont, le curé reçut un télégramme du pape Léon XIII. Le Saint-Père envoyait sa bénédiction à tous les polytechniciens présents à la messe du *Souvenir*. Les organisateurs de cette messe envoyèrent aussitôt un télégramme de remerciement.

22, — Hier, exécution de Henry. Il est mort en criant: *Vive l'anarchie!* Au moment où l'inhumation allait avoir lieu au cimetière d'Ivry, le corps fut remis aux délégués de l'Ecole de Médecine, porteurs d'une autorisation de la Préfecture de police. Arrivé à l'Ecole, ce corps fut déposé dans le laboratoire du chef des travaux physiologiques, où la tête fut moulée immédiatement. Ensuite les membres furent dispersés, pour l'étude, entre les divers pavillons de dissection.

— La mère de Henry, qui tient un petit hôtel à Brévannes, ne partageait nullement les idées de son fils, voilà probablement pourquoi elle n'a pas fait redemander le corps.

24. — Aujourd'hui, branle-bas général aux pavillons de dissection. De tous ces pavillons, on apporte, au plus vite dans le laboratoire du chef des travaux physiologiques, les divers membres du cadavre de Henry, réclamé un peu tard, il est vrai, par sa bonne vieille mère.

25. — Lundi dernier Laurent Tailhade, complètement guéri, est sorti de l'hôpital de la Charité. Il vint

faire un léger déjeuner au restaurant Foyot. Le couvert fut mis au même endroit où il avait été dérangé . si malencontreusement.

10 Juin 1894. — Dimanche, me trouvant seul à Paris, je vais à Montmartre voir où en sont les travaux de l'église du Sacré-Cœur. Au moment d'entrer dans la crypte, j'aperçois une armée de loqueteux qui en sortent *tous avec un menu Sacré-Cœur* en étoffe, piqué à leurs vêtements délabrés. Il en sort ainsi plus de mille avec une livrée de misère comme on en voit rarement dans les rues ! Une dame attendant comme moi la fin du torrent, me dit : « Mais qu'est-ce que ça peut-être ? Comment est-on parvenu à ramasser ainsi tous les habitants des carrières où des dessous de ponts ? » Un monsieur qui l'entend, lui dit : « Madame, c'est l'ardente charité de quelques zélés chrétiens qui ont rassemblé les plus misérables d'entre les miséreux de Paris, surtout ceux qui habitent autour de la place Maubert, pour lesquels ils semblent avoir une particulière prédilection. Ils les réunissent tous les dimanches à Saint-Julien-le-Pauvre, au quartier latin et ils leur ont payé aujourd'hui un pèlerinage à Montmartre ; Madame, suivez ces pauvres diables et vous verrez quelque chose de bien touchant. » La dame et moi les suivîmes et aperçumes l'armée douloureuse qui s'engouffrait sous l'abri Saint-Joseph, où viennent s'abriter ordinairement les pèlerins de Montmartre afin d'y collationner. A chacun fut donné une livre de pain, une tranche de pâté et un verre de vin. Tous ces pauvres gens étaient là, sous des tentes, avalant avec volupté la collation préparée par la Société : *Les amis des pauvres*, dont j'entendais parler pour la première fois.

15. — Tout le monde court à la place Saint-André-

des-Arts pour contempler de nombreux ossements humains, que des ouvriers viennent de mettre au jour en creusant un égout.

A cet endroit se trouvait la vieille église de Saint-André-des-Arts, démolie en 1795. Une très grande partie d'ossements avait déjà été transportée aux catacombes lors de sa démolition [1].

25. — *Au matin.* — Ma domestique revient de chercher son lait en disant qu'on parle d'un grand malheur ; le frotteur arrive à son tour et nous dit : M. Carnot a été assassiné à Lyon hier soir ; j'ai traversé les grands boulevards, ils étaient agités d'une façon extraordinaire. Le journal arrive ; c'est un Italien qui a poignardé le pauvre Président. Je n'ai pu m'empêcher de pleurer en me rappelant la chaude poignée de main qu'il me donna, il n'y a pas très longtemps, dans une soirée d'artistes à l'Elysée, où j'étais allé avec mon gendre.

M. Carnot eût le foie percé d'un coup de poignard, dans la voiture qui le conduisait à une soirée de gala au Grand-Théâtre. Henri IV est également mort dans une voiture, percé d'un coup de poignard.

Même bonté, même mort.

— *Au soir.* — A presque toutes les fenêtres du boulevard Saint-Germain se montrent des drapeaux voilés de crêpes.

26. — Paris est très calme, mais à Lyon le peuple

[1] Dans son *Dictionnaire des monuments de Paris*, publié en 1836, B. de Roquefort, de la Société des antiquaires de France, dit à l'article place Saint-André-des-Arts, qu'elle a été établie sur l'emplacement de l'église de ce nom, qui fut *démolie en 1795*.

a broyé toutes les devantures des boutiques italiennes ; ce qui est absurde. L'assassin s'appelle : Caserio.

On me dit qu'à la mairie du VIII[e] arrondissement est affiché le mariage d'un fils de l'infortuné Président, avec la fille de M. Chiris, sénateur.

27. — A Versailles, le Sénat et la Chambre se sont réunis en congrès pour nommer un nouveau Président. Casimir-Périer, le petit-fils du grand orateur, fut nommé. Il a été autorisé, par décret de Mac-Mahon, à ajouter à son nom de Périer le prénom de Casimir, afin de rappeler complètement le souvenir de son grand-père, de sorte que notre Président s'appelle de son prénom Jean, et de son nom Casimir-Périer. Il fut nommé chevalier de la Légion d'honneur pour sa conduite pendant le siège Au combat de Bagneux, où il combattait comme mobile de l'Aube, il reçut même dans ses bras le comte de Dampierre, commandant des mobiles de l'Aube, qu'une balle prussienne venait d'atteindre mortellement.

— A cinq heures Paris apprit la nouvelle.

28. — Les camelots font des affaires d'or en chantant et vendant une complainte sur la désolante mort de Carnot.

1[er] Juillet 1894. — Splendides funérailles de Carnot. Je vois tout le défilé à la fenêtre d'une maison, n° 110, rue de Rivoli. Casimir-Périer, à pied, suit le char, les magistrats sont également à pied. Les présidents de Cour de cassation et le procureur général, avec leurs pèlerines d'hermine, peuvent à peine marcher par une température sénégalienne, de 28 degrés à l'ombre.

2. — Hier, nos magistrats, ruisselant de sueur sous leur hermine, furent obligés, pendant la longue cérémonie religieuse, de sortir pour se rafraîchir chez un marchand de vins de la place du Parvis Le général de Galliffet, qui se mourait de faim, et se tenait debout depuis la première heure du jour, s'est assis sur le comptoir de ce marchand de vins en dévorant un morceau de pain, agrémenté de saucisson. Il fit bien de se restaurer, car ce fut lui qui, pendant une heure et demie, en plein soleil torride, assista au défilé des troupes devant le cercueil, placé sous le porche du Panthéon.

Dans la délégation des étudiants qui assistaient aux obsèques, on remarquait un étudiant amputé d'une jambe et décoré. C'est un ancien lieutenant, mis à la retraite, qui fait aujourd'hui son droit à Poitiers.

De pauvres soldats qui figuraient au cortège manquèrent de s'affaiser au commencement du boulevard Saint-Michel tant ils suffoquaient de chaleur. Nos jeunes gens dévalisèrent bien vite les marchands de coco et désaltérèrent les troupiers. Il paraît que certains colonels et même des généraux ne refusèrent pas le verre de coco.

8. — Une foule énorme se masse autour du Panthéon et arrache, comme souvenirs, les fleurs des couronnes déposées le long de la grille.

Vendredi 13. — Hier, M^me^ Carnot a quitté l'Elysée au bras de son fils aîné, Sadi Carnot. Elle était suivie de ses deux autres fils. Tout le personnel de l'Elysée était réuni dans la cour d'honneur pour la saluer. Elle s'est rendue immédiatement à son domicile particulier de l'avenue de l'Alma.

15. — La fête du 14 juillet n'a pas été gaie. On a cependant dansé dans les rues, mais peu d'entrain. M. Lépine voulait empêcher les bals, mais les marchands de vins ont crié à la perte de la République et... de leurs petits bénéfices M. le Préfet a bien été obligé de céder. Le Gouvernement n'a point participé à la fête ; pas d'illuminations des monuments nationaux. Tous les drapeaux restèrent en berne.

19. — M. Casimir-Périer a pris possession de l'Elysée.

26. — Aujourd'hui, des ingénieurs russes sont venus déposer une couronne d'argent devant le caveau où a été placé le cercueil de Carnot. Ils l'ont appelé *à haute voix* et lui ont dit : « Nous offrons ce pieux hommage d'admiration et de regrets à l'ingénieur Carnot, au nom des ingénieurs russes. »

27. — Les délais du deuil national étant terminés, j'ai revu flotter à tout vent le drapeau du Luxembourg. Les officiers que je rencontre n'ont plus de crêpe à la poignée de leur épée.

31. — Le Président vient de partir à Pont-sur-Seine (Aube) où il possède un superbe château.

9 Août 1894. — Les élèves de l'Ecole des Beaux-Arts sont venus apporter une couronne, cravatée de crêpe, sur le socle du groupe *Lion et Autruche,* qui se trouve au Luxembourg, près de l'avenue de l'Observatoire. Ce superbe bronze est d'Auguste Cain, notre grand sculpteur animalier, mort hier.

Ils ont également porté des couronnes devant les deux groupes de bronze qui, dans le jardin des

Tuileries, font face à la colonne Vendôme. L'un des deux groupes représente *un rhinocéros attaqué par des tigres*, l'autre *un gros sanglier bien dodu que se disputent un lion et une lionne.*

Cet usage des élèves de l'Ecole des Beaux-Arts est vraiment touchant. A la mort de Carpeaux, ils n'ont pas manqué, non plus, de fleurir les quatre parties du monde qui décorent la fontaine de l'avenue de l'Observatoire et les quatre danseuses du groupe de l'Opéra.

10. — On lit ce qui suit dans un journal :

« On a beaucoup parlé, ces jours-ci, des améliorations de la buvette de la bibliothèque des avocats.

« Cette buvette a une annexe modeste, car c'est un simple tonneau entouré de feuillage, rempli d'un coco limpide que confectionne l'appariteur du conseil de l'ordre des avocats, Léon, le gardien fidèle des saines traditions du barreau.

« A ce tonneau peuvent seuls boire les avocats inscrits au tableau : Léon est là qui veille et le défend contre les soifs étrangères.

« C'est ainsi que, il y a quelques années, un avocat d'Oran, qui était venu plaider à Paris, ayant voulu goûter le coco de ses confrères parisiens, s'attira du farouche appariteur cette semonce méritée :

« — Mon maître, je ne puis vous laisser boire, car c'est là le coco du barreau de Paris.

« L'histoire est authentique. (Oh ! combien !). »

Est-il possible de croire que ce brave et bon Léon ait pu empêcher de boire un avocat aussi altéré que l'est sans contredit un avocat du barreau d'Oran. Il n'est pas capable d'une pareille inhumanité.

Il y a là une vengeance de journaliste-reporter

auquel Léon a refusé de laisser boire le délicieux coco judiciaire.

15. — Un fils de M. Carnot s'est marié, hier, à Saint-Pierre-de-Chaillot, avec M^lle^ Chiris, la fille du sénateur des Alpes-Maritimes. Ce mariage était affiché dès avant l'assassinat. A la cérémonie, simplement les parents, les époux et les témoins qui se rendirent ensuite au Panthéon, devant le tombeau du père de famille, si fatalement disparu.

Les visites aux caveaux avaient été interrompues pour l'accomplissement de ce pieux devoir. Mais ensuite ils furent réouverts au public ; une foule immense s'y précipita. Le tombeau du Président a été mis en face de celui de Lazare Carnot, son grand-père.

17. — Caserio a été guillotiné à Lyon.

9 Septembre 1894. — Mort du comte de Paris en Angleterre, terre d'exil. Combien de fois a-t-il dû envier le sort d'un simple bourgeois !

18. — Bientôt nous allons avoir le bonheur de voir disparaître les dernières maisons lépreuses qui, rue Saint-Jacques, dépendent de la Sorbonne. Elles renfermaient, tout dernièrement encore, le laboratoire des recherches physiques qu'y avait fondé M. Jamin, mon ancien professeur de physique à Louis-le-Grand. C'était un débrouillard que ce Jamin ; il le fut surtout quand il fut nommé professeur de physique à la Sorbonne. Faute de mieux, il prit possession de quelques horribles maisons expropriées, dans la rue Saint-Jacques, et les fit annexer provisoirement à la Sorbonne, Il y intalla son laboratoire, et le remplit de toutes les machines qu'inventait, avec une

incroyable fertilité, l'imagination scientifique d'un jeune physicien, Gabriel Lippmann. Devenu son successeur en 1886, Lippmann ne fit qu'augmenter et compléter le laboratoire Jamin. Mais comme local, c'était incommode ! c'était laid ! !... Quand venaient des savants étrangers, M. Lippmann n'osait pas les inviter à visiter ses pénates délabrés.

Mais enfin, c'est fini de rougir ! Le jour de gloire est arrivé ! M. Nénot, l'architecte de la Sorbonne, a ménagé de superbes locaux où M. Lippmann a transporté et transporte encore..., avec des transports de joie, tous ses instruments. Les nouveaux locaux sont dignes du mobilier. Les *Débats* entassent articles sur articles en ce moment pour en célébrer les splendeurs, notamment le bleu de ciel du plafond, et surtout un trou béant, profond de 82 mètres, établi là (Ah ! j'ai le vertige rien que d'y penser) pour l'expérience de la chute des corps, et l'observation des oscillations du pendule. (Enfoncés, le Panthéon et Léon Foucault !)

20. — Ce n'est pas seulement pour le professeur de physique que Nénot s'est montré si aimable, mais encore et tout spécialement pour le professeur de physiologie expérimentale. En ce qui concerne l'installation de ce dernier, tout est dans les souterrains. Aucun gémissement d'animal gêneur ne sortira de ces catacombes quand ledit animal aura l'honneur d'être vivisecté. Le professeur ne sera donc jamais pris à partie, comme le fut Paul Bert lors du fameux procès des chiens de la Sorbonne.

Les auditrices (et il y en a toujours beaucoup) sont placées dans une élégante et commode tribune, non point par galanterie, comme on pourrait le croire, mais par précaution, oui, par précaution, dans la crainte qu'une antivivisectrice forcenée ne veuille

crever les yeux du professeur, comme cela a manqué d'arriver à feu Brown-Séquard, du Collège de France.

10 Octobre 1894. — Voilà notre confrère Waldeck-Rousseau nommé sénateur ; ce fauteuil au Sénat lui servira de marchepied pour se hausser là où il daignera, car il est très puissant, grâce à son éloquence. Il a, en effet, une éloquence fort grande et fort curieuse, froide parfois, chaude ensuite, chaude et froide tout à la fois ; une espèce de douche écossaise. C'est ce que l'on dit à la parlotte. On dit encore que cette éloquence *sui generis* fait songer à une gerbe d'étincelles jaillissant de deux glaçons frottés l'un contre l'autre. Je trouve cette seconde idée un peu prétentieuse, j'aime mieux la première.

13. — Nous avons au Quartier un poète de grande valeur : Paul Verlaine, qui ne roule pas sur l'or, car il est un peu paresseux, comme tous les vrais poètes du reste. Quand il est trop à court d'argent, il envoie une poésie à son éditeur, même à un simple journal, et il recueille facilement son billet de cent francs, ses vers étant toujours les bienvenus. Mais, dernièrement, il n'y avait pas à l'horizon, la moindre apparence d'un billet, même d'un louis. Ses amis, Pierre Trimouillat et Xavier Privas, très bons chansonniers, déjà en renom, s'ingénièrent à lui faire jouer une bluette sur le minuscule théâtre du café Procope. Il y consentit. On donna donc, avant-hier, une piécette de lui ayant pour titre : *Madame Aubry*. Il s'agit d'une aimable femme, au cœur trop sensible, qui se laisse enjôler par un ami de son mari. Celui-ci, perspicace, manœuvre habilement et trouve moyen de rompre le charme. Il était grandement temps. Triomphant, l'époux emmène sa femme au nez du prétendant

déconfit qui reste seul... avec son déshonneur, comme dans la *Favorite*.

Cette piécette eut du succès et rapporta quelques jaunets à Verlaine. Toutes les miettes de la vie de certains hommes sont bonnes à conserver.

17. — M. Victorien Sardou vient de perdre son père. C'était un chef d'institution très érudit, qui demeurait au coin de la rue d'Ulm et de la rue des Postes. Sardou est donc un enfant du quartier latin. Il en connaît toutes les rues, toutes les ruelles, toutes les impasses. Il a fait ses études au collège Henri IV.

5 Novembre 1894. — La Cour d'assises, malgré une brillante défense de M. Jaurès, vient de condamner un journaliste, Gérault-Richard, à un an de prison et 3.000 fr. d'amende, et ce pour avoir outragé le Président, le seigneur d'Anzin. Il avait écrit notamment ceci : « Oh ! le vilain moineau, s'écrient les passants raccrochés par ses photographies qui battent le quart au coin des rues. »

9. — On prétend qu'un capitaine d'état-major, Dreyfus, israélite, a livré à l'Allemagne divers papiers intéressant la défense du pays. Ce capitaine a été arrêté. *On prétend aussi, et cela est faux*, qu'aucun avocat ne plaidera pour lui. On ne connaît pas l'esprit libéral des avocats de Paris ! Jamais ils n'abandonneraient un accusé ! Un accusé doit être toujours considéré comme innocent : *res sacra miser*.

14. — M. le président de la République, Casimir-Périer, est venu voir les étudiants au siège de leur association, 41, rue des Ecoles. Tous les doyens des Facultés ont assisté à la réception. Pendant que le

Président remontait en voiture, les étudiants ont fait retentir la rue des Ecoles de leurs acclamations.

Les étudiants ont été d'autant plus aimables pour Casimir-Périer qu'il est plus attaqué par le socialisme. En remerciement de leur amabilité, il a promis de leur envoyer deux vases qu'il choisirait lui-même à la manufacture de Sèvres. On va crier à la corruption ! l'infâme corruption !

25. — M. et Mme Casimir-Périer sont effectivement allés choisir eux-mêmes, à la manufacture de Sèvres, deux beaux vases qu'ils ont, bien entendu, payés de leur argent, et les ont envoyés à l'Association des Etudiants. Vouloir corrompre la jeunesse, quelle impudence ! Il ne doute de rien, ce Casimir ! Il profite lâchement de ce que son ennemi Gérault-Richard est en prison !

31. — Hier, le Quartier était en fête ; récemment les délégués de l'*Association générale des étudiants* étaient allés prier M. Casimir-Périer de venir assister, à l'Odéon, à une grande matinée donnée au bénéfice de l'œuvre : le *Vaccin du croup*, vaccin qui a été trouvé par le docteur Roux, élève de Pasteur et chef de service à l'Institut Pasteur. Le Président promit et il venait accomplir sa promesse. Aussi, quand il entra, juste à la fin d'une première petite pièce, les étudiants applaudirent comme ils savent applaudir quand ils s'en mêlent. M. le Président et Mme Casimir-Périer (est-ce bête de ne pouvoir pas dire Mme la Présidente !) s'inclinaient avec beaucoup de bienveillance et les étudiants de réapplaudir. Les machinistes, ignorant l'entrée du Président, se figurèrent que l'on applaudissait et réapplaudissait les acteurs de la première petite pièce. Ils baissèrent

donc le rideau, puis le relevèrent à cinq reprises différentes à mesure que les applaudissements recommençaient. Ce rideau n'était pas arrivé jusqu'aux planches de la scène, qu'ils le relevaient aussitôt. On pense bien que la belle jeunesse, s'étant aperçue de la fausse manœuvre, ne manqua pas l'occasion de rire.

6 Décembre 1894. — La défense du capitaine Dreyfus a été acceptée par Demange. Il a obtenu la permission d'aller le voir dans sa cellule de la prison du Cherche-Midi.

10. — L'Académie Française a procédé à une élection en remplacement de Leconte de Lisle, décédé. Elle a choisi M. Henri Houssaye ; c'est très mal d'avoir fait une quinzième impolitesse à M. Zola.

15. — Reçu la lettre suivante :

« Monsieur Gustave Bogelot, avocat à la Cour « d'appel de Paris, et Madame Gustave Bogelot, « *chevalier de la Légion d'honneur, officier d'Académie,* « ont l'honneur de vous faire part du mariage de « Monsieur Paul-Edouard Bogelot, leur fils, avocat à « la Cour d'appel de Paris, avec Mademoiselle Cécile « Kroll. »

M^me^ Bogelot a créé, du moins a vivifié par un dévouement de chaque jour, l'œuvre des *Libérées de Saint-Lazare*, œuvre de secours aux femmes sortant de prison, sans aucunes ressources. Elle les loge pendant quelque temps, afin de leur permettre de trouver du travail. Très bonne et très intelligente femme, elle honore grandement sa croix.

23. — Hier, le Conseil de guerre, siégeant à l'hôtel

des Conseils de guerre, a condamné à la peine de la déportation dans une enceinte fortifiée, le capitaine d'artillerie d'état-major Dreyfus, dont tout le monde parle depuis quelque temps, et ce pour avoir livré à une puissance étrangère des documents intéressant la défense nationale. Cette décision a été prise à l'unanimité. Beaucoup de curieux s'étaient, en attendant le résultat, massés dans la rue du *Cherche-Midi*, devant l'hôtel du Conseil de guerre. Ils avaient ainsi l'espoir de voir passer le capitaine quand il serait ramené à la prison militaire, qui est en face, mais ils ont été déçus dans leur attente. Le condamné a, probablement, été reconduit à la prison par un chemin souterrain.

Tout le monde s'écrie : « Comment ! on ne l'a pas condamné à mort ? » Mais les officiers du Conseil ne le pouvaient pas. Pour le crime de trahison *en temps de paix* la loi ne permet que la déportation dans une enceinte fortifiée ; c'est déjà une peine bien terrible.

26. — Le président de la République est allé rendre une visite aux élèves de l'Ecole Normale, rue d'Ulm. M. Perrot, directeur de l'école, lui a rappelé qu'autrefois il venait le voir pour lui lire des vers... Des vers ! oui..., des vers... latins. M. Casimir-Périer lutina la muse latine, mais pour le bon motif... afin de passer sa licence ès-lettres.

27. — Le corps de M. Pasteur, qui était resté dans le caveau de Notre-Dame, après la cérémonie des funérailles, a été conduit rue Dutot. Au milieu des dépendances de l'Institut, créé contre la rage, M^me^ Pasteur a fait faire une crypte dans laquelle a été déposé le cercueil. Sur la grille, qui sert de porte à cette crypte, sont écrits ces mots : *Ici repose Pasteur.*

La rue Dutot est près du boulevard de Vaugirard.

1895

6 Janvier. — Hier matin, dans la grande cour de l'Ecole militaire, fut dégradé le capitaine Dreyfus, condamné, par le Conseil de guerre, à la déportation pour avoir livré à l'ambassade d'Allemagne des papiers concernant l'armée en campagne. Capitaine d'état-major il pouvait facilement se procurer les papiers les plus importants.

La cérémonie de la dégradation fut affreuse. Mon ami intime N. se trouvait en face de la grille de la grande cour de l'Ecole militaire ; rien ne lui a échappé. C'était lamentable de voir arracher les galons d'un capitaine français ! d'origine alsacienne ! ancien élève de l'Ecole Polytechnique ! de lui voir briser son épée ![1]

7. — Hier, on a, dans le XIV[e] arrondissement, élu comme député le citoyen Gérault-Richard qui, en ce moment, purge à Sainte-Pélagie une condamnation pour insulte envers le Président. Cette élection est une nouvelle injure pour Casimir-Périer.

[1] D'après le récit de la *Gazette des Tribunaux* du 6 janvier, le capitaine cria plusieurs fois : *Je suis innocent !* La foule aurait répondu : A mort le traître !

12. — Le *Chambard*, dont Gérault-Richard est le rédacteur en chef, a publié une caricature assez drôle contre Casimir-Périer. *Populo* lui passe *la veste* qu'il a remportée au XIV[e] arrondissement par suite de l'élection de son insulteur. Ce n'est que drôle, mais le plus souvent les caricatures sont ignobles. Oh ! le rude métier que celui de président de la République, surtout quand on n'est pas plus populaire que Casimir. Il a malheureusement une figure peu sympathique, et, de plus, le tort d'être un des plus riches industriels de France. Le roi *d'Anzin* n'est pas le roi d'Yvetot, l'heureux roi d'Yvetot ! bien loin de là.

16. — *Au matin.* — J'apprends une nouvelle qui, paraît-il, courait sur les boulevards hier soir. Le président de la République a donné sa démission ; tout le monde tombe dans une stupeur qui fait déraisonner beaucoup de gens. Ma cuisinière, qui m'apporte l'appréciation de sa laitière, de son épicier, de son boucher, s'écrie : « Nous allons avoir la guerre ! » La guerre civile... peut-être ! Au Palais, grande agitation. Je me laisse aller à dire : « Ce pauvre Casimir, il en a plein le dos, il recherche la paix et le repos. » On me répond : « Il n'aurait pas dû accepter, c'est une désertion. » Un autre, deux autres confrères me disent, au contraire : « C'était pour lui une question de dignité : il n'a pas voulu, comme Carnot, signer tout ce que l'on passait à sa signature. » La salle des *Pas-Perdus* est secouée comme aux grands jours. La note dominante n'est pas favorable au démissionnaire. Mais on dit qu'on l'avait menacé d'assassiner sa petite-fille qui va au catéchisme de la Madeleine. Ce catéchisme se tient à la Chapelle de l'Assomption. Pour arriver à la rotonde de cette chapelle il existe un grand couloir, très favorable aux attentats. On dit aussi que le Président était furieux d'être continuelle-

ment suivi par les alguazils déguisés que Lépine, le préfet de police, mettait toujours à ses trousses dans la crainte d'un meurtre ; on dit enfin que Casimir avait un fichu caractère, que c'est un enfant gâté ! qu'il était très mortifié de son impopularité, des basses injures qu'on lui adressait dans les journaux. Il lui aurait donc fallu avaler tout cela comme du bon lait savoureux.

En dehors du Palais comme en dedans, c'est la stupéfaction, oui, une véritable stupéfaction.

17. — La journée d'aujourd'hui s'est passée dans l'anxiété.

Les marchandes de gazettes vous vendent, avec des boniments impossibles, leurs journaux qui n'apprennent absolument rien. On fait courir des bruits d'émeutes pour le cas où Brisson ne passerait pas. Le vote, heureusement, a lieu à Versailles, sans cela les faubourgs viendraient entourer la salle des séances de l'Assemblée nationale.

A 8 heures j'apprends que Félix Faure est nommé ; c'est un franc républicain, d'un rouge moins foncé que celui de Brisson.

Félix Faure a eu 630 voix, mais Brisson 400 ! Casimir-Périer a été président 6 mois et 19 jours, du 27 juin 1894 au 15 janvier 1895. Espérons que le règne de Félix Faure sera plus long. Il est né à Paris en janvier 1841. Il a donc 56 ans ; décoré pour sa belle conduite en 1870 comme commandant des mobiles de la Seine-Inférieure.

19. — Nous sommes allés, ma fille C... et moi, au bal des Saint-Cyriens, à l'hôtel Continental. Au moment où nous nous rendons au grand salon de réception pour voir la brillante réunion des Généraux, la *Mar-*

seillaise éclate bruyante, et, immédiatement, je vois passer le nouveau président de la République, M. Félix Faure. C'est un bel homme, ce nouveau Président ! avec une superbe tête blanche. Il fend la foule, entouré de généraux qu'il dépasse de la tête.

Pas un cri pour annoncer le chef de l'Etat ; il me semble qu'un appariteur pourrait au moins crier : Messieurs (même citoyens) le ***Président de la République*** ! L'arrivée, sans ce condiment verbal, est froide, glaciale.

20. — Le président de la République est un grand marchand de cuirs du Havre. Ancien apprenti tanneur à Amboise, il sera mieux vu que Casimir-Périer représentant de la grosse bourgeoisie riche. Pour plaisanter, on dit que Félix Faure, très illettré, aura le droit de se passer un cuir de temps en temps ; histoire *de rire*, car il a reçu une excellente instruction primaire.

Notre Président, toujours tiré à quatre épingles, est presque un fashionnable. Il porte des faux-cols brisés. Casimir-Périer les portait rabattus, à la Colin, et Carnot tout droits, fermes, rigides comme ses principes [1].

24. — Assisté à une messe de requiem, à la Chapelle des Carmes, pour le repos de l'âme de Pierre de N.., fils aîné du comte de N.. Celui-ci a épousé une camarade de pension de ma femme, M^lle^ de B. , fille de l'historien de Louis XVII. Très brillante assemblée

[1] M. Félix Faure est fort indépendant de caractère, Saint-Simonin, dans les *Propos de Félix Faure*, lui fait tenir celui-ci : « J'ai su garder mon indépendance, même devant mon parti ; ainsi je n'ai pas voté la loi d'exil contre les Princes. »

Je ne sais pas si cela a été fait exprès, à cause du grand concours de la haute noblesse et de la bourgeoisie huppée, mais, à l'angle de la rue Cassette, près de cette chapelle des Carmes, un grand voyou et sa femelle chantent une chanson ignoble contre Casimir-Périer ; *deux sous* la chanson avec une image de Casimir, en bouledogue, rompant sa chaîne; la femme crie : « Approchez, il ne vous mordra pas. » Comme refrain de la chanson, la rengaine servie aux arrivants chez le cabaretier Bruant :

Oh, là, là ! c' te tête, c' te binette
Oh, là, là ! quelle gueule qu'il a.

Elle a mille fois raison, la femme, de dire qu'il ne mord pas ; il n'a pas assez mordu, il ne s'est pas assez défendu. Beaucoup le lui reprochent.

25. — Notre musée Dupuytren vient de s'enrichir (?) d'une curieuse collection : celle d'un savant docteur de notre quartier, le docteur Luys, qui ne demeure pas bien loin, rue de Grenelle. Ce cher docteur, a eu l'aimable idée de collectionner patiemment deux cent vingt-cinq cerveaux, délicatement et artistement extraits par lui de la cavité de deux cent vingt-cinq crânes, et l'idée, plus aimable encore, de l'offrir au Musée Dupuytren pour le bonheur des étudiants studieux.

— Il résulte d'un travail publié par le Mont-de-Piété de Paris, qu'en moyenne les Parisiens, parmi lesquels les étudiants tiennent un rang très honorable, déposent à leur *chère tante* trois cent cinquante mille montres par an. Alors, comment veut-on que leur conduite soit réglée ?

27. — Note cueillie dans les journaux : « A partir

de demain, 25 janvier 1895, la maison Félix Faure et Cie, du Hâvre, se transforme, par suite de la nomination de M. Félix Faure à la présidence de la République, en maison : Crémer et Bergerault. »

M. Crémer est le cousin de M. Félix Faure, et M. Bergerault était employé dans l'ancienne maison depuis vingt-cinq ans.

Que ne dit-on pas déjà de ce nouveau Président : « C'est un vieux beau qui s'est poussé dans la République en fréquentant les cercles à la mode, en donnant de superbes dîners, en étalant un grand luxe bourgeois. »

Mais il n'a pas l'air de vouloir venir à résipiscence le vieux beau, car il vient d'acheter les magnifiques chevaux de Casimir-Périer et conservé son piqueur Monjarret, qui, avec une grande maëstria, galopait devant la voiture présidentielle. Petites bourgeoises, ouvrières parisiennes, bobonnes, vous allez le revoir le séduisant Monjarret !

28. — Mort, rue de Marignan, du maréchal Canrobert, à quatre-vingt-six ans.

29. — A l'occasion de l'élection de Félix Faure, les ouvriers de la tannerie Dumée frères, à Amboise, lui ont envoyé une lettre de félicitations ; c'est dans cette tannerie qu'il avait été, à dix-huit ans, envoyé pour apprendre le métier de mégissier. Félix Faure n'est pas devenu tanneur, mais ses connaissances pratiques lui ont permis de se mettre à la tête d'une grande maison de vente de peaux, venant de la Plata.

31. — Deux officiers sont de permanence à la tête du cercueil de Canrobert. Ils ont l'épée à la main. Aux pieds, se tiennent au port d'armes, deux sous-officiers,

baïonnette au canon du fusil. Les conscrits parisiens, qui avaient tiré au sort, au Palais de l'Industrie, remontèrent l'avenue des Champs-Elysées et vinrent voir le dernier Maréchal. Il faut en prendre votre parti, petits conscrits, dans vos gibernes, vous aurez beau chercher, vous ne trouverez plus le bâton de maréchal de France.

— La Chambre a voté des funérailles nationales à Canrobert.

3 Février 1895. — Enterrement du Maréchal. Il fait un froid horrible. L'esplanade des Invalides, toute blanche de neige, semble rappeler les plaines glacées de Crimée, où s'illustra Canrobert. Grâce à ses soins incessants pour les soldats, l'armée française immobilisée devant Sébastopol, pendant le cruel hiver de 1854-55, put être conservée à la France. On vend partout son portrait avec ses longs cheveux ; c'était peut-être le seul des officiers supérieurs qui portât la chevelure en coup de vent.

— La reine d'Angleterre, en souvenir de la guerre de Crimée, fit envoyer, pour être mise sur le cercueil, une couronne de lauriers cueillis, par elle-même, dans les jardins de Windsor.

— Hier, au Palais, nous avons eu la visite du jeune roi de Serbie. Il n'est pas très beau, car il est à l'âge ingrat de dix-neuf ans : maigriot, osseux ; un confrère me faisant observer ce défaut de beauté plastique, je lui répondis : « Je comprends que tu aimerais mieux voir la reine Nathalie » ; approbation générale de la galerie ambiante, car la reine Nathalie, mère du roi de Serbie, fut excessivement belle. Elle l'est même

encore, paraît-il. Le roi [1], conduit par M. le président Baudoin, est allé visiter la bibliothèque des avocats ; notre aimable bâtonnier, Cartier, lui a fait les honneurs. Mais il a été navré, ainsi que M. le président Baudoin, car un de nos confrères avait déposé son chapeau à haute forme sur la tête même d'un des bustes de marbre qui ornent la grande salle. Il paraît même que le chapeau penchait irrévérencieusement sur l'oreille du buste

4. — Les Parisiens, qui avaient couru, hier matin, dimanche, aux obsèques de Carnot, courent, dans l'après-midi, au retour de Rochefort, amnistié. L'amnistie complète a été accordée par la Chambre, comme don de joyeux avènement du nouveau Président. A la gare du Nord on chantait des scies patriotiques ; voici le refrain poétique de l'une d'elles :

C'est roublard pour un Président
D' faire voter l'amnistie ;
Le p'tit tanneur assurément
Gobe la démocratie.

— Par jugement du 4 mai 1894, le Tribunal de la Seine empêcha Me Laguerre de plaider devant lui. Laguerre appela de ce jugement, qui fut confirmé par la Cour d'appel. Il alla en cassation, mais celle-ci vient de rejeter son pourvoi, par arrêt du 2 février [2].

5. — Présages de grand froid. Quoique nous soyons déjà en février, je vois, au-dessus de Paris, passer

[1] C'est ce même roi de Serbie qui fut assassiné en 1903 avec la reine Draga.

[2] Voir note du 4 mai 1894.

des multitudes de canards sauvages, de cormorans et oiseaux de mer qui filent vers le sud ; ces derniers, serrés les uns contre les autres, forment un grand triangle noir.

6. — Le lieutenant Canrobert, fils du Maréchal et le lieutenant de vaisseau de Navacelles, son gendre, sont allés rendre visite au président de la République, pour le remercier, en tant que représentant la France, des belles funérailles faites au Maréchal.

8. — Plus de 15 degrés au-dessous de zéro.

9. — Il fait un tel froid que tous les compteurs ont gelé sur le côté gauche de la rue Saint-Jacques. Rien de plus bizarre que de voir les boutiques éclairées à la chandelle d'un côté de la rue

Dans la journée il était tombé une terrible avalanche de neige qui s'était durcie grâce au froid. Les chevaux ne pouvaient avancer ; une troupe de maréchaux ferrants, parcourant chaque rue, les ferrait à glace.

12. — Par suite des grands froids, beaucoup de morts, surtout parmi les vieillards.

La Seine, tout à fait prise, est fort belle parce que les glaçons sont recouverts d'un étincelant manteau de neige. Les deux lions de la fontaine Saint-Michel ont, au bout de leurs gueules, des cornets de glace qui s'inclinent jusqu'à terre ; l'eau jaillit poétiquement du milieu.

16. — Il a fait si froid aujourd'hui que la première chambre de la Cour a fui sa belle et grande salle d'audience pour aller siéger dans celle du conseil ;

bien entendu la porte en était ouverte, à tout venant, à cause de la publicité obligatoire de l'audience.

17. — On vient d'inaugurer, dans la rue de Médicis, un curieux chemin de fer sur route ; il va de cette rue jusqu'au bourg d'Arpajon. Gare les accidents ! En attendant, les locataires de la rue de Médicis s'effrayent de pareil voisinage et donnent à qui mieux mieux congé [1].

D'un autre côté, dans quelques jours, on va inaugurer le prolongement de la ligne de Sceaux jusqu'au boulevard Saint-Michel, à l'encoignure de la rue Gay-Lussac. Voie souterraine, elle vague et divague dans les catacombes. Il faudra, bien souvent, ouvrir l'œil pour empêcher les maisons du boulevard Saint-Michel de s'aplatir sur la ligne ; vers 1880, à peu près en face l'Ecole des Mines, quelques-unes de ces maisons sont doucement descendues dans les catacombes. On les a heureusement arrêtées à temps alors qu'elles n'avaient fait que le quart de la course.

18. — Le Tribunal a, la semaine dernière, prononcé le divorce de Léon Daudet et de Jeanne Hugo.

23. — Mort du bien cher confrère Volait que nous appellions : *mon commandant*, à cause de sa tête de vieil officier. En 1870, il s'était engagé et avait fait tout le siège de Belfort ; il y avait gagné les galons de sergent-major. Un goût très vif pour les choses militaires lui était resté de cet apprentissage glorieux, aussi conservait-il, malgré une cinquantaine bien sonnée, le grade de chef de bataillon dans l'armée

[1] Ils avaient tort car ce chemin de fer ne fait aucun bruit.

territoriale. Il est mort dans le parloir du collège Stanislas où il était allé voir ses trois fils.

Voilà ce qui vient d'être raconté dans la salle des Pas-Perdus : Volait se trouvait au siège de Belfort en même temps que M. Lépine, notre préfet de police, avec lequel il était fort lié. Ils s'étaient perdus de vue, quand, un jour, ils se rencontrèrent sur le boulevard du Palais. « Tiens, Volait ! » — « Tiens, Lépine ! » — « Qu'est-ce que tu fais, Volait ? » — « Mais, je suis toujours avocat à Paris ; il faudra, Lépine, que j'aille te voir pour causer de l'ancien temps. Où demeures-tu donc ? » — « En face. » — « Comment, en face ? » — « Mais oui, je suis à la Préfecture de police. » — « Ah ! tu es policier ? » — « Mais oui, je suis le préfet. » Tête de Volait, qui ne s'était pas rendu compte que le préfet de police, M. Lépine, fut son vieux Lépine, son ancien compagnon d'armes et de gloire.

Mon brave Volait comme nous te regrettons tous ; ta figure de vieux troubade va nous manquer.

24. — Nous avons enfin le dégel, tout à la douce heureusement, sans cela quelle horrible débacle sur un fleuve glacé depuis quinze jours ! Un chenal a été ouvert au milieu de la plaine de glace, et les petits bateaux peuvent naviguer et passer sans heurt ni cahot.

28. — Pendant que, sur des feuilles volantes, je note chaque jour les faits qui se produisent autour de moi ou qui me reviennent à la mémoire, de son côté mon vieux confrère Limet fait de même, et également sur des feuilles volantes ; mais, au lieu du langage terre à terre dont je me sers, il emploie la langue des Dieux. Quand ses feuilles intimes ont acquis une certaine épaisseur il les fait imprimer et les offre à ses amis, parmi lesquels il me compte.

Dans son dernier gentil recueil intitulé : *Loisirs de vieil avocat*, j'extrais l'anecdote suivante qui peint bien un homme que nous aimions tous : Lachaud. Or donc Lachaud, venait de passer quelques jours à Compiègne, où l'Empereur et l'Impératrice étaient toujours très heureux de le voir. Il se trouvait tout rayonnant de joie dans la salle des Pas-Perdus ; ses amis l'interrogeaient et l'entouraient, et Limet de versifier ainsi sur son compte :

Un seul trait vous dira son dédain de la pose :
Un jour il nous revient de Compiègne, et l'on cause
Entre amis, au Palais, quand s'approche soudain
Un charbonnier tout noir et qui lui tend la main.
Il la serre, on en rit... Oh ! pas de raillerie.
Ces humbles, Messeigneurs, mais ils ont fait ma vie !
Si j'ai pu monter hier en carrosse, à la cour,
C'est qu'ils m'ont hissé là. Donc, à chacun son tour,
Et ses doigts derechef pressent la main calleuse

3 Mars 1895. — Il a neigé toute la nuit.

5. — Il neige toujours. La nature entière semble frissonner. Peu d'hivers ont été plus mauvais que celui-ci. Il s'en va et revient sans cesse. La misère est affreuse.

15. — Enfin il ne neige plus et c'est par un soleil magnifique qu'est partie pour Madagascar une troupe de volontaires, tirés de divers régiments. Une foule immense les accompagne jusqu'à la gare. La fille d'un de mes amis se trouvait sur le boulevard Saint-Germain quand ils passèrent ; un jeune soldat s'est écrié, en regardant de son côté : « Madame, saluez les morts ! » Cette jeune femme fut vivement émue.

M. N.. m'a raconté un incident à peu près semblable.

Les volontaires se dirigeaient vers le pont du Châtelet en longeant le quai. Des magasins d'accessoires du théâtre du Châtelet, situés à l'entresol, partit un cri retentissant : *Adieu les morts !* Ce cri descendit, comme un glas, sur la foule en provoquant une minute solennelle de douloureux silence ; mais bientôt cette foule se reprit et recommença ses acclamations.

22 Avril 1895. — Une demoiselle Leclerc, âgée de 25 ans environ, vient d'être reçue interne des hôpitaux de Paris. C'est la deuxième Française admise à l'internat ; la première fut Mme Edwards-Pilliet, doctoresse très appréciée dans les grands quartiers de Paris [1].

23. — Grève des cochers et conducteurs d'omnibus. Les cochers de la station des petites voitures, en face du square de Saint-Germain-des-Prés, se frottent les mains.

Les quelques omnibus et tramways qui marchent néanmoins, sont accompagnés, en bas, d'un garde municipal et d'un sergent de ville, en haut d'un autre sergent de ville. Des cochers ont été pris, un peu partout pour remplacer les récalcitrants. Gravement montés sur les sièges, ils ont de drôles de têtes. En face les magasins du Louvre un loustic crie à tue-tête en montrant l'un de ces improvisés ; « A-t-il l'air d'un charcutier ! » Le sergent de ville, de planton sur la plate-forme, aurait bien voulu sauter sur cet impoli, mais impossible dans l'enchevêtrement des voitures qui encombrent les abords du *paradis des dames*.

[1] Elle est aujourd'hui médecin au lycée Lamartine, lycée de jeunes filles qui se trouve dans la rue du Faubourg-Poissonnière, au n° 121.

24. — Continuation de la grève. Il y eut hier, devant la gare de l'Est, de graves bagarres entre les défenseurs des tramways et les grévistes. Le préfet de police a fait remplacer les sergents de ville par les municipaux, plus calmes de caractère, et du reste plus aimés de la population.

25. — La grève semble cesser; la Compagnie accorde à peu près tout ce que réclament les grévistes: augmentation de salaires et d'heures de repos. En 1891 ils ont déjà arraché de grandes concessions à la Compagnie.

Nuit du 3 au 4 Mai 1895. — J'ai entendu un grand bruit pendant la nuit, au-dessus de ma tête. Des pas précipités, des remuements de meubles, chaises, tables, m'ont réveillé. J'ai immédiatement pensé à la mort probable de mon voisin de dessus, M. Pierre Bonnassieux, savant remarquable, archiviste aux Archives nationales, et fils de feu le grand sculpteur Bonnassieux. Il était très, très souffrant.

4. — En effet, le pauvre M. Bonnassieux est mort: il laisse trois jeunes enfants [1].

5. — Le capitaine Sadi Carnot est allé déposer sur le tombeau de son père une superbe couronne funéraire envoyée par le roi Ménélick.

[1] Quelle curieuse chose que cette quasi-cohabitation sous le même toit, dans les maisons de Paris! Mme Bonnassieux quitta l'appartement où était mort son cher mari; d'autres locataires la remplacèrent. Un an après, également dans la nuit, j'entendis encore des pas précipités, des remuements de meubles: cette fois il ne s'agissait plus d'un homme qui quittait la vie, mais d'un enfant qui y entrait.

10. — Le Président va tous les jeudis dans les hôpitaux ; il a commencé par l'hôpital de la Pitié, près du Jardin des Plantes. Il parcourut les salles et s'arrêta, avec grande bienveillance, près du lit des malades. Il s'informait de leur maladie, de leur situation [1].

12. — L'abbé de Broglie, professeur à l'Institut catholique, frère du duc de Broglie, de l'Académie française, a été abattu à coups de revolver par une ancienne pénitente, à qui il refusait un certificat de bonne vie et mœurs. Ce fut la raison donnée par elle-même. On vit bien immédiatement qu'on avait affaire à une folle.

C'était un grand vieillard décoré, car il avait été autrefois officier de marine. Ses cheveux blancs émergeaient en couronne de dessous son chapeau. Il se promenait très souvent l'après-midi dans le quartier du Luxembourg ; il était très bon, très bienfaisant, très accessible à tout le monde.

25. - Aujourd'hui, les obsèques du pauvre abbé eurent lieu à Sainte-Clotilde. Derrière le corbillard marchaient son frère, le duc de Broglie, ainsi que ses neveux, les princes Amédée, Emmanuel et François.

26. — La vieille folle est soumise à la plus minutieuse observation de la part des médecins nommés par la justice [2].

[1] A l'hôpital Saint-Louis il a demandé à un malade quel était son métier ? « Le vôtre », lui fut-il répondu.

[2] Ces médecins conclurent à l'irresponsabilité de la meurtrière, et le 24 juin 1895 une ordonnance de non lieu fut rendue en sa faveur. Elle dut immédiatement être internée dans un asile d'aliénés.

18 Juin 1895. — L'empereur d'Allemagne ayant, à l'occasion de l'ouverture du canal de Kiel, organisé de grandes fêtes navales, a demandé aux marines des divers Etats d'y participer. Notre gouvernement, par prudence, n'a pas osé refuser. Mais nos jeunes gens, à titre de protestation, sont allés porter des couronnes tricolores, les uns devant la statue de Gambetta, et d'autres devant celle de Jeanne d'Arc.

24. — Vers les dix heures du matin, vu passer, en voiture, le Président. Malgré un grand soleil, il tient son chapeau à la main et salue très gracieusement. Son crâne reluit à la lumière et au soleil ; le Président, se rendant au Panthéon pour l'anniversaire de la mort du président Carnot, risque fort d'attraper lui-même la mort par suite d'un coup de soleil. Quand il entra dans le caveau où se trouve le cercueil, il se rencontra avec les trois fils Carnot dont il serra affectueusement la main ; il déposa sur le cercueil une superbe couronne au nom du Gouvernement ; de là il se rendit à la Madeleine où se célébrait un service solennel en mémoire du défunt ; conformément aux usages de la Monarchie, le curé de la Madeleine lui présenta l'eau bénite à la grande porte d'entrée.

Vendredi 28. — Inauguration du buste de Murger, au jardin du Luxembourg, dans le parterre le plus voisin de l'Odéon où fut jouée si souvent sa *Vie de bohême*. L'endroit est bien choisi ; Murger venait souvent au jardin du Luxembourg, surtout le soir, avec tous ses amis. Il s'en allait lentement le dernier parmi les promeneurs, et prenait grand plaisir à se faire pousser dehors par les gardiens désireux de leur repos.

Le buste est gracieux, des feuilles de rose et de

lierre en bronze courent autour d'un piédestal fort élégant ; un moineau, le petit bohème des rues, a été placé près du buste. Il bat des ailes et piaille en regardant le grand bohême. L'éloge de l'auteur des : *Scènes de la Vie de bohème*, du *Pays latin*, du *Bonhomme Jadis*, et de tant d'autres œuvres de jeunesse, a été prononcé par M. le ministre Poincaré, jeune lui-même. Un groupe d'étudiants, *corrects, très corrects*, se tenait devant le monument, mais d'autres étaient venus pour protester contre la littérature bourgeoise des inaugurateurs. A peine le ministre avait-il dit quelques mots, que *ces autres*, jetant aux pieds du monument une gerbe de fleurs des champs, crièrent : « *Vive Murger ! Vive la bohème ! On nous vole Murger.* » L'un de ces étudiants bohèmes portait une grande perche, nantie d'un écriteau, et ce, afin de convoquer les admirateurs de Murger aux voluptés d'un dîner à quatorze sous. C'était pour faire pièce aux inaugurateurs officiels qui devaient, après la cérémonie, ô luxe scandaleux ! aller banqueter, à 6 fr. par tête, dans la grande salle des conférences de l'hôtel des Sociétés savantes.

En guise de *De profundis* une élégie de M. de Bornier, fort jolie, mais furieusement triste. En voici une stance :

Il mourut pauvre, jeune et sombre ;
D'autres ont sur leur front joyeux
Tout le soleil. Il n'eut que l'ombre ;
La gaîté pleurait dans ses yeux.

29. — Le Quartier ressemble à une mer orageuse. Les étudiants agitent leurs crinières de combat. Laurent Tailhade, un homme qui, cependant, eut l'honneur d'être blessé chez Foyot, en plein quartier latin, Laurent Tailhade donc s'est permis de houspiller les

étudiants, d'une façon tout à fait déplaisante, dans un article de l'*Echo de Paris*. Il trouve les étudiants d'une sottise telle, qu'elle étonne même les servantes d'amour et que ces pauvres filles regrettent à bon droit, près des voyous à diplômes, les Daphnis de barrière... Un étudiant, M. d'Elissagaray, s'est battu avec lui. Tailhade fut légèrement blessé au bras droit.

2 Juillet 1895. — Tailhade n'est pas corrigé. Il a de nouveau attrapé les étudiants. M. Emile Merwart, président du comité de l'Association des étudiants, s'est, à son tour, battu avec Tailhade. Quatre balles ont été échangées sans résultat. Tailhade s'est, somme toute, montré courageux, car il aurait pu refuser le duel puisque, dans le précédent, il avait été blessé au bras droit.

Il fait, depuis quelques jours, un temps fort orageux. Les chaleurs sont pour beaucoup dans la dispute. La prose de Tailhade est sans doute fort injuste, mais néanmoins, c'est un avertissement pour quelques jeunes gens de bonne famille, de moins se commettre dans les brasseries.

9. — Depuis quelque temps, une actrice de petit théâtre, mais excellente artiste, Eugénie Buffet, va chanter dans les cours, accompagnée de deux camarades, hommes ou femmes. Elle ramasse beaucoup d'argent et le consacre à de bonnes œuvres. C'est ainsi qu'il y a quelques jours elle a envoyé 220 fr. aux sinistrés. actuellement sans travail, du grand incendie de l'établissement Godillot ; c'était la recette d'un jour. Venue à l'Ecole de Droit, elle a voulu entrer dans la cour. Le concierge s'y est refusé avec énergie. Les étudiants, accourus, sont allés trouver le doyen pour obtenir la permission, mais ils n'y purent réussir.

Pendant les pourparlers, les jeunes gens arrivaient les uns après les autres, si bien que la place du Panthéon fut bientôt remplie de monde. Eugénie alla dans quelques cours où elle fut fort bien reçue ; mais, dans la maison de Verlaine, qui reste derrière Saint-Etienne-du-Mont, elle fut obligée de battre en retraite devant la concierge qui lui serra fortement le bras pour la mettre à la porte. Elle fut donc, la brave fille, obligé de se retirer. Ce n'est pas qu'elle comptât sur l'obole de Verlaine, non, mais elle voulait probablement lui faire honneur en chantant sous ses fenêtres.

10. — Fort vexés, les étudiants ont prié Eugénie Buffet de venir chanter hier soir, 9 juillet, au Procope. Elle y fut admirablement reçue et applaudie. Le commissaire de police du quartier vint, lui-même, avec des sergents de ville pour maintenir l'ordre dans la rue de l'Ancienne-Comédie, car on pense bien que Procope n'avait pu recevoir toutes les écoles, qui s'y étaient rendues en bandes.

23. — Mariage de ma fille C... avec le capitaine Louis B..., fils du colonel en retraite B... En 1870, le colonel du génie B... fut précipitamment appelé de Pau, pour mettre en état de défense plusieurs places du Nord : Valenciennes, Condé, Le Quesnoy. Il le fit avec promptitude et décision et assura ainsi en cas de besoin une retraite à Faidherbe. Plusieurs détachements prussiens vinrent flairer, pour ainsi dire, la ville de Valenciennes, mais la voyant en parfait état de défense ils se retirèrent.

25. — Les regards de la France ne sont plus dirigés vers Pont-sur-Seine, comme l'année dernière, mais

vers le Havre. Notre nouveau Président y possède une superbe villa dans laquelle il vient de s'installer pour la belle saison.

M. Félix Faure passe pour avoir quatre-vingt mille livres de rente [1].

Dimanche 25 Août 1895. — Une grosse lettre, qui avait payé beaucoup de port, fut envoyée hier à M. Adolphe de Rothschild en son hôtel de la rue Saint-Florentin. Or, c'est *M. Alphonse* de Rothschild qui habite en cet hôtel. Il était du reste absent de Paris. Comme cette grosse lettre pouvait être une lettre d'affaires, le concierge l'envoya rue Laffitte, aux bureaux de la banque des Rothschild. Un employé l'ouvrit avec un canif pour en mieux conserver l'enveloppe ; immédiatement une explosion se produisit, et l'employé reçut dans la cornée de l'œil droit un fragment de carton qui lui fit une légère déchirure. On se perd en conjectures sur cet ingénieux et hypocrite attentat, très probablement anarchiste.

6 Septembre 1895. — Grande chaleur ; 25 degrés dans mon cabinet situé au nord et jamais visité par le moindre rayon de soleil.

7. — 43 degrés au dehors, 27 dans mon cabinet.

[1] Dans les *Propos de Félix Faure* par Saint-Simonin, on lit ce propos à la page 59...

« *Je rentrerai chez moi, où je retrouverai les quatre-vingt-dix mille francs de rente que j'avais en entrant ici, et que je n'aurai ni écornés, ni augmentés* ».

Ecornés : est à l'adresse de Casimir-Périer qui dépensait au-delà de sa dotation.

Augmentés : est à l'adresse de M. Grévy qui dépensait en-deçà.

8. – Nouvel attentat contre les Rothschild. Jeudi, 5 septembre, une boîte de cacao Van-Houten fut lancée dans les bureaux de leur maison de banque. Mais, comme les moyens des Rothschild leur permettent de s'acheter des tapis et d'en mettre en beaucoup d'endroits, la boîte de cacao, qui contenait un mélange de poudres diverses, tomba juste à un endroit où il y avait un tapis; le choc fut amorti et la bombe n'éclata point [1].

26. — Assisté, à Péronne, au dîner de baptême d'Yvonne M..., petite-fille d'un vieil ami de mon père. Sur la table un superbe buisson de fleurs blanches envoyées par sa jeune voisine, M^lle^ Adèle Lévêque, âgée de 19 mois Je néglige cent ans de mois de nourrice

Samedi 5 Octobre 1895. — Sous mes fenêtres passe le convoi funèbre du grand savant Pasteur, mort le 28 septembre dernier. Le corbillard est celui qui servit au président Carnot et au maréchal Canrobert. Couronnes splendides et innombrables, comme maintenant, du reste, dans les grands enterrements solennels. Mais, ce que je n'avais jamais vu, c'est la curieuse cohue des costumes. Les Facultés sont accourues aux obsèques, tout entières, sans délégation. La foule immense, triste, éplorée contemplait ce curieux spectacle le long des trottoirs où elle s'était rangée. Presque sous mes fenêtres, au coin du boulevard Saint-Germain et de la place Saint-Germain-des-Prés, un camelot canaille, mais malin, a débité,

[1] Le coupable, attrapé, passa le 26 septembre suivant en police correctionnelle. où il fut régalé de trois ans de prison, moins agréables à déguster que le cacao Van Houten.

moyennant 50 centimes le morceau, les fragments d'une vieille redingotte qu'il prétendait avoir appartenu à Pasteur et lui avoir été donnée par le domestique de ce dernier.

Le convoi se dirige vers Notre-Dame.

7. — Félix Faure assista au service de Notre-Dame, Le cercueil de Pasteur fut mis ensuite dans une chapelle de la cathédrale ; il en sortira lorsque la sépulture sera prête à l'Institut de la rue Dutot. Le Gouvernement s'est empressé de donner à la famille l'autorisation de l'y ensevelir; il avait même été plus loin, car il avait proposé le Panthéon.

9. — Quoique né à Dôle, M. Pasteur avait été élevé à Arbois où son père était venu s'établir comme tanneur. C'est très bien de la part de M. Félix Faure d'avoir assisté au service funèbre de M. Pasteur; mais il le devait à un double titre, d'abord comme président de la République française, puis comme ancien tanneur.

« *De l'écorce du chêne naissent les demi-dieux.* »

14. — Mort de M^lle^ Lévêque, la vieille amie de ma famille, dans sa cent deuxième année. Elle était presque aveugle. Mais si elle n'avait plus bon œil elle avait encore bon pied et tous les jours elle se promenait au bras de sa domestique. Voici la lettre de faire part, que je transcris ici, car je n'en reçois pas souvent de semblable.

M.

Vous êtes prié d'assister aux convoi, service et enterrement de

Mademoiselle Adèle LÉVÊQUE

décédée à Péronne, le 14 octobre 1895, dans sa

cent deuxième année, munie des sacrements de l'Eglise, qui auront lieu mercredi 16 courant, à dix heures trois quarts...

De la part de ses parents et de ses amis.

Priez pour elle.

Mlle Lévêque était la cousine de Firmin, le fameux et élégant acteur de la Comédie-Française qui donnait la réplique à Mlle Mars. Elle allait souvent à Paris et faisait, par son esprit, le charme des fêtes que M. et Mme Firmin donnaient très souvent à la société artistique de Paris. C'est là où elle admira, m'a-t-elle dit, Caroline, la gracieuse femme de Talma.

23. — Hier soir le bruit courait dans le quartier qu'un train de Bretagne était arrivé à une vitesse vertigineuse dans la gare Montparnasse, qu'il avait défoncé le mur du premier étage et la grande verrière du côté de la place de Rennes, enfin qu'il s'était précipité sur cette place, située en face la gare, avec un horrible fracas et... cent morts d'hommes !

Aujourd'hui, tout au matin, je suis allé voir le désastre. C'est au premier étage que les trains arrivent et sont d'ordinaire arrêtés par les butoirs ou heurtoirs. Mais ces butoirs ont été brisés par la violence du choc, causé par la vitesse effrayante du train. La locomotive et le tender plein de charbon, se sont précipités sur la chaussée de la place et restent suspendus comme une énorme grappe de raisin à une treille. La rue de Rennes est sillonnée d'une foule immense qui vient voir ce spectacle extraordinaire. Heureusement pas autant de morts qu'on le disait. Il n'y a que quelques blessés, et une pauvre marchande de journaux, écrasée par la locomotive qui s'est, pour ainsi dire, calée sur elle.

25. — Magnifique cérémonie officielle du centenaire de l'Institut à la Sorbonne, dans le grand amphithéâtre, en présence de Félix Faure. Après le discours de Jules Simon, les artistes de l'Opéra ont exécuté l'ouverture de *Joseph*, par Méhul, le premier musicien qui ait fait partie de l'Institut.

La veille il y avait eu, à Saint-Germain-des-Prés, paroisse de l'Institut, un service funèbre célébré par Mgr Perraud, de l'Académie française, à la mémoire de tous les membres de l'Institut, décédés depuis sa fondation.

La cérémonie était purement officieuse, mais elle avait attiré tout le monde savant. Mgr Perraud a prononcé un fort beau discours sur le culte des morts.

3 Novembre 1895. — M. Félix Faure vient d'avoir une excellente pensée qu'il a exécutée très noblement, très simplement. Le 2 novembre il s'est rendu au Panthéon pour rendre visite à tous les hommes remarquables qui y sont ensevelis. Il a parcouru posément toutes les galeries ; il s'arrêta quelques instants devant le caveau de M. Carnot.

Toutefois ce n'est pas à Carnot seulement qu'il venait porter ses hommages, mais à tous les glorieux morts.

18. — Hier, on a élevé, place de l'Odéon, un monument à Emile Augier. Il est de Barrias. Deux longues femmes, sans grand caractère, accompagnent son buste, l'une debout montre à l'autre qui est assise, le nom d'Augier, qu'elle grave en lettres d'or sur une colonne de marbre rose. La femme assise représente, paraît-il, l'*Aventurière*, personnage d'une des œuvres dramatiques d'Augier. Derrière le monument s'escrime un petit bonhomme, armé du fouet de la Satire, c'est

ce qu'il y a de plus réussi ; ça c'est du Barrias ; je regrette que ce qu'il y a derrière ne soit pas devant.

Quant au buste d'Émile Augier il est très bien, il a fait bon effet quand on a soulevé le voile qui l'emmaillotait. On le voit immédiatement en débouchant de la rue de l'Odéon. Emile Augier a été dignement loué ; Déroulède, son neveu, a vivement remercié les orateurs. Emile Augier, quoique né à Valence, était devenu un enfant du Quartier, car il fut élevé à Henri IV, et c'est à l'Odéon qu'il avait fait représenter sa première pièce : *la Ciguë*.

28. — Alexandre Dumas fils est mort à 71 ans ! d'un congestion au cerveau. Il avait bien recommandé qu'en guise de linceul on le revêtit de son costume de travail, c'est-à-dire de sa longue robe de chambre. L'enterrement eut lieu au cimetière Montmartre. Le deuil était conduit par son gendre, M. d'Hauterive, lieutenant au 1er chasseurs à cheval.

Il voulut s'en aller seul de ce monde : sans prêtres, sans soldats, sans orateurs, même sans invités ; aucune lettre de faire part ne fut envoyée.

30. — M. A. Dumas était remarié depuis seulement six mois avec la fille de Régnier, le célèbre acteur ; il laisse deux filles.

1er Décembre 1895. — L'horloge du Palais de Justice est arrêtée ; on a enlevé les aiguilles. Comme il y a, dit-on, en ce moment des affaires suspectes à la charge de certains hommes influents, on s'amuse à dire, dans la salle des Pas-Perdus, que le ministère veut *arrêter l'heure de la Justice*.

7 — Le Pape vient de nommer cardinal Mgr Per-

raud, évêque d'Autun, qui a prononcé un si beau discours à Saint-Germain-des-Prés, lors du centenaire de l'Institut. C'est un ancien élève de l'Ecole normale

25. — Mort du *petit sucrier*, Max Lebaudy, soldat du train des équipages, fils de feu le grand raffineur. Voilà pourquoi on lui donnait le nom amical de *petit sucrier*. Il était populaire à cause de sa grande, même excessive libéralité. Les médecins militaires voulaient le renvoyer chez lui pour s'y rétablir, ou tout au moins y mourir ; il était tuberculeux ; mais, par ordre, il fut maintenu à l'hôpital. Des gens féroces criaient et écrivaient : « Ce serait un passe-droit abominable si on lui faisait quitter l'hôpital. » Du reste il y mourut plus tranquille.

1896

6 Janvier. — Hier samedi, 5 janvier, devant moi passa le drapeau d'un régiment, accompagné par son colonel à cheval. La musique jouait. Le boulevard fut bientôt couvert de monde; bien des ouvriers, probablement anciens soldats, se découvraient. Ce drapeau venait des Invalides où il était allé s'incliner, avec beaucoup d'autres drapeaux, devant celui du 200e régiment. Le 200e fut créé pour l'expédition de Madagascar; les deux tiers de son effectif moururent, lamentablement décimés par les fièvres paludéennes. Néanmoins son drapeau flotta à Tananarive, capitale de la grande île, sur le palais de la reine. Comme il avait été à la peine, on voulut qu'il fut à l'honneur, aussi fut-il porté à l'église des Invalides.

11. — J'ai appris d'une étrange façon la mort du doux poète Paul Verlaine; ma domestique, Louise, me dit jeudi soir, 9 janvier : « Je ne sais si je pourrai « dormir la nuit sans avoir un cauchemar, j'ai peur « de voir en rêve le loufoc qui est mort, 39, rue « Descartes, dans le logement au-dessous de celui de « mon parrain, le sergent de ville. C'était un homme « qui faisait des vers; il se chamaillait souvent avec la

« femme qui le soignait, du reste, très bien, et se « plaignait beaucoup parce qu'il était très malade. « Parrain le soulevait dans son lit quand on le lui « arrangeait. » — « Mais, rue Descartes, 39, dis-je « à ma domestique, c'est Verlaine ! un grand poète, qui « habitait là. » Je le savais parce qu'on en parlait beaucoup au Procope, dans certaines réunions d'amis du Nord. Il était en effet de Metz. J'ajoutai : « Comment, ce pauvre Verlaine est mort? Eh ! bien dormez tranquille, Louise, tout « loufoc » qu'il fût, Verlaine était un bien brave homme, il ne vous fera pas de mal ; je voudrais bien qu'il me fît l'aimable surprise de venir me voir cette nuit pour me donner des nouvelles de *l'au-delà*, ou même seulement pour me donner une poignée de mains. Ce serait un grand honneur pour moi. »

12. — Dimanche. — Hier, enterrement de Paul Verlaine. Son cercueil fut entouré par les plus grands représentants de la poésie française. Il avait été bien malheureux ; très souvent souffrant il s'était promené d'hôpitaux en hôpitaux, aussi Coppée a pu dire sur sa tombe : « Adieu, pauvre et glorieux poète qui, comme le feuillage, as plus souvent gémi que chanté. »

Il avait beaucoup douté dans sa vie, mais revenu aux croyances de son enfance, il reconquit ce doux oreiller de la Foi sur lequel il voulut s'endormir et s'endormit pour toujours.

J'appris à ma domestique que le « loufoc » avait été enterré avec bien de l'honneur. Elle fut assez étonnée.

14. — Les obsèques de Verlaine eurent lieu à Saint-Etienne-du-Mont. Conformément à son désir, Vanier, son éditeur (le libraire-éditeur du quai Saint-

Michel), lui fit chanter une fort belle messe en musique. On l'enterra ensuite dans le cimetière des Batignolles. Il a été placé dans le caveau d'une famille qui a voulu s'honorer en le mettant au milieu des siens.

Il paraît que Coppée a été admirable dans son adieu sur la tombe du disparu. C'était un ami de jeunesse, ayant comme lui longtemps habité le quartier latin. Ils se lisaient respectivement leurs vers ; aussi, dans son agonie, Verlaine appelait-il sans cesse Coppée.

Quand je dis que Verlaine était un habitant du quartier latin..., pas toujours ; point pendant les nuits où il était sans gîte. Coppée a pu dire : « Quel est le poète qui n'accepterait pas les jours sans pain et les *nuits sans gîte du pauvre Lélian*, s'il était certain, comme lui, de laisser à ce prix quelques pages durables et de voir fleurir sur sa tombe l'immortel laurier. »

Paul Verlaine signait souvent : *Pauvre Lélian*. C'était l'anagramme de son prénom et de son nom [1].

19. — Vingt-cinquième anniversaire de la terrible sortie de Montretout. Je me rappelle encore la désolation qui envahit notre âme, lorsqu'aux Champs-Elysées, mes camarades du 21e et moi apprîmes la funeste issue de cette sortie. Nous avions passé la nuit au Palais de l'Industrie pour soutenir, au besoin, l'effort vers Versailles.

— Floquet est mort hier ; il eut bien des joies dans la vie, mais je crois que c'est moi qui lui procurai l'une des plus douces lorsque, maître clerc de

[1] Huysmans vient de recueillir quelques-unes des œuvres de Verlaine pour montrer quel grand poète était Verlaine.

Lacomme, avoué, j'allais lui porter des dossiers. Aussi quand il devint préfet de la Seine, il m'invita aux belles soirées du Petit Luxembourg. Il avait épousé la plus jeune des deux filles d'un manufacturier alsacien, M. Kestner. La fille aînée s'était marié avec un M. Rissler dont elle eut elle-même une fille qui épousa Jules Ferry. Ferry devint donc le neveu de Floquet, l'oncle n'avait que quatre ans de plus que le neveu ; Floquet était né en 1828 et Ferry en 1832; dans les dîners de famille, jamais on ne parlait politique.

Les moqueurs appelaient Floquet *Robespierrot* parce qu'il portait le gilet à grandes pointes de Robespierre ; mais il avait une si belle allure qu'il pouvait à la rigueur se permettre le luxe d'un petit ridicule.

23. — Jeudi dernier, 17 janvier, était l'anniversaire de la démission de Casimir-Périer qui tint à passer la soirée à l'Elysée où son successeur, Félix Faure, donnait grande réception. Avec une désinvolture de grand seigneur, il offrait le bras aux dames et les conduisait au buffet. Il était joyeux comme un échappé de collège.

2 Février 1896. — Félix Faure vient d'avoir ses 55 ans ; il est né à Paris le 31 janvier 1841.

8. — Les étudiants sont très excités en ce moment à propos de l'ex-capitaine Dreyfus. Pour mieux exprimer leur indignation contre les juifs, et la crier de plus haut, ils grimpent sur toutes les impériales d'omnibus et de tramways. Ils passent ainsi et repassent, devant chez moi, sur le boulevard Saint-Germain. Mais tous les étudiants ne sont pas antisémites. Ainsi hier soir, dans la grande salle de l'hôtel

des Sociétés savantes, rue Serpente, il y avait, sous la présidence de M. Leroy-Beaulieu, une conférence sur les questions du jour faite par un professeur de sciences politiques, M. Raphaël Lévy. Celui-ci n'a pu dire un seul mot, tant le tapage fut horrible. Les étudiants, n'étant pas du même avis, à propos de Dreyfus, se sont jetés les uns sur les autres ; six ont été blessés.

12. — On annonce la mort, à Montmartre (la nouvelle Athènes), du fameux modèle-femme, Sarah Brown, immortalisée par la gaminerie des étudiants de l'École des Beaux-Arts, lors de leur fameux bal des quat-z-arts. Sarah Brown avait été portée dans un palanquin à travers la foule des invités, vêtue d'un simple filet ou résille comme on la voit, du reste, figurer dans le célèbre tableau de Rochegrosse : *le Festin de Balthazar*.

Elle servit aussi de modèle à Jules Lefebvre pour le non moins célèbre tableau de lady Godiva, la bonne comtesse de Coventry, promenée toute nue, à cheval, à travers la ville de Coventry (Angleterre). Ce tableau se trouve aujourd'hui au musée d'Amiens. Sarah Brown était d'une beauté de corps tout-à-fait exceptionnelle[1].

13. — Continuation de la nécrologie. Notre grand compositeur Ambroise Thomas est mort aujourd'hui

[1] Le tableau de lady Godiva fut exposé en 1890 ; il eut un gros succès. Voici à peu près ce que mentionnait le livret : *Les habitants de Coventry étaient réduits à la misère par les impôts dont les accablait le comte de Coventry ; sa femme, lady Godiva, intercéda pour eux. Il répondit : « je ne remettrai aucun impôt que vous ne vous alliez promener à cheval, nue, d'un bout de la ville à l'autre. » Il pensait mettre ainsi une condition impossible.*

jeudi 13 février. Il a conservé sa présence d'esprit jusqu'au dernier moment. Ainsi il a envoyé une carte de remerciement au prêtre qui l'avait extrémisé. C'est à ne pas y croire.

— On ne parle que de la découverte d'un professeur de la ville savante de Wurtzbourg, Rœntgen, qui réussit à photographier l'ossature d'une main à la lumière électrique. Cette photographie à travers les corps opaques, les muscles, dans notre espèce, peut révolutionner la médecine et la chirurgie. Mon ami N. a pu assister au cours d'un professeur de l'Ecole de Médecine qui, lui aussi, photographia une main. L'opérateur dit à l'opéré : « Mon pauvre monsieur, vous avez bu trop de bon bourgogne, vous avez des déviations goutteuses dans le squelette de votre main. »

L'opérateur ensuite demanda un portemonnaie à un de ses amis, docteur comme lui, et placé à côté de lui. Au bout d'un certain temps apparut la configuration de ce qui se trouvait dans ce portemonnaie, pas de ronds, mais de petites barres allongées comme des clous. « Vous avez donc des clous dans votre portemonnaie ? » lui dit-il. — « Mais non, je n'ai que de la monnaie. » On ouvrit le portemonnaie, il n'y avait pas même un sou, mais des clous que sa femme y avait mis en lui demandant de lui en acheter de semblables. Un éclat de rire général accueillit cette

« Je ferai ce que vous dites pour sauver ces pauvres gens ». Très marri de son imprudence, le comte ordonna qu'au jour de l'épreuve on ne mît pas le pied dehors, que les portes et fenêtres fussent closes ou aveuglées, et que quiconque hasarderait sur sa femme un regard indiscret serait puni de mort.

Lady Godiva parcourut, nue, toute la ville, sur un cheval conduit par une vieille matrone.

découverte. Le pauvre docteur rougit jusqu'au blanc des yeux.

29. — Nous sommes dans une année bissextile.

C'est la Saint-Arille, un saint qui n'a pas son compte d'hommages, puisque sa fête ne revient que tous les quatre ans.

11 Mars 1896. — J'ai assisté à la grande séance de la Société de géographie, donnée à la nouvelle Sorbonne. Dans cette séance, le représentant du ministre du commerce a remis au prince Henri d'Orléans la croix de la Légion d'honneur, pour son grand voyage de la mer de Chine au golfe du Bengale. Le président de la Société de géographie lui a offert également une grande médaille d'or. Le prince est beau garçon et bien découplé ; il a 28 ans et en paraît 22 ; blond, comme en général les d'Orléans, il a fort bien lu la description de son voyage. Le duc de Chartres, son père, l'embrassa devant tout le monde sur les deux joues. J'ai suivi sur une carte, qu'on m'avait remise en entrant, tous les incidents du voyage.

C'est un crâne garçon, très bon, bien trop bon même, car on fut obligé de lui donner un conseil judiciaire ; il prêtait sa signature à des gens qui ne valaient pas cher.

12. — Couru à Montmartre pour voir la *Vachalcade* ou cortège de la vache enragée, nourriture assez ordinaire des artistes montmartrois. Willette est le dessinateur des chars de cet original cortège. Il est là en costume de pierrot. J'ai parlé à différents figurants, notamment à saint Denis qui, avec la main gauche, retient sa tête. « Ce n'est pas lourd, me dit-il, mais

ce maudit vent ballotte mon mannequin d'osier, j'ai fort à faire. »

Les chars sont suivis par une foule d'hommes et de femmes admirables. J'ai rarement vu des hommes aussi beaux et des femmes aussi belles, tous modèles. J'ai reconnu Gérôme, dans sa voiture, arrêtée au coin d'une rue, en dehors des regards mais avec vue directe sur le cortège qui l'intéressait vivement. Beaucoup de sa jeunesse lui remontait au cœur.

13. — Un poète et auteur dramatique, Jacques Lelorrain, fatigué de manger de la vache enragée, malgré tous les honneurs qu'on vient de lui rendre à Montmartre, a pris le parti de venir s'installer comme savetier, rue du Sommerard, n° 25, dans le quartier latin où l'on ne mange de la vache enragée que dans les fins de mois

Ce poète, si honteusement porté sur sa bouche, vient d'adresser aux étudiants un prospectus en vers, que l'on distribue sur le boulevard Saint-Michel; voici quelques-uns de ses bouts rimés :

Vous viendrez donc chez moi, gentils hurluberlus,
Braves étudiants, bons petits camaros
Et vous aussi rimeurs et confrères cossus
Qu'avez tous la veine d'écrire dans les journaux.
Auteur, je fis jadis des pièces illisibles,
Gnaff, je mets aujourd'hui des pièces invisibles.

Eh bien, sage poète, devenez habile en l'art de mettre des *pièces invisibles !* Vous les célébrerez ensuite comme le perruquier Jasmin a célébré ses *papillottes* et le menuisier maître Adam ses *chevilles* [1].

[1] Sa gentille échoppe était située au coin de la rue Saint-Jacques et de la rue du Sommerard. Il y resta longtemps, jusqu'au jour où il trouva à se caser dans un emploi à Sainte-Barbe.

19. — On parle beaucoup du mariage d'une fille du duc de Chartres, Marguerite d'Orléans, avec le commandant Patrice de Mac-Mahon. Le duc de Chartres a réuni, dans un dîner intime, les membres des deux familles : Orléans et Mac-Mahon.

20. — Depuis une douzaine de jours on donne à l'Odéon une reprise *des Danicheff*, de Pierre Newsky et d'Alexandre Dumas, dont le nom ne figure pas, il est vrai, sur l'affiche. Toute la haute aristocratie russe retient les avant-scènes et, au moment de la fameuse prophétie de l'alliance franco-russe, elle éclate en bravos et applaudissements enthousiastes.

C'est qu'en effet cette prophétie, faite en 1876, est vraiment fort curieuse. M. de Taldé, gentilhomme français, attaché d'ambassade, est en scène, avec Wladimir Danicheff. Il raconte une émouvante chasse à l'ours. L'ours s'était, pour ainsi dire, couché sur lui et allait l'étrangler quand quelqu'un lui tira deux coups de fusil et l'étendit mort... *C'était*, ajoute de Taldé, *le comte Wladimir Danicheff qui m'avait sauvé la vie tout bonnement.*

Le comte Wladimir continue ainsi la phrase :

... Et qui fit, bavard, ce que vous eussiez fait à sa place : un Français qui lutte avec une bête fauve, un Russe qui voit cela et qui tue la bête, c'est tout ce qu'il y a de plus simple et tant qu'il y aura des Français et des Russes et des bêtes fauves, espérons que ça sera toujours comme ça [1].

L'alliance russe, qui fut plus tard conclue, ne pouvait être plus nettement désignée, et l'on comprend que l'enthousiasme déborde du parterre au paradis.

[1] Acte deuxième, scène III.

23 Avril 1896. — Le mariage civil du commandant de Mac-Mahon et de la princesse Marguerite d'Orléans, fille du duc de Chartres, vient d'avoir lieu à la mairie du VIII^e^. Le maire, mon aimable confrère ***Beurdeley***, bon républicain, mais républicain de bonne compagnie, a fait un discours charmant dans lequel il a parlé, discrètement, de l'histoire des deux familles [1]. Il est, du reste, passé maître dans ce genre d'allocutions matrimoniales auxquelles tiennent beaucoup les familles parisiennes, parce qu'elles attiédissent quelque peu les glaces d'une cérémonie civile. On ne trouve pas très belle la nouvelle duchesse de Magenta; mais néanmoins on la dit de très grand air et de superbe distinction.

25. — M. Félix Faure n'est pas sur un lit de roses; il va lui falloir chercher un nouveau ministère. Le ministère radical, que présidait M. Bourgeois, est obligé de s'en aller devant l'hostilité du Sénat, qui ne veut pas de l'impôt sur le revenu. Les cris : « *A bas le Sénat !* » retentissent dans nos rues, car les journaux avancés font tout ce qu'ils peuvent pour ameuter l'opinion contre lui.

28. — Vient de mourir inopinément d'une maladie de la gorge, Ferdinand Duval, ancien préfet de la Seine pendant la présidence de Mac-Mahon. Il s'occupa, avec beaucoup de soin, de l'édilité parisienne et c'est bien grâce à lui que le quartier latin et

[1] « Notre cérémonie de mariage civil est terminé. Il me reste une tâche à remplir ; je dois adresser les félicitations d'usage aux jeunes époux, à leurs témoins, à deux familles qui appartiennent à l'histoire et qui comptent dans leur passé des rois de France, un roi des Français, un président de la République, etc. »

le faubourg Saint-Germain n'attendirent pas trop longtemps l'ouverture du boulevard Saint-Germain. Il était d'une taille énorme que sa robe d'avocat grandissait encore. Aussi les Anglais qui, en venant à Paris, ne manquent jamais de visiter la salle des Pas-Perdus, ne pouvaient le voir sans stupéfaction, surtout quand N..., le plus petit avocat du Palais, venait à passer à côté de lui.

Ce Porthos est tombé somme un chêne frappé par la foudre. Il se présentait comme conseiller municipal dans le quartier Saint-Germain. Ses affiches furent apposées partout sous nos yeux. Elles ne servirent qu'à accuser la cruauté de la mort à son égard.

30. — M. Faure a réussi à mettre la main sur M. Méline, comme président du Conseil des ministres, avec un ministère modéré.

— Dans la séance d'avant-hier, le Conseil municipal invita le préfet de la Seine à acheter, au nom de la Ville, un grand immeuble, sis rue de l'Hôtel Colbert [1]. C'est là qu'autrefois siégeait la Faculté de Médecine, bâtie, dit une inscription, des deniers du chanoine de Notre-Dame : Lemasle.

Dès mon arrivée à Paris, en 1846, c'est-à-dire il y a 50 ans, je visitai l'amphithéâtre de la vieille école, transformé en lavoir. Il fallait que les constructions fussent bien solides pour résister à un pareil abus de jouissance. Je n'ai pu réussir à voir un tombeau de cuivre qu'on avait montré précédemment à un de mes amis, ayant probablement l'air plus calé que moi. Pour

[1] L'acquisition eut lieu le 22 août 1896.

le lui faire voir on avait, si je me rappelle bien, été obligé de déplacer en partie le plancher du lavoir.

Dans le vieil immeuble qu'on se propose d'acheter s'exerce une industrie autorisée, très autorisée. Oh ! bon chanoine Lemasle, que sont devenus tes écus !

19 Mai 1896. — Toujours des morts. Avant-hier, jour de l'Ascension, mon camarade de Louis-le-Grand, Caillebotte, curé de Notre-Dame-de-Lorette, est allé dîner en ville ; rentré chez lui très souffrant à 10 h. 1/2, il dit à son domestique : « Que j'ai mal à la tête ! » En même temps il porta la main à son cœur ; il était mort ! Une véritable vocation l'avait porté à la prêtrise, car il avait une grande fortune ; la famille Caillebotte était une des grandes familles commerçantes de Paris. Ses deux frères se sont adonnés aux arts. L'un d'eux vient de mourir en laissant une collection de peinture impressioniste à la ville de Paris. Mon camarade curé était la bonté même. A Louis-le-Grand, lors d'une révolte, il osa *seul* rentrer en classe, les élèves voulant rester dans la cour ; Il risquait d'attraper un mauvais coup L'affaire, heureusement pour lui, se calma. A titre de récompense, il demanda la grâce d'un camarade qui allait être renvoyé. Caillebotte n'était pas seulement la bonté même, mais c'était encore la bonne humeur personnifiée : il y a un mois, seulement un mois ! je le rencontrai ; il était devenu fort gros, comme je l'étais devenu aussi pas mal. Il s'arrêta, et, en me regardant malicieusement, il me dit : « Quoique demeurant bien loin l'un de l'autre, nous voilà dans le même arrondissement. »

27. — Zola est candidat pour le fauteuil d'Alexandre Dumas, mais il ne réussira pas ; car l'Académie ne peut lui pardonner les obscénités de ses romans. De

plus elle est rancunière. Se rappelle-t-il ce qu'il a dit d'elle, il y a longtemps, il est vrai ; « la vieille Académie mourra dans un accès de toux. »

29. — En effet Zola n'a pas été admis. M. Zola, vous ne serez admis que quand, à votre tour, vous serez devenu catarrheux[1].

2 Juin 1896. — Hier, le bourdon de Notre-Dame semblait gémir. On célébrait le vingt-cinquième anniversaire de la mort de l'archevêque de Paris et des victimes de la Commune.

3. — Félix Faure s'est marié, par pure affection, avec une jeune personne d'Amboise, fille d'un avoué, aujourd'hui décédé, qui laissa beaucoup de créanciers. On soutient que Félix Faure doit rembourser les dettes à cause de sa haute situation. La prétention paraît excessive à notre Président. Sa femme, du reste, eut une très modeste dot donnée par un oncle, l'ancien sénateur Guinot. La méchanceté, en matière politique, est insondable, incommensurable, et voilà ce qu'elle a inventé : un industriel a créé de curieux joujoux qui reproduisent le chant de la caille, et l'on sait que le chant de la caille est rappelé par les enfants au moyen de trois petits mots : « *Paie tes dettes ! Paie tes dettes !* » prononcés avec rapidité. D'autre part, les camelots vocifèrent dans la rue une complainte dont le refrain est celui-ci :

Ah ! quel malheur d'avoir un beau-père.

Que le Président doit souffrir !

[1] Cette plaisanterie paraît maintenant bien funèbre, quand on songe que M. Zola est mort asphyxié par une fuite de gaz.

4. — Antoine, si connu au théâtre, vient d'être nommé directeur de l'Odéon.

10. — Hier matin, 9 juin, Jules Simon est mort à quatre-vingt-deux ans. Il s'est éteint dans la maison de la place de la Madeleine, qu'il habitait depuis si longtemps.

14. — Aujourd'hui, monôme des Taupins ou candidats à l'Ecole polytechnique[1]; ils ont tous des lanternes jaunes au bout de leurs cannes. Ils promènent un buste en plâtre qu'ils vont briser tout à l'heure, c'est celui de Jules Simon, qui vient de mourir. Jules Simon était, avec le sénateur Bérenger, à la tête de la *Société contre la licence des rues*; or les jeunes gens ont l'horreur de cette Société et de ceux qui en font partie.

15. — Les journaux nous apprennent que le soi-disant buste de Jules Simon était celui de Cicéron acheté chez un brocanteur.

16. — J'ai rencontré récemment le directeur de l'*Œuvre des petits ramoneurs et des jeunes ouvriers des rues*. Il les rassemble de temps en temps *impasse des Bœufs*, cette pauvre et misérable impasse, qui donne sur la rue de l'Ecole polytechnique. Des élèves de cette école viennent souvent leur raconter des histoires. L'un d'eux, élève de première année, est Marc Sangnier, fils d'un de mes confrères, petit-

[1] Le qualicatif de Taupins s'applique aux élèves qui se préparent à Polytechnique; en argot de lycée, la classe de mathématiques spéciales s'appelle la *Taupe;* on ne sait pourquoi.

fils de Lachaud, et arrière-petit-fils de M. et Mme Ancelot. Il a, m'a dit ce directeur, une facilité de parole admirable et une imagination extraordinaire qui lui permet d'improviser de merveilleuses histoires; question d'atavisme!

26. — Le duc de Nemours vient de mourir à l'âge de quatre-vingt-deux ans. Son cercueil sera transporté à Dreux, quoique sa femme soit ensevelie en Angleterre. Il lui a même fait faire, par Chapu, un admirable monument que fort peu de personnes connaissent et que j'ai eu le bonheur de voir parce que M. Chapu me l'a montré dans son atelier. Le duc de Nemours n'a pas voulu qu'il fut exposé au Salon annuel, ce qui semblait faire gros cœur à l'artiste.

Il était excessivement religieux. Je passais un jour rue Saint-Jacques, devant Saint-Jacques-du-Haut-Pas, j'y vis s'arrêter une belle voiture de maître. Je m'empressai d'entrer par curiosité dans l'église, et je fus fort étonné d'apercevoir Henri IV en chair et en os. Ce n'était pas, bien entendu, Henri IV; mais le duc de Nemours, dont la ressemblance avec Henri IV était surprenante. Il aidait, du reste, à la ressemblance en se taillant la barbe comme le Roi taillait la sienne.

27. — Anniversaire de l'inauguration du buste d'Henri Murger au Luxembourg. Tous les bohèmes en titre se sont réunis au pied du monument et y ont déposé une couronne. Ils se sont rendus ensuite à un café de la place Saint-Michel où ils ont banqueté à quatorze sous.

A la table d'honneur avait pris place un vénérable personnage, sans doute le *Bonhomme Jadis*, entre Mimi-Pinson et une femme du Quartier surnommée

Pinsonnette, très bonne chanteuse. Elle enleva avec beaucoup de brio la chanson de *Musette :*

Hier, en voyant une hirondelle,
Qui nous ramenait le Printemps,
Je me suis rappelé la belle
Qui m'aima quand elle eut le temps[1].

14 Juillet 1896. — Le Président n'a pas été le héros de la revue de Longchamps, ce fut l'ambassadeur de la Chine avec son chapeau à plume de paon, son caraco de soie jaune et sa robe de soie bleue. Pour calmer les amertumes de Félix Faure, il lui apporta, dans sa loge, une boîte de laque remplie de thé cueilli dans les jardins de l'empereur de Chine. On chuchotte que, suivant l'habitude des Célestes, atteints de dyspepsie, l'ambassadeur accueillait par des crépitations répétées les belles évolutions de l'armée française.

26. — 5 heures du soir. — Je suis encore tout ému, car je viens d'échapper à un grand danger. Je revenais des Invalides et me trouvais dans la grande avenue de Villars ; la chaleur devint tout à coup étouffante ; le tonnerre roula, la grêle tomba, et après la grêle, un

[1] L'année suivante, même hommage de fidélité fut rendu au souvenir de Murger pour le second anniversaire de l'érection du monument. La belle jeunesse alla dîner pour quatre-vingt-quinze centimes au *Bœuf saignant,* rue de Vaugirard, n° 5. Il y a là au premier étage un petit salon et un grand salon dans lequel certains *prétendent* que Lekain est mort. La maison appartint autrefois à mon beau-père. C'était une joie pour moi, quand j'étais seul à Paris pendant les vacances des enfants, d'aller manger dans ce petit boui-boui du quartier latin, au milieu des accès de bonne humeur et de gaîté des convives habituels.

inouï torrent d'eau. Le vent était effroyable, et pas de porte où se refugier dans cette grande avenue de Villars remplie de couvents et d'établissements publics. Les arbres tournoyaient, moi aussi ; je crus que j'allais être enlevé. Ce vrai cyclone dura environ huit minutes.

Je rentre chez moi à moitié mort et change de vêtements ; je compte, pour me restaurer, sur un bon gigot, malheureusement la cuisinière ne peut le faire cuire ; le four ne veut pas s'allumer tellement la cheminée est pleine de grêlons.

27. — Les parcs, les jardins, les squares ont été hachés hier. Comme c'était dimanche, il y avait des lâchers de ballons qui furent retournés. Les malheureux aréonautes sont tombés. Deux ont été tués. Il n'y a pas eu beaucoup d'autres victimes. Les pompiers ont été appelés au secours des habitants de la rue de l'Hôtel Colbert, tant l'inondation fut énorme du côté de la place Maubert ; si ça pouvait la nettoyer à fond ! Les bouquinistes des quais ont fait de grosses pertes, car leurs boîtes ont été toutes bouleversées. Le vent les a jetées en bas du parapet et les a disloquées.

30. — J'étais à la Bibliothèque nationale quand une rumeur s'éleva ; je levai le nez de dessus mon livre et j'aperçus le vice-roi du Petchili, l'ambassadeur extraordinaire que nous a envoyé la Chine. Il était accompagné de plusieurs autres notables porte-queues ; c'est un grand vieillard a l'air rusé, à lunettes rondes et énormes, qui fait son tour d'Europe et vient tout inspecter ; on le reçoit aux frais de la France et avec beaucoup d'honneur. En retour, lui ne se gène pas et crépite souvent pour ne pas altérer sa santé, très délicate, il est vrai. « Vice-roi du Pet-Chili, ne vous gênez pas, trop honorés ! Comment donc ! »

31. — J'ai oublié de noter qu'un architecte du Quartier a décroché la grande médaille d'or d'architecture au dernier Salon ; le lauréat est M. Scellier de Gisors, le petit-fils de M. de Gisors, qui fut si longtemps l'architecte du palais du Luxembourg. Comme son grand-père, M. Scellier de Gisors, est aussi architecte du palais.

Quand je dis architecte dans le quartier je devrais ajouter et *enfant du Quartier*, car il fut élevé chez son grand-père, dans cette jolie habitation ornée de pampre, de lierre, de clématite qui se trouvait près de la fontaine de Médicis, là où passe aujourd'hui la rue de Médicis.

3 Août 1896. — Sur l'initiative du journal l'*Intransigeant*, grande manifestation, hier, place Maubert, devant la statue d'Etienne Dolet, qui y fut pendu, puis brûlé le 3 août 1546, il y a 360 ans. L'énorme statue, effrayante dans son énormité, est encore enveloppée de l'écharpe rouge dont on l'a drapée hier. Sur une grande couronne, également rouge, se détachent ces mots : *Après la mort plus rien*, allusion sans doute aux doctrines de matérialisme et d'athéisme reprochées à Dolet et qui le firent, dit-on, condamner par le Parlement de Paris. Au XVI^e^ siècle, nos messieurs du Parlement ne badinaient pas avec les principes.

21. — A ce que prétend *haute*, *puissante* et *radicale* dame *Lanterne*, une curieuse discussion aurait eu lieu entre notre cher Président et le directeur de la Manufacture de Sèvres. Pour sa villégiature de Rambouillet, le Président voulait un service de table qui n'existait pas au château. Il en commanda un à Sèvres avec les lettres F. F. (Félix Faure). Le directeur répondit : « Très volontiers, mais si vous voulez les deux F, il

faudra payer de votre argent ; si. au contraire, vous vous contentez d'une seule F, accompagnée d'une R, R. F. ce sera la princesse qui paiera. » Notre Président fut suffoqué et protesta. Mais le directeur, qui ne voulait pas offrir à ses frais un service au Président, tint bon et F. F. n'insista plus. Il se contenta d'une seule F.

30. — C'est de la loge l'*Equerre* que dépendrait, paraît-il, le F.·. Félix Faure. Indignée de toutes les attaques dirigées contre le Président, à propos du père de sa femme, elle a fait la déclaration suivante : « La loge s'applaudit que la première magistrature de la République soit occupée par un homme qui a su mépriser le préjugé de la transmission des fautes ».

14 Septembre 1896. — Voici la lettre de faire part que je viens de recevoir :

« Vous êtes prié d'assister aux convoi, service et « enterrement de *Georges Lachaud, avocat à la Cour « d'appel de Paris*, décédé le 11 septembre 1896, « muni des sacrements de notre mère la Sainte Eglise, « en son domicile, place Charles Lachaud, à Treignac « (Corrèze), qui se feront à Paris le lundi 14 septembre, « à midi très précis, en l'église Saint-Thomas-d'Aquin, « sa paroisse. Priez pour lui. — On se réunira à son « domicile de Paris, 8, rue de l'Université.

« De la part de M Félix Sangnier, son beau-frère, « de M. Marc Sangnier et du comte de Chennevières, « ses neveux.

« L'inhumation aura lieu au cimetière Montpar- « nasse ».

— Notre confrère Georges Berryer, le neveu du grand orateur, a fait, d'une façon très réussie, le

discours funèbre sur le bord de la fosse de Georges Lachaud. Il a vanté son amour des lettres, ses succès littéraires, et surtout son charmant esprit.

Il m'a raconté, dans la salle des Pas Perdus, qu'un jour Georges plaidait en province et que le procureur de la République, qui portait la parole dans l'affaire, se prit à dire d'un ton prétentieux et cavalier: « Vous voulez faire monter votre client au Capitole. » — « Oh! non, reprit finement Georges Lachaud, je sais bien que *vous seriez là* pour nous en empêcher. »

La famille de Lachaud est représentée aujourd'hui par Mme Félix Sangnier, sa fille; Marc Sangnier, son petit-fils [1], et la comtesse de Chennevières, sa petite-fille.

15. — Jeudi dernier, 10 septembre, une trombe, bien plus terrible que celle d'il y a un mois, a sévi sur notre quartier. Beaucoup d'arbres ont été déracinés. La place Saint-Sulpice est privée de ses plus beaux. Beaucoup de personnes, roulées dans le tourbillon. ont été blessées; on parle même de morts. Didio, mon confrère, sortant du Palais, fut terrassé par le vent. En tombant, il se luxa une épaule; on le transporta à l'Hôtel-Dieu.

Les personnes qui se sont trouvées dans le centre du tourbillon ont entendu un bruit analogue à celui d'un train de chemin de fer lancé à toute vitesse.

16. — Didio reste consigné à l'Hôtel-Dieu; on ne peut encore le transporter chez lui. Cinq personnes sont mortes à la suite de l'ouragan.

[1] Marc Sangnier est le jeune homme dont j'ai dit un mot dans ma note du 25 juin 1896.

Mardi 6 Octobre 1896. — Le Czar et la Czarine sont arrivés aujourd'hui à Paris. A titre de réjouissance on a tiré un feu d'artifice sur la tour Eiffel ; de mon balcon, je voyais des cascades de feu tomber des deux premières plate-formes. Le spectacle était merveilleux.

7. — Aujourd'hui mercredi, le czar Nicolas et la Czarine, fille du grand-duc de Hesse-Darmstadt, passent en voiture sous mes fenêtres.

Mon balcon est plein de monde. Le czar Nicolas est assez joli garçon ; il porte un petit bonnet d'astrakan qui lui va bien, il a l'air d'avoir 20 ans, et il en a 26. La Czarine a 23 ans, elle a bien l'air de les avoir, mais elle est très gracieuse.

Les souverains sont descendus pas bien loin de chez moi, à l'ambassade de Russie, rue de Grenelle, presqu'au bout de la rue Saint-Simon qui donne à son autre extrémité sur le boulevard Saint-Germain. L'hôtel qui fait le coin de la rue et du boulevard, est un hôtel renaissance, splendide, qui est décoré d'une façon charmante. Les arbres du jardin, situés en face de cet hôtel, sont couverts de fleurs artificielles blanches et roses ; on dirait un verger au printemps, or nous sommes en octobre.

8 — Le Czar est repassé sous mes fenêtres ; il est allé porter sa carte au Sénat. Les souverains russes sont venus, avec leur fillette, la princesse Olga, ou plutôt la grande-duchesse Olga. L'Impératrice ne voulut point s'en séparer. La gouvernante, qui est toujours avec l'enfant dans une calèche, lui fait envoyer de petits becs devant la foule ravie. Le fameux Monjarret, le piqueur de Félix Faure, galoppe toujours devant la Daumont où se trouvent l'Em-

pereur, l'Impératrice et M. le Président. C'est un personnage que ce Monjarret ! Il occupe beaucoup la pensée des Parisiens et des Parisiennes. Leur cœur bat, à ces dernières, quand elles voient ce joli personnage avec sa veste bleu barbeau, son gilet rouge, sa culotte blanche et son chapeau doré sur tranche.

Vive l'Empereur ! Vive le Président ! Vive Monjarret !

9. — Le Czar a quitté Paris en laissant cent mille francs aux pauvres. Le nougat russe a un succès fou auprès des enfants, qui, de cette façon, eux aussi, célèbrent l'alliance russe ; Il n'y a qu'une voix pour dire : « Félix Faure, avec sa belle prestance et son vrai chic, était superbe auprès des souverains russes.

Dimanche 8 Novembre 1896. — Aujourd'hui, fut inauguré, au Luxembourg, le monument de Watteau. Le statuaire Gauquié a mis au devant du buste de Watteau une adorable grisette qui regarde avec amour le peintre de l'Amour et lui offre des fleurs. Elle n'a pas la collerette du temps, de sorte que toute la poitrine se voit et s'apprécie, ce qui, sans doute, vaut beaucoup mieux au point de vue de l'art, mais, sans contredit, beaucoup moins bien au point de vue de la vérité du costume.

Baillet, de la Comédie-Francaise, a récité, avec beaucoup de charme, ces vers d'Ernest Blémont :

En ce vert Luxembourg, toujours plein de jeunesse,
Maître, pour que ta gloire à jamais y renaisse,
Parée, à chaque avril, de plus fraîches couleurs,
Nous dressons ton image, et nous t'offrons des fleurs.
Ce beau jardin, parmi les roses et les marbres,

Jadis te vit passer rêveur sous les grands arbres,
L'âme de ce Paris léger, qui te fut cher,
Caressante y flottait dans la douceur de l'air ;
Et comme d'une fée, aux fêtes d'un baptême,
Là tu reçus le don de la grâce suprême.

9. — Aujourd'hui, lundi 9 novembre 1896, nous avons célébré, à l'hôtel Continental, la cinquantaine d'exercice, comme avocat, du cher confrère, ancien bâtonnier, Cresson. Il nous raconta d'amusants détails sur sa prestation de serment devant la première chambre de la Cour, comme quoi l'appariteur surveillait ses mains, dans la crainte qu'il ne se trompât et ne prêtât serment de la main gauche, ce qui aurait pû attirer une terrible algarade de la part de Monsieur le premier président Séguier qui n'était pas commode.

Je me trouvais au repas à côté de Périn, le juge de paix, l'ancien secrétaire de Jules Favre pendant le siège de Paris. Je venais de faire paraître mes *Griffonnages*, qui contiennent mes notes journalières pendant ce siège. Un de nos amis communs les lui avait prêtées. Il m'en parla, et, sachant m'intéresser, il me narra, sur ce siège, une foule de choses excessivement curieuses, notamment celle-ci : Périn alla à la Préfecture de police, le 1er janvier 1871, voir son bon ami Cresson. Cresson était avocat à la Cour d'appel, et lui Périn, avoué à la même Cour. Ils se connaissaient beaucoup. Cresson le fit passer dans les serres de la Préfecture de police, serres créées par M. Piétri, le préfet de police de Napoléon III. Ils entrèrent donc tous deux, et leurs yeux furent immédiatement frappés par l'apparition d'un lis rouge qui venait d'éclore pendant la nuit. Ce n'était pas des esprits superstitieux, loin de là, et cependant leur cœur fut extrêmement ému. Il l'eût été bien davan-

tage s'ils avaient connu l'avenir ; car ce lis rouge était comme le symbole de la Commune sanglante qui s'épanouit, deux mois après, en pleine Préfecture de police.

11 Décembre 1896. - Plusieurs de nos principaux littérateurs ont organisé l'apothéose de Sarah Bernhardt ; 450 admirateurs ont festoyé, en son honneur, au Grand Hôtel. Sardou a porté un toast à la grande et bonne Sarah. Il est de fait qu'elle est très bonne fille. Elle a répondu : « Oh merci ! je vous dis merci à vous du plus profond de mon cœur. » Ce ne fut pas tout ; en effet les convives se transportèrent à la Renaissance où Sarah, toute drapée d'un crêpe blanc, brodé d'or, joua divinement le 3e acte de *Phèdre*.

O toi qui vois la honte où je suis descendue,
Implacable Vénus, suis-je assez confondue !
Hippolyte te fuit, et bravant ton courroux,
Jamais à tes autels n'a fléchi les genoux.
Ton nom semble offenser ses superbes oreilles
Déesse, venge-toi, nos causes sont pareilles.

Jamais Sarah *n'avait mieux donné de sa voix d'or* ; l'admiration était à son comble. Elle monta sur un vrai trône, qu'entouraient les organisateurs de l'apothéose et les auteurs ordinaires de la Renaissance. On vit alors s'avancer un jeune homme, représentant la Jeunesse des écoles. Après l'avoir couverte de fleurs naturelles et de fleurs de rhétorique, il la remercia du bon accueil qu'elle a toujours fait aux étudiants, Plusieurs fois, elle joua exclusivement pour eux, notamment la *Dame aux Camélias*. Les étudiants seuls étaient admis dans la salle. S'ils sont reconnaissants, elle aussi doit être reconnaissante. Les étudiants n'ont-ils pas commencé sa grande réputation

en fêtant, comme seuls des jeunes gens savent le faire, sa première apparition triomphale dans la pièce *du Passant*, à l'Odéon.

12. — Le *Journal d'Amiens*, tout dernièrement, racontait que sous le règne du roi Louis-Philippe, le général Sébastiani, l'un des héros les plus étonnants de l'époque impériale, entra à la cathédrale d'Amiens, lors du voyage qu'il fit à Londres pour occuper l'ambassade d'Angleterre. Il était en petite tenue militaire avec le képi sur la tête. Le suisse Cozette, un ancien soldat, lui dit : « Mon général, on ne reste couvert ici qu'en tenue de service. » Le général ne daigna même pas le regarder. Cozette de reprendre : « Mon général, vous n'êtes qu'en petite tenue militaire; vous n'avez pas le droit de rester couvert. » — « Ah ça, mais, dit le Général en s'arrêtant impatient, savez-vous qui je suis ? » — « Oui, je vois bien que vous êtes général. » — « Et qui plus est, ajouta le Général, ambassadeur de France à Londres. » — « *Et bien, moi, répartit Cozette, je suis le suisse de la cathédrale d'Amiens.* »

Ahuri, le général ôta son kèpi.

Cette historiette, si joliment racontée par le *Journal d'Amiens*, me rappelle un vieux souvenir de Louis-le-Grand. Ce même général Sébastiani, devenu maréchal de France, vient un jour à Louis-le-Grand, pour demander un renseignement au proviseur, M. Pierrot d'Esseiligny. Il fait passer sa carte et attend. Il attend, même longtemps. Au bout du premier quart d'heure, le Maréchal s'agite violemment sur sa chaise; au bout du second, il se met à arpenter rageusement la grande antichambre qui précédait le cabinet du proviseur. Puis, tout à coup il saute, comme un fauve, sur le garçon et en le secouant lui dit : « Entrez dans le

cabinet, et rappelez à M. le proviseur que le maréchal Sébastiani attend depuis près de trois quarts d'heure et qu'il n'attend jamais plus d'un quart d'heure dans l'antichambre du Roi. »

Ce n'était pas que le maréchal Sébastiani fut méchant, mais, avec son sang brûlant de Corse, il était parfois peu commode. Il lui était permis du reste d'être légèrement désagréable, lui qui l'avait été si grandement pour les Autrichiens à Arcole et à Marengo, pour les Anglais à Constantinople, pour les Espagnols à Grenade, et pour les Russes à la bataille de la Moskowa. Néanmoins on l'aimait beaucoup et la France toute entière compatit à sa douleur, quand il perdit, d'une façon si tragique, sa fille unique, la duchesse de Praslin, assassinée par son mari dans un moment de folie.

16. — Nous sommes dans une période de jours sombres. Hier, à la septième chambre, on a dû allumer les lampes toute l'après-midi.

Aujourd'hui 17, ce fut encore pis. Tout le Palais dut être éclairé en plein midi. Je n'ai jamais vu pareille chose. Du reste ce matin, à dix heures, voulant, chez moi, lire les pièces d'un dossier, je fus forcé de m'approcher de la fenêtre. Mais là, près de la fenêtre, impossible encore de lire ; je demandai ma lampe.

Toute la faute n'est cependant pas au soleil ; mes 65 ans 1/2, y sont pour quelque chose. Il y a quelques jours je fus fort décontenancé en plaidant : j'avais oublié mes lunettes. Les lorgnons de mes confrères, tous plus jeunes que moi, ne purent me servir : je fus forcé d'analyser mes pièces de mémoire. Heureusement je gagnai mon procès ; si je l'eusse perdu j'aurais été désolé, car j'aurais pensé que mon oubli de lunettes

avait nui à mon argumentation. C'est égal, mon pauvre vieux, tu seras obligé, d'ici quelque temps, de te retirer. Après quarante-trois ans de barreau, cela t'est bien permis... Du reste il faut faire de la place aux jeunes.

22. — La ville de Pontarlier envoie à la Chambre un député musulman. C'est un docteur qui, ayant longtemps demeuré en Algérie, s'est converti au mahométisme. A Pontarlier il fait ses ablutions dans le Doubs ; tout le monde s'attend à ce qu'il les fasse dans la Seine, au pont de la Concorde, devant la Chambre; on se promet de bien s'édifier. Ce musulman d'occasion s'appelle Grenier; il a un beau burnous blanc qu'il ne quitte pas. Le député Thivrier a bien conservé sa blouse, à la Chambre, pourquoi M. Grenier ne conserverait-il pas son burnous? Il prononce souvent avec respect le nom de Dieu, ce qui va donner des crispations à certains députés de la Chambre. Dans sa profession de foi il a écrit ceci : « Dieu étant le Souverain Maître de toutes choses, il faut tout rapporter à lui dans nos actions, et, si nos gouvernants s'inspiraient de ce principe, on verrait une plus grande fraternité. Il faut s'inspirer dans sa conduite du Koran, de la Bible et de l'Evangile. »

27. — On a inauguré, hier, rue Dutot, à l'Institut rabique, dans une crypte, le tombeau que M. J.-B. Pasteur fils, M. et M^me^ Vallery-Radot, ses gendre et fille, ont élevé à Pasteur. Beaucoup de discours ont été prononcés; parmi eux, on a remarqué celui de M. Georges Perrot, directeur de l'Ecole Normale. C'est, en effet, dans les greniers de l'Ecole Normale que Pasteur a commencé ses belles expériences. Le directeur du nouvel Institut rabique a prononcé les

adieux. Cinq mille personnes ont défilé devant la tombe. L'intérieur en était resté à découvert afin qu'on put contempler le cercueil d'ébène.

29. — Les étrangers aiment beaucoup nos sous, bien supérieurs aux leurs par le poids et la beauté. Ils les enlèvent prestement, et introduisent en France des sous légers, innommables, frustes, ignobles[1]. Le Gouvernement a défendu la circulation de ces sous et en a ordonné la saisie. Malheureusemeut la mesure a été prise trop tard. Les sous français ne sont plus en assez grand nombre et le commerce de détail souffre beaucoup de cette rareté. Le Gouvernement, en conséquence, fait fabriquer, à la Monnaie, une immense quantité de sous. On en fabrique jusqu'à mille par jour. Sans cette mesure des troubles seraient à craindre à Paris et dans les grandes villes, surtout celles du Midi voisines de l'Italie. Par hasard, j'ai reçu dans mon cabinet un employé des Finances ; j'ai profité de sa présence pour, en bon bourgeois raisonneur de Paris, critiquer les agissements du Gouvernement. « Comment a-t-il pu se laisser acculer à cette impasse ? » — « Mais tout simplement, me répondit-il, à cause des relations internationales. Ce n'est pas facile de refuser une monnaie étrangère, quelque défectueuse qu'elle soit ; mais à force de zèle on rattrapera le temps perdu. Tous les jours, à six heures, un de nos garçons reçoit un gros stock de

[1] Une grande bouchère de Paris, de ces vieilles familles intelligentes de bouchers parisiens, me disait à ce propos : « Il y a de tout dans ces sous ; croyez-vous, Monsieur, que des ménagères me paient parfois avec des sous romains ou plutôt avec des médailles romaines ; elles me les avancent timidement et sont fort heureuses de ne pas se les voir refuser ; moi je n'ai garde de les rejeter et je les mets de côté. »

sous nouveaux pour Marseille et l'emporte au plus vite au chemin de fer de Lyon.

Nous allons donc avoir dans les mains des sous bien propres.

1897

6 Janvier. — L'Archevêque a défendu formellement aux ecclésiastiques d'aller au théâtre en soutane, et voici à quel propos. L'Odéon donne en ce moment des matinées où l'on joue des pièces antiques précédées de conférences ; quelques prêtres y allaient. Jeudi, veille du 1er janvier, il y avait à l'Odéon une conférence de Léon Becque. Sujet : *le Plutus d'Aristophane.* J'étais sur le dernier rang de l'orchestre ; derrière moi, sur le premier rang du parterre, se trouvait, en habits ecclésiastiques, un prêtre fort distingué. En le voyant, je fus quelque peu étonné ; mais mon étonnement ne dura prs longtemps, parce que je songeai au milieu tout littéraire dans lequel il se trouvait : professeurs de lycées, élèves se préparant à la licence, bourgeois lettrés. Personne ne prit garde à ce costume ecclésiastique, néanmoins l'Archevêque a bien fait ; il faut toujours prendre garde aux mal-appris que la vue d'une soutane peut mettrs en rage.

23. — Le gouvernement est autorisé à donner maintenant, dans la Légion d'honneur, 12.000 croix de chevalier au lieu de 10.000. Malicieusement, le rapporteur de la loi a dit : « Les décorations sont loin d'être toutes injustifiées ! ! »

En tous cas, ces deux mille croix de supplément ne feront pas de mal au budget. Pour nous, contribuables, c'est le principal.

24. — Le *Bulletin municipal* du 21 janvier 1897 constate que Paris, d'après le dernier recensement, a 2.511.629 habitants ! Deux millions et demi.

Beaucoup de villes, de villages viennent s'absorber en Paris ; c'est un grand malheur pour la France, dont la tête s'augmente sans cesse au détriment du corps. C'était déjà vrai du temps de Henri III qui le constata des hauteurs de Saint-Cloud, quand il vint, avec Henri IV, assiéger sa capitale.

26. — Comme on le pensait bien, le député musulman de Pontarlier fait ses ablutions en Seine : *Coram populo ;* mais pas au pont de la Concorde. Tous les jours de séance, vers les trois heures, il se rend près du pont de Solférino à un endroit de douce déclivité, et se plonge les jambes dans l'eau après avoir relevé son large pantalon jusqu'aux genoux. Il prend de l'eau du fleuve, et s'en arrose la figure et la tête. Mais, avant de faire ses ablutions, il ôte son vaste burnous et apparaît en bon bourgeois parisien, ce qui le dépoétise un peu. Puis, quand tout est fini, il remet ce burnous et rentre dans la salle des séances.

La Seine est toute heureuse, elle est si peu habituée à ce que l'on rende justice à la limpidité et à la pureté de ses eaux.

1er *Février 1897*. — Notre président a deux filles : l'aînée est mariée à M. Berge, qui a souffert beaucoup des injures prodiguées à son beau-père. S'il n'avait pas été retenu par la raison et la prudence, il l'aurait

vengé lui-même, car il est de toute première force aux armes.

Ah ! quel bonheur d'avoir un gendre,

quand il est raisonnable et prudent.

Sa seconde fille n'est pas mariée. C'est une jeune femme distinguée, lettrée, présidente de la *Ligue fraternelle des Enfants de France*. Comme toutes les œuvres de bienfaisance, concernant les enfants, ont pour elle de l'attrait, elle est venue visiter, il y a quelques jours, rue de *l'Ancienne-Comédie, n° 13*, une œuvre qu'y a fondée mon confrère Rollet, pour tous les petits jeunes gens de Paris sans ouvrage. En attendant qu'ils aient trouvé une occupation, on leur confie des travaux très faciles : tel, notamment, que le nettoyage de certaines graines.

M^lle^ Lucie Faure a été fort intéressée par cette œuvre de Rollet. Celui-ci a pu l'entreprendre grâce à la générosité de M^me^ Thénard et de sa fille (belle-sœur et nièce du fameux baron Thénard), qui lui concèdent, en partie, la jouissance du n° 13 de la rue de l'Ancienne-Comédie, près du Procope. A la porte de la boutique du n° 13 se trouve un grand tronc où tous les passants peuvent déposer leur aumône.

16. — On voit partout, aux devantures des photographes, la photographie de la princesse de Caraman-Chimay et de son amant Rigo, tzigane superbe, quoique grêlé, qui râclait du violon dans un établissement parisien, et que ladite princesse enleva, pour son compte personnel, à l'admiration de son auditoire. Ce fut un scandale que cette liaison dont tout le monde parla à Paris, aussi bien dans les salons que dans les cafés. Elle s'appelle de son nom de famille

Ward (Clara Ward), fille du grand marchand de porcs des Etats-Unis[1].

20. — Les Grecs viennent de mettre la main sur la Crète pour la soustraire aux barbaries turques. De là exaltation sur le boulevard Saint-Michel et manifestations énergiques en faveur de la Grèce. L'enthousiasme étant par trop grand et dégénérant en désordre, les sergents de ville ordinaires voulurent mettre le holà ; ils n'y purent réussir. Ceux de la brigade centrale furent appelés. Faute de pouvoir se colleter avec les Turcs, les étudiants se colletèrent avec ces messieurs de la célèbre brigade. Mais ils avaient affaire à forte partie ; ils furent délicatement cueillis et amenés aujourd'hui devant le tribunal qui les a condamnés à quelques jours de prison.

Soyez joyeux de cette condamnation, jeunes gens, vous allez pouvoir dire que vous avez souffert pour la sainte cause des peuples !

2 Mars 1897. — Le cortège du bœuf gras est rétabli à la grande joie des Parisiens. Pendant que je regarde, sur la place de la Concorde, deux porcs en train de faire tourner la broche qui traverse le corps d'un marmiton, je reçois dans l'œil des confettis, c'est-à-dire de minuscules papiers ronds, qui me font un mal atroce. J'ai souffert toute la journée ; c'est un bien ridicule usage qui commence à s'insinuer dans nos mœurs de fête !

4. — Hier, le bœuf gras *Don Juan* a été vendu 2.025 francs à un boucher de la rue Poissonnière.

[1] Le divorce fut prononcé en Belgique à la requête du prince de Chimay, malgré les supplications de la princesse, qui déclarait se repentir et offrait d'entrer dans un couvent.

9. — Hier, protestation de l'Académie des Beaux-Arts contre l'installation, au musée du Luxembourg, d'un legs du peintre impressioniste Caillebotte. Dans un horrible petit hangar, annexé au musée, ont été remisées une trentaine de toiles des artistes impressionnistes en vogue : une collection d'horreurs ! Mais l'Académie des Beaux-Arts en sera pour son inutile protestation. Ses membres ne sont-ils pas tous gagas ! Leur âge ne leur permet pas de juger le progrès du *Grand Art*.

Chose bizarre, dans cette collection il y a néanmoins une toile de grande valeur ; oh, ce n'est pas la fameuse *Olympia*, de Manet, non ! A mon humble avis, du moins, c'est une toile précisément de Caillebotte : *Les Rabotteurs de parquets*. La scène est réaliste, sans doute, mais combien remarquablement traitée. Je soupçonne Caillebotte d'avoir voulu entourer son œuvre, des horreurs susnommées, pour mieux faire valoir la sienne.

30. — A l'occasion du renouveau, le mikado du Japon a couvert de fleurs notre beau Président et lui a envoyé le grand cordon de l'ordre des *Chrysanthèmes*. A notre ministre des affaires étrangères, M. Hanotaux, il a offert l'ordre du *Soleil levant*. Le Japon se nomme, en effet : *L'Empire du Soleil levant*.

2 Avril 1897. — L'Académie française a voulu se montrer, pour M. Hanotaux, aussi aimable que le mikado. Elle vient de le choisir pour l'un des siens. C'est un picard des environs de Saint-Quentin. Il a fait de beaux travaux d'érudition sur les villes retrouvées : Troie, Thèbes d'Egypte, Babylone, Carthage, Pompéi, et il a publié le commencement d'une grande et remarquable histoire de Richelieu.

80. — Sur la chaussée de la rue Saint-Jacques, entre la nouvelle Sorbonne et le nouveau Louis-le-Grand, il y avait de grands travaux de voirie à exécuter pour relier d'une façon convenable ces deux établissements. En y procédant, on fut fort étonné de trouver des vestiges de route. Ce sont, assure-t-on, les vestiges de la voie romaine qui reliait Lutèce à Génabum, plus tard : Aurélian, et plus tard encore : Orléans.

5 Mai 1897. — Ce matin, en passant de très bonne heure sur le boulevard Saint-Germain, à l'endroit où la rue Saint-Dominique vient, pour ainsi dire, s'y souder, j'aperçois, devant le seigneurial hôtel du n° 1 de cette rue, un grand rassemblement. Je m'arrête et je vois venir beaucoup de voitures, d'équipages ou même de simples voitures de place. C'est là où demeure le comte d'Hunolstein. Le cadavre de sa femme vient d'y être apporté il y a un instant. Elle a péri hier, paraît-il, dans l'incendie d'un immense hangar, qu'on avait construit en planches, rue Jean-Goujon, pour y abriter une vente de charité. Mme d'Hunolstein était une demoiselle de Crussol, sœur de feu Emmanuel de Crussol, duc d'Uzès. Sa belle-sœur, la duchesse d'Uzès, qui l'accompagnait, put, grâce à son sang-froid, s'échapper du hangar en feu.

6. — Il y aura bien près de 150 victimes, presque toutes des femmes, dans l'incendie du Bazar de la Charité. La lampe d'un cinématographe, en se brisant, mit le feu aux tentures qui l'ornaient. En moins d'une demi-heure, le désastre fut consommé. Parmi les mortes sont plusieurs sœurs de charité et la dame la plus titrée, certainement, du faubourg Saint-Germain, la duchesse d'Alençon, sœur de l'impératrice d'Autriche. Elle avait épousé le duc d'Alençon, fils de

feu le duc de Nemours ; c'était, comme l'impératrice d'Autriche, une princesse de Bavière. Ont péri également : la baronne de Caruel de Saint-Martin, la comtesse de Bonneval, la baronne de Saint-Didier, Mme Rolland-Gosselin ; cette dame appartient à la famille de l'agent de change, une des plus bienfaisantes de Paris. Le Palais partage l'émotion générale, d'autant plus que beaucoup de membres de la famille judiciaire ont été très éprouvés. M. Laneyrie, vice-président de la première chambre, a perdu sa femme ; Deschamps, mon confrère, sa sœur ; mon autre confrère, Jacquin, sa nièce, fille d'un inspecteur général au chemin de fer de l'Est.

Les avoués ont aussi fait des pertes cruelles, ce bon Desrousseaux, avoué à la Cour, a perdu un cousin-germain, et Dubourg, avoué au tribunal, sa belle-sœur, Mme Nitot, ainsi que sa nièce, la petite Nitot.

Les victimes ont d'affreuses blessures au cou, car la toiture embrasée laissait tomber des charbons ardents qui se logeaient dans les collets, à la Marie Stuart, que portaient la plupart des femmes.

8. — Le duc d'Aumale vient de mourir d'une maladie de cœur. L'émotion, causée par la terrible mort de sa petite-nièce, la duchesse d'Alençon, a déterminé une crise qui l'emporta.

Par suite, l'Institut entre en possession du magnifique domaine de Chantilly, dont le duc lui avait fait donation, tout en se réservant l'usufruit.

9. — Hier, service à Notre-Dame à l'intention des personnes brûlées au Bazar de la charité. Le président de la République, Félix Faure, y assistait avec les grands corps de l'Etat. Le Père Ollivier prêcha. Il fit

remarquer que Dieu prenait souvent les victimes les plus pures, les plus saintes en expiation des fautes de l'humanité. L'assemblée, composée en grande partie de libres-penseurs, se raidit contre cette doctrine ; un murmure de désapprobation parcourut toute l'assemblée, murmure d'abord très faible, à peine perceptible, net bientôt. Le Père Ollivier est souvent très ardent, mais, dans la circonstance, il n'a pas à se reprocher d'avoir été trop loin, d'avoir prêché une doctrine qui est généralement [1] admise, qu'il exposa du reste sans grande ardeur, mais avec la persuasion qu'elle poétisait, qu'elle exalterait les victimes.

Une personne bien au courant de la politique, surtout au courant de ce qui s'est passé en cette circonstance fâcheuse, m'a dit : « C'est un prétexte, le blâme passe au-dessus de la tête du Père-Ollivier pour aller frapper celle du Président, qui seul, eut la pensée de cette cérémonie à Notre-Dame et l'a, pour ainsi dire, imposée. »

10. — Dubourg, avoué, m'a convoqué aux obsèques de sa belle-sœur, M^me^ Nitot, et de sa nièce, Suzanne Nitot, âgée de 8 ans et demi. Le pauvre docteur Nitot a été bien éprouvé comme, du reste, beaucoup d'autres docteurs ; le docteur Vimont, qui a si bien soigné ma femme dans sa dernière maladie, pleure sa chère mère ; le docteur Feulard, chef de laboratoire à l'hôpital Saint-Louis, a été brûlé vif en cherchant sa fillette ; le docteur Moreau-Nélaton a perdu sa femme. Aujourd'hui, en allant à l'hôpital de la rue de la

[1] C'est une doctrine laissée à l'arbitrage catholique, et qui n'est pas déjà si généralement admise, m'a dit un théologien, que je rencontrai quelques jours après.

Santé, hôpital fondé des deniers du docteur Péan, j'ai vu cette affiche collée sur la porte : *Le docteur Péan, obligé d'assister aux obsèques de divers membres du corps médical ou de leur famille, ne fera pas d'opérations les samedi 8 et lundi 10 mai.*

Mardi 12 Mai. — Aujourd'hui, j'ai tristement contemplé, rue Jean Goujon, le terrain où eut lieu la catastrophe. On voit encore, adossée à un mur, la grande échelle grâce à laquelle le Père Ambroise, des Pères de l'Assomption, a pu faire échapper une multitude de personnes. Un monsieur et une dame, pendant que j'étais là, sont venus s'agenouiller et déposer un superbe bouquet au milieu des décombres[1].

17. — Certains journaux prétendent que les jeunes gens du faubourg Saint-Germain se sont horriblement mal comportés au Bazar de la Charité, qu'ils repoussaient les femmes à coups de canne pour s'ouvrir un passage.

26. — Le *Gaulois* d'hier s'élève, avec indignation, contre les mensonges débités sur la conduite des jeunes gens, au Bazar de la Charité. La journal déclare avoir fait, à ce sujet, une enquête sévère de laquelle il résulte au contraire que tous les hommes, en général, se sont admirablement comportés.

[1] Sur ce terrain, une chapelle de Notre-Dame de Consolation a été construite en 1898. Le célèbre artiste Alfred Maignan a peint le dôme où il a rassemblé les portraits des martyrs. On y voit notamment la duchesse d'Alençon, le docteur Feulard pressant sa fillette sur son cœur et les deux sœurs, Sainte-Claire et Sainte-Marie-Madeleine, de la maison des aveugles de Saint-Paul.

La Vierge, qui se trouve au centre de la composition, présente à son fils la sainte cohorte de toutes les victimes de la charité.

30. — Une messe fut dite, dans une chapelle particulière, rue des Carmes, à l'intention de différentes dames de notre quartier, mortes au Bazar de la Charité. Le docteur Vimont, qui y a perdu sa mère, assistait à la cérémonie. Il était encore tout atterré. Il n'avait pas voulu se marier pour rester avec elle. Cette dame était au Bazar avec ses deux petites-filles, nièces du docteur ; tout à coup ces enfants s'aperçoivent que leurs jupes s'enflamment. Elles s'enfuient, légères comme des filles de onze ans et croyant que leur bonne maman les suit ; mais l'âge avait rendu très pesante la marche de la pauvre femme. Elle ne put les suivre. Elle périt donc dans les flammes, mais avec la suprême consolation de savoir ses deux chères minettes, saines et sauves.

4 Juin 1897. — M. Le Royer, ancien président du Sénat, qui, comme un vrai sage, s'était retiré de la politique pour cause de repos, est mort fort peu de temps après sa retraite. C'était un vieux garçon. Il laissa à l'Assistance publique sa dépouille ou plutôt son bagage, suivant une expression qu'il aimait. Cette dépouille fut vendue en son propre domicile, n° 22, rue Soufflot.

Il avait trois habits qui, probablement, n'étaient plus de mode car ils ont été vendus onze francs à un garçon de café du quartier. Celui-ci en fera trois vestes qu'il cèdera à bon compte aux hommes qui, moins sages que M. Le Royer, voudront s'attarder trop vieux dans la politique.

14. — Le Président continue à jouir de sa position ; hier dimanche, jour du Grand Prix à Longchamp, il voulut faire sa promenade au bois dans la splendeur de ses plus belles sorties. Le piqueur Monjarret

précédait, comme d'habitude, la voiture présidentielle. M. Félix Faure et sa femme étaient dans un landau attelé à la Daumont. Sa fille, Mlle Lucie Faure, était dans un autre landau avec des amies. Tout à coup, non loin de la cascade, retentit un coup formidable occasionné par un engin dont on ramassa les morceaux. Le Président tressauta, mais alla voir quand même courir le Grand Prix.

22. — Victor Franconi vient de mourir à quatre-vingt-sept ans. C'était le petit-fils d'Antonio Franconi qui vint, vers 1740, fonder un cirque à Paris. Lui-même, avec la collaboration de M. Dejean et de son fils Charles, dirigea les deux cirques des Champs-Elysées et du boulevard des Filles du Calvaire : Cirque d'Eté et Cirque d'Hiver.

Tout Paris connaissait cet homme si élégant, de si belle stature et d'une distinction si parfaite qui présidait aux exercices équestres les plus extraordinaires ; jamais dompteur de chevaux ne fut plus remarquable et, jusqu'à 1870, il dressa tous les chevaux de Napoléon III.

25. — Hier mardi, le Cirque d'Eté faisait relâche à cause des obsèques de Victor Franconi. Le deuil était conduit par son fils, Charles Franconi, et son gendre, M. Meurgé, maire du Ve arrondissement.

6 Juillet 1897. — L'Etat acheta près de trois millions les superbes bâtiments du collège Sainte-Barbe, dont la construction avait probablement coûté beaucoup plus cher.

Il les loua ensuite à l'ancienne Société de Sainte-Barbe.

L'Etat, après beaucoup de réflexions, se serait

décidé à cette acquisition dans la crainte que les Jésuites ne se rendissent acquéreurs de la vieille et célèbre institution.

11. — On prétendait que notre Président voulait aller en Russie, rendre sa visite au Czar, avec un costume officiel. Il n'en est rien. Il doit y aller en simple habit noir avec le grand cordon de l'ordre russe de Saint-André, qui lui a été conféré par le souverain russe. Enfin la voilà enterrée cette *si* importante question du costume, dont on a tant parlé.

14. — M. Waldeck-Rousseau a été nommé membre du Conseil de l'ordre des avocats Tous les avocats, ses amis politiques, notamment M. Brisson, étaient venus au Palais afin de voter pour lui. Beaucoup d'avocats, quoique pas très partisans de Waldeck-Rousseau, ont voté néanmoins pour lui en disant : « C'est un homme politique et judiciaire trop considérable pour le tenir en dehors du Conseil. » Telle est notre habitude au barreau. Combien d'avocats votaient pour Berryer, pour Jules Favre dont, cependant, ils ne partageaient nullement les opinions.

15. — Afin d'agrandir l'Ecole de Médecine, on a jeté bas l'ancienne chapelle des Prémontrés, qui formait le coin de la rue de l'Ecole de Médecine et de la rue Hautefeuille. Dans le chevet de cette chapelle s'était établi un café dit : *Café de la Rotonde*, à cause de la forme de ce chevet. Il fut fréquenté par les plus grands médecins et chirurgiens. Pour asseoir les fondations des nouveaux bâtiments de l'école, il fallut enlever celles de la chapelle ; on y trouva un caveau dans lequel étaient étendus sept squelettes d'anciens Prémontrés. L'un d'eux avait encore quelques

cheveux sur le crâne. Une croix de métal figurait à côté d'un autre. Sur le mur du caveau étaient écrits au pinceau les noms des sept moines et la date de leur mort. La plus ancienne était de 1600. Les Prémontrés étaient des chanoines réguliers qui avaient été institués par saint Norbert à Prémontré, au diocèse de Laon. Un général de l'ordre créa ce collège pour permettre aux jeunes moines de venir s'instruire à Paris. Il y avait, au pays latin, pas mal de collèges ecclésiastiques semblables, tels le Collège de Cluny, le Collège des Bernardins, etc.

29. — Aujourd'hui, les élèves de l'Ecole polytechnique sont allés au cimetière Montparnasse déposer, comme d'habitude, une couronne sur la tombe de leur ancien camarade Vaneau ; celui-ci fut tué le 29 juillet 1830 à une barricade près de la caserne de Babylone, c'est pourquoi le nom de Vaneau a été donné à une rue voisine de cette caserne. Sur la couronne, fort grande, étaient écrits ces mots : « *Les élèves de l'Ecole polytechnique à leur camarade Vaneau, mort pour la liberté le 29 juillet 1830.* »

Les élèves de l'Ecole polytechnique se sont battus avec rage contre Charles X. Revêtus de leur uniforme ils se mirent à la tête de la garde nationale du quartier latin. Ils avaient centralisé la défense place de l'Odéon et de là s'étaient répandus sur toutes les barricades de la rue Saint-Jacques et autres rues de la rive gauche.

31. — Je viens de voir passer sous mes fenêtres un spécimen d'omnibus à pétrole où se trouvait une dizaine de personnes. Il filait avec un bruit effrayant de mitraille à rendre sourds les passants et avec un soulèvement de poussière à les rendre aveugles

24 Août 1897. – M le baron de Mackau, administrateur des ventes au Bazar de la Charité, vient d'être condamné à 200 fr. d'amende pour n'avoir pas pris assez de précautions contre l'incendie.

28. — Notre président Félix, *l'heureux*, est allé en Russie pour rendre à l'Empereur la visite qu'il avait faite à la France. Il s'est embarqué sur un vaisseau : *le Pothuau* ; ce vaisseau a mouillé d'abord dans les eaux de Kronstadt, le port militaire de Saint-Pétersbourg, et s'est rendu ensuite à Saint-Pétersbourg. La population a fait au Président une réception enthousiaste. L'empereur Nicolas se rendit sur *le Pothuau*, c'est-à-dire en terre de France, pour assister à un banquet ; il a dit dans un toast que les deux nations étaient dorénavant *amies et alliées*.

29. — L'abbé Bouquet, aumônier du lycée Saint-Louis [1], vient de faire une belle pêche ; il a repêché François Coppée, qu'une douloureuse maladie de vessie retenait depuis fort longtemps au lit. Voilà, en effet, ce que je viens de lire dans le journal *le Journal* : « ...Je l'ai répétée bien des fois, tous ces jours-ci, la belle prière du *Pater* ; car au cours de ma longue maladie je suis revenu à la vieille chanson, comme dit M. Jaurès, et non seulement elle berce avec une douceur infinie celui qui souffre, mais elle lui donne aussi le courage et l'espérance. »

1er Septembre 1897. — M. Félix Faure est rentré de son voyage en Russie. Suivant la prédiction, en vers mirlitonesques, de Mlle Couesdon, une sibylle soi-

[1] Aujourd'hui évêque de Mende.

disant inspirée par l'ange Gabriel, notre Président est content de son voyage... et de lui probablement. Il a, du reste, lieu d'être content et satisfait pour lui... et pour nous.

10. — Après ce qui s'est passé à Notre-Dame, lors du sermon du Père Ollivier, celui-ci ne pouvait continuer les conférences et même, il ne doit guère y tenir. Le Père Etourneau, Dominicain, le remplacera. Il passe pour avoir des idées fort libérales.

24. — Une corniche s'est détachée de l'entablement de l'église de la Madeleine ; un journal très avancé dit à ce propos : « Si le bâtiment s'écroule tout à fait, ça en sera toujours un de moins. » Gare à l'église du Sacré-Cœur, que le parti socialiste a en horreur, et je ne sais vraiment pas pourquoi, car, quel est le monument qui, depuis le commencement de la République, a donné plus de travail aux ouvriers et contribué le plus à la stabilité du régime républicain.

1er Octobre 1897. — La poésie a rarement nourri son homme et elle le nourrit encore moins aujourd'hui, dans un siècle si positif. Or donc, un jeune poète vient de se suicider dans la mansarde du n° 73 de la rue Claude Bernard. Il avait dépensé ses quelques ressources à faire éditer un volume en vers : *Crime et Résurrection* ; ce volume ne lui avait pas rapporté grand'chose, quoiqu'on en eût parlé en bien dans la république des lettres. Il composa un nouveau volume de vers avec ce titre : *Un mois de Printemps ;* mais il n'avait plus d'argent pour le faire éditer. N'ayant pas trouvé d'éditeur, il se tua.

2. — Récemment Henri Rochefort s'est remarié

avec une demoiselle Marguerite Verwoort, sa parente. Il s'était marié une première fois, et *in extremis*, avec la mère de ses enfants C'était au moment de partir pour la Nouvelle-Calédonie. Sa femme mourut quelques jours après.

30. — Un jugement du Tribunal de Lyon, confirmé par la Chambre des appels correctionnels de cette ville, a condamné un journal... pour avoir appelé *loufoque* une jeune fille quelque peu bizarre que, par politesse, il n'avait pas voulu appeler *folle*. Ce mot nouveau que j'ai, pour la première fois, entendu dire à l'audience par un gardien de la paix, fut employé d'abord par la population des halles à Paris ; il l'est maintenant par tout le monde et vraiment il est très utile ; cette jeune fille qui a fait condamner le gérant du journal (oh ! pas à la peine de mort, mais à 16 fr. d'amende !) pour l'avoir appelée *loufoque*, n'était pas folle, mais d'humeur plus que singulière ; un autre mot s'imposait ; il n'existait pas dans la langue française. Le journaliste lyonnais alla le chercher dans l'argot parisien.

Quand Verlaine mourut, rue Descartes, ma jeune cuisinière Louise, dont le parrain, gardien de la paix, restait au-dessus du poète, me dit : « Monsieur, dans le logement au-dessus de celui de mon parrain est mort un *loufoque* qui fait des vers ! » Verlaine n'était pas fou, loin de là, mais enfin il était d'humeur singulière.

3 Novembre 1897. — D'Élie Fleury, l'aimable et spirituel directeur du *Journal de Saint-Quentin*, à propos du picard Grébauval, le membre du Conseil municipal de Paris :

« ...Grébauval, puisque son nom revient sous ma

plume, est l'auteur d'un des plus jolis calembours de notre époque ; je l'ai peut-être déjà cité, mais tant pis. En séance du Conseil municipal de Paris, un membre de cette extraordinaire assemblée, proposait de laïciser la fontaine Saint-Michel ; il lui déplaisait de voir, au milieu de ce bel ensemble décoratif, un archange montrant du doigt le ciel, en terrassant l'esprit des ténèbres. « Mais par quoi remplacerez-vous saint Michel ? » lui disait-on, il faut un groupe sur le rocher, un motif central. » — « Je ne sais pas, disait l'autre, les sculpteurs aviseront. Ainsi on pourrait mettre une hydre crachant de l'eau. » — « L'hydre... othérapie alors ? » insinua doucement Grébauval. La motion fut enterrée avec un formidable éclat de rire en guise de *de Profundis*. »

— Un jeune docteur en droit, M. Chauvin, vient d'être reçu dans un très bon rang, même dit-on, avec le n° 1, au dernier concours d'agrégation de l'Ecole de Droit. Socialiste militant, il fut récemment empêché, par le ministère Méline, de faire des conférences à cette école. C'est le frère de la doctoresse M^lle^ Chauvin, en instance, dans ce moment, pour se faire admettre au barreau. La sœur a complètement instruit le frère aussi bien pour ses études latines que pour ses études juridiques.

20. — Depuis une quinzaine de jours, l'affaire du capitaine Dreyfus revient de plus en plus sur l'eau. M. Scheurer-Kestner, vice-président du Sénat, prétend que Dreyfus a été condamné à tort sur une pièce qui n'a pas été écrite par lui, ce que les membres du Conseil de guerre n'avaient pu savoir lors de leur décision. D'autre part, le lundi 15 novembre, le propre frère de Dreyfus, M. Mathieu Dreyfus, a publié une lettre dans laquelle il dénonce, comme auteur de la

pièce, un commandant en retraite, le comte Walsin-Esterhazy. Ce dernier a protesté et a demandé au ministre de la guerre de faire procéder à une enquête.

22. — M. Mathieu Dreyfus agit, comme un bon et digne frère, en défendant le capitaine avec acharnement ; mais on est généralement persuadé qu'il s'abuse. Le populaire chante encore plus, dans les rues, la fameuse chanson à la mode : *Tiens voilà Mathieu.*

Tiens voilà Mathieu,
Comment ça va ma vieille !
Tiens voilà Mathieu,
Comment ça va mon vieux !

24. — Aujourd'hui, à la première chambre de la Cour, M^lle^ Chauvin voulut prêter serment. Le procureur général s'y opposa. Pour être admise au serment, elle rédigea des conclusions qu'elle développa ensuite en véritable homme d'affaires. Elle était en robe noire et avait, pour plaider, déposé son chapeau et son manteau de fourrures. La cour rendra son jugement mardi.

29. — Le jury d'expropriation vient de fixer les indemnités des propriétaires expropriés pour l'ouverture de la rue Danton, entre la place Saint-André-des-Arts et le boulevard Saint-Germain. Cette rue est déjà amorcée au boulevard Saint-Germain, près le monument de Danton et le passage du Commerce, où habitait le tribun.

La physionomie, fort intéressante de cette portion du quartier latin, va complètement changer. Les précieux restes de vieux logis et d'anciens collèges vont disparaître, notamment ceux du collège Mignon qui, rue Mignon, apparaissent encore parfaitement conservés. Ce collège fut fondé en 1343 par Jean

Mignon, maître-clerc en la chambre des comptes, pour douze *escholiers* de sa famille. Dans cette ruelle la chapelle s'avance à angles droits, avec ses beaux ornements décoratifs. Elle est, avec les bâtiments attenants, occupée par l'imprimerie des Imprimeurs réunis. L'archéologue ne pourra se consoler facilement de voir disparaître ces beaux vestiges. Seuls le propriétaire et les imprimeurs locataires, se consoleront, car le premier obtient une indemnité de 540,000 fr. et les seconds une autre de 650.000 fr. Voilà de dodues sommes d'argent comptant dont ils vont pouvoir disposer à leur gré pour leurs fantaisies. C'est ce qui, d'ordinaire, s'appelle de l'argent *mignon*.

Une notable partie de l'ancien hôtel de Thou (plus tard hôtel Panckoucke) est également expropriée. Cette partie s'étendait sur les nos 6 et 8 de la rue des Poitevins. C'est là que se trouvait la fameuse table d'hôte Laveur, où se sont assis de futurs grands personnages : Gambetta, Courbet le peintre, Jules Ferry, Vallès, Carjat, Paul Dupont, Clovis Hugues, André Gill et bien d'autres qui combattaient le grand et ardent combat contre l'Empire. Lorsque Gambetta devint président de la Chambre il aimait à recevoir à sa table les anciens convives de la pension Laveur. Le cuisinier de cette pension n'était sans doute pas mauvais, mais il ne valait pas le fameux Trompette, cuisinier de la Présidence [1].

[1] Outre la table d'hôte proprement dite, il y avait à la pension Laveur, dans un salon particulier, une table toute spéciale autour de laquelle se réunissaient tous les mois ou toutes les semaines des artistes ou des littérateurs avec leurs amis. La plus connue de ces sociétés, qui venaient, rue des Poitevins, festiner à 6 francs par tête, se réunissait le vendredi. Elle comprenait des convives tels que Lansyer le peintre, José Hérédia, Georges Lafenestre de l'Académie des Beaux-Arts, Pillon de la Bibliothèque nationale,

Il n'y a pas un ministère, me disait un vieil habitant du Quartier, qui ne compte un ou deux habitués de l'ancienne maison Laveur. Combien d'étudiants, grâce à M. Laveur, purent faire leur Droit ou leur Médecine sans trop souffrir. Il ne les pressait jamais pour payer. La plupart même ne soldaient leur note qu'après leur établissement. Seulement il fallait des recommandations pour s'y faire admettre. Un magistral escalier muni d'une superbe rampe en fer forgé conduisait aux salons du premier: salon proprement dit de la table d'hôte ; salon pour aller prendre le café, et petits salons particuliers destinés aux conversations. Quoique n'ayant plus un long bail, M. Laveur obtint 75.000 fr. [1]

— Dans ces expropriations de la rue Danton bien de bizarres industries furent atteintes, notamment celle d'un médecin qui s'occupait exclusivement des maladies du nez. Il eut 30.000 fr. d'indemnité; la Ville ne lui offrait que 5.000 ! Vraiment, dans la circonstance elle n'eut guère de nez.

— Un lettré, dont la profession consistait à *sténographier des cours* pour Messieurs les étudiants, obtint une indemnité de 4.500 fr. Il faisait auto-

Albert Glatigny qui charmait les camarades en leur récitant ses *Vignes d'or* et ses *Vierges folles* ; encore un autre poète, André Lemoyne, ouvrier typographe de la maison Didot, auquel on ne cessait de redemander son œuvre poétique les *Roses d'antan* et son œuvre en prose humoristique les *Sauterelles*, et bien d'autres.

Au Quartier, l'Ecole de droit formait des jurisconsultes, l'Ecole de médecine des médecins et l'Académie gastronomique de la maison Laveur des hommes politiques, des artistes, des littérateurs et des administrateurs.

[1] La table d'hôte s'est réinstallée dans le même quartier, au n° 20 de la rue Serpente. Elle est tenue par le petit neveu de Laveur, M. J.-B. Castellan, qui conserve les errements et les usages adoptés par son grand-oncle.

graphier ces cours sténographiés et les vendait aux étudiants qui, de cette façon, pouvaient se dispenser de suivre des leçons ennuyeuses ou mal faites. L'autographie d'un cours se payait, ordinairement, 30 fr.

31. — Antoine a quitté la direction de l'Odéon ; il a traversé les ponts et a fondé un petit théâtre sous son nom.

1er Décembre 1897. — Mlle Chauvin n'a pas été admise au serment. La Cour a décidé qu'indirectement la loi refusait à la femme la faveur d'être avocat, puisqu'elle lui refusait celle d'être magistrat ; or parfois les avocats sont appelés à faire fonction de magistrats pour remplacer les juges malades ou absents, ce qui se voit journellement à Paris. Il est de fait que cela nous arrive très souvent et, comme je suis vieux, cela m'arrive à moi plus souvent qu'à tout autre. C'est, en effet, le membre le plus ancien du barreau, présent à l'audience, qui doit siéger. Quand je vois que l'audience ne s'ouvre point, parce qu'il manque un juge, je m'esquive bien vite de peur d'être pris. Récemment Dablin, huissier-audiencier, s'apercevant que je m'étais éclipsé, m'a rattrapé dans la salle des Pas-Perdus et, *obtorto collo*, m'a ramené à la chambre du conseil de la septième qui manquait d'un juge ; le président a dit à Dablin : « *Tout au moins, vous n'avez pas trop étranglé ce bon M. Dabot ?* » Non, sans doute, mais il m'avait rudement froissé mon faux-col et les confrères, qui venaient me contempler sur mon siège, au lieu de m'admirer, se mettaient à rire.

2. — Conversation sur un banc de la salle des Pas-

Perdus : Mlle Chauvin ne pouvant être magistrat, ne pourrait remplir le rôle de magistrat, à l'occasion, si on l'admettait à la maîtrise d'avocat, soit ; mais pourquoi, après tout, la femme ne pourrait-elle pas être magistrat ? N'a-t-elle pas (c'est un jeune avocat qui parle) l'esprit aussi fin que nous pouvons l'avoir, le bon sens aussi *délié que le nôtre*. Thémis est la déesse de la Justice, n'est-il pas ridicule qu'elle ne puisse fournir, dans les tribunaux, des juges de son sexe. Bravo, bravo !

7. — Ah ! voilà qui est bien ! Pianos droits, pianos à queue, retentissez d'allégresse sous les doigts du beau sexe ! On commence à lui rendre justice au beau sexe !

Les femmes ne peuvent encore être avocats, mais, mais... d'après une nouvelle loi, elles peuvent maintenant être témoins dans les actes de l'état civil, et les actes notariés. En avant les fanfares ! ! ! C'est le commencement.

8. — Les étudiants ont tourné autour de la grille du Luxembourg en criant : « Conspuez Scheurer-Kestner ! conspuez ! »

9. — Six photographes viennent d'être condamnés à la prison pour avoir exposé en vente des photographies, très décolletées, de Clara Ward, ex-princesse de Chimay.

10. — Hier, on a eu toutes les peines du monde à empêcher trois cents étudiants d'aller bazarder les bureaux du *Figaro*, qui soutient Dreyfus. On n'a pu les arrêter qu'à la rue Chauchat, c'est-à-dire bien près du *Figaro*, dont les bureaux sont rue *Drouot*. Le

Figaro avait prêté sa grande salle pour une vente de charité, toutes les vendeuses se sont enfuies quand on est venu leur annoncer que les Ecoles marchaient sur le *Figaro*.

16. — Mort d'Alphonse Daudet dans son hôtel de la rue de l'Université.

20. — Le convoi d'Alphonse Daudet était magnifique; fleurs à profusion. Le fils de Daudet, Léon, accablé de douleur, s'appuyait sur Georges Hugo, son ancien beau-frère, resté son ami; à côté d'eux, Lucien, le second fils de Daudet et Ernest, le frère du défunt. J'ai remarqué tout particulièrement, sur le char funèbre, une magnifique couronne offerte par le théâtre de l'Odéon. C'est à l'Odéon que Daudet a surtout triomphé avec son *Arlésienne*. Et même, en voyant passer les obsèques sous mes fenêtres, ce n'est pas seulement à Daudet que je pensais, mais encore à ce pauvre Bizet.

— Hier, quand le cercueil d'Alphonse Daudet a pénétré dans la nef de Sainte-Clotilde, l'organiste joua une entrée d'orgue sur les motifs de l'*Arlésienne*.

22. — M. Berthelot a donné, à l'Académie de Médecine, des détails intéressants sur l'exhumation de Voltaire et de Rousseau au Panthéon. On a procédé à cette opération afin de savoir si, véritablement, ils étaient bien dans leurs cercueils; on croyait que la Restauration les avait chassés du Panthéon; on les a parfaitement retrouvés. Le crâne de Voltaire avait été scié afin de faire l'autopsie ou, plus probablement, l'embaumement de la tête. M. Berthelot a prétendu que la face reproduisait, à peu de chose près, la face

squelettique de la statue de Pigalle. Le crâne de Rousseau fut examiné minutieusement. Il ne présentait aucune lésion, ce qui, dit M. Berthelot, peut faire révoquer en doute le suicide de Rousseau[1]. Les restes de Voltaire et de Rousseau avaient été portés au Panthéon par les ordres de la Convention.

25. — En ce siècle, l'histoire, surtout l'histoire apprise dans ses sources, a eté la passion de beaucoup d'esprits supérieurs. Or, les vrais sources de l'histoire sont les *Chartes*, c'est-à-dire les anciens titres soit publics, soit privés. En 1828 la Restauration créa l'école des *Chartes* qui, tout récemment encore se trouvait au n° 58 de la rue des *Francs-Bourgeois*, dans les dépendances des Archives, c'est-à-dire, il me semble, à sa vraie place. On l'a transportée à la Sorbonne, à l'endroit où se trouvait autrefois l'ancienne Faculté de Théologie. Messieurs les aspirants archivistes-paléographes ont probablement réclamé. Rue des Francs-Bourgeois, ils se trouvaient, sans doute, trop loin des distractions du quartier latin. Pour être paléographe on n'en est pas moins homme.

28. — L'Académie des Sciences morales et politiques vient d'élire M. Ollé-Laprune, en remplacement de M. Vacherot ; c'est un philosophe chrétien, maître de conférences à l'Ecole Normale supérieure. Il fut, sous le ministère Ferry, suspendu pendant un an pour avoir protesté lors des décrets de 1880. Son

[1] L'*Illustration* a, pour l'agrément de ses lecteurs, publié un effrayant dessin représentant les cercueils ouverts de Voltaire et de Rousseau. On y voit M. Berthelot tenant en mains le crâne de Rousseau et l'examinant attentivement.

traitement lui avait cependant été maintenu. Il l'offrit entièrement à l'Association amicale des anciens élèves de l'Ecole normale [1].

[1] Le 17 février 1898, c'est-à-dire fort peu de temps après sa nomination, M. Ollé-Laprune mourut. Il ne jouit pas longtemps de son succès. Il fut enterré au cimetière Montparnasse.

1898

6 Janvier. — Mort du sénateur Ernest Hamel, l'auteur des *Vies de Saint-Just et Robespierre*, écrites dans un esprit très révolutionnaire. Il avait été choisi par le Sénat pour présider la commission, chargée d'assister à l'ouverture des cercueils de Voltaire et de Rousseau. Il y assista en effet. La vue du *facies effrayant* de Voltaire l'a probablement fortement remué, impressionné, et le voilà mort à son tour.

11. — A la suite de la dénonciation de Mathieu Dreyfus, le frère du condamné, contre le commandant Esterhazy, ce dernier fut traduit devant le Conseil de guerre de la Seine hier, lundi 10 janvier. Il était formellement accusé d'être l'auteur du document (un bordereau) sur lequel avait été condamné l'ex-capitaine Dreyfus. Le Conseil, à l'unanimité, a déclaré le commandant *non coupable*.

12. — Le commissaire-priseur Delestre, a vendu les débris plus ou moins artistiques provenant de la Cour des Comptes, incendiée par la Commune[1].

[1] M. Osiris Iffla acheta de superbes colonnes de marbre rouge que l'incendie avait épargnées. C'est pour orner le vestibule de la Malmaison, dont il a fait l'acquisition dans le seul but de la restaurer, et qu'il vient de donner à l'Etat.

Depuis 1871, le vaste espace, occupé par l'ancienne Cour des Comptes, était devenu un des endroits les plus curieux de Paris. Une véritable forêt d'arbres l'occupait. Les bâtiments en ruines, au milieu des frondaisons touffues, produisaient un singulier effet [1]. Comment avait poussé la forêt sauvage? On ne saurait le dire. Des graines apportées par le vent ou par les oiseaux avaient germées et produit des fourrés impénétrables où ces oiseaux voletaient en nombre considérable. Mais, là aussi, s'abattaient en grand nombre des chats que l'on disait enragés, de sorte que peu de personnes osaient s'y aventurer.

Les artistes cependant, notamment Jean Desbrosses, beaucoup moins craintifs, allaient y prendre des vues et nous les faisaient admirer à chaque exposition [2].

Plus d'une fois, ces pauvres conseillers à la Cour des Comptes, conseillers maîtres, ou conseillers référendaires, ont dû venir jeter des regards attristés sur le palais incendié où ils étaient si bien, si à l'aise. Ils avaient chacun un beau cabinet, une belle loge comme, ma foi, les premiers sujets de l'Opéra. Ils avaient, de plus, admirablement bien orné leur doux séjour (toujours comme les grands chanteurs et les grandes chanteuses) et voilà que tout a été détruit! Un conseiller y perdit une curieuse collection de bibelots

[1] C'était au coin du quai d'Orsay et de la rue de Bellechasse, sur cette terrasse ruinée de l'ancienne Cour des Comptes, envahie d'odorantes herbes folles, comme un carrefour en plein bois quand vient le printemps ; de grands massifs défleuris de lilas, des bouquets touffus de platanes et d'érables faisaient un abri vert et serré où s'abattaient des pigeons...
(Alphonse Daudet. — L'*Immortel*).

[2] Les peintures de Jean Desbrosses ont toutes été achetées par l'Etat pour orner, au Palais-Royal, le cabinet du premier président de la Cour des Comptes.

et feu le baron de Guilhermy une magnifique bibliothèque sur l'archéologie du moyen-âge.

14. — Deux individus, pour se récréer, ont tiré chacun un coup de revolver sur un brave agent qui, suivant l'usage, se balladait [1] pacifiquement dans la rue Saint-André-des-Arts ; fort heureusement il n'a pas été atteint. Mais, s'il s'en est heureusement tiré, il n'en a pas été probablement de même des malandrins qui sont tombés dans les bras d'autres sergents de ville, accourus aux cris de l'attaqué. Il y a tout lieu de supposer et d'espérer qu'ils ont été *passés à tabac* de la belle façon. La ballade des agents est bien utile pour la sécurité des habitants ; aussi la *Ballade des agents* a-t-elle raison de dire :

Citoyens la police veille,
Dormez bien sur chaque oreille.

15. — Jeudi, dans l'*Aurore*, Zola publia un article relatif à l'affaire Dreyfus. Chaque alinéa commençait ainsi : « *J'accuse...* » Il accusait tout le monde, et notamment le Conseil de guerre d'avoir acquitté, par ordre, le commandant Esterhazy. *L'Aurore* semble avoir été créée pour l'affaire Dreyfus. On voit collée, sur tous les murs, une énorme affiche où une grande femme, écartant les bras d'une façon désolée, tourne les yeux vers un point de l'horizon, d'où elle espère voir apparaître l'aurore du jour de la vraie vérité ! !

[1] ... Les agents sont de brav's gens
Qui s' balladent,
Qui s' balladent ;
Les agents sont de brav's gens
Qui s' balladent tout le temps.
(Refrain de *la Ballade des agents*, par Yon-Lug).

20. — Visité à la pointe est de l'île de la Cité. En creusant les fondations d'une maison, on a mis à nu un mur gallo-romain, dont les belles pierres de taille ressemblent à celles des Arènes de la rue Monge. Il est présumable que ce superbe mur de défense a été construit avec les pierres des Arènes quand le christianisme eut triomphé et proscrit les jeux du cirque.

31. — M. Félix Faure est né le 30 janvier 1841. Il a donc juste 57 ans. Très bel homme encore, et parfaitement conservé, pour son âge ; il est toujours soigné à ce point qu'on le trouve un peu trop *porté* sur la toilette, quoiqu'il la *porte* bien. Cependant il vient de survenir, au bal de l'Ecole polytechnique, un incident grave qui rend perplexe et fait craindre que notre cher Président ne se relâche sur ses recherches de toilette. Il est arrivé à ce bal, *horresco referens*, avec des gants de chevreau marron ! Tout le monde fut scandalisé et semblait dire : « Il n'est plus digne de représenter la France ! » — « Qu'en pensez-vous, me dit une dame grincheuse ? » — « Ce que j'en pense, c'est qu'il s'agit ici d'une question de mégisserie, qu'un ancien mégissier a le droit, plus que tout autre, de résoudre comme il l'entend. »

7 *Février 1898*. — Zola, dans son article : *J'accuse*, ayant dit que le Conseil de guerre avait acquitté Estherazy, *par ordre*, fut, sur la plainte du ministre de la guerre, poursuivi par le parquet devant la Cour d'assises. Il comparut aujourd'hui. A sa sortie il fut conspué par une foule de manifestants. Cette conduite envers un inculpé me semble fort regrettable.

Me Labori s'est présenté pour lui.

8 et 9. — Zola, qu'on appelle le père *J'accuse*, fut

encore conspué à sa sortie des audiences des 8 et 9. Le Palais a l'air d'une bastille assiégée. Partout des barrières derrière lesquelles se trouvent des gardes municipaux pour empêcher de passer d'autres personnes que les avocats et les témoins.

10. — Aujourd'hui jeudi, après l'audience, Zola fut obligé de se réfugier à mon vestiaire, situé en face la grande porte d'entrée du Palais. Ce vestiaire ayant été bientôt entouré par la foule, les gardes accoururent pour le dégager, y réussirent et firent sortir Zola ; tout n'était pas fini. La cour du Mai, c'est-à-dire la grande cour d'honneur, était pleine d'une foule menaçante. Zola put enfin monter dans sa voiture qui stationnait rue de Lutèce. J'étais accouru chez un ami dont l'appartement donne précisément sur la rue de Lutèce, la cour du Mai et le boulevard Saint-Germain. Le spectacle était des plus extraordinaires. Les degrés du grand escalier du Palais étaient encombrés de curieux et d'avocats en robe, qui contemplaient la sortie pleine de péripéties de Zola.

Même jour 10 Février. — A la Cour d'assises se trouvait un groupe de jeunes avocats qui crièrent : *A bas l'armée !* devant les généraux venus à l'audience comme témoins ; ces généraux avaient déjà déposé, il est vrai, mais étaient restés à l'audience pour en suivre les débats. La nouvelle de ces cris arriva bientôt dans la salle des Pas-Perdus ; aussi, quand les généraux la traversèrent, une fois l'audience finie pour se retirer chez eux, ils furent accueillis par de bienveillantes acclamations.

M. le bâtonnier Ployer, se dirigeant vers les généraux de Pellieux et de Boisdeffre, s'inclina devant eux en ôtant sa toque, et leur exprima ses regrets

pour les cris de : « *A bas l'armée* » qu'on leur avait fait entendre. « Ces cris, leur a-t-il dit, n'ont été poussés que par de très jeunes avocats et par des individus indûment revêtus d'une robe, comme il s'en rencontre toujours dans les grands procès. »

12 — On veut me faire signer une adresse au bâtonnier, Me Ployer, pour le remercier de sa démarche auprès des généraux ; je répondis : « Oh, moi ! je ne suis pas assez grand clerc pour m'arroger le droit de remercier le bâtonnier d'avoir rempli un devoir de simple politesse. »

Du reste Me Ployer, mis au courant, n'approuve nullement cette adresse.

— Notre bâtonnier, très prudent, est toujours aux aguets pour ce procès Zola. Il assiste aux audiences comme le colonel des pompiers assiste aux grands incendies.

14. — Le missel de Mgr Darboy vient d'entrer dans le trésor de Notre-Dame. Sur les deux plats se trouvent les armes du pontife et sa devise : *Labore fide que*. Un fédéré l'avait pris dans la cellule du martyr ; saisi de remords, il le fit remettre par un prêtre à Mlle Darboy. Celle-ci étant morte, le missel fut donné à Mgr Guibert, qui l'envoya au trésor de Notre-Dame.

15. — L'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, dans sa séance du 11 février, s'est occupée de ce mur gallo-romain découvert, dans les fouilles d'une maison en construction, à la pointe même de l'île de la Cité. M. Longnon, toujours sur la brèche quand il s'agit de sa bonne ville de Paris, a obtenu

du constructeur, M. Loup, une vingtaine de pierres revêtues d'inscriptions. Il les a fait mettre provisoirement dans le pourtour de Notre-Dame, entre le chevet de l'église et le jardin de l'archevêché [1]. L'Académie a délégué M. Héron de Villefosse et M. Cagnat pour les examiner. Elles seraient, paraît-il, d'anciens gradins des arènes sur lesquels se verraient encore les noms des spectateurs abonnés.

16. — Les imaginations trottent ferme à propos du mur de la Cité, surtout depuis l'avis de MM. Héron de Villefosse et Cagnat, qui pensent trouver dans les pierres de ce mur d'anciens gradins des arènes de Lutèce. Il paraît que certaines dépressions s'aperçoivent sur ces gradins et alors quelques personnages d'esprit imaginatif en concluent que ces dépressions proviennent de ce que les Lutéciens et Lutéciennes se sont souvent assis à l'endroit où les usures s'observent ! Fichtre ! c'étaient des personnes de poids que ces Lutéciens et Lutéciennes quand ils se mettaient sur leurs séants !

Dimanche 20 Février. — Notre quartier paraît tout en fête ; il est envahi par une foule immense. De très nombreux sergents de ville sont échelonnés sur les boulevards Saint-Michel, Saint-Germain et dans la rue Monge. On voit partout des postes de municipaux à cheval. On attend bien sûr un grand personnage : quelque roi, quelqu'empereur se rendant au Panthéon ou au Jardin des plantes pour les visiter ? Oui, en effet, oui on attend un grand personnage : Henri Rochefort, qui va traverser sa bonne ville de Paris,

[1] Elles sont aujourd'hui au musée Carnavalet.

afin de se rendre en son palais de la rue *de la Clef*. Il vient s'y constituer prisonnier pour subir sa condamnation à cinq jours d'emprisonnement que la neuvième chambre a prononcée contre lui le 9 février dernier. Il avait, dans son *Intransigeant*, formulé certaines allégations erronées contre M. Joseph Reinach. Celui-ci l'attaqua en diffamation. Le tribunal, eu égard à la grande exaltation des esprits et à l'ardeur actuelle des polémiques, n'a condamné Rochefort qu'à cinq jours de prison. Il veut les faire ses cinq jours ; il veut revoir sa Pélagie. Il a une peur terrible qu'on ne veuille lui faire grâce. Ses partisans, ses satellites, en nombre considérable, l'accompagnent et l'enfournent, pour ainsi dire, dans le vestibule de la maison hospitalière ; une charretée de fleurs entre avec lui. Des cris de : « *Vive Rochefort* ! *Vive l'armée !* » s'élèvent de tous côtés. Les sergents de ville, pour un moment, ont peur d'être débordés et broyés. Mais non, heureusement, tout se passe bien. Un partisan bien avisé de Rochefort entraîne la foule vers le Panthéon, soi-disant pour manifester devant les Grands Hommes. Les cris de : *Vive Rochefort ! A bas les juifs ! Vive l'armée !* sont poussés de nouveau. Enfin la *Marseillaise* retentit et tout le monde se retire satisfait. Il y avait bien dix mille hommes devant le Panthéon pour chanter la *Marseillaise* en l'honneur des Grands Morts.

23. — Zola, reconnu coupable sans circonstances atténuantes, fut condamné à un an de prison et 3.000 fr. d'amende par la Cour d'assises.

Certains auditeurs ayant accueilli cette décision avec des applaudissements frénétiques, ce qui était peu humain, Zola, courroucé, se tourna vers eux et cria : *Cannibales*. Néanmoins les applaudissements sautèrent, pour ainsi dire, du dedans au dehors de la

salle d'assises. L'animation passa bientôt toute entière au boulevard Saint-Michel. Les terrasses des cafés se remplirent comme si l'on était en plein été. *La Source*, *le D'Harcourt*, regorgèrent de monde. Chacun avait dans les mains les journaux du soir, qui reproduisaient la séance de la Cour d'assises.

22 Mars 1898. — En plaidant pour Zola, peut-être avec un peu trop de passion, Labori s'est attiré la haine populaire. Récemment, pendant qu'il plaidait dans une petite affaire, son adversaire lui cria : « Vous avez été payé pour dire cela. » Labori répartit à peu près de cette façon : « Dans cette affaire, pas plus que dans une autre plus illustre, je n'ai reçu aucun honoraire. On ne le croira peut-être pas parce qu'en France on ne croit pas au dévouement. »

2 Avril 1898. — L'arrêt de la Cour d'assises, qui condamna Zola, vient d'être cassé par la Cour de cassation en chambre criminelle, et sans renvoi devant une autre Cour, parce que la procédure serait entièrement nulle. Le ministre de la guerre n'aurait pas dû faire la plainte, qui n'appartenait qu'au Conseil de guerre diffamé.

7. — Immédiatement après l'arrêt de la Cour de cassation, le premier Conseil de guerre de Paris déposa une plainte contre Zola.

8. — Au sud de l'Ecole polytechnique, dans la rue Clovis, se trouve un superbe fragment de l'ancien mur de Philippe-Auguste ; on l'aperçoit parfaitement de la rue ; il soutient une espèce de fortification de terres, ombragées d'arbres. Et voilà qu'au nord de cette même école, dans la rue d'Arras, au n° 9,

viennent d'apparaître au jour seize mètres de ce même mur qui, de nouveau, surgit du sol sur une hauteur d'environ trois mètres. Il y avait là probablement deux enceintes ?

20. — Nous sommes en pleine effervescence électorale, car nous allons nommer des députés. Les afficheurs sont les rois du jour. Ils font des prodiges avec leurs pots à colle et leurs brosses. J'aime à me promener en ce moment pour voir leurs prouesses. Un afficheur eut l'audace d'appliquer une affiche sur la croupe du Lion de Belfort. Un autre, place de l'Odéon, en a collé une tout autour de la colonne qui soutient le buste d'Emile Augier L'une des figures du monument l'*Aventurière* a un beau tablier rouge en papier d'imprimerie. C'est cocasse, sans doute, mais c'est lamentable à voir. Malheureusement tout est permis de par la loi pendant la période électorale. L'affiche peut, avec la plus grande licence, s'étaler partout sur les monuments publics. Chapeau bas devant l'affiche électorale. C'est la reine du jour ; ne touchez pas à la reine [1].

27. — Pendant le bombardement les Prussiens, installés sur les hauteurs de Châtillon, visaient perpétuellement le dôme du Panthéon. Les obus ne tombaient pas tous sur ce dôme, mais les voisins profitaient de ceux qui tombaient à côté. C'est à ce titre que j'ai eu ma petite part, rue de la Sorbonne.

Les ouvriers démolisseurs, en abattant une vieille

[1] Le scandale devint tel qu'une loi, de janvier 1902, donna au préfet de la Seine le droit d'interdire l'affichage électoral sur les monuments, ayant un caractère artistique.

maison, rue de la Montagne-Sainte-Geneviève, n° 66, viennent d'en retrouver trois. La direction de l'artillerie est venue les chercher.

3 Mai 1898. — Voilà qui dépasse tout ce que les afficheurs se sont permis jusqu'aujourd'hui en temps d'élection ; l'un d'eux a plaqué une affiche sur le ventre du Saint-Michel de la fontaine Saint-Michel.

7. — Jeanne Hugo fut mariée une première fois avec Léon Daudet, le fils d'Alphonse Daudet. Ce mariage fut rompu par le divorce et Jeanne épousa en secondes noces, le 18 novembre 1896, Jean Charcot, le fils du docteur ; or Georges Hugo, le frère de Jeanne, est toujours resté l'ami de Léon Daudet, avec lequel il se trouve souvent. Ça ne devait pas manquer de faire scandale. Et c'est ce qui vient d'arriver.

Hier, mon gendre et ma fille étaient à l'Odéon, pour la première représentation de *la Grand'Mère*, charmante pièce de Victor Hugo, trouvée dans ses papiers. Tout à coup, pendant un entr'acte, ils entendent un grand bruit dans les couloirs. Ils sortent bien vite de leur loge et voient qu'on sépare deux messieurs qui venaient de se colleter. L'un était Jean Charcot, qui épousa Jeanne Hugo après le divorce d'avec Léon Daudet, l'autre Georges Hugo, frère de Jeanne. Celui-ci était venu entendre la pièce de son grand'père dans une loge où se trouvait déjà Léon Daudet. Jean Charcot, furieux de voir en plein théâtre Georges Hugo à côté de Léon Daudet, alla lui donner un coup de poing au moment où il sortait de sa loge. Georges répliqua par un coup de canne. Matériellement parlant, Jean Charcot est l'agresseur ; mais en fait, Georges Hugo est le vrai provocateur, car il ne devait pas se montrer en public à côté de

son premier beau-frère. C'était paraître rejeter sur sa sœur les torts du divorce.

27. — Nicolini, le fameux ténor qui, pendant si longtemps, donna la réplique à la Patti, et enfin lui donna sa main, comme époux, après la mort du premier mari, le marquis de Caux, Nicolini pour le théâtre, mais bon Français du nom de Nicolas, vient de mourir en laissant à sa femme un gros million : un million vingt-cinq mille francs. Quand il était tout jeune, à peine au sortir du Conservatoire, il vint, comme ami, nous charmer à Moret au repas de noce de la fille de ma marraine. Il nous dit tout naturellement, et vraiment sans chercher à poser : « j'ai un million dans la gorge. » Il chantait si bien que tout le monde crut à la prophétie. Elle s'accomplit assez vite, car ses succès au théâtre furent très rapides.

Le marié, planteur à la Havane, avait un beau nègre qu'il avait emmené avec lui en France pour le rendre libre, mais qui continuait à le servir et nous servait avec force de minauderies. Il s'appelait aussi Nicolas. « Appelez-moi Nicolas le blanc, nous dit le ténor bon enfant, afin qu'on ne me confonde point avec lui. »

28. — Au Salon, celui des dissidents, fondé par Carolus-Duran en opposition avec le Salon officiel, se trouve un grand tableau de Puvis de Chavannes, divisé en trois parties. Ce tableau est fort admiré. L'une de ces parties représente *sainte Geneviève veillant sur Paris endormi*. Il n'est pas possible de voir une peinture plus suave. Le tableau tout entier sera marouflé dans le chœur du Panthéon.

31. — Un généreux anonyme a fait remettre au conseil de l'Université la somme nécessaire pour pro-

duire 2.000 fr. de rentes. Ces 2.000 fr. devront être employés à subvenir aux besoins d'étudiants en médecine soit français, soit étrangers. Les secours seront donnés sous forme de prêts, afin de ménager les susceptibilités des bénéficiaires et leur permettre de rendre, ce qui leur aura été offert, mais sans intérêts. Les sommes qui seront rendues devront être réemployées en prêts.

1er Juin 1898. — La prison de Mazas sera bientôt démolie. On a très justement trouvé que les étrangers, arrivant par la ligne de Lyon, avaient un fâcheux avant-goût de Paris en apercevant, tout d'abord, cette prison d'un aspect lugubre. En ce moment on évacue cent prisonniers que l'on renferme provisoirement à la prison de la Santé, sur les confins de notre quartier. Plus tard, quand la prison de Fresnes sera terminée, on y enverra les intéressants pensionnaires.

Que de souvenirs, pas tous tristes, m'enlève cette démolition de Mazas. Le souvenir des coquins condamnés disparaît, en effet, derrière celui des innocents que j'ai pu faire acquitter.

16. - La petite chapelle du Luxembourg est toujours assignée aux Maronites pour l'exercice de leur culte. Un jeune abbé Maronite, élève du séminaire de Saint-Sulpice, prêtre de la dernière ordination, vient d'y célébrer sa première messe. Les Maronites habitent le Liban ; ils sont grands amis de la France. Quand, en 1860, les Turcs et les Druses en faisaient un grand massacre, l'empereur Napoléon III envoya une expédition en Syrie pour les protéger.

17. — Le comte de Chambrun, généreux philanthrope, dont la vie est pleine de bonnes œuvres, a

fondé, à l'Ecole de droit, une chaire d'économie sociale. Une rente annuelle de 5.000 fr. est affectée à cette fondation.

19. — Le buste de *Sainte-Beuve* a été inauguré au jardin du Luxembourg, en face la porte qui s'ouvre sur les rues d'Assas et Vavin, non loin de la rue Montparnasse où il habitait un petit hôtel. Le piédestal est juste le long du chemin qu'il parcourut si souvent pour rentrer chez lui. Sous l'inscription dédicatoire : A SAINTE-BEUVE, se trouvent gravés ces mots qu'il redisait souvent :

« *Le vrai, le vrai seul.* »

L'inauguration eut lieu au milieu de flots d'éloquence et de poésie. Coppée a dit excellemment : « La place de Sainte-Beuve était marquée au Luxembourg ; car dans les rares heures de repos qu'il s'accordait, il a souvent promené ses méditations sous les ombrages de ce jardin ; oui, il est bien ici ; non loin de ces abeilles, dont il eut le tact exquis et quelquefois l'aiguillon. » Les abeilles du rûcher voisin bourdonnèrent alors, à qui mieux mieux, de joie et de contentement.

Après Coppée, M. Vandal, de l'Académie française, tira son petit feu d'artifice en l'honneur de Sainte-Beuve. M. Vandal est partisan de réunir au Luxembourg les bustes des philosophes, des penseurs, des poètes. Tout le monde ne sera pas de votre avis, cher immortel. Avec tous ces monuments notre jardin paraîtrait une succursale du cimetière Montparnasse [1].

[1] Le sculpteur Puech a parfaitement réussi le buste de Sainte-Beuve. La tête est d'un homme de soixante ans, à l'air caustique, goguenard, content de la vie. L'année dernière, en 1903, un autre buste, bien différent, a été placé à Montparnasse sur son

20. – M. Méline donne sa démission dans la crainte de ne pouvoir gouverner avec la nouvelle Chambre, issue des dernières élections.

27. — M. Félix Faure a remplacé M. Méline par M. Brisson. M. Bourgeois est à l'instruction publique et M. Cavaignac à la guerre.

28. — Du n° 168, boulevard Saint-Germain, où je demeure, j'entends, à neuf heures du matin, gémir le bourdon de Notre-Dame. C'est excessivement rare que je puisse l'entendre à cause des bruits du dehors. Je m'informe et j'apprends qu'à neuf heures et demie, on va célébrer le cinquantième anniversaire de la mort de Mgr Affre, tué sur les barricades de juin 1848. Cinquante ans ! Déjà cinquante ans ! J'étais à Louis-le-Grand, âgé de seize ans et demi, l'esprit déjà assez ouvert pour comprendre les douleurs de la Patrie.

29. — Hier, après la cérémonie, les fidèles ont défilé devant la petite chapelle où se trouve le tombeau du prélat ; près de ce tombeau avait été placée la soutane tachée de sang.

tombeau. Le buste, très gros, est posé au-dessus d'une colonne très grêle. Des épaules du buste part un grand crêpe qui tourne tout autour de la colonne et va se répandre sur la pierre tombale pour ne laisser voir que le nom : Sainte-Beuve. La tête n'est plus celle d'un homme de soixante ans, mais celle d'un homme de quatre-vingts ans. Elle penche de côté, non pas seulement mélancolique, mais désenchantée ; les yeux sont à moitié ouverts, la bouche est déjetée, presque de travers, prête au baiser de la mort.

Cette œuvre extraordinaire de sculpture est de M. de Charmoy, premier prix de Rome ; pas bien loin de là se trouve, du même, l'effrayant tombeau de Baudelaire, l'auteur des *Fleurs du mal*.

1er Juillet 189. — La neuvième chambre du tribunal a condamné Jean Charcot à 50 fr. d'amende pour son coup de poing. C'est peu ; mais les juges ont trouvé que la conduite de Georges Hugo avait été bien inconsidérée

10. — Encore une inauguration de monument au Luxembourg, cette fois en l'honneur d'un bibliothécaire du Sénat, le poète Leconte, dit de Lisle, comme né à l'île de la Réunion. La sculpture est de Denis Puech, pas Allemand, malgré son nom, mais bon Auvergnat. Une superbe Renommée[1] aux ailes immenses, gracieusement attachées sur les épaules présente le buste de Leconte de Lisle à l'admiration publique ; buste très réussi, très ressemblant, avec de grands cheveux tombant sur le cou. Le piédestal circulaire, d'une suprême élégance, est de l'architecte du Luxembourg, M Scellier de Gisors. Le monument émerge d'un parterre qui avoisine le boulevard Saint-Michel et se trouve en face le sentier préféré où, tous les jours, plein de majesté, se promenait le poète chevelu, en haussant sa tête olympienne et sa grande taille que l'âge n'avait pas courbée.

Il fit, d'après Eschyle, représenter, à l'Odéon, la pièce des *Erynnies*, car c'était un fanatique de l'antiquité. J'aime mieux ce drame que le reste de son bagage littéraire, bien que ce drame ait fait grand'peur à nos femmes à cause de ses évocations de spectres. D'un air plein de bonhomie, M. Bourgeois, ministre des beaux-arts, a prononcé un discours sur le talent poétique de Leconte de Lisle et vanté ses vers marmoréens.

[1] Ou Poésie *ad libitum*.

Pour moi je n'aime guère ces vers marmoréens, malgré leur impeccable et brillante facture, parce qu'ils n'apportent à l'âme aucune bonne émotion. Comme l'a très bien fait remarquer un autre orateur, son affectueux ami cependant, Leconte de Lisle est l'apôtre des désillusions ; pour lui il vaudrait mieux que l'homme ne fut pas né parce qu'il est soumis aux lois de l'aveugle nécessité, et qu'il est le jouet de forces inconnues et brutales.

J'ajoute que Leconte de Lisle n'est pas seulement l'apôtre des désillusions, mais encore celui du néant, car il professe que le seul espoir de l'homme est le repos dans la mort où tout doit redescendre.

En 1887 notre poète fut admis à l'Académie française pour faire plaisir à l'ombre de Victor Hugo, car celui-ci avait toujours voté pour lui ; mais il avait été le *seul*. Alexandre Dumas, en le recevant, récita devant lui certaines pièces de vers, dont une de Musset[1], toutes imprégnées de l'arôme chrétien, et lui dit assez crûment : « Est-ce cela que vous venez combattre? Est-ce cela que vous voulez renverser? »

11. — L'endroit où est placé le monument de Leconte de Lisle est un des plus enchantés du jardin. Son buste de marbre est ombragé par un splendide peuplier de la Caroline dont les feuilles légères, tremblant au moindre souffle, entretiennent au-dessus de lui un doux murmure et dont les graines viennent s'épancher également sur lui en s'échappant de leurs

[1] **Croyez-moi, la prière est un cri d'espérance !**
Pour que Dieu nous réponde, adressons-nous à lui.
Il est juste, il est bon, sans doute il nous pardonne,
Tous vous avez souffert ; le reste est oublié.

houppes neigeuses. Hélas ! c'est bien de l'honneur pour un écrivain dont les doctrines sont si désolantes et si glaciales.

14. — Cette année la fête du 14 Juillet a été caractérisée par la célébration du centenaire de Michelet, un peu partout, mais surtout au Panthéon où était dressé un grand buste de l'historien. Des discours funèbres y furent prononcés en son honneur et les chœurs de l'Observatoire chantèrent les vieux airs de la Révolution : la *Marseillaise*, de Rouget de Lisle, le *Quatorze-Juillet*, de Gossec et le *Chant du départ*, de Méhul.

Même jour. — Au 14 Juillet on n'a pas seulement pensé à Michelet, mais aussi à un vaillant Français, Francis Garnier, dont on a inauguré le buste [1], carrefour de l'Observatoire. Nous devons en partie le Tonkin à Francis Garnier.

Le buste de Francis est sur un billot dont il émerge d'une façon bizarre. La Géographie lui présente un rameau de je ne sais quel arbre ; devant lui s'étirent, comme des anguilles, deux grandes rivières de bronze : la Seine d'abord, nue par devant ; puis une rivière tonkinoise nue par derrière. C'est même le dos de cette dernière et les approches de ce dos qu'on aperçoit tout d'abord quand on arrive devant le monument. Cette rivière callypige présente à la Seine des fruits tonkinois.

Que de femmes nues en bronze ! Il y en a trois au monument Garnier et, à quelques mètres de ce monument, quatre à la fontaine Carpeaux !

[1] Que de bustes !

Je ne prétends pas que cela soit déplaisant, mais je trouve qu'il y a manque de variété. Les femmes de Puech gagneraient évidemment à être plus éloignées de celles de Carpeaux. Carpeaux n'a jamais fait aussi bien et Puech a fait souvent beaucoup mieux. Ses monuments de Leconte de Lisle et de Sainte-Beuve le prouvent.

— En jetant les yeux autour de moi, j'ai l'âme navrée. Qu'est devenue notre belle place de l'Observatoire? Qu'en ont fait les ingénieurs? Afin de faire venir le chemin de fer de Sceaux jusqu'à la place de Médicis, c'est-à-dire à un endroit déjà terriblement encombré, ils ont ouvert une horrible tranchée. Pour ce, ils ont abattu les belles frondaisons qui se trouvaient près de Bullier et autour de la statue du maréchal Ney. Ils ont enlevé cette statue de l'endroit, où le Maréchal a été fusillé, pour la reporter de l'autre côté de la place, près du boulevard Montparnasse, à un endroit quelconque. Rien ne les retient, nos ingénieurs! Un de ces jours ils feront abattre les deux portes Saint-Denis et Saint-Martin, parce qu'elles gênent la circulation. Oh! les implacables gens [1].

19. — Hier, Zola fut cité à Versailles devant une nouvelle Cour d'assises, sur la plainte, cette fois, du premier Conseil de guerre. Défaillant, il fut condamné à un an de prison et 3.000 fr. d'amende.

[1] Récemment, dans une Revue, Emile Gebhardt disait : *Je reconnais volontiers que la poussée d'une civilisation montante doit abattre et emporter beaucoup de vieilles choses ; qu'il soit au moins permis aux gens, qui ne sont plus jeunes, d'embrasser avec amour l'image du passé.*

20. — Zola a pris la poudre d'escampette. Il est en Belgique.

30. — Hier, mort de Bismarck, le plus venimeux ennemi de la France, qui employa les moyens les plus dolosifs pour l'amener à déclarer la guerre afin de mieux l'accabler, qui poussa avec rage au bombardement de Paris ! A ce titre, notre rive gauche lui doit un souvenir tout particulier.

31. - La prison de Sainte-Pélagie va disparaître. Les aimables pensionnaires de cet établissement, les littérateurs, les journalistes seront envoyés à la nouvelle prison de la Santé, dans des logements bien aménagés. Va-t-on donner une indemnité au restaurateur d'en face qui envoyait de si bons dîners aux pauvres prisonniers et qui, pour ce, avait reçu, comme François Ier, le beau titre de *Restaurateur des lettres*?

1er Août 1898. — Le jeune Casimir-Périer, élève de Condorcet, classe de rhétorique, a remporté le prix d'histoire au grand concours ; c'est le fils de l'ancien Président.

4 — Hier, à huit heures du soir, Charles Garnier, l'architecte de l'Opéra, est mort d'une attaque d'apoplexie dans son domicile du boulevard Saint-Germain, n° 90 Je n'aurais jamais cru qu'il pût mourir d'apoplexie, car il était loin d'être replet, mais il était très tourmenté de la santé de son fils Christian. Je le rencontrai, il y a un mois à peine, dans l'omnibus de l'Odéon à Batignolles ; il était affaissé dans sa stalle, replié pour ainsi dire sur lui-même.

8. — Les obsèques de Garnier ont eu lieu à Saint-

Séverin, sa paroisse. L'église était pleine. Les meilleurs artistes de l'Opéra vinrent y faire entendre d'admirables chants funèbres. A ces chants le curé, M. Castelnau, unit ses prières les plus ferventes, car il était très ami de son paroissien.

Garnier aimait beaucoup cette église gothique de Saint-Séverin, et. chose que j'ignorais, dont j'étais loin de me douter, il venait souvent y prier. A Saint-Séverin, une foule de petits coins, d'une architecture savoureuse, attirent les artistes. Christian Garnier accompagna le cercueil de son père, de l'église au boulevard Saint-Germain, mais il ne put aller plus loin, tant il est faible. Le pauvre garçon n'en a probablement pas pour longtemps. Mme Garnier, qui est une vaillante, dut prendre sur elle d'accompagner son mari jusqu'au cimetière Montparnasse.

3 Septembre 1898. — Paris est frappé de stupeur à la nouvelle du suicide de M. le chef des renseignements au ministère de la guerre. Le lieutenant-colonel Henry s'est coupé la gorge avec un rasoir, dans une cellule du Mont-Valérien, mercredi soir 31 août. Le ministre de la guerre, M. Cavaignac, lut un jour à la tribune une lettre compromettante pour Dreyfus, lettre dans laquelle se trouvait inscrit le propre nom de Dreyfus ; par suite de je ne sais quelle indication ou révélation, M. Cavaignac eut postérieurement un doute. Il fit venir le lieutenant-colonel et réussit à lui faire avouer que, se croyant sûr de la culpabilité de Dreyfus, déjà du reste condamné en 1894, il avait cru pouvoir fabriquer cette lettre afin de frapper l'opinion publique et faire enfin cesser l'horrible agitation causée par le fatal procès. Tout le monde est abasourdi, désolé, moi plus que tout autre, car le colonel Henry était excessivement connu à Péronne,

ma ville natale ; c'était un véritable homme du peuple, engagé volontaire, un naïf, à qui malheureusement une éducation et une instruction distinguées manquaient complètement. S'il avait la naïveté de l'homme du peuple, il en avait aussi les grandes qualités Il eut en effet, pendant la guerre, une admirable conduite. Il se battit ardemment. Deux fois il fut fait prisonnier et à chaque fois il s'enfuit pour revenir immédiatement combattre dans les rangs de l'armée française. En garnison à Péronne, il y a quelques années, il s'amouracha d'une gentille et sage péronnaise, fille de M. Bertincourt, aubergiste, et l'épousa.

5. — Christian Garnier est mort, 90, boulevard Saint-Germain, un mois après son père, dans l'appartement où est décédé ce père chéri. Il était âgé de 26 ans. Pauvre M^me^ Garnier, la voilà toute seule. Hier soir, je crois, pendant que six heures sonnaient à l'horloge de Saint-Séverin, il rendit son âme à Dieu. Ses poumons étaient fort malades. Il ne respirait presque plus, si bien qu'il trépassa dans un moment d'oppression.

7. — Funérailles de Christian Garnier à Saint-Séverin. Pas de fleurs sur son cercueil ; il l'avait formellement prescrit. Quand, aux sons tristes et plaintifs du grand orgue, le cercueil du malheureux jeune homme sortit de l'église, les intimes qui le suivaient ne manquèrent pas de jeter un coup d'œil sur le vitrail de l'allée de droite. Garnier, en effet, y est représenté à côté de sa femme qui présente son Christian au Christ.

Il se présente lui-même aujourd'hui, Christian, avec une église dans les mains, comme les bâtisseurs de cathédrales que l'on voit sous les vieux porches En

mourant il a bien recommandé à sa mère de prendre sur sa succession les sommes nécessaires pour terminer l'église de Bordighera que son père n'avait pas achevée.

3 Octobre 1898. — Mme Carnot vient de mourir. Souffrant quelque peu d'oppression elle se coucha, se tourna du côté de la cloison, et, sans même pousser un soupir, elle mourut. Elle est très probablement morte d'un anévrisme du cœur. Ce n'est pas étonnant après ses cruelles émotions. Elle était fort pieuse, mais d'une piété calme, non exubérante. J'ai entendu dire que la chapelle de l'Elysée avait été réouverte grâce à son aimable influence. C'était la fille de M. Dupont-White, économiste très distingué, écrivain remarquable, qui avait été avocat à la Cour de cassation.

6. — Les obsèques de Mme Carnot eurent lieu à la Madeleine, où l'orgue était tenu par Saint-Saëns. Le deuil était conduit par les trois fils : Sadi Carnot, capitaine au 39e de ligne, François et Ernest Carnot, ingénieurs, comme leur père ; puis par son gendre, M. Cunisset, premier président de la Cour d'appel de Dijon ; elle fut enterrée au cimetière de Passy, en une sépulture de famille.

8. — Mme Carnot est morte de la mort de son mari. Depuis la catastrophe elle dépérissait. Pour adoucir sa douleur elle s'occupait d'œuvres charitables ; elle fonda, en conséquence, une œuvre pour venir au secours des veuves malheureuses. Récemment, se trouvant excessivement souffrante et songeant à une mort possible, elle avait prié ses enfants de bien vouloir faire vendre ses diamants et ses bijoux pour en consacrer le montant à son œuvre.

12. — Hier, les meubles de Zola furent mis en vente, à son domicile, rue de Bruxelles, et ce, pour payer les frais de sa condamnation en Cour d'assises. La maison fut envahie par le public, lorsque la porte cochère fut ouverte. Un seul objet fut mis aux enchères : une table Louis XIII. Elle fut acquise à haut prix par l'éditeur de Zola, M. Fasquelle, pour tout le montant des frais.

Une fois la vente terminée, les curieux ne voulaient pas s'en aller de la maison qu'ils remplissaient. La police fut obligée de les expulser.

23. — Les Delalain, libraires dans un grand immeuble, situé entre le boulevarg Saint-Germain, la rue de la Sorbonne, la rue du Sommerard et la rue des Ecoles, l'avaient fait démolir à cause de sa vétusté. Ils se préparaient à le faire reconstruire. On s'émut alors beaucoup de ce projet, car, depuis la disparition des vieilles constructions, la façade de la nouvelle Sorbonne et celle de l'hôtel de Cluny apparaissaient dans toute leur beauté. Tout le monde s'employa, surtout dans le Quartier, pour empêcher la reconstruction, si bien que le Conseil municipal vient de voter six cent mille francs pour désintéresser les Delalain. Les propriétaires sont fort nombreux et la part de chacun ne sera pas considérable.

22. — Je copie ce qui suit dans la *Gazette des hôpitaux* d'aujourd'hui :

« Notre excellent confrère le docteur Foucart, fils de notre très regretté collaborateur Alfred Foucart, vient de déposer, au Musée de l'armée, la trousse de campagne dont se servit pendant la retraite de Russie son grand-père, chirurgien de la Grande Armée.

« Notre confrère a le bonheur de voir un de ses fils se destiner à notre carrière et continuer cette très honorable famille médicale. »

Cette famille médicale n'a jamais, je crois, quitté le quartier latin. M. Eugène Foucart, mon cher médecin, demeure rue de Tournon. Son père, qui me soigna avec tant de dévouement en 1849, lors d'une attaque de choléra, demeurait carrefour de l'Odéon. Je ne pouvais pas avoir un médecin plus compétent, car il avait fait des études spéciales sur les maladies épidémiques et même avait été envoyé par le Gouvernement dans les environs de Péronne lors d'une épidémie de suette. Quand je vais chez M. Eugène Foucart, c'est toujours avec plaisir que je vois, dans son cabinet, la belle pendule qu'à cette occasion offrirent à son père les populations reconnaissantes[1].

26. — Il y a quelque temps, après la découverte du faux Henry, M^me^ Dreyfus demanda la revision du jugement qui condamna son mari ; la Cour de cassation, chambre criminelle, vient d'admettre le principe de cette revision. Elle ordonne une instruction supplémentaire, qui doit se faire sous sa direction, mais elle refuse de suspendre la peine du condamné, malgré les réquisitions du procureur général, M. Manau.

10 Novembre 1898. — Dans la salle des Pas-Perdus, un de mes confrères me rapporte un fait bien curieux qui s'est passé tout à l'heure à la huitième chambre,

[1] **Malheureusement en octobre 1899 nous avons eu le malheur de perdre M. Eugène Foucart.**

présidée par M. Bernard. Le jour de la rentrée des Chambres, il y eut grand tapage sur la place de la Concorde. Un commissaire de police, M. Leproust, fut maltraité. Il en accusait Jules Guérin, délégué général d'une ligue antisémitique. Après ses explications devant le tribunal, M Leproust s'écrie tout à coup : « M. le président, on me menace de mort ; un individu, que voici, vient de dire, assez bas il est vrai : *nons t'aurons aussi, cochon.* » Un jeune avocat, Me Génestay, était assis auprès de cet individu. M. Leproust exige son témoignage, comme ayant dû entendre les menaces. Me Génestay était en robe ; il se lève et se prépare à déposer, en robe, sur les réquisitions du substitut. Un *tolle général* s'élève, contre le substitut, d'un groupe d'avocats qui protestent contre la déposition en robe. « C'est contraire à tous les usages, » dit Me Evain, avocat plaidant dans la cause. — « Mais il n'y a pas d'usage ici, » réplique le substitut Alors les avocats se jettent sur Me Génestay, lui enlèvent son rabat, sa robe, sa toque. Génestay apparaît en bras de chemise, chemise à carreaux mauves et blancs, et il dépose ainsi, dans ce costume sans cérémonie Il confirme du reste *à peu près* ce que prétend le commissaire de police, et l'individu mal embouché est, par l'ordre du président, mis à la disposition du procureur de la République, puis envoyé au Dépôt. Cela ne sert pas beaucoup, du reste, à M. Leproust, car son adversaire est renvoyé des fins de la plainte sans dépens, la plainte n'étant pas assez pertinente.

12. — Cet été, à Béziers, dans le magnifique amphithéâtre où se donnent les courses de taureaux, fut représentée *Déjanire*, un drame lyrique de Saint-Saëns. M. Ginisty, directeur de l'Odéon,

lui avait prêté ses meilleurs artistes, notamment Mme Segond-Weber et Mlle Laparcerie, qui joua le rôle de Déjanire. Pour le remercier Saint-Saëns dit à Ginisty : « Je transformerai votre théâtre en salle d'opéra et j'y ferai représenter ma *Déjanire*. » Et en effet *Déjanire* y fut représentée hier, avec certaines coupures, il est vrai, car le théâtre de l'Odéon, quoique bien grand, ne pouvait se prêter comme l'amphithéâtre de Béziers au développement complet du drame antique. Colonne vint avec ses musiciens. Le président de la République, les gros personnages de la rive droite accoururent ; des fleurs partout, de la joie partout aussi. Ce fut une belle fête Le Président a fait appeler Saint-Saëns dans sa loge pour lui adresser ses plus chaleureuses félicitations. Tout le monde fut content ;M. Ginisty surtout.

17. — La Cour de cassation a décidé que Dreyfus serait entendu à la Guyanne par une commission rogatoire.

1er Décembre 1898. — Au Palais, le jury d'expropriation vient de fixer les indemnités des propriétaires et industriels atteints par l'ouverture de la rue *Dante* jusqu'à la rue du *Fouarre*, à travers les rues *Domat* et *Galande*. Cette rue *Dante* est déjà amorcée au boulevard *Saint-Germain*, non loin de la rue *Saint-Jacques*. Ce nom lui fut donné pour perpétuer le souvenir de Dante au quartier latin. Sa statue figure du reste dans l'un des squares du Collège de France. Dante étudia la théologie et la philosophie dans l'une des écoles de la rue du Fouarre, sous la directien de son maître chéri Sigier. Boccace, dans sa *Vie de Dante* et dans une épître à Pétrarque parle de ce séjour du poète à Paris.

Dante lui-même parle indirectement de ce séjour en mentionnant son maître Sigier au chant X, terset 40 du *Paradis*. Il le montre dans la demeure bienheureuse et le désigne ainsi :

Essa e la luce æterna di Sigieri
Che leggendo nel vico degli strami
Sillogizzo invidiosi veri.

(C'est la lumière éternelle de Sigier qui, enseignant dans la rue de la Paille, excita l'envie par la vérité de son raisonnement syllogistique).

Dante assistait aux leçons assis, comme ses condisciples, sur la paille ou fouarre dont on jonchait cette rue célèbre.

2. — Parmi les industriels expropriés pour l'ouverture de la rue de Dante se trouve le marchand de vins du 57, rue Galande, qui eut cinquante-cinq mille francs d'indemnité. C'est lui qui tient le fameux *Château rouge*, un cabaret peint tout en rouge, et installé dans un vieil hôtel aristocratique, qu'on croit être l'ancienne demeure de Gabrielle d'Estrées.

C'est là, qu'en 1885, fut arrêté le féroce Gamahut, coupable d'avoir assassiné l'infortunée Mme Ballerich, mère d'un commissaire de police et d'un officier de paix.

A côté de la grande salle à boire que l'on voit de la rue, s'en trouve une autre plus petite et toute ornée de fresques originales : la *Comparution à la Morgue d'un assassin devant sa victime*, l'*Arrestation mouvementée d'un voleur*, la *Pluie de têtes fratchement coupées qui tombent de la guillotine, au milieu d'un vol de corbeaux*. Dans le haut s'étend le dortoir, où couchent pêle-mêle les éplucheurs de légumes des gargottes, les ramasseurs de bouts de cigare de la

place Maubert, et en général tous ceux qui ne sont plus admis à l'hospitalité de nuit pour en avoir trop largement usé et abusé [1].

9. — Les étudiants restent très animés contre Dreyfus. Ils ont fait tapage au cours de pédagogie de M. Buisson qui, lui, se montre convaincu de l'innocence du condamné.

11. — En creusant des tranchées pour les fondations d'une gare souterraine du réseau d'Orléans, on a mis au jour le cimetière de l'église Saint-André-des-Arts. Il se trouve au-dessous du sol de la place Saint-Michel. Depuis dix jours on ne cesse de porter aux catacombes des monceaux d'ossements.

Quand, vers 1800, l'église Saint-André-des-Arts fut abattue, les ossements des personnages, enterrés dans l'église même, furent portés aux catacombes, notamment ceux d'Ambroise Paré et ceux de l'historien de Thou, qui *reposait (?)* entre ses deux femmes [2].

14. — Au n° 2 de la rue des Ecoles, dans le V^e^ arrondissement, se trouve un bâtiment curieux, appartenant aux Domaines. L'Etat y fait vendre ordinairement tous les objets abandonnés, les *res nullius* qui lui appartiennent de droit. La semaine dernière il y eut une vente de bien tristes épaves. C'étaient

[1] Dans son livre : *Saint-Séverin et la Bièvre*, Huysmans a fait une description très curieuse de ce fameux *Château rouge*.

[2] Au Louvre, au musée de la sculpture française, on voit l'ancien tombeau de de Thou ; son effigie se trouve entre celles de ses deux femmes.

beaucoup de menus objets, notamment des bijoux et fragments de bijoux, trouvés dans les cendres du *Bazar de la Charité*. La salle de vente, ordinairement fréquentée par les seuls marchands de bric-à-brac, était envahie, ce jour-là, par une population d'élite. Tous les objets trouvèrent acheteur à des prix parfois exorbitants. Chacun voulait avoir un souvenir des nobles femmes qui avaient péri victimes de leur dévouement.

27. — On vient de jeter bas les vieux bâtiments occupés par le superbe muséum de l'Ecole de médecine. Dans les fouilles on trouva des médailles d'empereurs romains, ce qui n'est pas rare à Paris, mais encore, ce qui est plus rare et plus curieux, des poids en terre cuite et un fil à plomb.

29. — Par le petit fait qui suit, on peut se faire une idée des émotions violentes qui ont secoué le populaire pendant les tumultueuses audiences du procès Zola. Le parquet de la portion, réservée au public, est enfoncé, déchiqueté ; il faut absolument le remplacer.

1899

1er *Janvier.* — Agé de 76 ans, *Monsieur de Paris*, dont la main n'est plus assez ferme pour repasser le couperet judiciaire, se retire des affaires. Il va, si du moins la Chancellerie le veut bien, *repasser* sa charge à son fils, un robuste gaillard dont la poigne est solide et vigoureuse.

4. — En effet Deibler, fils, succède à son père [1].

5. — La Société des chemins de fer d'Orléans a la permission de reporter sa première gare jusqu'aux terrains de l'ancienne Cour des comptes. Pour aller, de la grande gare actuelle, à cette nouvelle gare, elle fait le long de la Seine une ligne souterraine qui bouleverse tout le sol. Aujourd'hui, à 4 heures, je passais rue du Bac; beaucoup de monde stationnait pour regarder la grande maison qui forme le coin du quai d'Orsay et de la rue du Bac, au-dessous de laquelle la Compagnie travaille ferme. Une superbe crevasse se formait tout doucement au deuxième étage; je me sauvai bien vite, tout en admirant la

[1] Peu de temps après il trouva facilement à se marier fort bien.

singulière curiosité des Parisiens accourant pour mieux voir s'affaisser la maison... sur eux... probablement.

7. — Hier, on fût obligé d'étayer la maison de la rue du Bac. Il s'en fallut de peu qu'elle ne tombât. C'est la fameuse maison où se trouvait le restaurant d'où Mme N. s'échappa, déguisée en dodu marmiton. pour dépister son mari qui la surveillait du dehors[1],

14. — On a eu des nouvelles du petit Deibler, qui a remplacé son vieux père. Il vient d'opérer à Troyes d'une façon très satisfaisante. On voit qu'il est du métier.

17. — Le Conseil municipal vient de décider ceci : chaque année six médailles de douze cents francs seront distribuées aux architectes qui auront élevé les maisons les plus élégantes. Un bon point au Conseil municipal.

12 Février 1899. — Aujourd'hui, Dimanche gras, guerre furibonde entre promeneurs qui se croisent sur les boulevards en se jetant des *confetti*. Ces petits ronds de papier reçus dans les yeux causent, quand ils sont sales, pour avoir été ramassés par terre, de grandes douleurs aux paupières. J'en sais quelque chose de l'année dernière. En outre, mais ceci est gracieux, de longs et minces rubans de papiers multicolores sont jetés des fenêtres sur les arbres. L'effet en est très curieux à cause des diverses couleurs de ces menus serpents qu'on appelle *ser-*

[1] Voir les *Rois en exil*, d'Alphonse Daudet.

petits. C'est le jour des enfants costumés. Beaucoup sont en officiers, et vous regardent fièrement en exhibant des moustaches, collées sur leurs petites frimousses. On leur crie : *Vive l'armée !* Mais d'autres sont en robes rouges ornées d'hermine, pour faire honneur à la Cour de cassation, favorable à Dreyfus. Hélas ! la division partout et en toutes choses.

17. - Nouvelle terrible que la ville apprend tout au matin avec stupeur ; Félix Faure est mort d'apoplexie foudroyante, hier, jeudi, à dix heures du soir, sur le canapé de son salon. Un prêtre eut cependant le temps de lui donner l'absolution *in extremis*. Dans la journée, le Président avait précisément reçu la visite de l'archevêque de Paris qui était resté trois quarts d'heure avec lui ; un huissier de service avait même dit : « Bien sûr il confesse le Président. »

A six heures du soir, celui-ci commença à souffrir ; on n'osa pas prévenir immédiatement (je ne sais pas pourquoi) Mme et Mlle Lucie Faure. Enfin on les prévint et le Président mourut, en tenant serrées dans ses mains, celles de sa femme et de sa fille.

Le prêtre avait été rencontré par un domestique de l'Elysée qui le pria de venir au plus vite. Après avoir donné l'absolution, il récita les prières des agonisants. Bientôt arriva un Dominicain, le Père Feuillette, ami de la famille, qui se rendit à la petite chapelle de l'Elysée où on avait allumé les cierges. Les serviteurs de l'Elysée le suivirent, et tous ensemble prièrent pour l'âme du Président pendant l'agonie même, c'est-à-dire pendant la dernière lutte de la nature contre la mort. Les docteurs, appelés précipitamment, ont déclaré que le Président avait succombé à une attaque d'apoplexie foudroyante et le soir même le président du Conseil adressait aux préfets la dépêche

suivante : *J'ai la douleur de vous annoncer le décès de Monsieur le président de la République, survenu, à dix heures du soir, à la suite d'une attaque d'apoplexie.*

Même jour, 17 Février. — Au Sénat, M. Loubet, président, annonça que le lendemain, à Versailles, le Congrès se réunirait pour la nomination du président de la République. En effet le président du Sénat a seul le droit de convocation. Quand il se leva pour faire cette communication, de chaleureux applaudissements éclatèrent sur presque tous les bancs. Il en fut encore de même quand il quitta son fauteuil... C'étaient des applaudissements significatifs. Le bruit s'en répandit dans le Quartier, les étudiants allèrent devant le petit Luxembourg où demeure M. Loubet, et ils firent une manifestation qui ne ressemblait pas à celle du Sénat, en criant : « *Panama ! Panama !* » M. Loubet passe, en effet (dans l'opinion de certaines personnes), pour avoir fait tout son possible afin d'étouffer l'affaire de Panama. D'autres disent : « ce qu'il a pu faire, il ne l'a fait que dans l'intérêt tout à fait supérieur du repos public. » En tout cas, personne ne dit qu'il ait mis quelque chose dans sa poche.

18. — Au premier tour de scrutin M. Loubet fut nommé président de la République par le Congrès réuni à Versailles ; mais, à son retour à Paris, il fut accueilli par les cris nombreux : *A bas Loubet !*

19. — La Faculté de droit vient de perdre son doyen, M. Garsonnet, d'une façon bien malheureuse. Veuf depuis vingt-quatre ans, il avait contracté, depuis quelques jours, une nouvelle union et avait voulu la célébrer par un voyage de noce, dont il revenait. Il quitta Bruxelles le soir ; en gare de Feignies (Nord),

il descendit pour aller aux W.-C ; mais il tomba dans l'escalier d'une cave dont la porte était malheureusement restée ouverte. Son crâne portant sur une des marches de l'escalier se fendit misérablement [1].

20. — Les obsèques de M. Garsonnet ont eu lieu ce matin à Saint-Etienne-du-Mont. La grande porte de l'Ecole de droit était tapissée de draperies noires. Le cercueil, dépassant l'encadrement de la porte, était couvert d'une grande gerbe de fleurs qu'y vinrent déposer les élèves de l'infortuné professeur.

Au Père-Lachaise un jeune homme dit un touchant adieu au nom de tous les étudiants.

— Le petit Luxembourg est devenu pour quelques jours la résidence du chef de l'Etat. M. Loubet a jugé qu'il était de bon goût de ne pas mettre trop d'empressement à le quitter. De nombreux agents stationnent dans la rue de Vaugirard et dans la rue Garancière. Le grand portail, ouvert, laisse apercevoir une grande cour d'honneur, bordée de bâtiments qui se prolongent jusqu'à un mur surmonté de balustres. Derrière ce mur les grands arbres du Luxembourg balancent leurs feuillages.

— Au Palais, nombreuses condamnations contre des jeunes gens qui, le 17 février, insultèrent les agents, crièrent rues de Vaugirard et de Médicis : *A bas Loubet! Panama! Panama!* Un étudiant en pharmacie, qui marchait en tête de la bande, attrapa quinze jours de prison.

[1] La Compagnie du Nord donna une indemnité de cinquante mille francs à la veuve et une autre de cent mille à la fille de M. Garsonnet.

— Dans la crainte de troubles, le corps de M. Faure sera porté directement à Notre-Dame sans cortège ; telle est la note officielle émanée du Conseil des ministres, dont M. Dupuy est président.

22. — J'ai payé, à mon petit-fils Marcel, du nougat de Montélimar en l'honneur de M. Loubet, avocat à Montélimar, et président de la République. M. Loubet est né dans une petite ville des environs de Montélimar. Sa vieille mère, âgée de quatre-vingts ans environ, n'est pas très satisfaite de l'élévation de son fils. Elle a bien raison, la bonne dame !

— La cuisinière de ma sœur est aussi des environs de Montélimar. Elle ne permet pas qu'on dise du mal de M. Loubet ; « jamais, dit-elle, jamais M. Loubette n'a plaidé une mauvaise affaire. »

23. — Fort heureusement le gouvernement n'a pas persisté dans ses intentions. Félix Faure sera porté en grande pompe à Notre-Dame. Le cortège s'y rendra par les quais. Un député a protesté contre l'appel du prêtre auprès de M. Félix Faure. M. Le Gall, directeur du cabinet du Président, a fait répondre que M. le Président lui-même avait, par deux fois, demandé un prêtre.

24. — Obsèques solennelles. — M. Loubet marchait derrière le corbillard, entre M. Franck-Chauveau, vice-président du Sénat, et M. Deschanel, président de la Chambre.

Même jour, vendredi 24 Février. — En voilà de l'imprévu ! du tout à fait inattendu ! Au moment où, après les obsèques, le général Roget rentrait à la caserne de Reuilly avec ses troupes, Déroulède s'est

jeté à la tête de son cheval en le suppliant de marcher sur l'Elysée pour mettre à bas le Président, la Chambre et le Sénat qui l'avaient nommé. « Général, disait-il, la République parlementaire tue la France. » Le général ne l'écouta pas, et se contenta, du bout de son épée, de montrer à ceux qui le suivaient, la porte de la caserne de Reuilly. Déroulède continuant sa manifestation, le général le fit mettre dans une chambre de la caserne, et envoya chercher le commissaire de police.

Jeudi 2 Mars 1899. — J'ai vu, tantôt, M. Loubet qui se rendait en voiture à l'Elysée pour s'y installer. C'est pour lui un moment impressionnant ; on le dit gros, court, mais en voiture il n'est pas mal ; il a une belle tête, avec une barbe bien plantée.

8. — M. Fallières, sénateur, ancien avocat à Nérac (Lot-et-Garonne), vient d'être nommé président du Sénat à la place de M. Loubet. Encore un avocat ! Encore un cadet de Gascogne ! C'est le cousin de Mgr Fallières, évêque de Saint-Brieuc.

10. — Il était une fois une vieille fée, *Esther*, mendiante attitrée du quartier latin. Elle vient de mourir ; elle a rendu son âme à Dieu dans un grenier de cette rue Serpente, pleine de tables d'hôte, dont elle savourait les croûtes. Dans une retraite *sacro-sainte*, ménagée entre sa chemise et son corsage, on a trouvé deux paquets de billets de banque de 44.000 francs chacun, soit : 88.000 francs. La méthode varie chez les dames ; les unes emploient le coton, les autres les billets de banque, ce qui est sans doute moins doux mais réellement plus *corsé*. On disait : « Voyez-vous la vieille Esther comme elle a de beaux

restes. Elle a encore une poitrine qui rappelle celle de la Vénus de Milo ! »

16. — On a, pendant quelques jours, parlé de porter au Panthéon le cercueil de Turgot, qu'on avait cherché et retrouvé sous les dalles de la chapelle de l'hospice des Incurables (aujourd'hui hospice Laënnec), mais la famille s'y est énergiquement refusé parce que Turgot est enterré à côté de son père, ancien prévôt des marchands.

La famille de Turgot est représentée aujourd'hui par les descendants d'Etienne Turgot, le seul de ses frères qui ait laissé une postérité.

21. — Hier, obsèques de M. le vicomte et de M^me^ la vicomtesse de Chézelles, morts de l'influenza à trois heures de distance. Tout le monde est malade dans ma maison ; pour ma part, je suis fortement pris. Il y a huit jours, très bien portant, je me promenais par un temps brumeux. Je sentis, tout à coup, comme une faiblesse douloureuse dans les mollets ; je rentrai péniblement chez moi, et depuis ce temps j'ai une grippe-influenza épouvantable.

On prétend que l'épidémie, qui règne le long de mon boulevard Saint-Germain, provient des travaux souterrains exécutés pour le détournement de la Bièvre. On la déplace, en effet, à cause du chemin de fer d'Orléans, qui va suivre les dessous des quais jusqu'à l'ancien emplacement de la Cour des comptes. A côté de chez moi j'ai un trou béant, ouvert depuis trois mois dans la chaussée, juste devant le square Saint-Germain-des-Prés, et souvent, pendant la nuit, j'entends des coups qui me font tressauter.

22. — Deux autres vieux époux sont encore morts

de l'influenza, à deux heures de distance. Ils étaient âgés de quatre-vingts et soixante-quinze ans.

29. — Mme Loubet, pour inaugurer charitablement son entrée à l'Elysée, tint à visiter dans son nouveau quartier, un asile de malades qu'on lui avait recommandé : *l'Asile des Dames du Calvaire*[1]. Elle s'est assise à chaque lit en prodiguant ses consolations. A son départ elle laissa une grosse offrande. « Oh ! c'est de bonne politique ! » me dit une dame revêche. — « Sans doute, ce n'est pas de mauvaise politique, ai-je répondu, mais Mme Loubet ne cherche nullement à en faire, de la politique. Elle va visiter les gens qui souffrent. C'est ce qu'elle faisait sur la rive gauche quand elle était femme d'un simple sénateur et plus tard épouse d'un président du Sénat. »

6 Avril 1899. — Mme veuve Michelet est morte. Elle avait conservé l'appartement où demeurait Michelet. Cet appartement dépend d'une maison de la rue d'Assas, au coin de la rue Vavin. Il donne sur les beaux quinconces du Luxembourg. Mme Michelet fut incinérée et l'urne, qui contenait ses cendres, déposée auprès du cercueil de son mari.

Des ossements à côté des cendres, est-ce bien là s'identifier dans la mort !

20. — Plus de 500.000 personnes ont défilé devant

[1] **Nos lecteurs, dit la *Semaine religieuse* du 25 mars 1899, connaissent les Dames du Calvaire, ces veuves chrétiennes qui, nées dans les rangs les plus élevés, pansent de leurs mains les plaies hideuses, infectes que les hôpitaux ne peuvent soigner d'une façon permanente. La femme du chef de l'Etat y était guidée par une amie.**

le tombeau de Félix Faure. La concession de la famille Faure est fort restreinte et située dans une petite allée écartée ; l'accès y est difficile. Aussi Mme Faure désirerait-elle acquérir un terrain dans la grande allée centrale du Père-Lachaise.

Les innombrables couronnes envoyées furent déposées sur les pelouses de cette allée centrale ; sur la tombe on ne laissa que la couronne du Czar et un bouquet de lilas, apporté par le président du Tribunal de commerce.

21. — A l'occasion du deuxième centenaire de la mort de Racine, mort le 21 avril 1699, une grande solennité eut lieu, aujourd'hui, à Saint-Etienne-du-Mont où il est enseveli. Mgr Touchet, évêque d'Orléans, prononça un discours très spiritualiste, ça va de soi, mais aussi très spirituel, très littéraire. Ce n'était pas un sermon, encore moins un panégyrique, car, si Racine est mort comme un saint, il ne vécut pas toujours comme tel ; s'il se montra admirable poète chrétien dans *Esther*, *Athalie* et même *Andromaque*, il se révéla, dans *Phèdre*, poète passionné. Néanmoins, ses merveilleux vers religieux sont tellement enchâssés dans nos mémoires, que son nom pouvait à bon droit, retentir dans une chaire chrétienne.

22. — Hier, pour honorer la mémoire de Racine, plusieurs membres de l'Académie française occupèrent le banc-d'œuvre de Saint-Etienne-du-Mont pendant le discours de Mgr Touchet. Ils étaient en costume et l'épée au côté. Je suis allé m'agenouiller à l'endroit où Racine fut inhumé ou plutôt réinhumé. Car, tout d'abord, il fut enterré à Port-Royal-des-Champs. Quand Port-Royal fut détruit, les ossements du poète furent recueillis par sa femme, Catherine Rouanet

qui demeurait alors, avec son fils Louis, sur la paroisse de Saint-Etienne-du-Mont, et apportés dans cette église. Ils y furent ensevelis derrière le maître-autel, en face de la chapelle de la Vierge.

Les actrices de la Comédie française accoururent, en grand nombre, à la cérémonie. C'était probablement pour qu'on n'oubliât pas la *Champmeslé*. Il en fut de même des acteurs ; Mgr Touchet les fit beaucoup rire. Ayant légèrement estropié des vers de Racine. « Ah ! Messieurs, leur dit-il, je ne sais pas comme vous réciter les vers. » — « *Avec ça*, dit à cette occasion un critique, *avec ça que ces Messieurs de la Comédie ne nous servent pas de temps en temps des alexandrins de quatorze ou de onze pieds.* »

23. — Les élèves de l'École des beaux-arts sont furieux contre les implacables ingénieurs de la Compagnie d'Orléans qui ont abattu non seulement tous les arbres du quai Malaquais, mais encore ceux des berges de la Seine au-dessous de ce quai ; ce qui n'était guère indispensable pour les travaux de prolongement de la ligne d'Orléans. Ces berges étaient si belles avec leurs vieux ombrages et les élèves allaient s'y ébattre avec tant de plaisir !

Ils crient perpétuellement : « Conspuez les ingénieurs ! Conspuez ! »

Quant aux bouquinistes, qui, par suite des travaux, ont été chassés des quais de la rive gauche, ils se contentent de gémir sur les quais de la rive droite où leurs clients ne viennent pas les retrouver. Dame, on ne peut pourtant pas, pour faire plaisir à ces Messieurs, attraper des bronchites en traversant les ponts.

25. — Nous avons, en ce moment, la visite du maire

de Saint-Pétersbourg. Il est allé, au Père-Lachaise, déposer, sur le tombeau de Félix Faure, une palme d'or, offerte par la ville de Saint-Pétersbourg.

1er Mai 1899. — Le cours d'histoire que M. Georges Duruy (le fils de l'ancien ministre de Napoléon III) faisait à l'Ecole polytechnique, vient d'être suspendu. Dans son cours, il eut l'imprudence de faire allusion au procès Dreyfus, et de ne pas cacher sa sympathie pour le condamné. Immédiatement, les jeunes polytechniciens, protestèrent et quittèrent le cours.

6. — A la suite des paroles que M. Duruy, professeur d'histoire, avait dites à son cours de l'Ecole polytechnique, le commandant de l'école avait prononcé la suppression provisoire du cours. Cette décision n'a pas plu à certains membres de la Chambre ; on interpella M. de Freycinet, ministre de la guerre, et on lui reprocha d'avoir toléré cette suspension, mesure regrettable contre un professeur plein de patriotisme ! M. de Freycinet, défendit la décision prise par le commandant, mais il fut assailli de tant d'invectives, qu'il descendit de la tribune en disant : « Je n'ai jamais été en butte à de pareilles avanies. » Aussitôt après la séance, il déclara à M. Dupuy, le président du Conseil, qu'il donnait sa démission. M. Dupuy eut beau lui faire d'affectueuses représentations, M. de Freycinet tint bon. M. de Freycinet n'est pas violent, et les violences de la Chambre affolent son caractère. C'est un homme de douces manières, à la figure calme ; sa tête est entourée de beaux cheveux blancs. Tout l'ensemble de sa personne respire un tel air de placidité qu'on l'appelle depuis longtemps la *Souris blanche* ; eh bien, la Souris blanche qui, comme toutes les souris, n'aime pas le bruit, s'esquive du fracas.

12. — Le nouveau ministre de la guerre a ordonné la réouverture du cours de M. Georges Duruy.

16. — Cette réouverture eut lieu, hier, à l'Ecole polytechnique. Les élèves sont venus se rasseoir sur leurs bancs, dans le plus grand silence.

18. — Ne recevant pas mon courrier ce matin, je dépêche, vers mon concierge, ma cuisinière qui revient toute interloquée : « Monsieur, me dit-elle, le concierge ne voyant pas le facteur ce matin, s'est informé chez les concierges voisins. Ils n'ont pas, non plus, vu de facteur. Les facteurs sont en grève. » Les facteurs en grève ! ça ne s'est jamais vu ; ce sont des fonctionnaires et non des ouvriers ; voilà qui est grave pour eux. Le secret a été si bien gardé, que rien n'a transpiré ; les journaux n'ont pu en parler, aussi ce qu'ils sont vexés !

On apprend que les grandes banques et les gros commerçants ont envoyé retirer leur correspondance à l'Hôtel des postes. Le tri des lettres avait été fait par cent femmes, que des voitures de la poste étaient allées chercher dans toutes les administrations de l'Etat. Les trois boutiquiers de mon rez-de-chaussée viennent de recevoir leurs lettres. Un militaire les leur apporta. Elles étaient dans un sac, parce que les facteurs n'avaient pas voulu rendre leurs boîtes ; ce qui aggrave encore leur situation.

19. — Les journaux nous apprennent que la grève des facteurs s'est montrée tout de suite violente. Ils veulent absolument des suppléments d'appointements qu'on a eu le tort de leur promettre *plusieurs fois*. Ils se sont réunis à l'hôtel des postes, et ont fait du tapage. Ils ont crié : « Démission ! Démission ! » et

ce, à l'adresse de M. Mougeot, secrétaire d'Etat aux postes.

Le service intérieur des postes a été fait par des [illegible] Caisse d'épargne.

20. — La grève est terminée. Les facteurs ont eu peur de l'article 123 du Code pénal qui punit gravement la coalition des fonctionnaires. Ce fut un jour de congé pour certains facteurs qui se promenaient, tout fiers, avec leurs habits neufs. Mais ce jour coûtera cher à certains d'entr'eux, car des révocations ont été déjà prononcées.

21. — Francisque Sarcey, mort récemment, a été incinéré. Il n'a fallu qu'une heure pour avoir raison de son gros corps. C'est ordinairement beaucoup plus long, mais l'incinération d'un homme célèbre, comme Francisque Sarcey, avait sans doute été bien machinée et bien préparée. Comme les obsèques avaient eu lieu à la Trinité, quelques jours auparavant, la famille seule assistait à la combustion. Le corps, en attendant, avait été mis dans un caveau provisoire. La famille a très bien fait d'assister seule à l'incinération, car la tenue des assistants ordinaires n'est pas toujours suffisamment respectueuse. Je n'ai jamais assisté à cette lugubre cérémonie, mais j'ai entendu raconter quelques détails d'une certaine incinération par une dame qui y avait assisté, comme elle eut figuré, du reste, à une représentation d'opéra.

Toute l'assistance, me disait-elle, *était assise sur des bancs; chacun causait de ses petites affaires avec son voisin; on ne pensait guère au défunt que pour dire : « il ne se laisse pas brûler volontiers, et cependant il l'avait demandé par testament. » Quand ce fut fini, tout le monde se retira en saluant les parents, et se disant*

mutuellement : « *Au revoir, chère Madame.* » — « *A bientôt, cher Monsieur.* »

25. — Au Salon, la médaille d'honneur a été accordée à mon compatriote Francis Tattegrain. Des travaux antérieurs, et par surcroît, son tableau de cette année lui valurent la magnifique récompense, si enviée par les artistes. Ce tableau représente les soldats du roi espagnol Philippe II, qui chassent les femmes de Saint-Quentin, après le sac et l'incendie de cette malheureuse ville.

27. — J'ouvre, à la Bibliothèque nationale, l'*Histoire de Paris*, par dom Félibien, et, au cours de certaines recherches, je tombe par hasard sur un passage qui me fait connaître ce que sont devenues les femmes de Saint-Quentin, dont Francis Tattegrain nous a retracé la lamentable expulsion. L'exode ne fut pas moins terrible. Ne pouvant rester dans la Picardie, ravagée par la guerre, elles vinrent à Paris, toujours et de tout temps le refuge des malheureux. Les échevins les rassemblèrent sur la place de l'Hôtel de Ville afin, d'abord de les glorifier, puis de leur donner des secours au nom de la grande ville. Ils ordonnèrent, en outre, aux administrateurs des hôpitaux Saint-Jacques-des-Pèlerins et Saint-Jacques-du-Haut-Pas de les recevoir immédiatement avec leurs petits enfants ; heureusement l'hôpital Saint-Jacques-du-Haut-Pas était pour le moment presqu'entièrement abandonné [1].

[1] Voir l'*Histoire de la ville de Paris*, par dom Félibien, revue par dom Lobineau, tome II°, page 1061, § XIII. En marge se trouve cette manchette : *Les pauvres de Saint-Quentin refugiés à Paris.*

Ce ne fut pas tout; les échevins, afin d'assurer un secours régulier, se transportèrent dans toutes les congrégations pour les prier de faire participer à leurs aumônes les pauvres créatures.

28. — Avant-hier, jeudi, au cours de M. Emile Deschanel, professeur au Collège de France, les auditeurs organisèrent une affectueuse manifestation à l'occasion de la nomination de son fils, Paul Deschanel, comme membre de l'Académie française. Déjà il y a six mois semblable manifestation avait eu lieu quand Paul Deschanel fut nommé président de la Chambre.

L'un des auditeurs se leva et prononça une petite allocution ; il fit, entr'autres compliments, celui-ci qui alla au cœur du père :

« ... Vous avez voué votre fils unique à la France et voici que M. Paul Deschanel arrive au double sommet de la politique et de la littérature. »

M. Emile Deschanel répondit : « Vous qui, depuis dix-huit ans, m'honorez de votre assiduité fidèle, aujourd'hui comme il y a six mois, vous me fêtez dans mon fils. Vous applaudissez l'Académie qui, en l'accueillant, vient de consacrer mon meilleur ouvrage. »

— En ce moment M. Emile Deschanel commente, à son cours, cette pensée si juste de La Bruyère : « Je ne sais s'il est permis de juger les hommes par une faute qui est unique. » De cette pensée est née la lo Bérenger. »

4 Juin 1899. — Obligé de rester presque toujours chez moi, par suite d'une chute sur le genou droit, je regarde tristement, à la fenêtre, les gens se promener dans leurs belles toilettes du dimanche, quand

j'aperçois, à ma grande surprise, passer au triple galop de nombreux gardes municipaux qui viennent, évidemment, de la caserne Tournon et se dirigent vers les Champs-Elysées. Ils sont dans leur uniforme journalier ; c'est extraordinaire, pour un dimanche !

5. — En ouvrant, ce matin, mon journal, je m'explique la chevauchée des gardes municipaux d'hier ; ils étaient appelés à la rescousse par suite de bagarres qui avaient lieu aux courses d'Auteuil. M. Loubet avait été assailli, dans sa propre tribune, par divers individus, notamment par M. le baron Christiani, qui chercha, avec sa canne, à lui faire tomber son chapeau. Le Président dut, avec les deux mains, énergiquement assurer à son huit-reflets la position verticale afin qu'il ne tombât pas. Somme toute, le chapeau n'est pas tombé ; voilà, en faveur de M. Loubet, un excellent présage pour la stabilité de sa présidence. Les anciens y auraient vu un très heureux augure.

Ce baron avait bien déjeuné avec ses amis, et sablé du trop bon champagne. Pendant ce temps, beaucoup de jeunes gens titrés, porteurs d'un œillet blanc, criaient : « *A bas Panama !* » ce qui leur valut de terribles torgnioles de la part des agents de la brigade centrale, lesquels, à leur tour, en durent recevoir de *conséquentes*. Tous ces jeunes gens, en effet, sont habitués à tous les exercices de corps et notamment à la boxe.

6. — Le chef de la police eut l'épaule gauche luxée. Pour le guérir, M. Loubet lui envoya une des croix dont il a le droit de disposer ; ce sont des croix qui ne surchargent pas les épaules !

7. — Une délégation d'étudiants est allée pré-

senter à M. Loubet ses félicitations à propos du sang-froid qu'il a montré lors de l'attaque de son haut de forme.

« Mes chers amis, a-t-il répondu, votre démarche m'est la plus précieuse de toutes les démarches affectueuses qui sont faites auprès de moi en ce moment...

« Ce qui me navre c'est l'effet produit à l'étranger. Les souverains, les grandes notabilités m'envoient des lettres pour me féliciter d'avoir échappé à l'attentat. Un attentat ! mais ce ne fut qu'une simple mascarade. »

Je comprends que M. Loubet ait été très sensible à cette démarche des étudiants, car tout d'abord ils ne lui avaient pas été très favorables.

10. — On affiche, sur tous les murs, un arrêt de la Cour de cassation qui, chambres réunies, a, le 3 juin dernier, admis l'instance en revision du procès de Dreyfus et renvoyé ce dernier devant un nouveau Conseil de guerre.

11. — Le Grand prix a été couru à Longchamps ; un cheval français l'a gagné ; mais le public n'y a pas fait grande attention. Les préoccupations étaient ailleurs. On ne pensait qu'à M. Loubet ; on craignait qu'il ne lui arrivât encore quelqu'ennui. Il était protégé, du reste, par beaucoup de gardes municipaux et de dragons ; heureusement tout s'est bien passé. De nombreux anarchistes s'étaient rendus au Bois où ils effrayèrent et firent enfuir quelques rares et belles voitures qui y étaient venues. Ils assaillirent même des bourgeois ; ceux-ci se refugièrent au pavillon d'Armenonville et tinrent bon, quoiqu'ils fussent

lapidés de grosses pierres. Au bout de trois quarts d'heure seulement les dragons purent les délivrer.

14. — Mardi, la sixième chambre a condamné, à quatre ans de prison, ce Christiani qui a frappé le chapeau du président de la République. Il s'est défendu d'une piètre façon : « J'étais surexcité, dit-il, par le milieu ambiant. » Il aurait dû ajouter (ce qui est vrai) : « J'avais bien déjeuné et j'avais quelques coupes de champagne de trop dans la tête. » On trouve très généralement la peine exagérée ; « cette exagération, dit-on, donne de l'importance à un fait qui n'en a pas par lui-même. Le chapeau du Président n'eût pas même besoin d'un coup de fer. » Du reste M. Loubet pourra se montrer miséricordieux quand l'impoli lui aura fait quelques chaussons de lisière.

16. — Encore une affiche ! Mais celle-là d'un tout autre genre que l'affiche Dreyfus. Les appariteurs de la Faculté des lettres ont affiché, sur les murs de la Sorbonne, une condamnation prononcée contre un étudiant, qui avait passé l'examen de baccalauréat pour un autre que lui ; ce qui constitue le crime de faux. Cet étudiant a été exclu pour toujours de toutes les Facultés ; bien heureux encore s'il s'en tire avec cette simple peine. Il peut passer, en effet, comme faussaire, devant la Cour d'assises.

24. — Aujourd'hui, cinquième anniversaire de la mort de M. Carnot ; le président de la République est allé au Panthéon méditer pendant quelque temps sur le tombeau de l'infortuné Président. Il y a déposé une couronne.

A quoi a-t-il bien pu songer pendant ses cinq

minutes de méditation ? A cela, peut-être, qu'il voudrait bien s'en aller, car on lui rend la vie dure, et retourner à son joli appartement de la rue de Seine, si gai avec ses balcons dorés. Alors, M. Loubet n'avait pas besoin d'escorte pour se promener rue de Seine et autres lieux circonvoisins.

25. — Conformément aux désirs de Mme Faure, la ville de Paris vient de mettre à sa disposition, pour la sépulture de son mari, un superbe terrain. Il est situé tout en haut de l'allée centrale du Père-Lachaise, côté droit, près de la sépulture de Thomas Couture, le peintre. Le Président sera représenté couché sur une grande dalle funéraire. Le sculpteur choisi est M. de Saint-Marceaux.

26. — Le ministère Dupuy étant tombé, M. Waldeck-Rousseau avait constitué un ministère avec le marquis de Galliffet comme ministre de la guerre. Quand celui-ci est entré en séance, trente socialistes lui ont crié : « Assassin ! » Ils lui reprochent d'avoir eu la main fort rude pendant la répression de la Commune.

5 Juillet 1899. — Dreyfus est revenu en France; il va comparaître devant un nouveau Conseil de guerre qui siège à Rennes.

14. — Voilà la fête du 14 juillet devenue fête de l'église. Comme elle tombait le vendredi, le Cardinal a levé, à Paris, l'obligation du maigre.

Vive la prise de la Bastille !

Le souverain pontife, par une décision, en date du 5 décembre 1894, autorisa tous les évêques à dispenser de l'abstinence quand, dans un certain endroit,

se produit un grand concours de peuple ; or la fête du 14 juillet produit ce grand concours.

15. — La revue d'hier a été fort belle ; le Président n'a nullement été houspillé comme il le fut jusqu'à présent. On criait même : « *Vive Loubet !* » En France la patience vient à bout de tout. Le piqueur Monjarret fut aussi fort acclamé. A la tête de ses 150 Sénégalais, Marchand défila triomphalement.

28. — Hier, le 3 % est tombé au-dessous du pair. La rente ayant, depuis bien longtemps, dépassé le pair, et tombant au-dessous, une grande inquiétude s'empare de la petite bourgeoisie.

1er Août 1899. — Au deuxième étage du portail de Notre-Dame, adossées, la première à la tour du Nord, la deuxième à la tour du Midi, surgissent, de dessus leurs socles, les statues gigantesques de nos grands-parents : Adam et Eve. Elles coûtent cher à la bourse de leurs descendants, car elles se détériorent très facilement, exposées qu'elles sont aux pluies du couchant. Adam se maintient toujours moins bien que notre première mère. Le grand imagier moderne, Chenillon, l'avait complètement réparé en 1855, comme nous l'apprend M. de Guilhermy dans son *Itinéraire archéologique de Paris*. Récemment il a fallu encore le refaire entièrement. La tour du Nord, où il est adossé, est plus humide que la tour du Midi, dont un côté est toujours échauffé par les rayons du soleil.

15. — Après l'arrêt ordonnant la revision du procès, Dreyfus fut renvoyé devant un Conseil de guerre siégeant à Rennes. Il a pour défenseurs Demange, qui

a déjà plaidé pour lui, et Labori qui a plaidé dans le procès Zola.

20. — Quelle horrible journée ! Les anarchistes de Belleville et de Ménilmontant, excités par les provocations de Sébastien Faure, directeur du journal le *Peuple*, se sont répandus dans les rues de Paris en criant : « *Vive la Commune!* » et en commettant partout des actes de sauvagerie. La police, accourue de tous côtés, eut raison de la rébellion, mais à quel prix ! Deux commissaires de police ont été esquintés, et soixante et onze agents, mis dans le plus triste état.

A Saint-Joseph, les portes, fortement fermées, furent brisées par la bande insurrectionnelle, et tout fut saccagé dans l'Eglise.

21. — Des agents de police sont postés autour de toutes les églises. Sébastien Faure est arrêté.

11 Septembre 1899. — Le Conseil de guerre de Rennes a recondamné Dreyfus ; ma domestique est obligée de faire dix minutes de queue, pour avoir un journal.

12. — Dreyfus s'est pourvu en révision.

Je reviens d'un voyage à Lausanne et à Genève, on n'y parlait que de l'affaire Dreyfus. Mon cœur n'était pas toujours en joie quand j'entendais parler des divisions de la France. Dans le bateau de Lausanne à Evian, je me trouvai devant un individu qui me regarda et dit en ricanant : *La France reine des nations ! !*

20. — Dreyfus s'est désisté de son pourvoi en révision, et le Président l'a grâcié, sur la demande de

M. Waldeck-Rousseau, président du Conseil, et de M. de Galliffet, ministre de la guerre. Celui-ci allégua les circonstances atténuantes, admises par le Conseil de guerre, et les grandes souffrances du condamné pendant cinq ans à l'île du Diable. Dreyfus eut pour lui deux voix favorables. Ces deux voix étonnent, préoccupent et impressionnent le public. Sur les sept militaires composant le Conseil il en est donc deux qui ne croient pas à la culpabilité de Dreyfus !

21. — Avant-hier, le Sénat, constitué en Haute-Cour de justice, par décret du 4 septembre, s'est assemblé pour juger certaines personnes accusées de conspiration : Déroulède, Buffet, le fils de l'ancien ministre, Jules Guérin (qui s'est enfermé dans une maison de la rue de Chabrol et ne veut pas se rendre), des garçons bouchers de La Villette, etc. Ils se seraient entendus pour changer la forme du gouvernement. La plupart des portes du jardin du Luxembourg ont été fermées ; les terrasses qui se trouvent en haut, près de la rotonde de l'horloge du palais, le long de la rue de Vaugirard, ont été couvertes d'une large galerie de bois. C'est le promenoir des accusés.

Les sénateurs sont presque tous en redingote ; quelques-uns cependant ont cru devoir endosser l'habit pour se donner plus de majesté ; somme toute, c'est plus digne.

27. — Jules Guérin, après s'être enfermé 26 jours dans son fort de la rue de Chabrol, avec douze individus déterminés comme lui, s'est enfin rendu parce qu'il n'avait plus de provisions de bouche.

Hier, à dix heures et demie du matin, les habitants de la rue de Tournon ont été bien surpris de voir

entrer, dans la grande cour d'honneur du palais du Luxembourg, un camion attelé de trois chevaux, et une voiture de déménagement; les deux véhicules étaient escortés par des agents de la sûreté ! On avait amené, dans ces deux véhicules, tout ce qui pouvait prouver la rébellion de Jules Guérin, les armes, les blindages des portes, et... une grille intérieure pesant 1500 kilos. Des gavroches disaient : pendant qu'on y était, on aurait dû amener tout le fort Chabrol.

4 Octobre 1899. — Le monarque le plus pesant est le roi du Portugal, il pèse 82 kilos; le roi de Suède 80; la jeune reine de Hollande 50; le petit roi d'Espagne 45, et M. Emile Loubet 82 ! Ce n'est pas qu'il soit grand, mais il est tout en os, comme on dit à Montélimar.

(*Journal de médecine de Paris,* commencement d'octobre 1899).

8. — Pendant que Déroulède est en prison, le peuple de Paris parle beaucoup de lui à cause de ses qualités de lutteur grandiloquent, sinon prudent. On s'en occupe partout, jusque dans les cafés-concerts. L'auteur populaire des *Pompiers de Nanterre* et des *Pioupious d'Auvergne*, Antonin Louis, a même composé une chanson, intitulée *la Charrette*, qu'on chante à l'Eldorado. *Marie-Anne* va au marché avec sa charrette qui se détraque en tombant dans un trou. On braille en chœur le refrain suivant :

Sans un bon charron pour charrette,
Ça n' marchera pas du tout,
Il faut y mettre *des roulettes*
Pour la fair' sortir du trou.

Le chanteur répète trois fois *des roulettes*, *des roulettes*. *Déroulède* ! *Déroulède* ! clame le populaire.

11. — La chanson de *la Charrette*, à cause du trop grand tapage de l'Eldorado, est, et demeure interdite.

12. — Les émeutiers de la journée du 20 août et les dévastateurs de l'église Saint-Joseph passent en police correctionnelle. Certains sont condamnés à deux ans de prison, mais Sébastien Faure s'en tire avec deux mois.

17. — Le 14 octobre, M^me^ veuve Charcot est morte en son hôtel, boulevard Saint-Germain, n° 217, à l'âge de 64 ans. C'était la fille de feu le grand tailleur parisien Laurent-Richard, qui demeurait boulevard des Italiens, au coin de la rue Laffitte. M^me^ Charcot fut mariée deux fois ; la première fois avec M. N., dont elle eut une fille, et la seconde avec le grand chirurgien Charcot dont elle eut un fils.

La fille fut elle-même mariée deux fois, d'abord avec le bon docteur Liouville, député, dont elle eut Jacques Liouville, et puis avec M. Waldeck-Rousseau, sénateur, avocat à la Cour d'appel de Paris.

Le fils est Jean Charcot, ancien chef de clinique de la Faculté de médecine, l'époux de Jeanne Hugo.

Jacques Liouville est donc le petit-fils de M^me^ Charcot ; c'est aussi le petit-fils de feu notre cher bâtonnier Liouville.

7 Novembre 1899. — M^e^ Falateuf, le plus ancien des avocats qui doivent plaider, devant la Haute-Cour, le procès du complot, a présenté ses confrères à M. Fallières, le président du Sénat et celui de la Haute-Cour. C'est l'habitude du barreau de rendre visite aux présidents des juridictions devant lesquelles ils vont plaider pour la première fois.

8. — La première audience de la Cour eut lieu aujourd'hui ; l'acte d'accusation fut lu, voilà tout. Les témoins n'ont pas déposé ; parqués, resserrés dans une salle trop petite, ils ont chanté la *Marseillaise* et, surtout, le *Chant du Départ*. Quelques bribes des chants parvenaient à la foule qui inondait les rues de Vaugirard et de Tournon ; les allées du Luxembourg, environnant le Sénat, sont consignées. On ne peut plus y faire son petit tour. Au diable la politique !

15. — Daniel Dupuis, l'artiste qui a gravé la belle tête de la République sur la dernière pièce de dix centimes, vient d'être assassiné par sa femme. Sur le point de mourir d'une phtisie très avancée, elle n'a pas voulu partir seule. Pendant que son mari dormait, elle lui a tiré un coup de revolver dans la tempe, puis s'est suicidée en se tirant une seconde balle, dans la tempe également.

Le nom de Daniel Dupuis se lit très visiblement au-dessous de la touffe de cheveux qui s'échappe, par derrière, du bonnet de la République.

— En allant au Père-Lachaise pour visiter la tombe de ma femme, je suis obligé d'arrêter ma voiture sur la place Voltaire, en face la statue de Ledru-Rollin Des députations d'innombrables syndicats se dirigent vers la place de la Nation (ancienne place du Trône) afin d'assister à l'inauguration du *Triomphe de la République*, par le statuaire Dalou. Les syndicats passent en hurlant des chansons effroyables.

Ah ça ira, ça ira, ça ira
Tous les bourgeois à la lanterne,
Ah ça ira, ça ira, ça ira,
Tous les bourgeois on les pendra !

Dansons la Carmagnole
Vive le son, vive le son ;
Dansons la Carmagnole,
Vive le son du canon !

Ces syndiqués me causent une vive impression, notamment les *forts de la boulangerie,* avec leurs grands et larges chapeaux de feutre, puis les *égoutiers*, avec leurs longues blouses bleues et leurs hautes bottes, qu'ils frappent en cadence et d'une façon sinistre.

Ils ont, pour la plupart, des drapeaux rouges bariolés de légendes. La police n'a, en effet, permis le drapeau rouge qu'à la condition d'être couvert d'inscriptions.

Des jeunes gens, évidemment fils de la bourgeoisie, afin de détourner l'orage de leurs têtes, crient :

Ah ça ira, ça ira, ça ira,
Tous les Jésuites à la lanterne,
Ah ça ira, ça ira, ça ira,
Tous les Jesuites on les pendra,

C'est vous, beaux fils, que l'on pendra !

Mais, le refrain qui m'effraya le plus, au moment où les syndiqués passaient devant moi, ou mieux devant ma voiture, fut celui-ci, chanté ou plutôt vociféré par de véritables colosses.

Ces bons patrons, on les pendra,
Et si les pendr' on ne peut pas,
On leur foutra la gueule en bas.
Dansons la Carmagnole
Vive le son, vive le son,
Dansons la Carmagnole
Vive le son du canon !

Je n'étais pas trop rassuré avec mon chapeau à

haute forme, que j'étais obligé de conserver sur la tête à cause de la rigueur de la saison. A un moment où la procession n'était pas trop dense, je descendis de ma voiture, la réglai, et bien vite me faufilant à travers les groupes, je grimpai vers le Père-Lachaise. En entrant je dis aux morts : chers morts, que vous êtes tranquilles, vous !

20. — La terrifiante trompette du jugement dernier a, pour ainsi dire, retenti devant la porte du Sénat ; parmi les accusés de la Haute-Cour de justice, deux n'ont pas répondu à l'appel. Ce sont MM. Marcel Habert, député, et le marquis de Lur-Saluces. L'huissier du Sénat, Dupuis, vint, sous le petit dôme de la rue de Tournon, afficher, après l'avoir lue à haute voix, une ordonnance de M. Fallières, président du Sénat ; aux termes de cette ordonnance Habert et et Lur-Saluces : « *sont sommés de comparaître, dans un délai de dix jours, sous la menace de mesures coercitives, notamment la saisie de leurs biens.* » Ces deux Messieurs, ayant négligé de crier : *présents*, M. Dupuis a donné l'ordre à un recors de sonner du clairon. Celui-ci obéit et fit retentir les échos de la rue de Tournon de sonneries guerrières qui furent suivies du grand bruit d'une sonnette, agitée violemment par un second recors.

Même cérémonie devant les domiciles des deux absents et en exécution des articles 265 et suivants du Code d'instruction criminelle. Quand le général Boulanger, Rochefort et le comte Dillon s'empressèrent de ne pas comparaître devant la Haute-Cour, le clairon et la sonnette se firent entendre également.

25. — Sur les cinq heures, le Président alla rendre visite à l'Association générale des étudiants, dont

fait partie son fils Paul. Il ne fit cette visite que parce que l'on en avait prié.

29. — Mais à l'Ecole de droit même, au cours de M. Girard, protestation par de grincheux étudiants contre la manifestation de l'Association générale [1].

2 Décembre 1899. — Nouvelle manifestation à l'Ecole de droit, cris nourris de : *A bas Loubet* ! Finalement, arrestation d'étudiants au cours de M. Planiol.

3. — Les travaux de la Compagnie d'Orléans étant terminés, les bouquinistes reprennent leurs places sur les quais Saint-Michel, Malaquais et Voltaire, dont ils avaient été chassés. Hélas ! ils ne retrouvent pas les beaux arbres qui les ombrageaient, eux et leurs bouquins. Nous autres, flâneurs, nous ne les retrouverons pas non plus. Mais enfin nous revoyons nos bouquins !

21. — Aujourd'hui, à Saint-Séverin, cérémonie de la cinquantaine cléricale du curé de la paroisse, M. l'abbé Castelnau. Lors de la Commune, il n'était que premier vicaire ; pendant l'emprisonnement de son curé, il sut, avec une prudence infinie, administrer la paroisse. C'est bien grâce à son sang-froid et à ses idées fort larges qu'il préserva cette charmante église de Saint-Séverin, si voisine de la place Maubert. Ne pouvant faire autrement, il laissa s'installer un club le soir, dans la grande nef ; il tirait un grand rideau devant

[1] **Certains étudiants sont très opposés à l'Association générale parce qu'elle réclame des cotisations ; mais il faut bien payer le loyer, le service, l'achat des livres, etc. !**

l'autel. Un vieille paroissienne, d'esprit obtus, à qui je parlais un jour de l'abbé Castelnau, disait, en rapetissant les yeux d'une façon, qu'elle croyait maligne : « Bon prêtre, mais un peu communard. »

22. — Scène tout à fait stupéfiante, hier, à la Haute-Cour. Déroulède, quoique malade, s'est rendu à l'audience parce que son compagnon Marcel Habert, jusqu'à présent défaillant, est venu s'y constituer prisonnier. Déroulède cria aux sénateurs : « Vous êtes des misérables, vous déshonorez la République. » La Haute-Cour, furieuse, décida que Déroulède serait expulsé des audiences jusqu'au commencement des plaidoiries. C'était tout à fait son droit, car il est défendu aux inculpés d'insulter leurs juges. Mais elle alla trop loin en condamnant, de plus, Déroulède à deux ans de prison.

— Ce soir le Quartier est excessivement agité. Les étudiants, furieux, le parcourent en tous sens, criant : « *Vive Déroulède* ! *A bas le Sénat* ! »

28. — Hier, M. Lavedan, élu par l'Académie française, après la mort de Meilhac, y est venu prendre séance. Dans son discours il parla des débuts de Meilhac, seul *jusqu'au jour où, aux environs de 1860, il lui arriva le singulier bonheur de faire la rencontre de Ludovic Halévy.*

Mais la rencontre était faite depuis longtemps, car Meilhac et Halévy furent tous deux, en même temps, élèves de Louis-le-Grand. Halévy était un peu plus jeune, voilà tout. Meilhac et moi étions de la même étude ou du même quartier, suivant le terme consacré. Je le connaissais parfaitement. Ce n'était pas un fameux élève pour les succès de classe (il s'en réser-

vait d'autres, le malin). Au sortir du collège, je m'étonnai fort qu'il ne se destinât pas, comme presque tous les élèves de Louis-le-Grand, aux diverses situations judiciaires ou juridiques et qu'il fût entré chez un libraire. M. Lavedan fit cesser ma surprise en m'apprenant que ce libraire était son propre oncle, renommé bouquiniste en chambre qui, probablement, voulait lui colloquer son fonds de commerce ; mais cela n'allait certainement pas à son spirituel neveu de vendre des bouquins ; en fait de livres, il ne songeait qu'à vendre ceux qu'il ferait. M. Lavedan raconta, d'une façon charmante, sa vie de vieux garçon et d'auteur et il ajouta : « avec ce genre de vie, quand il fut près de la mort, dont la maladie le rapprochait chaque jour, il la redouta ». « S'il faut tout dire, reprit M. Lavedan, s'il faut tout dire, Meilhac ne redoutait tant la mort que parce qu'il s'était mis dans cette *détresse* de n'avoir rien à en espérer. »

Meilhac fut, pendant le cours de sa vie, généreux et bienfaisant, au point de se faire fortement gronder par ses intimes. Il ne fut jamais méchant, quoiqu'avec son esprit endiablé il eût pu l'être si délicieusement ; en un mot il fut bon ; eh bien, alors, pourquoi donc n'avait-il rien à espérer de la mort. L'homme qui a été bienfaisant et bon, a toujours, malgré ses fautes, quelque chose, même beaucoup, à espérer de la mort.

1900

4 Janvier. — Le procès de la Haute-Cour s'est terminé, hier, par la condamnation de Déroulède, de Buffet et de Guérin. Déroulède et Buffet ont attrapé dix ans d'expulsion, et Guérin dix ans de détention. Au quartier latin, cette condamnation a été très mal accueillie.

De tous côtés, on colle de petites étiquettes, sur les murs, avec les mots : *Vive Déroulède* !

5. — Déroulède et Buffet ont été déposés en Belgique, à une station quelconque. Déroulède avait demandé à aller en Espagne, car il souffre horriblement de rhumatismes ; mais, dans la crainte de troubles, on n'a pas admis sa demande. Il est obligé d'aller en Espagne par l'Italie.

7. — On chante avec rage, dans les rues, la chanson de *la Charette* ou plutôt son refrain :

Pour faire marcher la charette,
Il faut *des roulettes*,
Déroulède, Déroulède.

C'est Honoré qui l'a mise en vogue en la chantant à l'Eldorado.

Mais d'autre part, dans le faubourg Saint-Antoine j'ai entendu des jeunes gens qui vociféraient :

Déroulette
A la Roquette,
Ton taine,
Déroulède à Charenton,
Ton ton.

8. — Les étudiants appellent *caïmans* les sénateurs parce qu'ils ont condamné Déroulède à dix ans de bannissement, et ils leur envoient de petits caïmans en caoutchouc, en guise de breloques.

22. — Douze Pères Assomptionnistes paraissent devant la neuvième chambre pour répondre à l'inculpation de délit d'association non autorisée. Ce sont les rédacteurs du journal : *la Croix*.

Ils arrivent, tous les douze, en robe de bure; le Père Picard, supérieur, a une fort belle tête, grâce à son énorme barbe qu'il n'a jamais dû couper.

C'est le Père Bailly qui s'occupe spécialement de *la Croix*. Il a eu l'idée de faire mettre l'image du crucifix sur la première page du journal : je crains bien que cette image ne soit souvent profanée. Les catholiques, par prudence, coupent cette image et, après l'avoir coloriée, l'envoient aux missions pour les nouveaux convertis.

25. — Les Pères Assomptionnistes ont été condamnés à 16 fr. d'amende et leur association a été dissoute.

26. — Hier, le cardinal Richard est allé voir les Assomptionnistes, sans doute pour leur exprimer ses regrets de la condamnation prononcée contre eux.

1er Février 1900. — M. Waldeck-Rousseau a envoyé une lettre de blâme à l'archevêque de Paris pour sa démarche chez les Pères Assomptionnistes. Il est certain que l'on ne doit pas protester contre une décision judiciaire. Mais, franchement, le pauvre cardinal n'osa faire autrement, dans la crainte de paraître grossier et ingrat ; tout récemment, une souscription dans *la Croix* produisit un million pour l'achèvement du dôme du Sacré-Cœur ; évidemment, sans les Assomptionnistes, le dôme serait resté inachevé.

Dimanche 11 Février. — Pierre Lavroff, un nihiliste de haut vol, étant mort au 328 de la rue Saint-Jacques, tous les nihilistes et socialistes de Paris sont venus se grouper devant son domicile. Il y en avait même de toutes les nations, avec une multitude de couronnes. L'une d'elles, portée par des nihilistes russes, était faite d'épines entrelacées, avec l'inscription suivante : *Les déportés et forçats politiques de Sibérie à leur grand maître Pierre Lavroff* [1]. Les socialistes français déployèrent un drapeau rouge, que les agents empoignèrent. Un second drapeau fut confisqué, de la même façon, sur le parcours des obsèques Un troisième drapeau fut saisi près de la tombe, au milieu d'une bagarre épouvantable, dans le prétendu champ de repos. Heureusement que vingt-quatre discours furent alors prononcés. Les agitateurs, engourdis, oublièrent toute nouvelle manifestation.

[1] Pierre Lavroff était un ancien professeur à l'Ecole militaire de Saint-Pétersbourg, le plus éminent peut-être. Compromis dans un complot, il fut relégué en Sibérie, d'où il s'enfuit. Il vint en France. Agé de 77 ans, il était, depuis longtemps, en dehors de l'action nihiliste.

La police, satisfaite, rendit le troisième drapeau, engourdi lui-même, et resté coi dans sa gaîne de papier gris.

13. — A midi, eut lieu, à Saint-Jacques-du-Haut-Pas, l'enterrement du jeune Cardot, fils d'un colonel ; ce jeune homme passe pour être mort de la fièvre typhoïde, attrapée au lycée Saint-Louis, que l'on fut obligé de licencier. C'est le plus malsain des lycées de Paris ; il est, en effet, en contre-bas de la butte sur laquelle s'étage la rue *Monsieur le Prince,* et près de l'énorme réservoir d'eau de la rue Racine. Les parents y envoient néanmoins leurs enfants, car c'est là que se fait le mieux la culture de l'X dans la cervelle des candidats aux Ecoles.

16. — Sainte-Pélagie est entièrement démolie.

20. — Hier soir, en son hôtel de la rue de Bellechasse, n° 70, la veuve du maréchal de Mac-Mahon est morte, après une attaque d'apoplexie. Ses trois enfants étaient auprès d'elle : le duc de Magenta, Patrice de Mac-Mahon, mari de la princesse Marguerite d'Orléans, le comte Emmanuel de Mac-Mahon et M^me^ la comtesse de Piennes.

23. — Les obsèques de la Maréchale ont eu lieu, à Sainte-Clotilde, avec la plus grande simplicité. L'assistance était très nombreuse. La Maréchale était d'une grande charité et d'une grande piété.

1^er^ Mars 1900. — Le lycée Saint-Louis qui, depuis quinze jours avait fermé ses portes à cause d'une épidémie de fièvre typhoïde, les a réouvertes aujourd'hui.

Jeudi 8 Mars. — A midi et demi, le bruit court, dans la salle des Pas-Perdus, que le Théâtre-Français est en flammes. Elle se vide en un instant ; seuls restent les juges et avocats dont les affaires sont retenues pour être plaidées.

Les porteurs de nouvelles arrivent effarés.

Eh oui ! malheureusement, le Théâtre-Français brûle, surtout du côté de la place où se trouvent les deux fontaines qui versent des torrents d'eau, mais malheureusement pas... sur l'incendie. Les pompiers, arrivés fort vite (à peine vingt minutes après le commencement de l'incendie), ne peuvent faire marcher leurs pompes, l'eau ne vient pas, paraît-il, par suite du défaut de pression. Pendant ce temps, le feu embrase tout l'intérieur du théâtre.

9. — Comme hier, jeudi, il devait y avoir matinée aux Français, deux actrices étaient déjà arrivées dans leurs loges. M^lles^ Dudlay et Henriot. M^lle^ Dudlay fut descendue, en maillot, au moyen de cordes qui lui coupaient les chairs ; elle est saine et sauve. M^lle^ Henriot fut moins heureuse : elle est entièrement carbonisée. Elle avait fui cependant derrière son habilleuse qui, elle, put s'échapper. On croit que M^lle^ Henriot voulut aller rechercher, dans sa loge, une petite chienne qu'elle y avait laissée. Les corps de l'actrice et de la chienne furent, en effet, retrouvés l'un à côté de l'autre.

10. — Aucun papier de la bibliothèque du théâtre n'a été brûlé ; le conservateur même de cette bibliothèque, M. Monval, l'a dit à M. Cheronnet, mon libraire.

11. — La Ville fait en ce moment exécuter les travaux de viabilité de la nouvelle rue Dante, qui sert

de voie de communication entre le boulevard Saint-Germain et le *Pont au Double*. En creusant un égout, à onze mètres environ des maisons dudit boulevard, côté des numéros pairs, on a mis à découvert un gros mur qui faisait partie des fondations de l'ancienne chapelle de Saint-Yves. Des étudiants bretons l'avaient construite en 1348, quelques mois après la canonisation de leur compatriote saint Yves. On le considérait comme le patron des avocats. Certains plaideurs, qui avaient gagné leurs procès, suspendaient leurs sacs à procédure à des clous plantés dans les murailles du petit sanctuaire. Au moyen-âge, les pièces d'un procès, se mettaient en effet dans un sac[1].

19. — Le gouvernement prend le parti d'affecter, provisoirement, la salle de l'Odéon aux représentations de la Comédie-Française. L'Odéon se pourvoira ailleurs comme il pourra.

24. — M. Loubet a fait grâce à Christiani.

26. — Aujourd'hui, 26 mars, la Comédie-Française débute à l'Odéon et l'infortunée troupe de l'Odéon au Gymnase. Depuis quelques jours, on ne voyait, sur la place de l'Odéon, que voitures de déménagement transportant, au Gymnase, les accessoires de l'Odéon, c'est-à-dire tous les objets nécessaires à ses représentations ; c'était fort triste La Comédie-Française

[1] Cette chapelle fut démolie, paraît-il, en 1796. Elle dépendait de l'église Saint-Séverin, aussi M. Castelnau, l'avant-dernier curé de Saint-Séverin, avait-il l'intention de faire représenter, sur l'un des vitraux de l'église, l'ancienne chapelle de Saint-Yves. Il attendait quelques renseignements qui ne lui sont sans doute pas arrivés à temps, avant sa mort survenue en mai 1900.

joue : *le Mariage de Figaro* qui fut, pour la première fois, représenté à ce même Odéon en 1784.

27. — Hier, les étudiants ont fait grande fête aux acteurs et actrices de la Comédie-Française.

Sur les affiches de théâtre, collées autour de l'Odéon, on lit :

Comédie Française
Au théâtre national de l'Odéon.

L'Odéon, assez brutalement chassé de ses foyers, en tant que théâtre subventionné, n'est pas cependant trop malheureux. Il s'est remisé au Gymnase qui, depuis assez longtemps, était fort mal administré. Le théâtre de *Madame* va avoir encore quelques beaux jours.

4 Avril 1900. — Je reçois la lettre de faire part de la mort d'un grand savant, M. Joseph Bertrand, qui, à titre d'essai, fut reçu à treize ans à l'Ecole polytechnique et y fut définitivement admis le premier à dix-sept.

Voici cette lettre :

« Vous êtes prié d'assister aux convoi, service et enterrement de :

« Monsieur Louis-François-Joseph Bertrand,
« *De l'Académie Française*,
« *Secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences*,
« *Professeur au Collège de France*,
« *Ancien professeur à l'Ecole polytechnique*,
« *Grand-officier de la Légion d'honneur*,

« décédé le 3 avril 1900, muni des sacrements de l'Eglise, en son domicile, rue de Tournon, n° 4, à l'âge de 78 ans.

« Qui se feront le vendredi 6 courant, à midi très précis, en l'église Saint-Sulpice, sa paroisse.

« *De profundis !*

« On se réunira à la maison mortuaire.

« De la part de Madame Joseph Bertrand, sa veuve ; de Monsieur Marcel Bertrand, *membre de l'Institut*... de Monsieur Joseph Bertrand, chef d'escadron au 7e régiment d'artillerie... de Monsieur Léon Bertrand, ingénieur, adjoint à la direction de la Cie parisienne du gaz, ses fils... Monsieur Alexandre Bertrand, *membre de l'Institut*, directeur du musée de Saint-Germain, son frère... Monsieur Hermite, *membre de l'Institut*, et Madame Hermite, son beau-frère et sa sœur...

« L'inhumation aura lieu au cimetière Montparnasse. »

La famille du grand mathématicien est une vraie famille de savants. La nomenclature des neveux et beaux-neveux, trop longue pour être mise dans la lettre de faire part, aurait révélé encore d'autres savants, notamment M. Emile Picard, professeur à la Sorbonne, gendre de M. Hermite, et lui aussi *membre de l'Institut*. L'illustre défunt étant également *membre de l'Institut*, puisqu'il était secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences, il s'en suit qu'il y avait cinq membres de l'Institut dans la famille.

Vendredi-Saint 13 avril. — Les superstitieux redoutent beaucoup l'influence de ce Vendredi-Saint tombant un 13.

14. — Ouverture de l'Exposition.

A l'Exposition de 1867, l'ouverture eut lieu le 1er avril, il y avait moins que rien et, dans tous les

coins, les échos susurraient : « Poisson d'avril ! Poisson d'avril ! »

1er Mai 1900. — Je suis allé à l'Exposition, qui est encore pleine de fondrières, mais qui présente, déjà, de superbes choses à voir. Le palais de l'Industrie est remplacé par deux autres palais : *le Petit Palais*, merveille d'architecture, qu'on remplit des chefs-d'œuvre de l'orfèvrerie antique, romaine, gallo-romaine et de celle du moyen-âge ; puis *le Grand Palais*, monument colossal (ce qui ne veut pas dire grandiose), où on emmagasine les expositions rétrospectives de peinture et de sculpture.

29. — Le ministre de la guerre, le marquis de Galliffet, a donné sa démission. Dans sa lettre au président du Conseil, M. Waldeck-Rousseau, il dit : « Je suis très souffrant, et ma santé, ébranlée par ma « dernière maladie, ne me permet pas de résister à « toutes les émotions du moment. » Ces émotions viennent de nouvelles convulsions produites, à la Chambre, par l'affaire Dreyfus.

Le général André le remplace.

2 Juin 1900. — Lettre de faire part de la mort de Me Oscar Falateuf :

« Vous êtes prié d'assister aux convoi et service de :

« Monsieur Oscar FALATEUF,

« *Avocat à la Cour d'appel de Paris,*
« *Ancien bâtonnier de l'Ordre,*

« décédé le 30 mai 1900, muni des sacrements de l'Eglise, en son domicile, boulevard des Capucines, no 6, à l'âge de 69 ans.

« Qui se feront le samedi 2 juin, à midi très précis, en l'église de la Madeleine, sa paroisse.

De profundis !

« On se réunira à la maison mortuaire.

« De la part de Madame Oscar Falateuf, sa veuve, etc.

« Après la cérémonie religieuse, le corps sera déposé dans les caveaux de l'église pour être transporté ultérieurement à Tonnerre (Yonne).

« Selon la volonté du défunt, on est prié de n'envoyer ni fleurs ni couronnes. »

Malgré cette recommandation, Mme Falateuf crut devoir faire une exception pour une couronne offerte par Déroulède, son dernier client.

Après la cérémonie religieuse, M. le bâtonnier Léon Devin, prononça un admirable adieu dans lequel il retraça la vie glorieuse du défunt

Oscar Falateuf alla, pendant plusieurs jours, plaider à Toulouse un procès fort important (dans lequel M. Constans était partie, ou tout au moins intéressé, je ne me rappelle pas). Quand il entra dans le prétoire, bondé de monde, tous les assistants se levèrent en s'inclinant devant lui. C'est lui-même qui me l'a raconté, à moi, son vieil ami de collège, et cela tout bas, tout doucement, comme s'il craignait *qu'un autre que moi* n'entendît la confidence ; et certes, sa modestie avait droit de s'alarmer. Quel plus grand hommage pouvait être en effet rendu à un simple avocat ?

17. — Aujourd'hui, dans l'après-midi, la Comédie-Française a donné *Ruy-Blas* aux étudiants qui l'avaient demandé, pour pouvoir applaudir, tout particu-

lièrement, Mounet-Sully, Truffier et Mlle Bartet ; les bravos éclataient à chaque instant.

Truffier, au nom de ses camarades, vint dire aux étudiants que les artistes n'oublieraient jamais semblable ovation, quand ils retourneraient dans leur ancien théâtre de la rive droite, que leurs nouveaux lauriers ne leur feraient pas oublier les lilas du Luxembourg.

La scène était jonchée de roses.

22. — Tout à l'heure, je passais boulevard Saint-Germain, à l'entrée de la rue Solférino, de là je vis, au coucher du soleil, un spectacle magnifique. L'église du Sacré-Cœur émergeait d'entre les nuages avec son grand dôme, qui vient d'être tout récemment découvert. L'église, vue de cet endroit, apparaît comme une merveille d'architecture, mise en relief par toutes les beautés ambiantes. On aperçoit, en effet, juste au-dessous, l'Apollon de l'Opéra élevant sa lyre, et l'empereur Napoléon Ier sur le haut de la colonne Vendôme.

26. — En faisant des fouilles pour les nouvelles constructions de l'École de médecine, autrefois École de chirurgie, on a trouvé quatre médailles à l'effigie de Louis XVI, et une plaque constatant la pose de la première pierre. En voici la teneur :

« Du règne de Louis XVI. Cet édifice, consacré à l'étude et à la perfection de la Chirurgie, fut commencé par l'ordre et sous les heureux auspices de Louis le bien-aimé [1], l'an de grâce 1769.

« Louis XVI en ordonna la continuation, la première année de son règne, et, pour mettre le sceau à son amour pour ses sujets, en a posé cette première pierre le 14 décembre 1774.

[1] Louis XV.

« Maître Germain Pichault de la Martinière, conseiller d'Etat, chevalier de l'ordre du Roy, étant premier chirurgien de Sa Majesté. »

9 Juillet 1900. — J'entre, rue Saint-Jacques, dans le vestibule rectangulaire de la nouvelle Ecole de droit ou plutôt de l'annexe de l'Ecole de droit, qu'est-ce que je vois ? Un remisage de bicyclettes suspendues à d'énormes crochets. Ce sont les bicyclettes de Messieurs les étudiants ! Ils vont pouvoir quitter le quartier latin pour aller habiter dans les grands quartiers et s'y former aux bonnes mœurs.

10. — Le fameux piqueur Monjarret qui, sur un cheval magnifique, courait devant la voiture du Président, quitte son service ! Il ne s'est pas entendu avec l'administration de la Présidence.

La place étant bonne et faisant valoir son homme, il y eut bien vite un remplaçant que l'on dit superbe. Nous allons donc avoir un nouveau Monjarret, splendide, comme le premier, sous son veston d'apparat et sa culotte blanche entièrement neuve, avec son grand chapeau à haute forme, entouré d'un galon d'or et orné de la cocarde tricolore.

Mais, hélas ! on ne va plus pouvoir gaiement crier en chœur : *Vive Monjarret, Ton jarret, Son jarret.*

14. — En l'honneur du 14 Juillet et de l'Exposition, le boulevard Saint-Germain est éclairé à l'électricité. Une illumination magnifique le fait resplendir, comme s'il était un boulevard de la rive droite. Mais bien peu d'enthousiasme ; tous les bourgeois se réfugient à la campagne. Le séjour à Paris n'est plus possible en ce moment, la vie est horriblement chère et, de plus, on ne peut trouver de voitures, accaparées par les étrangers.

15. — La plus grande attraction du 14 Juillet fut sans contredit l'apparition du nouveau piqueur de l'Elysée. Il a très noblement et très gracieusement chevauché devant la Daumont de notre Président ; il a été pendant dix-sept ans piqueur chez M. Alfred Menier. Il a 40 ans, l'âge où l'homme fait de grandes passions ; mais il n'a pas un nom sonore comme le dernier piqueur, il s'appelle : Troude.

19. — Sur le grand mur du Séminaire de Saint-Sulpice, rue Bonaparte, l'administration vient de faire coller de nombreuses petites affiches blanches, ainsi conçues : *Pour ne pas propager la tuberculose, on est prié de ne pas cracher par terre.* Ces affiches sont couvertes de plaisanteries écrites au crayon : *Prière aux sans-mouchoirs de cracher sur le chapeau des dames ; prière de cracher dans les képis des sergents de ville que ceux-ci voudront bien mettre à la disposition du public, etc., etc.*

31. — Le roi d'Italie, ayant été assassiné, toutes les fêtes sont décommandées à l'Exposition.

2 Août 1900. — Une espèce de fou a voulu tuer le schah de Perse, qui est venu à Paris voir l'Exposition. Celui-ci était dans une voiture ; avec une remarquable énergie et une grande vigueur, il a fait tomber le revolver des mains de l'agresseur que l'on croit étranger d'après certaines de ses paroles.

5. — L'assassin est malheureusement Français : c'est un Auvergnat. Son parler, qu'on avait pris pour un idiome étranger, est celui d'un petit village de l'Aveyron.

6. — A propos de l'Exposition universelle, les étudiants des Universités étrangères sont venus fraterniser avec les étudiants de Paris. Ils ont des costumes fort curieux, fort pittoresques ; ce ne sont que pourpoints de velours, casaques enrubannées, bérets fantaisistes. Ils se sont tous, Parisiens ou étrangers, engouffrés dans le grand amphithéâtre de la Sorbonne où ils ont constitué un congrès. Les congrès sont au goût du jour.

Mme Sarah Bernhardt les a gracieusement invités à une représentation de *l'Aiglon*. Elle se prépare un chaud triomphe.

7. — Aujourd'hui, à l'intersection de la rue de l'Abbé de l'Epée et du boulevard Saint-Michel, on a inauguré le groupe de deux pharmaciens : *Pelletier* et *Caventou*, qui ont trouvé, dans le quinquina, un préservatif contre la fièvre : *le sulfate de quinine*. Ce groupe, très beau, est du sculpteur Lormier Un comité avait réuni les fonds nécessaires pour élever les statues de ces deux hommes si utiles, si admirables par leur dévouement à l'humanité ; il les a remises à la ville de Paris. Le secrétaire du Conseil municipal a dit : « Les jeunes écoliers, en allant à leurs classes, seront excités à travailler en voyant les deux hommes drapés dans l'immortalité du bronze. » Nos deux bons savants n'ont guère eu, en perspective, leur vêtement de bronze. Ils n'ont pas travaillé par amour de la gloire, mais par amour de l'humanité. Aussitôt qu'ils furent certains des admirables propriétés du sulfate de quinine, ils s'empressèrent de les divulguer pour en faire profiter les malades.

8. — Hier, à l'inauguration du groupe des deux pharmaciens, le president de l'Association des étudiants

en pharmacie a prononcé un charmant discours pour glorifier leurs honorés maîtres. « Les deux pharmaciens, a-t-il dit, dans le laboratoire de leur modeste officine, ont su découvrir les principes actifs d'un grand nombre de plantes et parmi ceux-ci le *quinine*, ce merveilleux médicament qui a sauvé et sauvera encore tant d'existences précieuses. Par l'importance de leur découverte, par leur absolu désintéressement, ils ont mérité le titre de bienfaiteurs de l'humanité. »

10. — Hier, clôture, à l'Ecole de médecine, du congrès médical qui s'est tenu dans le grand amphithéâtre. La dernière séance fut en partie remplie par un discours remarquable d'un médecin de Vienne sur *l'architecture des os* chez l'homme et les animaux. Il paraît que le grand architecte de l'univers (pour employer l'ancienne expression démodée des francs-maçons), s'est divinement distingué dans l'architecture de notre ossature.

Le Quartier, très gai, était sillonné par une masse de médecins ayant sur le cœur une petite médaille allongée en métal blanc. Ils regardaient, avec attendrissement, leurs anciens hôtels meublés[1] où ils avaient fait tant de rêves de gloire, réalisés, du reste, pour quelques-uns.

La place de l'Ecole de médecine était remplie de drapeaux, de bannières flottant et clapotant au vent. Des tables avaient été dressées dans la cour de l'Ecole pratique ; on y buvait des bocks à la santé des malades.

[1] Velpeau ne pouvait regarder sans émotion un humble hôtel, situé près de la rue Dupuytren, et aujourd'hui démoli. C'était l'hôtel des Abeilles. Un jour il dit à ses élèves : « Connaissez-vous l'hôtel des Abeilles ? C'est là où j'ai passé mes douces années d'études, pas riche, mais heureux. »

25 Septembre 1900. — Mort de Louis Ratisbonne, bibliothécaire du Sénat, le charmant poète de la *Comédie enfantine*. C'était le neveu des trois israélites Ratisbonne, dont la conversion fit tant de bruit. Né à Strasbourg, il vint à Paris faire ses études au collège Henri IV et remporta, au grand concours, le prix d'honneur de philosophie.

Il passait ses vacances à la campagne quand il se sentit malade à la mort. Immédiatement, il voulut revenir à Paris pour mourir dans l'appartement qu'il occupait au palais du Luxembourg.

27. — M. Ratisbonne a voulu être incinéré, mais il a défendu à ses filles d'assister à la cérémonie d'incinération, « parce que cette cérémonie, a-t-il dit, est trop lugubre, trop impressionnante pour les femmes. »

30. — Le 23 septembre est mort un autre poète du Quartier, Gabriel Vicaire. Il faisait partie du clan des poètes qui se réunissaient au Café Voltaire, place de l'Odéon : Verlaine, Léon Valade, Albert Mérat, Charles Monselet, Emile Blémont, Paul Arène, etc. [1]. Il habitait toujours la Montagne Sainte-Geneviève depuis qu'il y fut venu faire son droit. Son dernier domicile fut le 26 de la rue Denfert-Rochereau. Là il vécut bon et compatissant, aidant de son patrimoine l'infortune de jeunes littérateurs, s'y créant, par son

[1] Paul Verlaine a donné un aperçu de ce qui se passait dans ce clan des poètes du Café Voltaire... *Que de belles conversations, dit-il, controverses, discussions, paradoxes et utopies nous déchaînâmes là ! Vicaire y prenait une part considérable et son ferme bon sens, son esprit, son à-propos ne formaient pas le moindre agrément de ces belles et bonnes soirées... Il faisait bon et beau d'écouter Vicaire quand, secoué de son rire si aimable et si malin, il refutait ou retorquait quelque sottise ou quelqu'erreur... — Les hommes d'aujourd'hui*, (8e volume), article sur Gabriel Vicaire. Vanier, éditeur.

affabilité, de chaudes amitiés notamment celle de Jules Truffier, avec qui il donna à l'Odéon, en 1890, le charmant acte en vers : *Fleurs d'Avril*, tout parfumé de verveine et d'iris.

Quand, en 1889, un concours fut ouvert pour célébrer le centenaire de la Révolution, il y envoya son chant séculaire qui remporta le prix. En 1892, il obtint, pour l'ensemble de ses œuvres, la croix d'honneur que ses amis célébrèrent dans un gai banquet présidé par Coppée.

Au cœur des poètes plusieurs amours peuvent se tenir à l'aise et son affection pour le quartier latin ne lui avait nullement fait oublier la Bresse, où il fut élevé avec une infinie tendresse. Pour elle il composa son *Heure enchantée* et ses *Emaux bressans*. Le voilà donc mort à son tour et le pauvre Lélian, disparu depuis deux ans, ne pourra lui rendre le service de le célébrer dans la mort comme il le fut lui-même par Gabriel :

O pauvre Lélian, mon merveilleux ami,
Chante encor, dans la mort, par-delà l'étendue ;
Mêle la chanson triste à la plainte éperdue
Secoue, en sa torpeur, ce vieux monde endormi.

Le service de Gabriel Vicaire fut célébré à Saint-Jacques-du-Haut-Pas, avant-hier 26. Suivant son désir, exprimé si poétiquement dans son *Cimetière de campagne*, il sera enterré dans le cimetière d'Ambérieux, où jouent gaiement les enfants du *Vicaire* de la paroisse [1].

[1] En 1902, un monument fut élevé à Gabriel Vicaire dans les bosquets du Luxembourg. Injalbert dressa, en l'honneur de son ami, un terme surmonté d'une tête au sourire goguenard et orné de la flûte de Pan. La flûte de Pan est pour rappeler les poésies villageoises, mais le sourire goguenard indique que Gabriel fut, parfois, un délicieux pince-sans-rire.

1er Octobre 1900. — Gabriel Vicaire était le cousin-germain d'abord de Georges Vicaire, bibliothécaire à la Mazarine et directeur du ***Bulletin du bibliophile***, puis d'Eugène Vicaire, vice-président du conseil supérieur des mines et professeur à l'Ecole des mines. Eugène *entra*, à 17 ans, *premier* à l'Ecole polytechnique et en *sortit premier*. Il passe pour un homme d'extraordinaire valeur. Il a neuf enfants dont cinq fils et quatre filles Ils sont tous et toutes d'une intelligence exceptionnelle, ce que je sais parce que l'une de mes filles était dans la pension enfantine des dames Cazeaux avec plusieurs enfants Vicaire. La famille de Gabriel Vicaire est sans contredit l'une des premières du quartier. [1]

10. — La croix de la Légion d'honneur a été accordée à Paris pour la défense de ses murs en 1814, 1870, et celle de nos libertés.

17. — Chopin, le pianiste, est mort le 17 octobre 1847. Aujourd'hui, jour anniversaire de cette mort, on a inauguré, dans le jardin du Luxembourg, un monument élevé à sa mémoire. Mais pourquoi au Luxembourg ? Le monument est des plus bizarres ; une figure fort laide de Chopin, émaciée, ravagée, surmonte un long terme effilé d'où sort, par le milieu, comme d'une crevasse d'arbre, un buste mélancolique de femme. Au-dessous apparaît une espèce de lyre fan-

[1] **M. Eugène Vicaire est mort vers 1901. Trois de ses fils sont sortis de l'Ecole polytechnique dans de très bons rangs ; l'un des trois y était entré avec le n° 1. Ils sont ingénieurs des mines ou des ponts et chaussées. M. Eugène Vicaire était d'une très grande piété ; l'une de ses filles s'est faite Carmélite et l'un de ses fils est mort clerc tonsuré au Séminaire d'Issy.**

tastique ; cette lyre a comme de grands yeux. Le monument est dans un fourré d'arbres qui font obstacle à la trop grande clarté. Je frissonne quand, au déclin du jour, je passe à côté ; il me semble entendre dans le bruissement des arbres les accents de la *Marche funèbre* ou des *Nocturnes*.

27. — Aujourd'hui, inhumation de Jules Périn, mon savant confrère. Sur sa tombe, M. Paul Valet a prononcé un très délicat et très touchant adieu en qualité de vice-président de la Société archéologique de la Montagne Sainte-Geneviève que Périn avait fondée. Le cher défunt était en effet très curieux de l'histoire du quartier latin où il demeurait. Le préfet de la Seine, voulant utiliser ses grandes connaissances en histoire et archéologie, le nomma de la *Commission municipale du Vieux Paris*.

Périn avait une fort belle situation au Palais. Il était heureux ; il était plein de vie quand, mercredi soir 24 octobre, il mourut subitement au contrôle du théâtre Sarah Bernhardt, au moment où il se disposait à prendre son billet pour aller applaudir notre grande tragédienne. C'était un homme d'une rare bonté.

3 Novembre 1900. — M. Gidel, l'ancien proviseur de Louis-le-Grand, nommé proviseur honoraire, vient de mourir encore jeune. Son administration de Louis-le-Grand l'avait horriblement fatigué.

— Une bien triste cérémonie eut lieu à Saint-Séverin : le service funèbre d'un fils de M. Armand Templier, directeur de la maison Hachette. Ce fils avait 27 ans ! Il fut conduit au cimetière Montparnasse par une foule énorme d'amis et par les employés de la maison Hachette qui avaient chacun, dans les mains,

une gerbe de fleurs. Je compatis bien au chagrin de M. Armand Templier, non seulement parce qu'il est fils de feu mon regretté confrère Templier, mais parce que c'est un être essentiellement bon et affectueux [1].

14. — Hier, dernier jour de l'Exposition, 389.535 entrées ! A minuit, un coup de canon partit de la tour Eiffel. L'exposition rendait l'âme.

— Le Sénat vient d'approuver la loi qui permet aux femmes de plaider.

28. — M. Krüger, le président des Républiques sud-africaines, qui luttent si vaillamment contre l'Angleterre, est passé par Paris. Il fait en ce moment un voyage en Europe pour tâcher d'obtenir un arbitrage. Il est descendu rue Scribe, à l'hôtel Scribe. Hier, sur les quatre heures, plus de quinze cents étudiants, coiffés du béret de velours, ont descendu le boulevard Saint-Michel, précédés de sergents de ville, et se sont rendus à l'hôtel Scribe. Quinze étudiants, délégués, sont allés porter une gerbe de fleurs nouée d'un large ruban sur lequel il y avait cette inscription :

Les étudiants au président Krüger.
Pour le droit et la liberté.

Le Président les a vivement remerciés ; il leur a dit que plusieurs de leurs camarades étaient venus

[1] Malgré ses multiples occupations, dans le seul but d'être aimable et de m'être utile, il a relevé avec un soin extrême et m'a signalé les petites erreurs qu'il rencontra dans la première série de mes *Calendriers*. Il est mort lui-même le 17 juin 1903. Par reconnaissance, je suis allé lui rendre visite, au cimetière Montparnasse, à sa modeste chapelle, modeste comme son caractère.

combattre avec ses concitoyens, et que certains d'entr'eux avaient payé de leur vie cet acte de dévouement. Il s'est montré ensuite au balcon de l'hôtel et a salué les étudiants massés dans la rue Scribe Les boulevards ont retenti du bruit de leurs bravos.

29. — Le président Krüger a rendu leur bonne visite aux étudiants. Il est entré au Panthéon ; les jeunes gens l'ont acclamé à sa sortie ; quand il est parti, ils ont tous suivi à la course la voiture dans laquelle il se trouvait. A l'intersection du boulevard Saint-Germain et de la rue de Seine, une dernière ovation lui fut faite comme il n'y en a jamais eu de plus grandiose au Quartier.

4 Décembre 1900. — La femme d'un de nos jeunes confrères, Eugène Petit, a prêté serment à la première de la Cour, devant M. le premier président Forichon. Elle est très distinguée ; l'audience était pleine de monde pour lui faire honneur.

6. — La loi d'admission des femmes au barreau a décidé six d'entr'elles à se faire inscrire, comme étudiantes, à l'Ecole de droit.

9. — Aujourd'hui, c'est le tour de M^lle^ Chauvin ; comme la loi, qui permet aux femmes de plaider, a surtout été édictée grâce à ses efforts, elle n'a peut-être pas voulu se présenter immédiatement au serment, pour ne point paraître trop empressée. Elle avait très bien ramassé ses cheveux sous un peigne inflexible ; aussi sa toque tenait-elle très bien. Tout le monde lui a trouvé une bonne grâce charmante et une gravité pleine d'aisance.

11. — La Chambre a supprimé la messe du Saint-Esprit pour la rentrée des tribunaux. « *Certains de nos juges en ont pourtant bien besoin, du Saint-Esprit* », disent de grossiers loustics.

12. — Mme Quinet vient de mourir en son domicile de la rue de Tournon. Elle a voulu faire comme Mme Michelet, elle a demandé à être incinérée au Père-Lachaise. L'urne qui contiendra ses cendres sera mise dans le caveau d'Edgar Quinet au cimetière Montparnasse.

30. — Les artistes du Théâtre-Français ont quitté l'Odéon pour réintégrer le Théâtre-Français, entièrement restauré. Il y eut une belle solennité de réinstallation. Dans le foyer des artistes, tout le monde admirait un charmant portrait de Jeanne Henriot par Carolus Duran.

Richepin, qui a fait un impromptu très réussi, n'a pas oublié la malheureuse enfant. Mlle Bartet a déclamé ces vers charmants dans leur tristesse :

O ma sœur, en ce jour où notre exil finit,
Où, comme des oiseaux qui retrouvent leur nid,
Nous retrouvons enfin la maison de Molière,
Ce qui met, en dépit de ce retour joyeux,
Un sanglot dans mon cœur et des pleurs dans mes yeux,
C'est le petit oiseau qui manque à la volière.

— Conformément aux prescriptions de notre archevêque, les curés de Saint-Séverin, de Saint-Etienne-du-Mont et de Saint-Sulpice feront célébrer une messe, à minuit, dans la nuit du 31 décembre 1900 au 1er janvier 1901, afin de bien marquer la transition du XIXe au XXe siècle.

31. — Nous voilà au dernier jour du siècle ! Que réserve à Paris le nouveau qui s'approche ? C'est le secret de Dieu ; grâce à lui, je l'espère du moins, le navire des Nautes parisiens continuera à flotter, violemment, peut-être, mais tout au moins sans être submergé.

FIN

INDEX DES PRINCIPAUX FAITS

RAPPORTÉS DANS LA

SECONDE SÉRIE DES CALENDRIERS

1888

Mois.		Pages.
Janvier.	Meurtre de M. Raynaud, répétiteur à l'Ecole polytechnique	1
Février.	Mort du père Lunette, de la rue des Anglais.	4
Mars.	Condamnation de Wilson par le Tribunal de la Seine	5
Avril.	Son acquittement par la Cour	7
—	Manifestation des étudiants contre Boulanger	7
Mai.	Ruines de la chapelle des Bernardins . .	13
—	Les étudiants à la tombe de Victor Hugo .	13
Juillet.	Monument de Gambetta place du Carrousel.	15
—	Bénédiction d'une grande statue de Sainte-Geneviève à l'église du Sacré-Cœur . .	16
Août.	Le doyen des étudiants, M. Chevreul . .	17
Septembre.	Mort de Berthelier, ancien chanteur du quartier latin	18
Octobre.	Mariage de M^lle^ Marcelle Boulanger. . .	19
Novembre.	La chanson du *Père la Victoire*	20
Décembre.	Manifestation à Montparnasse sur la tombe de Denys Dussoubs	21
—	Mort de la duchesse de Galliera	23
—	*Germinie Lacerteux* à l'Odéon	25

1889

Janvier.	Nomination d'officiers de l'Instruction publique et d'Académie.	27
—	Boulanger nommé député dans le Quartier .	29

Mois		Pages.
Février.	Naquet à l'Ecole pratique de l'Ecole de médecine	29
Mars.	Rentrée du duc d'Aumale en France . .	32
—	La tour Eiffel terminée	32
Avril.	Mort de M. Chevreul au Muséum . . .	35
Mai.	Ouverture de l'exposition du centenaire de 1789	38
—	Inauguration de la statue d'Etienne Dolet sur la place Maubert.	38
Juin.	La statue de Le Verrier dans les jardins de l'Observatoire.	40
Juillet.	Manifestation des étudiants au café Egyptien de l'Exposition	40
—	Place du Petit-Pont, application d'une plaque en l'honneur des Parisiens, défenseurs de Paris contre les Normands . .	41
Août.	Transport au Panthéon des restes de Lazare Carnot, Marceau, La Tour d'Auvergne et Baudin.	42
—	Inauguration de la nouvelle Sorbonne . .	43
—	Condamnation de Boulanger, Rochefort et comte Dillon	45
Octobre.	Mort, rue de Tournon, du docteur Ricord .	46
Novembre.	Fermeture de l'Exposition	48
Décembre.	L'influenza au quartier latin	50

1890

Janvier.	Continuation de l'influenza	52
Février.	Le duc d'Orléans à la Conciergerie . . .	53
Mars.	Fugue de Camille Saint-Saëns	57
—	Fin des prédications du Père Monsabré à Notre-Dame	58
Avril.	L'épée de Pescaire au musée de Cluny . .	59
Mai.	Manifestation des ouvriers le 2 mai . . .	61
—	Fabrication d'engins explosibles par des étudiants nihilistes	63
Juin.	Le cimetière de la paroisse Saint-Sulpice .	64

Mois		Pages.
Juillet.	Procès des nihilistes du Quartier . . .	65
—	Mlle Chauvin passe son examen de licence en droit	67
Août.	Froid glacial	67
Octobre.	Monument d'Eug. Delacroix au Luxembourg	68
—	Mariage, à Sainte-Clotilde, du lieutenant Edouard de Sèze avec la fille de l'ambassadeur de Russie	69
Novembre.	Nouvelle bibliothèque des avocats . . .	69
—	Mort, rue de l'Université, de la maréchale de Pélissier	70
Décembre.	Mort d'Adolphe Bélot, l'auteur du *Testament de César Girodot,* joué à l'Odéon . . .	71
	1891	
Janvier.	Octave Feuillet au quartier latin . . .	72
—	Les étudiants et la pièce de *Thermidor* . .	74
Février.	Mariage de Jeanne Hugo avec Léon Daudet.	75
—	Visite de l'impératrice Frédéric à l'Ecole des beaux-arts	76
Mars.	Mort, rue de l'Eperon, de Théod. de Banville.	76
—	Mort, rue de l'Observatoire, n° 22, de Chapu.	77
—	La petite chapelle du Luxembourg accordée aux Maronites	77
Mai.	Au Salon, admiration des élèves de l'Ecole des beaux-arts devant la *Mort de Babylone*.	78
Juin.	Le tonnerre tombe dans le jardin du Luxembourg	80
Juillet.	Statue de Danton sur le boulevard Saint-Germain	84
Août.	Mort de Mme Agar, l'ancienne actrice de l'Odéon	86
Septembre.	Mort de M. Grévy	87
—	Manifestation des Ecoles contre Wagner .	88
Octobre.	Suicide du général Boulanger	89
Novembre.	Mort de Thiron	90
—	Une jeune fille passe son examen de pharmacienne	91

Mois		Pages
Décembre.	Obsèques de don Pédro	93
—	Hickel, ami de Gambetta	93
—	Mort de Mgr Freppel, ancien professeur d'éloquence sacrée à la Sorbonne . . .	94
	1892	
Janvier.	Poêles Choubersky.	96
—	Création au Collège de France de la chaire de l'histoire générale des sciences . . .	97
Février.	Vol de bijoux au musée de Cluny . . .	98
—	M. Loubet, présid. du Conseil des ministres.	98
Mars.	Explosions au n° 136 du boulevard Saint-Germain et au n° 2 de la rue de Berlin	99-100
—	Arrestation de Ravachol, le dynamiteur. .	101
Avril.	Explosion au restaurant Véry	101
—	Condamnation de Ravachol aux travaux forcés à perpétuité	101
Mai.	Régiment de cuirassiers au palais de l'Industrie.	102
Juin.	Condamnation de Ravachol à la peine de mort	103
Juillet.	Thèse de Mlle Chauvin pour le doctorat en droit	103
Août.	Explosion place de la Sorbonne	107
—	Le choléra à Paris	108
Octobre.	Obsèques de M. Renan	110
—	Achat de l'hôtel de Chimay pour l'agrandissement de l'Ecole des beaux-arts . . .	110
Novembre.	Mort de M. Xavier Marmier, administrateur honoraire de la bibliothèque Ste-Geneviève	111
—	Inauguration du buste de Théodore de Banville dans le jardin du Luxembourg .	113
Décembre.	Mort de Georges Hachette, fils du fondateur de la maison Hachette	113
—	Les 70 ans de MM. Hermite et Pasteur, célébrés à la Sorbonne	114-115
	1893	
Janvier.	Centenaire de la mort de Louis XVI. . .	116

Mois		Pages.
Février.	Obsèques de M^me^ Bonjean.	116
Mars.	Obsèques de Jules Ferry	118
Avril.	M. Hyacinthe Loyson quitte la cure gallicane de la rue d'Arras	120
—	Visite des élèves de l'Ecole normale à Pasteur	120
Mai.	Agrandissement de l'Ecole de droit . .	120
—	Cours de la Révolution à la Sorbonne . .	121
—	Grande sécheresse	122
Juin.	Mort du capitaine en retraite Soufflot . .	122
—	Les étudiants et les femmes de lettres . .	124
—	Les modèles-femmes de l'Ecole des beaux-arts.	125
Juillet.	Meurtre de Nuger au café d'Harcourt . .	126
—	Grave émeute au quartier latin	127
—	Remplacement de M. Lozé par M. Lépine .	129
Août.	Mort de la sœur Adrien, infirmière à Louis-le-Grand	130
—	Démolition de la vieille Sorbonne . . .	133
Octobre.	Mort de Gounod et de Mac-Mahon . . .	134
—	Millième représentation, à Cluny, de *Trois femmes pour un mari*	135
Novembre.	L'Association des étudiants et ses membres honoraires	135
Décembre.	Les étudiantes à la bibliothèque de l'Ecole de médecine	136
—	Construction de la tour de la *Physique* à la Sorbonne	137

1894

Janvier.	L'Association générale des étudiants. . .	138
—	M. Jaurès à la salle de la rue d'Arras . .	139
—	M^me^ Lebaudy et son fils Max	140
Février.	M^me^ Lebaudy et M^r^ Waldeck-Rousseau . .	141
—	Cours de M. Larroumet à la Sorbonne . .	141
—	Explosion de dynamite rue Saint-Jacques .	142
Mars.	Le cours de M. Brunetière à la Sorbonne .	143
—	Centenaire de l'Ecole polytechnique. . .	145
Avril.	Explosion au restaur. Foyot, rue de Tournon	147

Mois		Pages.
Avril.	Les conducteurs de l'omnibus de l'Odéon-Batignolles-Clichy	148
Mai.	Le puits *Certain*.	149
—	Le cadavre du dynamiteur Henry aux pavillons de l'Ecole de médecine	153
Juin.	Le cimetière de la place S[t]-André-des-Arts.	154
—	Nomination de Casimir-Périer à la place de Carnot, assassiné	156
Juillet.	Obsèques de Carnot au Panthéon . . .	156
Août.	Les élèves de l'Ecole des beaux-arts au Luxembourg, devant le groupe du *Lion et de l'Autruche*, d'Auguste Cain	158
—	Le coco du barreau	159
Septembre.	Les laboratoires de la nouvelle Sorbonne .	160
Octobre.	Le poète Paul Verlaine au Procope . . .	162
—	Mort, rue d'Ulm, du père de Victorien Sardou.	163
Novembre.	Le capitaine Dreyfus	163
—	Casimir-Périer au quartier latin	163
Décembre.	Condamnation de Dreyfus.	165
—	Casimir-Périer à l'Ecole normale. . . .	166
—	Sépulture de Pasteur à l'Institut de la rue Dutot	166

1895

Janvier.	Dégradation du capitaine Dreyfus . . .	167
—	Démission de Casimir-Périer	168
—	Election de Félix Faure	169
Février.	Obsèques du maréchal Canrobert . . .	173
—	Visite du roi de Serbie au Palais de justice	173
—	Froid extraordinaire	174
Mars.	Départ de volontaires pour Madagascar .	178
Avril.	Grève des cochers et conducteurs d'omnibus	179
Mai.	Visite du Président à l'hôpital de la Pitié .	181
—	Meurtre de l'abbé de Broglie.	181
Juin.	Inauguration du buste de Murger au Luxembourg	182

Mois		Pages.
Juin.	Dispute des étudiants et de Laurent Tailhade	183
Juillet.	Eugénie Buffet au quartier latin	184
Août.	Lettres explosibles.	186
Octobre.	Convoi de Pasteur	187
—	Un train suspendu au 1er étage de la gare Montparnasse	189
—	Le centenaire de l'Institut à la Sorbonne .	190
Novembre.	Monument d'Emile Augier, place de l'Odéon	190
—	Mort d'Alexandre Dumas fils	191
Décembre.	L'horloge du Palais de justice	191
—	Mort du petit Sucrier	192

1896

Janvier.	Mort de Verlaine, rue Descartes	193
—	Mort de Floquet	195
Fevrier.	Les étudiants se battent à propos de Dreyfus	196
—	Mort de Sarah Brown	197
Mars.	Le prince Henri d'Orléans à la Sorbonne	199
—	Le poète-cordonnier de la rue du Sommerard	200
—	Reprise des *Danicheff* à l'Odéon	201
Avril.	Mariage de la princesse Marguerite d'Orléans et du commandant Mac-Mahon. . . .	202
—	Ministère Méline	203
—	Achat de l'ancienne Ecole de médecine. .	203
Mai.	Zola et l'Académie.	204
Juin.	Méchancetés envers Félix Faure. . . .	205
—	Monômes de Taupin et le buste de Cicéron.	206
—	Anniversaire de l'inauguration du buste d'Henri Murger au Luxembourg . . .	207
Juillet.	L'ambassadeur de Chine	208
—	Cyclone	208
—	Médaille d'or du Salon à l'architecte du Sénat	210
Août.	Manifestation à la statue d'Etienne Dolet	210
—	Félix Faure et la loge l'*Equerre* . . .	211
Septembre.	Obsèques de Georges Lachaud à Saint-Thomas-d'Aquin	211
—	Nouveau cyclone ; la place St-Sulpice ravagée	212

Mois		Pages.
Octobre.	Le Czar et la Czarine au faubourg St-Germain	213
—	Le monument de Watteau	214
Novembre.	Banquet du centenaire de Cresson . . .	215
Décembre.	Apothéose de Sarah Bernhardt	216
—	Inauguration de la crypte de Pasteur . .	219

1897

Janvier.	Les ecclésiastiques au théâtre	222
—	Le député musulman de Pontarlier au pont de la Concorde	223
Février.	La famille de Félix Faure.	223
—	Manifestation des étudiants en faveur de la Grèce	225
Mars.	Collection Caillebotte au musée du Luxembourg	226
Avril.	La voie romaine devant Louis-le-Grand	227
Mai.	Catastrophe du Bazar de la Charité . . .	227
Juin.	Mort, rue Soufflot, de M. Le Royer . . .	231
Juillet.	Achat de Saint-Barbe	232
—	L'ancienne chapelle des Prémontrés. . .	233
—	Les élèves de l'Ecole polytechnique sur la tombe de Vaneau.	234
Août.	L'abbé Bouquet, aumônier de Saint-Louis .	235
Octobre	Suicide d'un jeune poète rue Claude-Bernard, n° 73	236
Novembre.	Proposition de la laïcisation de la fontaine Saint-Michel	238
—	Ouverture de la rue Danton	239
Décembre.	Les étudiants en marche contre les bureaux du *Figaro*	243
—	Exhumation de Voltaire et de Rousseau .	244
—	L'école des Chartes transportée à la Sorbonne.	245

1898

Janvier.	Ruines de la Cour des comptes	247
—	Attaque contre un sergent de ville, rue Saint-André-des-Arts	249

Mois		Pages.
Février.	Le procès Zola ; troubles au Palais . .	250-251
—	Entrée triomphale de Rochefort à Sainte-Pélagie.	253
Mars.	Me Labori	255
Avril.	Le mur de Philippe-Auguste rue Clovis et rue d'Arras	255
Mai.	Querelle à l'Odéon entre Jean Charcot et Georges Hugo	257
Juin.	Le buste de Sainte-Beuve dans le jardin du Luxembourg	260
Juillet.	Monuments de Leconte de Lisle et de Francis Garnier, l'explorateur . . .	262-264
Août.	Mort de Charles Garnier, l'architecte de l'Opéra, au no 90 du boulev. St-Germain .	266
Septembre.	Mort du fils de Charles Garnier ; ses funérailles à Saint-Séverin	268
Octobre.	Expropriation de l'immeuble de la famille Delalain	270
—	La famille médicale des Foucart. . . .	270
Novembre.	L'Odéon aux arènes de Béziers	272
Décembre.	Ouverture de la rue Dante	273
—	Cimetière de Saint-André-des-Arts . . .	275
—	Fouilles à l'Ecole de médecine	276

1899

Janvier.	Retraite de Deibler	277
—	Gare finale de la Compagnie d'Orléans sur le terrain de la Cour des comptes. . .	277
Février.	Mort de Félix Faure	279
—	Election de M. Loubet	280
—	Mort de M. Garsonnet, doyen de l'Ecole de droit	280
Mars.	M. Loubet quitte le petit Luxembourg . .	283
—	Mme Loubet	285
Avril.	La tombe de Félix Faure.	285
—	Bi-centenaire de la mort de Racine à Saint-Etienne-du-Mont	286

Mois		Pages.
Mai.	Suspension du cours de Georges Duruy à l'Ecole polytechnique ; réouverture .	288-289
—	Grève des employés des postes	289
—	Cours de M. Deschanel père au Collège de France	292
Juin.	M. Loubet à Auteuil	293
—	Révision du procès Dreyfus	294
—	Ministère Waldeck-Rousseau	296
Juillet.	Le piqueur Monjarret	297
Août.	Les anarchistes dans les rues de Paris ; saccagement de l'Eglise Saint-Joseph . .	298
Septembre.	Condamnation de Dreyfus à Rennes ; sa grâce	298
—	La Haute-Cour au palais du Sénat . . .	299
Octobre.	Chanson de *la Charette*.	300
—	Mort de M^me^ Charcot, boulev. S^t^-Germain .	301
Novembre.	La trompette des contumaces devant le petit dôme du Luxembourg	304
—	Visite de M. Loubet à l'Assoc. des étudiants	304
Décembre.	Cinquantenaire du curé de Saint-Séverin .	305
—	Les étudiants et Déroulède	306
—	Lavedan et Meilhac	306

1900

Janvier.	Déroulède et Buffet	308
—	Les sénateurs et les caïmans en caoutchouc.	309
Février.	Obsèques, rue S^t^-Jacques, de Pierre Lavroff.	310
—	Démolition de Sainte-Pélagie.	311
Mars.	Incendie du Français	312
—	Le Théâtre-Français à l'Odéon ; l'Odéon au Gymnase	313
Avril.	Une famille de savants	314
—	L'Exposition	314
Mai.	Le général André remplace le général de Galliffet	316
Juin.	Mort d'Oscar Falateuf, ancien bâtonnier .	316
—	La nouvelle Ecole de médecine	318
Juillet.	L'électricité au boulevard Saint-Germain .	319
—	Arrêt dans les fêtes de l'Exposition. . .	320

Mois		Pages
Août.	Les étudiants étrangers	321
—	Le groupe des deux pharmaciens au carrefour de la rue de l'Epée	321
Septembre.	Mort de Louis Ratisbonne, bibliothécaire du Sénat	323
—	Mort de Gabriel Vicaire ; sa famille.	323 et 324
Octobre.	La croix dans les armes de Paris . . .	325
—	Monument de Chopin au Luxembourg . .	325
—	Mort de M. Jules Périn, fondateur de la Société : la Montagne de S^te^-Geneviève .	326
Novembre.	Dernier jour de l'Exposition	327
—	Loi sur l'admission des femmes au barreau.	327
—	Le président Krüger au quartier latin . .	327
Décembre.	Serments de M^me^ Petit et de M^lle^ Chauvin .	328
—	Les artistes des Français quittent l'Odéon .	329
—	Fin du siècle	330

INDEX ALPHABÉTIQUE

PAR ORDRE DE PAGES

DES PRINCIPAUX NOMS MODERNES CITÉS DANS LA SECONDE SÉRIE DES CALENDRIERS.

A

Andrieux, député, 21.
Duc d'Aumale, 32, 33, 228.
Mme Agar, 86.
Aulard, professeur à la Sorbonne, 121, 123.
Sœur Adrien, 130, 131, 132.
Emile Augier, 190.
Antoine, directeur de l'Odéon, 206, 242.
Duchesse d'Alençon, 227.
Mgr Affre, 261.
Général André, 316.

B

Général Brugère, 3.
Prince de Bismarck, 5, 266.
Général Boulanger, 6 à 89 passim.
Le chanteur Berthelier, 18,
Mlle Marcelle Boulanger, 18, 19.
M. Bouchez, Procureur général, 35.
Mlle Broisat, des Français, 49.
M. Buffet, 54, 299, 308.
Adolphe Belot, auteur dramatique de l'Odéon, 71.
Paul Bocage, directeur de l'Odéon, 72.
Théodore de Banville, 76, 113.
Berthelier, de l'Opéra, 80.
Sarah Bernhardt, 86, 216, 219, 321.
La doctoresse Bertillon, 95.
Benoit, conseiller, 99.
M. Bulot, substitut du Procureur général, 100.
Bixio, directeur de la Compagnie des petites voitures, 107, 108.
Mme veuve Bonjean, 116.
Sarah Brown, le modèle des beaux-arts, 125, 197.
Le sénateur Bérenger, 126.
Brouardel, doyen de la Faculté de médecine, 141.
Brunetière, 143, 146.
Mme Bogelot, 165.

Brisson, 169, 233, 261, 275.
L'abbé de Broglie, professeur à l'Institut catholique, 181.
L'actrice Eugénie Buffet, 184, 185.
Le sculpteur Barrias, 190.
Bourgeois, 202, 261.
L'avocat Georges Berryer, 211.
Le poète Ernest Blémont, 214.
Léon Becque, 222.
M. Berge, gendre de Félix Faure, 223.
L'abbé Bouquet, 235.
Berthelot, 244, 245.
Buisson, 275.
Le père Bailly, 309.
Joseph Bertrand, 314.
Buffet, 54, 299, 308.

C

Le Président Carnot, 1 à 160 passim.
Général Caffarel, 2, 7.
Hippolyte Carnot, 6.
Mme Carnot, 16, 25, 27, 157, 269.
Chevreul, le doyen des étudiants, 17, 28, 35,
L'abbé Crozes, aumônier de la Grande Roquette, 19.
Le docteur Charcot, 22, 28, 133.
Mme Crosnier, de l'Odéon, 26.
Chevreul fils, 34.
Mr Cesson 54, 56, 69, 215.
Constans, ministre de l'intérieur, 61, 64, 74, 317.
Mlle Chauvin, 67, 103, 104, 242, 328.
Mlle Canrobert. 67.
Claretie, 75.
Chapu, 77, 207.
Coppée, 86, 113, 235, 261.
Auguste Comte, 97.
Mme Cavaignac, 98.
Le bâtonnier Cartier, 149, 174.
Casimir-Périer, 156 à 196 passim.
Les fils Carnot, 157, 160, 180.
Le sculpteur animalier Cain, 158.
Maréchal Canrobert, 173, 174, 175.
Duc de Chartres, 199, 201.
L'abbé Caillebotte, 204.
Le peintre Caillebotte, 226.
Cagnat, 253.
Jean Charcot, 257, 262.
Le sculpteur de Charmoy, 261.
Casimir-Périer fils, 266.
Christiani, 295, 313.
L'imagier Chenillon, 297.
Mme veuve Charcot, 301.
Castelnau, curé de Saint-Séverin, 305, 313.
Le pharmacien Caventou, 321.
Le musicien Chopin, 325.

D

Déroulède, 8, 182, 191, 299, 300, 306, 308, 317.
Le bâtonnier Léon Devin, 317.
Le peintre Detaille, 12, 14.
Capitaine Driant, 18, 19.
Le chansonnier Delorme, 20.

Le républicain Denys Dussoubs, 22.
Comte Dillon, 35, 37, 45.
Delaunay, directeur de l'Observatoire, 40.
Alexandre Dumas fils, 59, 191, 201.
Darcel, conservateur du musée de Cluny, 60.
Jeannine Dumas, 64, 68.
Le peintre Eugène Delacroix, 68.
Léon Daudet, 75, 176, 244, 257.
Alphonse Daudet, 75, 244.
Delachambre, aéronaute, 83.
Danton, 84, 85.
Le bourreau Deibler, 85, 277, 278.
La petite-fille de Danton, 85.
Decori, artiste dramatique, 86.
Dupuy, Président du Conseil des ministres, 129, 137, 282.
Georges Duruy, 135, 288.
Le capitaine Dreyfus, 163, 165, 166, 167, 196.
Ferdinand Duval, préfet de la Seine, 202.
Me Didio, 212.
Dreyfus (Mathieu), 239, 247.
Me Dablin, 242.
Le peintre Jean Desbrosses, 248.
Mlle Darboy, 252.
Les Delalain, 270.
Mme Dreyfus, 271.
Paul Deschanel, président de la Chambre, 282, 292.
Emile Deschanel, professeur au Collège de France, 292.
Me Demange, 297.
Le graveur Daniel Dupuis, 302.
L'huissier du Sénat Dupuis, 304.
Carolus Duran, 329.

E

Eudes, général de la Commune, 16.
La doctoresse Blanche Edwards, 28.
L'ingénieur Eiffel, 32, 34, 35, 39, 46, 117.
L'impératrice Eugénie, 83.
Le commandant Esterhazy, 247, 249.
Me Evain, avocat, 272.

F

Floquet, 10, 12, 14, 85, 195.
Philippe Ferrari, 24.
Me Oscar Falateuf, 56, 301, 316.
Octave Feuillet, 72, 73.
L'impératrice Frédéric, 76.
Mgr Freppel, 94.
De Freycinet, 98, 288.
Le sculpteur Frémiet, 105.
Jules Ferry, 118, 119, 196.
Foyot, restaurateur, 147, 154.
Félix Faure, 169 à 279 passim.
Mme Félix Faure, 205, 279, 296.
Mlle Lucie Faure 224, 232, 279.
Docteur Feulard, 229.
Victor Franconi, 232.
Elie Fleury, 237.

Les docteurs Foucart, 270.
Fallières, Président du Sénat, 283, 304.

G

Grévy, 1, 32, 87.
L'empereur Guillaume Ier, 5.
Gambetta, 15, 70, 93, 94.
Musicien Ganne, 20.
Duc et duchesse de Galliera, 23, 24, 81.
Edmond de Goncourt, 25.
L'huissier Gouffé, 43, 62, 71, 75, 107.
L'explorateur Guimet, 49.
Le cardinal Guibert, 80, 81.
Me Genets, 98.
Le proviseur Gidel, 106, 326.
Guillaume, élève architecte, 125, 126.
Gounod, 134.
Général de Galliffet, 157, 296, 299, 316.
Gérault-Richard, journaliste, 163, 167, 168.
Le peintre Gérôme, 200.
Le sculpteur Gauquié, 214.
Docteur Grenier, 219, 223.
Grébauval, membre du Conseil municipal, 237.
L'explorateur Francis Garnier, 264.
Le professeur Emile Gebhardt, 265.
L'architecte de l'Opéra Charles Garnier, 266.
Christian Garnier, 268.
Ginisty, Dr de l'Odéon, 272.
Le doyen de l'Ecole de droit Garsonnet, 280, 281.
Jules Guérin, 299, 308.

H

Victor Hugo, 13.
Vicomte d'Hauterive, 68, 191.
Mme Charles Hunebelle, 14.
Le baron Haussmann, 73.
Jeanne Hugo, 75, 176, 257.
Hickel, ami de Gambetta, 93.
Georges Hachette, 113.
Le mathématicien Hermite, 114.
L'anarchiste Emile Henry, 141, 148, 153.
Huysmans, 195.
Hanotaux, 226.
Comtesse d'Hunolstein, 227.
Georges Hugo, 244, 257.
Le sénateur Ernest Hamel, 247.
Héron de Villefosse, 253.
Lieut-colonel Henry, 267.
Mlle Henriot, des Français, 312, 329.

I J

M. Jacques, 29.
Jaurès, 139, 163.
Me de Jouy, 144.
Jamin, professeur à la Sorbonne, 160.

K

Le manufacturier Kestner, 196.
Le Président Kruger, 327 328.

L

Me Lenté, 4, 7, 33, 52.
Me Laguerre, 8, 96, 149, 174.
L'astronome Le Verrier, 40.
La Tour d'Auvergne, 42.
L'ancien membre de la Commune Lissagaray, 56, 74.
Me de Las-Cases, 56.
Le philosophe Pierre Leroux, 59.
Le nihiliste Lavroff, 63, 310.
Loti, membre de l'Académie française, 78.
Pierre Laffitte, 97.
Littré, 97.
M. le Président Loubet, 98 à 300 passin .
MM. de Lesseps, 117.
M. et Mme Loyson, 120.
M. le premier Président Larombière, 123.
Lozé, préfet de police, 129, 135.
Lépine, préfet de police, 129, 158, 168, 177.
Le professeur Lavisse, 135.
Me Labori, 139, 250, 255, 298.
Mme Lebaudy, 140, 141.
Max Lebaudy, 140, 192.
Le professeur Larroumet, 142, 143.
Léon XIII, 153.
Gabriel Lippmann, professeur à la Sorbonne, 161.
Me Limet, 177.
Me Lachaud, 178, 207.
Le peintre Jules Lefebvre, 197.
Le poète savetier Jacques Lelorrain, 200.
Georges Lachaud, 211, 212.
Président Le Royer, 231.
Laveur, traiteur, 240.
Longnon, professeur au Collège de France, 252.
Leconte de l'Isle, 262, 263.
Le Gall, 282.
Mme Loubet, 285.
Antonin Louis, 8, 300.
Lavedan, de l'Académie française, 306.

M

Méline, Président du Conseil des ministres, 36, 203, 261.
Marceau, 42.
Mounet-Sully, 318, 49.
Le père Monsabré, 58.
Le sculpteur Mercié, 62.
Le sculpteur Maindron, 62.
Louise Michel, 64.
La princesse Mathilde, 64.
Mlle Marie de Mohrenheim, 67, 69.
Maret, directeur du journal le *Radical*, 75.
Mme Millière, 76.
Marais, des Français, 87, 89.
Xavier Marmier, ancien administrateur de la bibliothèque Sainte-Geneviève, 111.
L'abbé Millault, curé de Saint-Roch, 112.
Le bâtonnier Martini, 117.
M. Meurgé, maire du Ve, 130, 232.

Maréchal Mac-Mahon, 134.
Gabriel Monod, 135.
Monval, 151.
Monjarret, 172, 214, 231.
Murger, 182, 207.
Patrice de Mac-Mahon, 201, 202, 311.
Le peintre impressioniste Manet, 145, 226.
De Mackau, 235.
Michelet, 264.
Mme veuve Michelet, 285.
Meilhac, 307.
La maréchale Mac-Mahon, 311.

N

Le député Naquet, 29.
L'avocat aveugle Nadault de Buffon, 53.
Le prince nihiliste Nakatchiz, 63, 65.
Nuger, 127, 128, 129.
L'architecte Nénot, 137, 161.
L'auteur dramatique Newsky, 201.
Duc de Nemours, 207.
Le czar Nicolas II, 213.
Docteur Nitot, 229.
Le chanteur Nicolini, 258.

O

Le duc d'Orléans, 53, 54, 55, 57.
Le prince Henri d'Orléans, 199.
Le Père Ollivier, 228, 236.
Ollé-Laprune, 245.

P

Mme Pelouze, 17, 25.
Porel, directeur de l'Odéon, 26.
MM. du Pontavice, 43.
La maréchale Pélissier, 70.
L'ex-empereur don Pédro, 93.
Pasteur, 115, 120, 187, 219.
Comte de Paris, 116, 120.
Le Président Périvier, 138.
Mme Pasteur, 166.
Mgr Perraud, 190, 191.
Le pharmacien Pelletier, 321.
Vice-roi du Petchili, 208, 209.
Georges Perrot, directeur de l'Ecole normale, 219.
Docteur Péan, 230.
Me Ployer, 251, 252.
Puvis de Chavannes, 258.
Le sculpteur Puech, 260, 265.

Q

Quesnay de Beaurepaire, 35, 54.
Mme Quinet, 329.

R

Raynaud, répétiteur à l'Ecole Polytechnique, 2, 3.
Mme Réjane, actrice de l'Odéon, 26.
Mlle Raucourt, de l'Odéon, 26.
Rochefort, 35, 37, 45, 79, 236, 253.
Docteur Ricord, 47, 48.
Me Rousse, 54, 55, 56.

Le peintre Rochegrosse, 77, 78, 197.
Richepin, 86.
L'anarchiste Ravachol, 100. 101, 103, 104.
Renan, 110, 111.
Docteur Roux, 164.
Messieurs de Rotschild, 186, 187.
Le savant allemand Rœntgen, 198.
Le philanthrope Mᵉ Rollet, 224.
Général Roget, 282.
Mᵍʳ Richard, 296, 309, 310.
Louis Ratisbonne, bibliothécaire du Sénat, 323.

S

Prince Stirbey, 31.
Saint-Saëns, 57, 59, 272.
L'imprimeur de Soye, 63.
Lieutenant de Sèze, 67, 69.
Victorien Sardou, 74, 163.
Le capitaine Soufflot, 122, 163.
Le roi de Serbie, 173.
Jules Simon, 206.
Marc Sangnier, 206, 211.
L'architecte Scellier de Gisors, 210, 262.
Maréchal Sébastiani, 217.
Scheurer-Kestner, 238, 243.
Sainte-Beuve, 260, 265.
Francisque Sarcey, 290.

T

Georges Thiébault, fondeur, 4.
Francis Tattegrain, 102, 291.
Laurent Tailhade, 147, 153, 183, 184.
Ambroise Thomas, 197.
Mᵍʳ Touchet, 286, 287.
Truffier, des Français, 318, 324.
Armand Templier, 326.

U

Duchesse d'Uzès, 227.

V W

Wilson, 2, 4, 5, 7, 21.
Villetard de Prunières, 71.
Wagner, 88, 122.
Restaurateur Véry, 101, 102, 103, 105, 108, 109.
Waldeck-Rousseau, 117 à 311 passim.
Vaillant, 137, 139, 140, 141, 146.
Verlaine, 162, 194, 195, 323.
Mᵉ Volait, 176.
Le dessinateur Willette, 199.
M. et Mᵐᵉ Vallery-Radot, 219.
Vandal, de l'Académie française, 260.
Gabriel Vicaire, 323 à 325.

Y Z

Zola, 165 à 270 passim.

REMARQUES

RECTIFICATIVES ET EXPLICATIVES

Sur la note du 2 janvier 1888, page 1 :

J'ai omis de dire que la chanson : *Les lamentations du beau-père* était du chansonnier Gabillaud, qui fit tant de chansons drôles destinées à être chantées dans les rues de Paris.

Je me rappelle notamment celle-ci : *Ah ! quel malheur de s'appeler Jacques*, chantée au quartier latin (mais non point par les étudiants), quand en janvier 1888 M. Jacques, notable personnage de ce quartier, se présentait aux élections contre Boulanger.

Sur la note du 19 septembre 1888, page 17 :

Ce même jour, 19 septembre 1888, à la synagogue de la rue de la Victoire, devant le cercueil du grand rabbin de France Isidor, Zadoc Khan, grand rabbin de Paris, prononça une fort belle oraison funèbre. La voix de tous le nomma dès lors grand rabbin de France. J'ai fait comme tout le monde. On le voit par ma note, mais le *vox populi* ne suffit pas. Officiellement il ne fut nommé qu'en 1890 et installé seulement à la fin de mars de cette année, sous la présidence de M. Alphonse de Rothschild et avec une très grande pompe.

En ce qui concerne le changement de prénom de Zadig en celui de Zadoc, un grand personnage, homme des plus érudits en littérature hébraïque, m'a dit en riant : « Mais c'est une erreur complète ; dans le séminaire le jeune lévite Kahn s'appelait bien de son prénom : *Zadoc*, qui veut dire *le pieux*. Il se fut appelé *Zadig*, prénom également biblique qui veut dire *juste*, qu'il ne lui serait pas venu à l'esprit de prendre un autre prénom parce que Voltaire a donné ce prénom à *son Juste*. Il n'aurait pas imité l'exemple des nombreux israélistes du prénom de Zadig qui, à la fin du moyen-âge changeaient

leur prénom en celui de *Justa* pour obéir aux préoccupations de la Renaissance et satisfaire leur amour-propre »

J'ai déjà eu l'occasion [1] de parler de M Zadoc Kahn, lorsqu'en septembre 1887 il inaugura, dans notre quartier, rue Vauquelin, près du séminaire israélite, un vaste oratoire pour les besoins religieux de ses coreligionnaires. Beaucoup d'entre eux, en effet, habitent les déclivités sud de la Montagne Sainte-Geneviève.

Sur la note du 20 décembre 1888, page 24 :

Après la dernière ligne de ladite note j'ai oublié cette fin de phrase :

« Si bien que M. de Germiny, dans une assemblée générale, remercia M. le duc de Galliera des services qu'il avait rendus aux deux Sociétés, l'*Immobilière* et le *Crédit mobilier*. »

Sur les notes du 19 mai 1889, p. 38, et du 3 août 1896, p. 210 :

Deux biographes (très érudits et très bienveillants) de Dolet, MM. Boulmier et Copley-Christie, prouvent qu'il n'était ni athée, ni matérialiste. Le Parlement de Paris n'a, du reste, condamné le libraire *Dolet* que pour blasphèmes, sédition et exposition de livres prohibés.

Sur la note du 25 février 1890, page 57 :

Par un décret du 3 juin 1890, M. Carnot signa la grâce du duc d'Orléans.

Sur la note du 30 mai 1890, page 63 :

Krapoline Federowna fut remis immédiatement en liberté. Ce fut un nommé Lwoff et non le fameux Lavroff qui fut arrêté.

Sur la note du 27 mars 1891, page 77 :

Ce n'est pas la chapelle du Luxembourg qui fut concédée aux Maronites, mais celle du petit Luxembourg, appelée *l'oratoire de Marie de Médicis*, bijou architectural du XVII[e] siècle. Les Maronites sont aujourd'hui dans la chapelle de l'ancien hôpital Trousseau.

Quant à la chapelle du Luxembourg mes souvenirs m'ont mal servi, elle n'est pas trop petite, et elle ne manque pas

[1] *Calendriers d'un Bourgeois du quartier latin*, 1[re] série, p. 227.

d'ornements ; elle peut contenir au moins 300 personnes et elle est décorée de fort belles peintures. Elle fut construite par M. de Gisors, l'ancien architecte de la chambre des pairs, sous le règne de Louis-Philippe. On l'appelle la chapelle Marie-Amélie ; pairs aussi bien que députés venaient s'y marier. Ledru-Rollin s'y maria, comme me l'apprend mon excellent ami Ernest Carette, avocat à la Cour d'appel. Il tient ce fait de feu son père, Antoine Carette, le continuateur de Sirey.

Sur la note du 14 juillet 1891, page 83 :

La maison de Danton fut expropriée en octobre 1875, lors des expropriations de la Cour de commerce dont elle occupait le numéro 1. Elle fut démolie vers 1876 pour le percement du boulevard Saint-Germain entre la rue Hautefeuille et la place Saint-Germain-des-Prés.

Sur la note du 20 août 1891, page 86 :

Mme Agar fut en effet enterrée au cimetière Montparnasse. Sur son tombeau est placé un admirable buste de marbre blanc qui nous la rend telle que nous la vîmes dans notre jeunesse, quand elle jouait le rôle de Sylvia et qu'un rayon de lune venait argenter son visage.

Mme Agar trouva tout d'abord aux Français beaucoup d'hostilité ; mais bientôt de douces sympathies vinrent la consoler. On eut pour elle la plus grande condescendance, quand elle faisait en province des tournées triomphales qui lui rapportaient beaucoup d'argent mais ne pouvaient guère s'allier avec ses devoirs de pensionnaire ; c'est à cause de cela, m'a-t-on assuré, qu'elle ne put se maintenir comme telle à la Comédie. Pour comble de malheur elle perdit toutes ses économies dans de mauvais placements.

En outre le *Dictionnaire des contemporains* de Vapereau dit ceci :

Ce fut sur l'invitation expresse de M. Edouard Thierry, administrateur de laComédie Française, que Mme Agar dit des vers dans un concert, organisé en mai 1871, au profit des blessés de la garde nationale fédérée. »

Sur la note du 30 décembre 1891, page 95 :

Mme Bertillon est non-seulement médecin du lycée de filles de la rue du Rocher (et non des Rochers), mais encore médecin du théâtre de l'Odéon. C'est Caroline Schuttz dont il est parlé à la page 22 et dont les rares qualités de diagnostic furent grandement louées quand elle passa sa thèse de doctorat.

Sur la note du 24 *décembre* 1892, *pages* 114 *et* 115 *:*

Une personne connaissant très bien les familles Bertrand et Hermite m'assure que feu M. Hermite, passait à tort pour avoir été blessé dans la catastrophe de 1842, que c'était le propre frère de M. Bertrand, M. Alexandre Bertrand, qui eut la jambe brisée dans cette catastrophe. La confusion se fit facilement puisque M. Hermitie, le beau-frère de M. Bertrand, était lui-même souffrant d'une jambe.

Sur la note du 12 *juillet* 1893, *page* 130 *:*

Paul Valet, vice-président de la Société de la Montagne Sainte-Geneviève, toujours des mieux renseignés sur l'histoire ancienne et moderne du quartier latin, m'a donné l'explication des deux prénoms choisis par le maire *: Jacqueline*, parce que l'enfant fut trouvée sur les marches de l'église Saint-Jacques-du-Haut-Pas ; *Lucie* (Lux, Lucis), parce qu'elle fut aperçue au point du jour, à la première lueur matinale.

Son nom de *Bagarre* s'explique de lui-même.

Sur la note du 12 *août* 1893, *page* 131 :

La mère Angélique était la fille d'Antoine Arnauld, l'avocat, et la sœur du second Antoine Arnauld, le théologien.

Arnaul*d* et non Arnaul*t*.

Sur la note du 17 *février* 1895, *page* 176 :

Ma mémoire m'a très mal servi lorsque j'ai écrit qu'en 1880 certaines maisons du boulevard Saint-Michel étaient en partie descendues dans les catacombes. C'est ce que le public craignait ; mais il n'en fut rien. Au contraire, page 181, je constate dans une note du 31 juillet 1880 (*Calendriers* 1re série), que, quoiqu'on en eût dit, les maisons, à l'œil nu, n'avaient pas du tout l'air de vouloir s'enfoncer, que néanmoins elles avaient une tendance à descendre. J'ajoute dans la note suivante du 1er août 1880, même page 181, que des ouvriers experts fortifiaient et consolidaient les piles qui, dans les catacombes, soutenaient les maisons menacées. En fait, depuis 1880 rien ne semble avoir bougé. Dans le quartier latin nous en sommes presque tous là ; nous vivons au-dessus d'immenses catacombes d'où ont été tirés les matériaux qui ont servi à édifier l'immense ville et ses monuments colossaux.

Sur la note du 23 *janvier* 1897, *page* 223 *:*

Je dis : *les deux mille croix de supplément ne feront pas de*

mal au budget; *pour nous, contribuables, c'est le principal.* Je n'ai pas réfléchi aux croix décernées aux militaires.

Sur la note du 26 *janvier* 1897, *page* 223 :

A propos de cette note un de mes lecteurs, à qui j'ai donné la primeur de mon livre avant le brochage, me disait : « Le hasard m'a fait assister plusieurs fois aux ablutions du député de Pontarlier, mais toujours au pont de la Concorde, presque devant le Ministère des affaires étrangères, ou plus exactement devant la Présidence. Un sergent de ville empêchait le public de descendre sur la berge tant que le docteur faisait sa baignade de jambes.

Sur la note du 20 *novembre* 1897, *page* 238 :

Le commandant Esterhazy n'était pas *en retraite*, mais en *non-activité pour infirmités temporaires*. S'il avait été en retraite on l'eût fait comparaître devant la Cour d'assises et non devant le Conseil de guerre.

Sur les notes des 10 *et* 11 *juillet* 1898, *pages* 262 *et* 263 :

J'ai oublié de dire que l'affectueux ami dont j'ai parlé est M. de Hérédia qui, malgré ses très grandes réserves, trouva néanmoins admirable la poésie de Leconte de Lisle et parfaitement choisi le lieu du monument ; pour ma part j'ai grande peine à voir le lieu le plus enchanté du Luxembourg affecté à la glorification d'un poète qui fut si désenchanté de la vie, dont l'effigie ne rappelle que les tristesses et les amertumes de cette vie.

Snr la note du 14 *juillet* 1898, *page* 265 (*renvoi*) :

La Revue dont je parle dans le renvoi est la savante revue d'art antique : *Le Musée*, numéro de mai-juin 1904.

Sur la note du 23 *octobre* 1898, *page* 270 :

J'ai entendu dire dans le quartier que les Delalain touchèrent en outre une certaine somme sur un crédit qu'avait obtenu de l'Etat M. Bourgeois, ministre de l'instruction publique. Il n'en pouvait être autrement. Si la Ville, en effet, gagnait un square, dans cette négociation du beau terrain Delalain, l'Etat y gagnait une superbe perspective pour sa Sorbonne et pour son musée de Cluny.

Sur la note du 1er décembre 1898, *page* 274 :

Voilà comment doit s'écrire et s'accentuer le tercet du *Paradis* de Dante :

Essa è luce eterna di Sigieri
Che, leggendo nel vico degli Strami
Sillogizzo invidiosi veri.

Sur la note du 11 *décembre* 1898, *page* 275 :

D'après l'avis d'un vieil et très savant archéologue, j'ai accepté la date de 1800 pour celle de la démolition de Saint-André-des-Arts. Mais dans une note précédente (10 juin 1894), j'avais adopté celle de 1795 et ce sur la foi de M. B. de Roquefort, membre de la Société des Antiquaires de France. Mon archéologue et M. de Roquefort ont probablement raison tous les deux. La démolition d'une église importante comme celle de Saint-André-des-Arts a bien pu durer cinq ans.

Sur la note du 17 *octobre* 1899, *page* 301 :

On me dit que de son second mariage avec le docteur Charcot, Augustine Laurent-Richard eut non seulement un fils, Jean Charcot, mais encore une fille, Jeanne, mariée à M. Alfred Edwards.

En effet, Jeanne Charcot figure dans la lettre de faire-part de la page 133.

Je parle dans cette note du grand chirurgien Charcot ; la dénomination est inexacte. Charcot ne fut pas chirurgien, mais médecin des maladies nerveuses, oomme je l'avais dit, du reste, à cette même page 133.

Sur la note du 2 *août* 1900, *page* 320 :

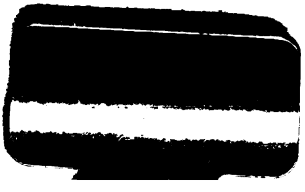
L'assassin, nommé Salson, fut reconnu pour un anarchiste, jouissant de sa pleine raison ; il fut condamné en novembre 1900 aux travaux forcés à perpétuité.

ERRATA

Pages	*Lignes*	*Au lieu de :*	*Lire :*
38	22	n° 4	n° 2
40	13	Leverrier	Le Verrier
41	29	Roumaine	Romaine
49	12	chevalier	officier
55	23	du Châtelet	au Change
81	4 et 33	Guilbert	Guibert
169	27	56 ans	54 ans
213	5	plate-formes	plates-formes
228	25	petite nièce	nièce
229	30	à l'arbitrage catholique	au libre arbitre de chaque catholique
230	26	Alfred	Albert
247	5	par le Sénat	par le Ministre des beaux-arts
248	10	s'abattaient	s'ébattaient
251	16	boulevard Saint-Germain	boulevard du Palais
258	22	le Salon officiel	l'ancien Salon officiel
273	18	Guyanne	Guyane
286	33	Rouanet	Romanet

TABLE DES MATIÈRES

Avant-propos v
Années 1888 1
— 1889 27
— 1890 52
— 1891 72
— 1892 96
— 1893 116
— 1894 138
— 1895 167
— 1896 193
— 1897 222
— 1898 247
— 1899 277
— 1900 308
Index des principaux faits 331
Index des principaux noms modernes 343
Remarques rectificatives et explicatives . . . 351
Errata 357



RETURN TO ⟶ **CIRCULATION DEPARTMENT**
202 Main Library

LOAN PERIOD 1 **HOME USE**	2	3
4	5	6

ALL BOOKS MAY BE RECALLED AFTER 7 DAYS
1-month loans may be renewed by calling 642-3405
6-month loans may be recharged by bringing books to Circulation Desk
Renewals and recharges may be made 4 days prior to due date

DUE AS STAMPED BELOW

UC INTERLIBRARY LOAN

SEP 26 1994

UNIV. OF CALIF., BERK.

UNIVERSITY OF CALIFORNIA, BERKELEY
FORM NO. DD6, 60m, 12/80 BERKELEY, CA 94720

YB 57712

473877

DC733
D2
v.2

UNIVERSITY OF CALIFORNIA LIBRARY